

The University of Chicago
Library



P. Dr HILARIN FELDER, O. M. Cap.
EVÊQUE TITULAIRE DE GERA

J E S U S D E N A Z A R E T H

TRADUIT DE L'ALLEMAND

par le

P. MODESTE VESIN, O. M. Cap.

71

Editeurs : Œuvre St-Augustin, St-Maurice (Suisse)
Gabriel Beauchesne, rue de Rennes, 117, Paris
1938

JÉSUS DE NAZARETH

APPROBATIO ORDINIS

Virtute praesentium permittimus, ut opus cui titulus „**Jesus von Nazareth**“ ab A. R. P. Hilarino a Lucerna, Provinciae Nostrae Helveticae Sacerdote, conscriptum et a R. P. Modesto a Corpataux in linguam gallicam translatum, publici iuris fieri valeat, ceteris de iure servandis.

Datum Romae, e Curia Nostra generali, die 23 Nov. 1937.

FR. VIGILIUS A VALSTAGNA
Min. Gen. O. M. Cap.



Portrait du Christ

Catacombe des Saints Pierre et Marcellin

P. Dr) HILARIN FELDER, O. M. Cap.
EVÊQUE TITULAIRE DE GERA

JESUS DE NAZARETH

TRADUIT DE L'ALLEMAND

par le

P. MODESTE VESIN, O. M. Cap.

**Editeurs : Œuvre St-Augustin, St-Maurice (Suisse)
Gabriel Beauchesne, rue de Rennes, 117, Paris
1938**



P. Dr HILARIN FELDER, O. M. Cap.
EVÊQUE TITULAIRE DE GERA

J E S U S D E N A Z A R E T H

TRADUIT DE L'ALLEMAND

par le

P. MODESTE VESIN, O. M. Cap.

Editeurs : Œuvre St-Augustin, St-Maurice (Suisse)
Gabriel Beauchesne, rue de Rennes, 117, Paris
1938

BT 201
- 24

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SUR PAPIER A LA CUVE D'ARCHES
25 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE 1 à 25



Le traducteur déclare que les textes bibliques ont été fidèlement
transcrits, selon l'édition autorisée de Crampon.

201 Pur.

PRÉFACE

Il y a près de trente ans que commençaient les études préparatoires à mon ouvrage en deux volumes : « Jésus-Christ, Apologie de sa messianité et de sa divinité, en face de la critique libérale moderne »¹. L'ouvrage fut publié en trois éditions allemandes et en une édition anglaise. La guerre, ainsi que les conditions d'après-guerre ont empêché de nouvelles traductions.

J'eus cependant, à plusieurs reprises, l'occasion de faire des conférences touchant l'enquête critique sur Jésus de Nazareth. Les dernières eurent lieu en janvier 1935 à l'Université de Fribourg (Suisse). L'auditoire, composé d'élèves de toutes les Facultés et de représentants des sphères intellectuelles, s'intéressa vivement aux questions traitées. Un éminent professeur de sciences naturelles nous confiait dans un discours de clôture : « Nous, les intellectuels, avons faim du Christ. Mais nous le connaissons si mal. Donnez-nous sur le Christ un livre positif, pas trop volumineux. »

Pour répondre à ce désir nous avons mis au

¹ *Jesus Christus, Apologie seiner Messianität und Gottheit gegenüber der neuesten ungläubigen Jesusforschung*, Paderborn, Ferdinand Schöningh 1911/14.

point et complété les dites conférences et les avons réunies en un livre. Ainsi parut le présent volume. Il repose en grande partie sur l'Apologie de Jésus précitée. Il en diffère toutefois par le fond, la structure et la méthode.

L'auteur se doit de reconnaître qu'en rédigeant ces pages il obéissait à un pressant besoin. Pendant de longues années il fut le témoin intéressé de l'immense vague de livres modernes qui déferla sur le problème et la personne de Jésus. Il en fit l'objet d'une enquête approfondie. Il vit s'écrouler les constructions rationalistes.

Aussi bien il éprouve une indicible satisfaction à constater aujourd'hui que ni la sagacité, ni la science de l'homme ne sont parvenues à effacer une seule ligne du portrait évangélique de Jésus.

En couronnant ma soixante-dixième année d'âge et ma cinquantième année de profession religieuse, ce livre veut être une marque bien faible de l'ineffable reconnaissance que je dois au Ciel : car il me fit la grâce insigne de croire incessamment en Jésus-Christ, notre Seigneur, et de pouvoir le confesser devant les hommes.

« Au Roi des siècles, immortel et invisible, seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles ! » (Tim. I, 17.)

Fribourg (Suisse) en la fête de la Pentecôte 1936.

L'Auteur.

PREMIÈRE DIVISION

QUESTIONS PRÉLIMINAIRES FONDAMENTALES

Jésus de Nazareth est la plus grande figure de l'histoire. Croyants et incroyants, tous en doivent convenir.

Nous qui croyons en Jésus, sommes convaincus qu'il est vrai homme comme nous, chair de notre chair et sang de notre sang, mais uni substantiellement à Dieu en une seule personne, Dieu-Homme, Fils de Dieu, Dieu-Rédempteur. A Jésus se rattachent tout le christianisme, toute l'économie du salut et l'unique rédemption, suivant la parole de l'Apôtre des nations : « Le salut n'est en aucun autre ; car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés ¹. »

Telle est la foi qui, pareille à un riche présent, fut déposée dans notre berceau ; avec nous elle a grandi ; nous la portons, comme le bien le plus précieux, à travers la vie et la mort, et c'est sur elle, enfin, que nous fondons notre espérance en

¹ Actes des Apôtres, 4, 12.

la gloire éternelle. Voici précisément le motif qui nous engage à consolider notre foi en Jésus, à approfondir notre connaissance du Christ. A nous tous s'adresse l'avertissement du Prince des apôtres : « Sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur, le Christ, étant toujours prêts à répondre, mais avec douceur et respect, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous ¹. »

Les critiques incroyants et semi-croyants de la vie de Jésus prétendent que Jésus n'est ni Dieu, ni l'envoyé de Dieu. Ils le considèrent toutefois comme le plus grand personnage de l'histoire, comme un homme d'une irréprochable perfection, dont l'influence demeure indispensable à l'humanité et dont la personnalité commande à tout ce qu'il y a d'humain de s'incliner.

Quels que soient le lieu d'où provienne la critique ou la manière dont elle envisage l'homme de Nazareth, toujours elle en vient à l'expérience que fit Goethe lui-même. Le vieillard de Weimar, qui, au reste, se plaisait à juger en esthète soit du Christ soit du christianisme, ne s'est néanmoins pas refusé, à l'occasion, dans l'intimité de sa famille, « à louer la gloire du Christ ». Et il le faisait avec une conviction, avec une chaleur, avec une émotion toujours croissante, au point d'éclater en larmes ². « Je m'incline devant lui, disait-il une autre fois, comme devant la révélation divine du principe suprême de la moralité. La civilisation peut poursuivre ses progrès, les sciences naturelles peuvent gagner en étendue et en profondeur, l'esprit humain peut s'élargir tant qu'il

¹ I Petr. 3, 15.

² Ottilie von Goethe, dans *Goethes Gespräche*, édit. de Wolde-
mar Freiherrn von Biedemann VIII, Leipzig 1890, 203 ss.

lui plaira, il n'atteindra point l'élévation ni la valeur morale et civilisatrice du christianisme, telles qu'elles rayonnent dans les Évangiles ¹. »

Plus la civilisation s'affine et plus s'élève l'observatoire de la vérité où sont enregistrés les faits et gestes des mortels, plus elle admire la puissante personnalité du Christ, devant laquelle toute autre image se dissipe, comme une vapeur au soleil de midi. Une profonde nostalgie, un désir fiévreux du Christ s'emparent, quoi qu'en disent les apparences contraires, d'un grand nombre d'esprits d'orientation franchement négative. « Jusque dans leurs tâtonnements et leurs expérimentations, dans les solutions les plus étranges et les plus incohérentes, dans les peintures grotesques et le pêle-mêle chaotique, voire dans la haine (du Christ), on sent passer la vie et l'effort ². »

La grande divergence d'opinions sur Jésus de Nazareth est due au seul fait qu'on n'examine point sa personne et sa vie à la pleine lumière des sources historiques. La personnalité de Jésus n'est ni compliquée, ni problématique, et moins encore énigmatique. Elle est extrêmement simple et facile à saisir. Quiconque s'inspire des documents authentiques sur Jésus reconnaîtra aisément en lui la plus grande figure de l'histoire du monde. Mais Jésus demeurera un sphinx pour celui qui tentera de le façonner à son idée ou de l'interpréter arbitrairement.

¹ Gespräche mit Eckermann, op. cit. 148, 149.

² Adolf Harnack, *Das Wesen des Christentums*, 51^e mille, Leipzig 3.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Les sources de la vie de Jésus

Nous possédons fort heureusement des sources historiques qui nous fournissent sur Jésus des renseignements copieux et dignes de foi. Bien plus : comme Jésus est la plus grande figure de l'histoire, la tradition nous a transmis sur lui des renseignements plus abondants et mieux attestés que sur n'importe quel autre personnage de l'antiquité. Ces sources sont en partie chrétiennes, en partie non chrétiennes.

Ces dernières sont plutôt rares. Qu'on veuille bien ne pas s'en étonner ; car « le Christ crucifié fut scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils » ¹. Aux yeux de la Rome païenne le christianisme n'était au début qu'une secte juive. On n'y prêtait guère d'intérêt, tant il y avait de cultes et de religions diverses dans le vaste empire. En outre, le fondateur de cette secte n'avait vécu que dans un coin retiré du monde ; son activité avait été de courte durée ; elle n'avait occasionné aucune transformation politique. Ainsi on ne saurait demander des historiens romains qu'ils s'occupent

¹ Cor., I, 23.

de lui. Enfin, quand on saura que la littérature contemporaine de l'empire romain a disparu en grande partie, on s'étonnera plutôt de trouver dans les fragments sauvés l'une ou l'autre notice sur le Christ.

Suétone le mentionne en passant dans sa biographie de l'empereur Claude¹. *Tacite*, l'un des consuls de l'an 97, parle du Christ exécuté sous Ponce-Pilate, ainsi que de l'expansion et de la persécution du christianisme². *Plinie*, gouverneur de Bithynie, atteste dans sa lettre à l'empereur Trajan que les fidèles adoraient le Christ comme Dieu et qu'ils étaient astreints par lui à des mœurs austères³.

Phlégon, l'affranchi d'Hadrien, connaît l'éclipse de soleil qui survint à la mort de Jésus ; il ajoute que ce Jésus avait maintes fois prédit l'avenir et que ces prédictions s'étaient véritablement réalisées⁴. Du reste, les affirmations de Phlégon ne peuvent être admises que sous toute réserve, vu qu'il confond Jésus avec Pierre.

Celse, le Voltaire du II^e siècle, entreprit, sous le règne de Marc-Aurèle, d'étudier à fond et de réfuter le christianisme. Il se vante même de connaître sur la vie de Jésus des sources encore ignorées⁵. De fait, les Évangiles exceptés, il ne dispose d'aucun document. Malgré tout le scepticisme et le sarcasme qu'exhale son attitude, il est bien obligé de reconnaître les faits de la vie de Jésus. Il s'essaie, il est vrai, conformément au verbiage

¹ *Vita Claudii*, c. 25.

² *Annales* XV, 44,

³ *Epist.* X, 96.

⁴ Origène, *Contra Celsum* II, 13, 33, 59.

⁵ Origène, I, c. II, 13.

coutumier des Juifs, à les faire passer pour des fantômes et des œuvres diaboliques ¹.

De tout temps, ainsi que le révèlent les Évangiles de Matthieu et de Jean, les *Juifs* se sont donné une peine infinie pour façonner à leur gré la vie de Jésus. Avant même que le plus ancien Évangile eût été rédigé, ils avaient entouré de mille légendes le nom du Nazaréen détesté ². Les calomnies se multiplièrent au cours du I^{er} et du II^e siècle. Nous le tenons à la fois de Justin ³, de Tertullien ⁴ et d'Hégésippe ⁵, ainsi que de Celse, le railleur ⁶. Un certain nombre de ces pseudo-légendes sur Jésus furent, peu après, mises par écrit dans le *Talmud*, la « aula » des rabbins postérieurs à Jésus ; dès lors elles entrèrent dans la théologie officielle des Juifs. A partir du IV^e siècle le tissu tant oral qu'écrit des calomnies judaïques s'épaissit de plus en plus, pour aboutir à une « Vie de Jésus » caricaturée (*Toledoth Jeschu*), qu'on trouve aujourd'hui encore dans les mains de nombreux enfants d'Israël ⁷.

Suivant l'aveu de critiques juifs, cette « Vie de Jésus » ne dit point la vérité sur le Sauveur, mais reflète simplement les vues toutes subjectives, les vœux et les sentiments du judaïsme postérieur au

¹ Voir Seitz, *Christuszeugnisse aus dem klassischen Altertum von ungläubiger Seite*, Köln 1906 ; H. Windisch, *Das Problem der Geschichtlichkeit Jesu : Die ausserchristlichen Zeugnisse*, dans : *Theolog. Rundschau* 1929, 266-288 ; Pierre de Labriolle, *La Réaction païenne*, Etude sur la polémique antichrétienne du I^{er} au IV^e siècle, Paris 1934, 19-54.

² Mat. 28, 15.

³ *Dialogus cum Tryphone Judaeo*, 17, 108, 117.

⁴ *Ad nationes* I, 14 ; *de spectaculis* c. 30.

⁵ Chez Eusèbe, H. E. II, 23.

⁶ Origène, *Contra Celsum* II, 13 ss.

⁷ Samuel Krauss, *Das Leben Jesu nach jüdischen Quellen*, Berlin 1902, 22.

Christ. Et c'est à coup sûr la juger avec beaucoup d'indulgence. Les chrétiens, à commencer par l'apôtre Matthieu (28, 15), ont justement flétri les blasphèmes juifs proférés contre Jésus et les ont qualifiés de mensonges évidents et de calomnies réfléchies.

Seul un passage sur Jésus dans Flavius Josèphe, patriote juif et plus tard transfuge romain, mérite de retenir l'attention d'un historien. Dans ses « Antiquités Juives », rédigées vers l'année 93-94, on peut lire les curieuses phrases qui suivent : « En ce temps-là vivait Jésus, homme sage, s'il faut l'appeler homme. Car il fut l'artisan d'œuvres étonnantes, le maître de ceux qui reçoivent la vérité avec joie. Et il entraîna beaucoup de Juifs et beaucoup d'autres, venus de l'hellénisme. Il était le Christ. Et lorsque Pilate l'eut fait crucifier sur la dénonciation des premiers de notre peuple, ceux qui l'avaient aimé d'abord ne le quittèrent pas pour autant. En effet, le troisième jour il leur apparut derechef vivant, selon que l'avaient dit, avec bien d'autres merveilles, les prophètes divins. Et jusqu'à présent subsiste le groupe appelé de son nom *chrétiens*¹. »

Tandis qu'autrefois on contestait volontiers l'authenticité de ce témoignage, elle est, de nos jours, décidément admise par des critiques rationalistes compétents, tels que F. C. Burkitt, Kurt Linck, K. G. Goetz, W.-E. Barnes, J. Phackeray et Adolphe Harnack. Harnack a raison d'appuyer sur le fait, que la critique négative a commis ici la même faute que celle qu'elle a commise maintes fois au sujet de la tradition sur les origines chré-

¹ Jos. Flavius, *Antiquitates* XVIII, 3, 3, édit. B. Niese IV, Berolini, Weidmann 1890, 151 sq.

tiennes : à savoir, « la faute qui consiste à déclarer non authentique tout ce que, pour l'heure, elle n'arrive pas à comprendre ». Cette critique ne parvenait pas à s'expliquer comment le Juif Josèphe put rendre à Jésus un témoignage si éclatant, si élogieux. Elle imputait dès lors ce témoignage à un faussaire chrétien. En réalité il se trouve dans tous les manuscrits des « Antiquités », et les historiens ecclésiastiques des premiers temps l'attribuent à Josèphe. A cette unanime attestation externe vient s'ajouter un argument d'ordre interne, tout aussi important. Les « Antiquités » sont dans la pensée de Josèphe un monument érigé à la gloire de son peuple politiquement anéanti, un miroir fidèle où il présente aux Romains les faits mémorables de la nation juive. Toutes les sectes juives et tous les chefs de parti, depuis Auguste jusqu'à la destruction de Jérusalem, ont leur place dans cette galerie. On ne concevrait guère pourquoi Jésus n'y serait point mentionné : d'autant plus que Josèphe nous livre d'amples détails sur Jean-Baptiste¹ et cite même le nom de « Jacques, frère de Jésus, appelé le Christ »². Josèphe doit par conséquent avoir parlé de Jésus. Et qu'il l'ait fait d'une manière si louangeuse, il n'y a là certes rien qui surprenne. Si la vérité ne lui eût pas arraché ce témoignage extraordinaire, il l'aurait assurément rendu par pur besoin d'exalter la nation juive et par désir de flatter les membres chrétiens de la famille impériale des Flaviens, qu'il adorait. On pourrait, il est vrai, révoquer en doute l'incidente : « Il était le Christ », comme ayant été interpolée par les chrétiens. Comment

¹ *Antiquit.* XVIII, 5, 2.

² *Antiquit.* XX, 9, 1.

un Juif, fût-il un semi-renégat comme Josèphe, a-t-il pu se résigner à témoigner d'une manière si éclatante en faveur de la messianité de Jésus ? En vérité Origène¹ rapporte que Josèphe « n'a point reconnu Jésus comme le Christ »².

Quoi qu'il en soit, les « dépositions » juives et païennes sur Jésus pâlissent devant le portrait du Maître que nous ont tracé *les écrivains chrétiens* du Nouveau Testament. La majeure partie des livres du Nouveau Testament sont, il est vrai, des *écrits didactiques*. Ils transmettent les vérités que Jésus a révélées et ne font allusion à sa vie que par intermittence. En eux nous entendons battre le cœur de Jésus, nous sentons couler son précieux sang : mais son visage terrestre ne transparaît qu'à demi à travers le voile de ces livres.

C'est surtout dans les *Épîtres de saint Paul* que nous trouvons le plus de documents riches en éléments historiques. La presque unanimité des critiques rationalistes admet aujourd'hui qu'elles ont pour auteur l'Apôtre des nations. Le théologien libéral Otto Schmiedel le constate en ces termes : « Il reste donc établi : l'authenticité des principales épîtres de Paul et, par suite, les faits fondamentaux de la vie de Jésus sont assurés³ ». « Sans doute, ajoute Harnack, tout comme l'histoire des origines du christianisme jusqu'à ce jour n'est

¹ Comment. in Mat. X, c. 17 ; *Contra Celsum* I, 47 ; II, 3, ed. Lommatzsch III, 46 ; XVIII, 87, 161.

² Sur ce passage des *Antiquités*, ainsi que sur un autre témoignage essentiellement conforme à celui-ci d'un texte original araméen (datant de 75 environ ap. le Christ), dans *Bellum judaicum* de Josèphe Flavius, voir Felder : *Josephus Flavius und Jesus Christus*, article de la Revue : *Linzer Theol. -prakt. Quartalschrift*, 67^e année (1914) 608-620.

³ O. Schmiedel, *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, 2^e édition Tubingue 1906, 16.

pas encore parvenue à vaincre les ultimes efforts d'un criticisme radical, il ne manque pas non plus de savants qui nient l'authenticité de toutes les épîtres de Paul ¹. »

Quelques critiques trop sévères mettent particulièrement en doute l'épître aux Hébreux et les lettres pastorales, c'est-à-dire les deux épîtres à Timothée et l'épître à Tite. Certes, on convient que ces écrits remontent à Paul par leur contenu et qu'ils ont été rédigés du vivant même de l'Apôtre ou du moins peu de temps après sa mort. Ils devront, dès lors, entrer en ligne de compte pour documenter les idées chrétiennes au temps de saint Paul. Leur valeur historique y gagnerait en quelque sorte s'ils n'étaient point l'œuvre du grand Apôtre. On pourrait les invoquer comme témoins indépendants, à côté des épîtres pauliniennes, pour déposer en faveur de la christologie à ses débuts et contresigner les données du Docteur des nations.

Or ces données sont si abondantes et si précises que Paul peut affirmer dans l'épître aux Galates « avoir tracé à leurs yeux l'image de Jésus crucifié » (3, 1). Il nous donne, en effet, force détails sur la dernière Cène, sur la trahison du Maître, sur son arrestation, « en cette nuit profonde ». Il parle avec insistance du Christ souffrant, dont il porte sur son corps les stigmates. C'est à lui encoré que nous devons le récit le plus détaillé et le plus fidèle de la Résurrection. Bref : la puissante personnalité de Jésus le pénètre si fortement qu'elle revit et prend une forme plastique dans presque toutes les épîtres. D'où Harnack conclut à bon droit : « Quand on fait la synthèse

¹ Harnack, Ueber die Glaubwürdigkeit der evangelischen Geschichte, dans *Christliche Welt*, XIX^e année (1905) 318.

de tout ce que les écrivains chrétiens, qui ont vécu après Paul, — soit : les auteurs des livres didactiques du Nouveau Testament jusqu'au début du II^e siècle, — nous disent de Jésus, et qu'on y ajoute saint Paul, on peut vraiment parler d'un *cinquième Evangile non écrit*. En un sens cet Evangile est aussi important que les quatre que nous possédons. Que ce cinquième Evangile œcuménique renferme peu ou beaucoup de détails, là n'est pas la question ; les traits essentiels du portrait de Jésus s'y trouvent : le docteur, le prophète, le sauveur, la grandeur de son humilité, sa sainteté, son amour des ennemis, ses relations avec les pécheurs, la croix et les apparitions qui suivirent sa mort, tout y est attesté. Une chose est évidente : cette vie, quel qu'en fût le cours, et cette personnalité, quels qu'en aient été les traits, justifièrent pleinement l'acte de foi : Celui-là est vraiment le Fils de Dieu et le Seigneur ¹. »

L'importance extrême de la christologie paulinienne grandit encore, si l'on considère les sources où saint Paul a puisé sa connaissance de Jésus. Certes, il n'était pas au sens primitif du mot un disciple du Seigneur, ni dès lors un témoin oculaire, ni un témoin auriculaire de sa manifestation. Mais enfin, la remarque que fait l'Apôtre dans la deuxième épître aux Corinthiens (5, 16) qu'il a connu Jésus « selon la chair », semble cependant suggérer qu'il l'a vu ou entendu tout au moins à distance. Ensuite, il obtint des renseignements plus exacts de la part de ces mêmes premiers chrétiens qu'il avait persécutés « jusqu'à la

¹ Harnack, op. cit. 436.

mort » ¹. Il apprit « tout ce qui concerne Jésus »² grâce au récit de ceux qui en avaient été informés avant lui ³.

Paul connaissait ces représentants de la Tradition primitive, pour avoir entretenu avec eux de longues et intimes relations.

C'est à Damas, une ancienne Eglise étroitement unie à l'Eglise-mère de Jérusalem, qu'il puisa d'abord ces renseignements précis sur Jésus ⁴. Puis il demeura quelque temps chez Pierre, Jacques et les frères de Jérusalem ⁵. Là-dessus il passa six à sept ans au sein de la communauté d'Antioche, dont les chrétiens fugitifs de Jérusalem formaient l'élément principal ⁶. Ce furent encore des membres aînés de la communauté de Jérusalem, Barnabé, Marc et Silas, qui l'accompagnèrent et le secondèrent dans ses voyages apostoliques. Il s'appuie en outre sur des centaines de témoins encore vivants et qui avaient entendu personnellement le Seigneur ⁷.

Enfin, pour préserver de toute erreur son Evangile sur Jésus, il se rendit en personne à Jérusalem afin d'y consulter à nouveau les premiers disciples ⁸, dont il dit lui-même : « Je leur exposai l'Evangile que je prêche parmi les Gentils ; je l'exposai en particulier à ceux qui étaient les

¹ Actes, 22, 4.

² Actes, 18, 25 ; 23, 11 ; 28, 31. L'expression « tout ce qui concerne Jésus » doit s'entendre, aussi bien au sens grammatical que suivant le vocabulaire de saint Luc, (voir Eph. 6, 22 ; Col. 4, 8 ; Philip. 1, 27 ; Lc. 7, 3, 17 ; 9, 9 ; 24, 19) des événements de la vie de Jésus.

³ I Cor. 15, 1-3.

⁴ Actes, 9, 19-25.

⁵ Actes, 9, 26-30 ; Gal. 1, 18-20.

⁶ Actes, 11, 25-30 ; 13, 1-3.

⁷ I Cor. 15, 5-7.

⁸ Gal. 2, 1 ss.

plus considérés, de peur de courir ou d'avoir couru en vain ¹. »

Grâce à cette chaîne de témoins, Paul se sent tellement lié à la vie et à la doctrine de Jésus qu'il affirme même avoir reçu son Évangile du Sauveur : « Pour moi, j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis ². » Si à cela nous ajoutons que Paul avait été naguère l'ennemi du Christ et le persécuteur des chrétiens, qu'il ne devait sa conversion qu'à la force subjuguante de son « expérience du Christ » et qu'il a scellé son adhésion au Christ du plus pur de son sang, nous devons convenir que son témoignage en faveur de Jésus offre le plus haut degré d'historicité.

Les principales épîtres de saint Paul, qui remontent jusque vers l'an 50, sont, à les considérer au point de vue purement littéraire, les plus anciens documents sur Jésus. Il se peut, sans doute, qu'on ait *tenté auparavant déjà d'exposer méthodiquement la vie de Jésus, et quelques années après, les synoptiques Matthieu, Marc et Luc, rédigèrent leurs Évangiles.* Luc nous dit, dans la préface de son livre, ce qu'il faut penser de ces premiers essais et de la rédaction définitive des Évangiles. « Plusieurs ont entrepris de composer une relation des choses dont on a parmi nous pleine conviction. Ils se sont conformés à ce que nous ont transmis ceux qui ont été dès le commencement témoins oculaires et ministres de la Parole. J'ai résolu, moi aussi, après m'être appliqué à

¹ Gal. 2, 2.

² I Cor. 11, 23. Il ne s'agit là nullement, ainsi que Théodore Zahn le prouve, (*Einleitung in das Neue Testament* II, Leipzig 1899, 171) d'une révélation personnelle faite à Paul, ni de celle de Damas, ni de quelque autre ultérieure, mais bien d'une révélation médiate, basée sur la tradition apostolique.

connaître exactement toutes choses depuis l'origine, de t'en écrire le récit suivi, excellent Théophile, afin que tu reconnaisse la certitude des enseignements que tu as reçus¹. »

Lors donc que Luc saisit la plume, il disposait de « nombreuses » pièces où l'on avait tenté un exposé systématique de la vie de Jésus. Leurs auteurs s'étaient contentés d'y enregistrer simplement la tradition orale des apôtres et d'autres disciples personnels du Seigneur, qui avaient été, dès le début, les témoins oculaires et auriculaires de Jésus et les ministres choisis de sa Parole. Il est possible qu'un certain nombre de ces textes originaux aient pris naissance peu après la mort du Sauveur. Plus d'un critique croit même que la source dite du « Discours », c'est-à-dire le Matthieu primitif écrit en araméen, a été rédigée du vivant de Jésus, parce que la Passion n'y est point mentionnée, et que tout y semble insinuer que Paul l'ait déjà connue et utilisée.

Quoi qu'il en soit, les premiers documents, y compris la source du « Discours », ont une valeur purement hypothétique, vu qu'ils ne sont pas accessibles à la critique littéraire ou bien qu'ils n'existent plus. L'Eglise prit uniquement soin des Évangiles qu'elle crut inspirés par Dieu. D'ailleurs la science historique, elle aussi, qui fait abstraction du caractère inspiré de la Bible, se trouve, selon la remarque d'Oscar Holtzmann, « intimement liée à la tradition plusieurs fois séculaire, suivant laquelle seul le Nouveau Testament peut nous dire la vérité sur Jésus »².

¹ Lc I, 1-4.

² Oskar Holtzmann, *Christus*, Leipzig 1907, 27.

Néanmoins le témoignage de Luc nous est extrêmement précieux : il affirme que les plus anciennes présentations du Christ se conformèrent scrupuleusement à ce que leur avaient transmis les premiers témoins, les premiers apôtres et les premiers prédicateurs de la vie de Jésus, et que les synoptiques ne visèrent qu'à ordonner et rassembler ces traditions primitives. Ce que le médecin et évangéliste saint Luc déclare à ce sujet exclut le moindre doute. Il va de soi qu'il faut en dire autant des Évangiles homogènes de Matthieu et de Marc.

Comme apôtre, *Matthieu* pouvait connaître les faits qu'il raconte, soit qu'il les eût personnellement vécus, soit qu'il les eût puisés à la tradition judéo-chrétienne. Cela se voit à l'insistance avec laquelle il s'appuie sur les prophéties messianiques de l'Ancien Testament. Son œuvre devint, par le fait même, l'Évangile des judéo-chrétiens, ainsi que l'atteste déjà saint Irénée (vers 180) : « Matthieu publia pour les Hébreux et dans leur langue un écrit évangélique¹ ». L'original hébreu, ou plutôt araméen, qui disparut de bonne heure, ne fut connu que plus tard dans une traduction grecque. Au début, « chacun l'interprétait comme il pouvait », suivant l'expression de Papias d'Hiéropolis².

Sur les deux autres synoptiques, Irénée, d'accord avec toute la tradition primitive, rapporte ce qui suit : « Après la mort de Pierre et de Paul, *Marc*, disciple et interprète de Pierre, nous a transmis par écrit les choses prêchées par Pierre.

¹ *Adversus haer.* III, I, I.

² Eusèbe H. E. III, 39.

De même *Luc*, compagnon de Paul, a mis par écrit dans un livre l'Évangile prêché par celui-ci¹. »

L'Évangile de *saint Marc* trahit d'une façon manifeste l'influence de Pierre et de Rome. Ainsi, l'on y explique les us et coutumes des Juifs, parce que le cercle des lecteurs ne les connaissait point ; la valeur monétaire juive est indiquée en monnaie (de billon) romaine ; des noms latins remplacent en maints endroits les noms grecs. Pierre et sa prédication aux Gentils sont mis au premier plan. Nous avons sans doute affaire aux catéchèses que le Prince des apôtres fit dans la capitale de l'empire mondial.

L'Évangile de *saint Luc* développe avec une précision parfaite le programme de saint Paul : l'Évangile, « une force divine pour le salut de tout homme qui croit, du Juif d'abord, puis du Grec »². Par le fond et la forme, par le choix de l'expression, cet écrit est tout à fait paulinien. Son auteur s'y révèle médecin, ce qu'on reconnaît nettement aux expressions techniques, aux observations et aux appréciations médicales insérées dans l'Évangile. C'est « Luc, le médecin bien-aimé »³ et compagnon de Paul, qui a noté ici les enseignements du Docteur des nations. Et, pour sûr, comme le firent du reste les autres synoptiques, il dut « s'appliquer de son mieux à connaître exactement tous les faits depuis leurs origines ».

Aussi bien l'enseignement de Matthieu, de Pierre, de Paul, propre à chaque synoptique, aura été complété par les confidences de la Sainte Vierge et des autres témoins primitifs, ainsi que par

¹ *Adversus haer.* III, 1, 1.

² Rom. I, 16.

³ Col. 4, 14.

la source du « Discours » et par des récits d'époque antérieure. Cependant toutes les sources qu'ils ont utilisées découlèrent de la tradition primitive, une et intacte.

Là se trouve également la solution du *problème synoptique*, soulevé jadis sans nécessité aucune, sur la ressemblance et la différence qui existent entre les trois premiers Évangiles. Tous les synoptiques s'appuient sur l'attestation primitive et commune ; mais chacun d'eux expose les faits tels qu'il les a trouvés dans les catéchèses spéciales utilisées par lui. D'où l'unité substantielle en même temps que la divergence purement accessoire des textes synoptiques. De nos jours, la critique libérale se glorifie d'avoir découvert à nouveau ce fait fermement maintenu à travers les siècles chrétiens, alors que le prétendu « problème synoptique » lui avait longtemps fait perdre de vue les synoptiques eux-mêmes.

Seule l'adhésion des synoptiques à la Tradition explique une connaissance aussi exacte de la vie et du pays de Jésus. La personnalité du Sauveur, son attitude, ses dits et gestes sont pris au cœur de la réalité et fixés avec une étonnante fraîcheur. Les évangélistes nous mènent partout où le Maître a passé ; ils nous accompagnent dans les villes et les villages où il prêcha, dans les déserts et dans les montagnes où il pria, dans les maisons et sur les places publiques où il guérit les malades et ressuscita les morts. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans le récit évangélique : sa merveilleuse sûreté ou sa touchante franchise et sa simplicité. Nulle part le narrateur ne se met en avant ; jamais il ne fait valoir ses vues personnelles ou ses propres sentiments ; à peine mention-

ne-t-il, çà et là, les succès du Maître ou l'impression que firent ses succès et ses miracles. A part cela, les synoptiques n'enregistrent que les faits, tels que les rapportaient les témoins oculaires et auriculaires immédiats.

Les synoptiques se sont également appliqués à peindre sous des couleurs claires, brillantes et naturelles le cadre extérieur de l'histoire de Jésus, les conditions politiques, commerciales, sociales et religieuses du judaïsme contemporain. Les relations entre les gouverneurs païens et les vassaux juifs ; la perpétuelle tension entre les fonctionnaires étrangers et le Grand Conseil indigène ; les lignes de démarcation subtiles qui séparent le droit des juges romains et celui du sanhédrin à Jérusalem : tout cela laisse supposer que les évangélistes étaient tout imprégnés de l'atmosphère palestinienne du temps du Christ. Ils nous renseignent sur les moindres détails de l'époque. Le dénombrement du peuple sous l'empereur Auguste et le gouverneur de Syrie, Quirinus ; les monnaies grecque et romaine qui avaient cours à côté de l'ancienne monnaie hébraïque ; le denier et le salaire de l'ouvrier ; la famine sous Claude ; les Juifs expulsés de Rome sous ce même empereur ; la fin tragique d'Hérode Agrippa I^{er} ; les membres de la dynastie hérodiennne, et d'autres circonstances personnelles sont familières aux synoptiques.

Ils n'ignorent point non plus les agissements des partis religieux et politiques d'alors entre les pharisiens, les sadducéens et les hérodiens, ainsi qu'entre les écoles philosophiques épicurienne et stoïcienne. Leurs yeux contemplent encore la merveilleuse capitale du pays avec ses remparts

immenses et ses temples superbes, avec ses prêtres et ses scribes, avec ses pompeuses cérémonies et tout le service compliqué de la Loi. Seuls des hommes qui avaient vécu en Palestine avant les guerres romaines ont pu écrire de cette manière, des hommes qui, précédant la catastrophe finale de l'an 70, surent fixer les faits de Jésus selon la tradition primitive.

L'Evangile de saint Jean est tout différent. Il a vu le jour, sans nul doute, au tournant du siècle. Et pourtant il porte toutes les marques d'une œuvre contemporaine à Jésus. Les destinées personnelles du Sauveur y sont tellement prises sur le vif et revêtent des formes si concrètes, si nettement tranchées, que seul un témoin oculaire a pu les décrire.

L'évangéliste introduit le Maître au moment même où le Précurseur le désigne à l'attention de ses disciples. « Cela se passait à Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait. Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait vers lui et il dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde » (1, 28 s.). Le jour suivant, Jean se trouvait encore là, avec deux de ses disciples. Et comme il regardait, il vit passer Jésus (1, 35). Or c'était environ la dixième heure (1, 39). Le troisième jour, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples (2, 1 s.). Après cela, il descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de jours. Or la Pâque des Juifs était proche et Jésus monta à Jérusalem (2, 12 s.). Là-dessus Jésus se rendit avec ses disciples au pays de Judée, et il y séjourna avec eux, et il baptisait. Jean aussi bap-

tisait à Ennon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau (3, 22). Puis il quitta la Judée, et s'en alla de nouveau en Galilée. Or, il lui fallait passer par la Samarie. Il vint donc en une ville de Samarie, nommée Sichar, près du champ que Jacob avait donné à son fils Joseph. Là était le puits de Jacob. Jésus, fatigué de la route, s'assit tout simplement sur la margelle du puits : il était environ la sixième heure. Une femme de Samarie vint puiser de l'eau (4, 3-7). » Suit la si vivante scène du puits de Jacob.

Et le récit progresse de chapitre en chapitre, d'un événement à l'autre, embrassant toute l'activité de Jésus jusqu'aux jours de la Passion¹. Ce ne sont partout que lumières et couleurs éclatantes, croquis circonstanciés, sortes d'instantanés, à la fois éloquentes et vivants souvenirs de Jésus, qui ne peuvent provenir que d'un témoin oculaire.

Et que dire de la Passion de Jésus ! Jean nous en transmet les moindres détails avec la perspicacité d'un statisticien, mais aussi avec toute l'émotion d'un disciple particulièrement intéressé.

« Jésus se rendit, accompagné de ses disciples, au delà du torrent de Cédron, où il y avait un jardin, dans lequel il entra lui et ses disciples (18, 1). Simon-Pierre suivait Jésus avec un autre disciple. Ce disciple (c'était Jean) entra avec Jésus dans la cour du grand-prêtre, mais Pierre resta dehors, près de la porte (18, 16). Les serviteurs et les satellites étaient rangés autour d'un brasier, parce qu'il faisait froid, et ils se chauffaient (18, 18). Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire : c'était le matin. Mais ils n'entrèrent pas eux-

¹ Voir l'exposé de Knabenbauer, *Der geschichtliche Charakter des 4. Evangeliums*, dans : *Stimmen aus Maria Laach*, 67. Bd. Freiburg 1904, 365 s.

mêmes dans le prétoire pour ne pas se souiller. Pilate sortit donc vers eux (18, 28). Pilate étant rentré dans le prétoire, appela Jésus (18, 33). Pilate sortit encore une fois (19, 4). Puis il retourna au prétoire (19, 9). Il fit conduire Jésus dehors, et il s'assit sur son tribunal, au lieu appelé Lithostrotos, et en hébreu, Gabbatha (19, 13). C'était la Préparation de la Pâque, et environ la sixième heure (19, 14). Le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville (19, 20). De peur que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, — car le jour de ce sabbat était très solennel, — les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés et qu'on les détachât (19, 31). Or, au lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans le jardin un sépulcre neuf, où personne n'avait encore été mis. C'est là, à cause de la Préparation des Juifs, qu'ils déposèrent Jésus, parce que le sépulcre était proche (19, 41). Le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine se rendit au sépulcre, dès le matin, avant que les ténèbres fussent dissipées (20, 1). Cependant Marie se tenait dehors, près du sépulcre et versait des larmes (20, 11). Le soir de ce même jour, le premier de la semaine, les portes du lieu où se trouvaient les disciples étant fermées, parce qu'ils craignaient les Juifs, Jésus vint et se présenta au milieu d'eux (20, 19). Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et se tenant au milieu d'eux, il leur dit : Paix avec vous !... » (20, 26).

A chaque verset, à chaque remarque on discerne le témoin oculaire. L'évangéliste Jean ne doit faire qu'une seule et même personne avec l'apôtre et le

disciple aimé du même nom. Tout le quatrième Évangile porte l'empreinte de son caractère. L'assurance plastique, le calme sublime, l'ardent et affectueux enthousiasme avec lequel le portrait du Sauveur est tracé ; la simplicité, la profondeur de sentiment et l'élévation de pensée, le contenu et la forme du livre, tout est bien de saint Jean. D'ailleurs l'Évangile lui-même se réclame expressément de Jean, en des termes clairs comme le jour : « C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites : le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la Cène, s'était penché sur son cœur et lui avait dit : « Seigneur, qui est celui qui vous trahit ? » ¹, le disciple qui se trouvait près de la croix et auquel le Sauveur recommanda sa Mère ². »

Malgré l'évidence de ces témoignages, plusieurs rationalistes — se croyant mieux éclairés — doutent encore de l'origine de cet Évangile. C'est que, selon l'affirmation du critique protestant Theodor Zahn, ils ne s'appuient pas « sur des observations positives du texte, ni sur des connaissances positives remontant au delà de la Tradition..., mais ne s'accordent dans la défense de leurs hypothèses que sur une conclusion purement négative : à savoir qu'un disciple personnel (de Jésus) n'a pu écrire ce livre, vu que son contenu est « incroyable » ³.

Du reste, ce fut uniquement au nom de l'incrédulité que les rationalistes contestèrent l'authenticité des Évangiles. Afin de pouvoir faire passer

¹ Joa. 21, 24. 20.

² Joa. 19, 26.

³ Th. Zahn, *Realenzyklopädie für protest. Theologie*, 3e édit., IX, 280.

la vie de Jésus pour un mythe, David Frédéric Strauss (1834) expropria les évangélistes et fit paraître leurs livres 150 ans après le Christ. Sous prétexte de démasquer le christianisme primitif et de le proposer comme la sentine de toutes les discordes, Ferdinand Christian Baur déclarait peu après (1845-47) que les Evangiles n'étaient que des hâbleries de quelques fraudeurs, qui auraient opéré environ 140-170 ans après le Christ. Ces radotages et d'autres encore avaient libre cours à l'époque du rationalisme absolu, lequel s'entendait aussi peu aux choses de l'histoire qu'à celles de la foi.

Peu à peu, toutefois, on revint sérieusement à l'ancienne littérature chrétienne ; par elle on chercha à déterminer l'âge et la provenance des Evangiles. Ainsi, dans la seconde moitié du XIX^e siècle la critique libérale adopta de plus en plus les données traditionnelles. Les trois premiers Evangiles prirent naissance, selon Keim vers 70-117, selon Hilgenfeld vers 70-100, selon Holtzmann vers 68-100, selon Bernard Weiss vers 69-95, selon Harnack vers 65-93¹. Mais plus tard le chef de l'école libérale reconnut qu'il fallait reculer davantage encore cette date², et finit par déclarer « qu'on devait faire remonter l'Evangile de Matthieu jusqu'à une époque rapprochée de la ruine de Jérusalem (70 après le Christ) », qu'il pouvait même « avoir été rédigé avant 70 », et que « plusieurs raisons militaient en faveur de cette dernière hypothèse »³ ; l'Evangile de Luc, par contre,

¹ *Chronologie der altchristlichen Literatur* I, Leipzig 1897, 651 s.

² *Die Apostelgeschichte*, Leipzig 1908, 217 ss.

³ *Neue Untersuchungen zur Apostelgeschichte und zur Abfassungszeit der synoptischen Evangelien*, Leipzig 1911, 93 s. et 94, note 1.

« aurait été composé du vivant même de Paul » (donc avant 67), « et l'Évangile de Marc, utilisé par Luc, entre les années 60-70, au plus tard ¹. C'est ainsi qu'on recula insensiblement la date de composition du quatrième Évangile jusque vers la fin du I^{er} siècle. « On est remonté de 160-170 (Baur, Bruno Bauer) à 150-160 (Schwegler), à 155 (Volkmar), à 150 (Zeller), vers 150 (Bretschneider, Scholten, Matthes), entre 135 et 163 (Tayler), vers 140 (Hilgenfeld, Hausrath, Thoma), à 130-135 (Lützelberger), à 130 (Keim), à 110-115 (Nicolas, Renan, Schenkel), à 100 (Aubé) ². »

Aujourd'hui on reporte généralement l'origine du quatrième Évangile au tournant du I^{er} siècle chrétien.

Grâce à la détermination de ces dates, on attribua de nouveau les documents classiques de la vie de Jésus aux « quatre auteurs », Matthieu, Marc, Luc et Jean. La querelle sur la provenance « johannique » de l'Évangile du même nom n'est pas encore apaisée, précisément parce qu'on y trouve des choses « incroyables ». Cependant la résistance s'effrite toujours plus, en présence des témoignages unanimes de l'ancienne tradition chrétienne³, et elle finira par tomber entièrement : car tel fut le sort de toutes les autres positions de la critique biblique, si pleine de préjugés.

Les Actes des Apôtres constituent une annexe extrêmement importante des Évangiles, ou plus

¹ Voir op. cit., 86, 88-93.

² H. J. Holtzmann, *Einleitung in das N. Test.* 2e édit., Fribourg-en-Br. 1886, 476.

³ Ces témoignages ont été recueillis au complet et analysés par le P. Lagrange, *Évangile selon saint Jean*, 2e édit. Paris 1925, XXII à LXVI.

exactement du troisième Évangile. De tout temps on les attribua à saint Luc pour des raisons internes et externes. La date de leur composition fut fixée au temps de la première captivité de saint Paul à Rome (61-63). Nous y assistons au triomphe du christianisme depuis la Pentecôte jusqu'à l'arrestation de Paul. Dans la première partie, l'auteur nous décrit la période judéo-chrétienne de l'Eglise (chap. 1-9), dans la seconde les origines et les progrès de l'évangélisation des païens (chap. 10-28). Cette précieuse source est la seule qui nous apprenne ce que les premiers prédicateurs enseignaient sur Jésus et ce que croyaient les premiers chrétiens.

C'est aussi son contenu et surtout sa christologie qui exaspérèrent le libéralisme et le poussèrent à attaquer les Actes avec une violence inouïe. D'abord on contesta à saint Luc la qualité d'auteur de ce livre, bien qu'on n'eût pu produire à cette fin aucun argument valable. Puis on prétendit tout aussi arbitrairement que l'écrit n'avait paru que vers la fin du I^{er} siècle ou même au début du II^e. Partant de ces affirmations bizarres, on avança encore que l'auteur avait puisé à des sources fort douteuses et qu'il avait dénaturé ses matériaux.

Finalement on aboutit aux monstrueuses accusations, que Harnack dénonce avec beaucoup de justesse : « Le livre est considéré comme une compilation bigarrée et relativement tardive, à laquelle le rédacteur n'a qu'une part minime, en tout cas très regrettable ; les fragments « *Nous* » ne sont point la propriété de l'auteur, mais des extraits de source ou tout simplement une fiction littéraire ; on y découvre de nombreuses fautes historiques

et autant de fissures et de jointures mal dissimulées. Le portrait de Paul est tendancieux ou manqué, par ignorance. La description des premiers chapitres n'est ni plus ni moins que fantaisiste : Pierre y est représenté à la manière de Paul, et Paul à la manière de Pierre. Bref, qui redira tous les reproches lancés contre ce livre ! Si du moins on les pouvait saisir, ces reproches ! Mais depuis qu'ils ont été en grande partie solidement réfutés, il ne subsiste contre le livre qu'une sorte de méfiance générale, que des idées extravagantes, qu'une hautaine opposition. Plus d'objections précises : tout est dans la déplorable méthode de suspendre au fil d'une simple remarque des poids, des conclusions énormes, et de ne pardonner aux écrivains du Nouveau Testament aucune faiblesse, ni la moindre lacune, mais de s'en servir comme d'un explosif pour détruire le livre entier ¹. »

Harnack a le grand mérite d'avoir une bonne fois dévoilé les élucubrations chimériques de ses propres coreligionnaires. En trois monographies magistrales ², il rend définitivement aux Actes des Apôtres la place qu'ils avaient toujours occupée dans la littérature primitive des origines chrétiennes. Le docte berlinois n'arriva point du premier coup aux résultats actuels. Il considère ces derniers plutôt comme le produit d'une « lente évolution », qu'il subit durant plus de quinze ans ³.

Au premier plan de cette évolution il faut ratta-

¹ *Die Apostelgeschichte* 19-20.

² Lukas der Arzt, der Verfasser des III. Evangeliums und der Apostelgeschichte, Leipzig 1906. — Die Apostelgeschichte, Leipzig, 1908. — Neue Untersuchungen zur Apostelgeschichte und zur Abfassungszeit der synopt. Evangel., Leipzig 1911. — Ces trois écrits forment les I^{er}, II^e et IV^e volumes de son ouvrage intitulé : *Beiträge zur Einleitung in das N. Test.*

³ *Neue Untersuchungen* 65.

cher la monographie parue en 1906 : « Luc le médecin, auteur du troisième Évangile et des Actes des Apôtres ». Le titre, à lui seul, exprime clairement le résultat de cette brillante enquête. Tout en ayant prouvé que Luc, le médecin, est vraiment l'auteur des Actes des Apôtres, Harnack maintient encore qu'ils ont paru seulement vers l'an 80¹.

Dans l'écrit de 1908 « Les Actes des Apôtres », cette assignation tardive est déjà ébranlée, de sorte que Harnack conclut : « Qui nous dit que les Actes des Apôtres et par conséquent aussi l'Évangile aient été rédigés déjà vers l'an 60 ? A mon avis, il existe sur ce point des doutes très sérieux² ».

Les débats ne sont clos que dans la dernière publication de 1911 : « Nouvelles recherches sur les Actes des Apôtres. » Ils aboutissent à la preuve concluante, que les Actes des Apôtres ont vu le jour « avant la destruction de Jérusalem et avant la mort de Paul, donc vers l'an 60³. »

Admet-on que les Actes des Apôtres aient été écrits à une époque où de nombreux témoins des faits relatés vivaient encore et pouvaient en vérifier la relation, c'est détruire du coup l'objection, suivant laquelle Luc aurait utilisé des sources fort douteuses et même fictives. On peut au contraire démontrer avec assurance que pour la première partie de son livre, il s'est appuyé sur des traditions orales de premier ordre, ainsi que sur des sources écrites, tandis qu'il rédigea toute la seconde moitié soit en qualité de témoin oculaire, soit

¹ *Lukas der Arzt*, 114.

² *Die Apostelgeschichte* 219.

³ p. 81.

en se référant aux récits d'autres témoins oculaires et de collaborateurs ¹.

Tous ces matériaux, qu'il s'agisse de ses propres expériences ou de celles d'autrui, des sources orales ou des sources écrites, saint Luc les a élaborés avec une scrupuleuse véracité historique. Sa propre affirmation et sa probité d'historien d'ailleurs prouvable, aussi bien que le contenu et la forme du livre, en sont garants. Luc ne fait aucunement l'impression d'un « médecin sauvagement engoué », ainsi que le caractérisent les critiques de l'école libérale ; il est aussi peu « crédule qu'il ne manque de jugement critique... Les écrivains crédules et peu critiques de cette époque ont mis au jour de tout autres élucubrations ! Il y a plus : cet historien est soumis pour la plus grande partie de son œuvre à un contrôle on ne peut plus sévère, au contrôle des épîtres de Paul. Que ces pièces soient de purs instantanés et proviennent d'un homme d'une subjectivité très prononcée, cela accroît encore la rigueur de ce contrôle. Et pourtant seules la scrupulosité et la censure méticuleuse peuvent ne point reconnaître que les Actes des Apôtres ont victorieusement soutenu, en de nombreux passages d'importance diverse, l'épreuve que leur font subir les épîtres de Paul. Ce qu'il reste à vérifier, hormis quelques détails, c'est la description du Concile des Apôtres et de la propre défense de Paul dans les derniers discours, en somme, son attitude en face des Juifs, durant son dernier séjour à Jérusalem ². »

Or, tous ces passages qu'on ne peut vérifier aux

¹ Harnack, *Lukas der Arzt*, 66-III ; *die Apostelgeschichte*, 131-198.

² *Die Apostelgeschichte*, 17-18.

sources pauliniennes sont également incontestables. Ce que les critiques ont le plus vivement contesté chez Luc, c'est précisément « ce qui est marqué au coin de la réalité historique », et les critiques ne le mettent en doute que parce qu'ils sont infiniment plus respectueux de leurs propres rêveries que des grandes lignes de l'ouvrage : ou bien ils trouvent celles-ci évidentes, ou bien ils s'empres-sent de les critiquer, parce qu'ils en savent plus long ¹.

Harnack porte enfin son jugement définitif sur les Actes des Apôtres, jugement fondé sur une analyse fouillée et sur de patientes et exactes recherches. Il le formule en ces termes : « Quel que soit le point de vue de la critique historique, nous avons là une œuvre à la fois solide et considérable, et à maints égards une œuvre extraordinaire » ², « un fait de critique historique qui commande la plus haute approbation » ³, « un travail littéraire de premier ordre » ⁴.

En un point seulement Harnack donne tort à l'auteur des Actes, c'est au sujet des récits miraculeux ⁵. Pour lui, Luc est digne de foi, « en tant que son culte des miracles et sa qualité de médecin pneumatique n'entrent pas en jeu » ⁶. » Harnack ne peut se résoudre à partager les « préjugés » des critiques croyants, qui tiennent compte des miracles ⁷. En réalité, quiconque étudie à fond et sans parti pris les savantes déductions du critique berlinois, conviendra qu'inversement Harnack tente de juger l'œuvre de Luc suivant le préjugé ou

¹ Harnack, *ibid.*, 10.

² *Ibid.*, 222.

³ *Ibid.*, 10.

⁴ *Lukas der Arzt*, 101.

⁵ *Ibid.*, 18.

⁶ *Ibid.*, 89.

⁷ *Ibid.*, 224.

l'à priori philosophique : les miracles réels et authentiques sont impossibles, et il ne peut y avoir de religion surnaturelle divinement révélée. On conviendra que ce préjugé jette une note discordante dans ses travaux par ailleurs fort remarquables ; que ses explications deviennent bien futiles et prodigieusement naïves, où il s'efforce d'échapper au merveilleux ; enfin qu'il ne peut nier les récits miraculeux de Luc, ni prouver qu'ils tiennent d'« une légende qui se serait répandue avec une rapidité presque incroyable »¹, ni leur donner quelque autre explication naturelle.

Aussi bien la critique se verra obligée, non seulement quant aux autres points, comme l'observe Harnack², mais encore relativement aux miracles des Actes, de reprendre les positions traditionnelles et de déclarer que l'œuvre de Luc est, sous tous les rapports, une reproduction exacte de l'histoire du christianisme primitif.

Il y a quarante ans à peine, Harnack lança par le monde cette phrase sensationnelle : « Pour ce qui concerne la critique des sources des origines chrétiennes, nous rétrogradons vers la Tradition »³. Et, là-dessus, les petits esprits de protester tout haut, dans les rangs du libéralisme ! Mais dix années plus tard, le chef de l'école libérale confirmait sa loyale et courageuse assertion, prouvée par les faits⁴.

Cette critique dut abandonner ses positions, les unes après les autres, au profit de la tradition

¹ Ibid., 224.

² Ibid., 225.

³ Harnack, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, II, 1, 3^e édit. Leipzig 1907, X.

⁴ *Lukas der Arzt*, III s.

historique de l'Eglise. Tel investigateur isolé explore encore ce vaste amas de décombres, pour y découvrir quelques débris du temps de Strauss et de Bauer ; ainsi qu'un exemple de Harnack nous le fit voir ci-dessus, et, comme d'ailleurs nous l'exposerons plus amplement dans la prochaine conférence, nos adversaires persistent obstinément dans la critique négative des faits du Nouveau Testament ; mais pour ce qui touche la critique littéraire-historique des sources, ils opinent franchement pour la tradition positive. C'est l'événement capital de la critique moderne de Jésus et des origines chrétiennes.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'historicité du portrait évangélique de Jésus

Nous avons exposé dans la première conférence que la foi dans le Christ et l'étude approfondie sur Jésus reposaient sur de solides assises, sur des documents assurés.

Citons principalement les quatre Évangiles, parus quelques dizaines d'années après l'ascension de Jésus. Ils ont pour auteurs les apôtres Matthieu et Jean, ainsi que Marc et Luc, disciples des Apôtres. Ils ont pour garants la tradition de toute l'Église primitive. Cette conviction est partagée même par l'école libérale.

Celle-ci se refuse toutefois à admettre *l'historicité du portrait évangélique de Jésus* et lui oppose toute une savante construction, à savoir l'hypothèse de l'évolution ou des légendes. L'affection bienveillante ainsi que l'enthousiaste vénération des premiers chrétiens auraient suscité autour de la personne historique de Jésus une floraison de légendes et auraient fini par modeler le Christ de la foi, celui précisément que la plume dévote des évangélistes nous a transmis. Aussi bien le por-

trait évangélique du Christ, à force d'enchérir sur le merveilleux, le surnaturel et le divin, n'est plus qu'un travestissement de l'homme de Nazareth.

Vie historique de Jésus ou Christ légendaire de la foi : telle est donc la question à résoudre. Nous la poserons d'abord aux *évangélistes* eux-mêmes, puis aux *Évangiles*, enfin aux *premiers disciples*, qui sont les derniers témoins autorisés des évangélistes et de leurs Évangiles.

I. Demandons d'abord aux *évangélistes* s'ils pouvaient et s'ils voulaient exposer fidèlement la vie historique de Jésus.

Accordons franchement que les évangélistes ne furent point des historiens, comme l'étaient un Thucydide ou un Tacite, et moins encore selon les exigences et la manière actuelle d'écrire l'histoire. Ils manquaient de méthode, de formation scientifique, de sens critique. D'ailleurs, ils pouvaient parfaitement s'en passer. Il ne s'agissait nullement de résoudre de grands problèmes, ni de fouiller les poussiéreuses liasses de documents pour en extraire des faits et les passer au crible. Les évangélistes n'avaient qu'à mettre par écrit des faits bien concrets, qui, la plupart du temps, avaient été publics et d'une simplicité extrême. Les œuvres miraculeuses de Jésus et sa doctrine élevée ne font pas exception. Leur caractère extraordinaire ne change rien et ne porte aucunement préjudice à leur extériorité. Les évangélistes n'avaient à juger ni le côté préternaturel des miracles de Jésus, ni la part surnaturelle de son enseignement. Ils rapportent tout simplement ce que le Maître a fait et ce qu'il a dit. Par exemple, ils constatent, sans façon, qu'il a rendu la vue aux aveugles, qu'en un instant il apaisa les vents et les flots, qu'il res-

suscita des morts, etc. Point n'est besoin, pour cela, de formation critique, ni d'études supérieures. Il suffit d'avoir le sain usage de ses facultés, l'œil sûr, le sens pratique et l'intelligence exempte de préjugés.

Or, les évangélistes possédaient toutes ces qualités à un haut degré. Rien n'est plus injuste que d'en faire des exaltés, facilement crédules et avides de miracles. Nulle trace de fanatisme dans leurs écrits ; partout, c'est une manière de voir tranquille, sobre et exempte de passion. Même là où l'on pourrait s'attendre à quelque saillie personnelle, on ne trouvera que l'annotation des faits, pure et simple. Les évangélistes nous racontent des guérisons de malades, des résurrections de morts, des miracles de la nature, sans la moindre marque d'étonnement. Ils nous montrent leur Maître maltraité, injurié, condamné, sans qu'ils profèrent un mot d'irritation ou de blâme. Il n'y a pas jusqu'à la mort et à la résurrection du Sauveur qui ne soient froidement enregistrées, comme si les évangélistes n'y avaient pas eu d'autre intérêt que celui d'un observateur et d'un narrateur. Par là même ils prouvent qu'ils étaient particulièrement qualifiés pour consigner fidèlement les faits évangéliques.

Ce fut aussi, sans contredit, leur unique *préoccupation*. Chaque ligne des Évangiles, l'idée fondamentale aussi bien que leur forme définitive, tout trahit le souci indéniable que ces hommes ont voulu faire de l'histoire et qu'il faut considérer leurs écrits comme des exposés historiques très fidèles. C'est ce que Luc et Jean affirment en termes formels : saint Luc, dont les aptitudes critiques ont rencontré dans les rangs ad-

verses le plus de faveur, et saint Jean, auquel on semble attribuer le moins d'importance historique.

Nous connaissons la préface littéraire de l'Évangile de saint Luc. « Après que plusieurs ont entrepris de composer une relation des choses dont on a parmi nous pleine conviction, conformément à ce que nous ont transmis ceux qui ont été, dès le commencement, témoins oculaires et ministres de la Parole, j'ai résolu moi aussi, après m'être appliqué à connaître exactement toutes choses depuis l'origine, de t'en écrire le récit suivi, excellent Théophile, afin que tu reconnaises la certitude des enseignements que tu as reçus ¹. »

Le seul but de l'évangéliste fut de tracer le portrait exact de Jésus, à la lumière de faits réels, d'événements historiques incontestables. Et cette concordance objective des synoptiques, prise à partie par les adversaires, prouve, malgré les divergences de présentation, avec quelle scrupuleuse et touchante exactitude ils nous tracent la vie de Notre-Seigneur.

Plus énergique encore est la protestation de Jean, vers la fin de son Évangile : « Et celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez ². » Dans la lettre dont il accompagne l'Évangile, il affirme non moins catégoriquement que celui-ci est l'écho fidèle et sincère de la vie de Jésus, telle qu'il y a participé : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons...

¹ Lc. I, 1-4.

² Joa. 19, 35.

ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous, et que notre communion soit avec le Père et son Fils Jésus-Christ¹. » En outre, les disciples de Jean confirment expressément que leur Maître a tracé le portrait authentique de Jésus, tel qu'il l'avait contemplé lui-même et fidèlement conservé : « C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces faits et qui les a écrits et nous savons que son témoignage est vrai². » D'où il ressort nettement que le dernier évangéliste doit être, lui aussi, considéré comme historien, et non point comme simple nouvelliste.

Ainsi donc, les évangélistes veulent faire œuvre d'histoire, et narrer de leur mieux les faits et gestes de la vie de Jésus. Ils n'écrivent pas une ligne qu'il n'aient pu vérifier. Ils ne nous livrent aucun épisode, à l'authenticité duquel ils ne croiraient eux-mêmes. Ils n'attribuent au Maître aucune parole, sans être pleinement convaincus que c'était bien sa doctrine. Mais nous perdrons notre temps à ajouter un mot sur ce sujet.

2. Demandons plutôt aux *Evangiles* s'ils reflètent le portrait original de Jésus ou s'ils ne contiennent qu'une légende postérieure du Christ.

Vu les différences d'âge, de teneur et de forme qui existent entre les trois premiers *Evangiles* et le quatrième, un examen séparé de la christologie des synoptiques et de Jean s'impose.

Les *Evangiles* synoptiques donnent l'impression très nette qu'on a affaire ici à des réalités ; qu'on a bien sous les yeux l'histoire primitive de Jésus, et non une transformation ultérieure des faits. Le

¹ I Joa. 1, 1-3.

² Joa. 21, 24.

cadre des Évangiles, c'est-à-dire la situation politique, religieuse et sociale du judaïsme, les synoptiques le dessinent de manière qu'il s'adapte exactement à l'époque du Christ ; tandis que quelques dizaines d'années plus tard, il y aurait eu discordance. Chez les synoptiques, le christianisme primitif est présenté dans sa vraie forme archaïque, comme aux jours du Seigneur ; tandis qu'à l'époque où parurent les livres synoptiques, il était entré déjà dans une phase nouvelle. On ne peut pas, évidemment, dans les limites restreintes d'une conférence, étendre ces investigations chronologiques à tout le récit évangélique. Nous ne relèverons qu'un seul point, le plus important, il est vrai, celui duquel tout dépend, pour l'adversaire aussi bien que pour nous : *les vues synoptiques sur la messianité et la divinité de Jésus.*

Quand les synoptiques rédigèrent leurs Évangiles, la foi en la messianité et la divinité de Jésus était le bien commun, incontesté, de tous les vrais chrétiens, ainsi qu'elle l'avait toujours été depuis la Résurrection. Ce fait est indéniable : du reste, nous y reviendrons plus tard, où nous traiterons à fond cette question¹. Il eût été dès lors facile aux évangélistes d'adopter cette conception définitive et de la prendre comme point de départ. Ils auraient pu aisément exposer les faits de manière à faire croire que, dès le début de leur vocation et dès leur premier contact avec Jésus, les apôtres et les disciples avaient eu foi en sa messianité et sa divinité. Ou bien, comme cela eût été une inexactitude évidente et une improbité sans pareille, ils auraient pu, du moins, donner à leur récit l'apparence que Jésus avait affirmé dès le début, avec

¹ Seizième et dix-septième conférences.

une parfaite précision, sa « conscience » messianique et divine. Ou encore, vu que ce portrait n'eût pas correspondu à la vérité historique, ni à la réalité des faits, ils auraient pu finalement poursuivre le but tendancieux que voici : chercher et peindre de préférence les traits qui, au cours de la vie du Maître, font ressortir sa messianité et sa divinité, et les mettre en évidence. Supposons que la personne synoptique de Jésus ne soit, comme le prétend si chaudement la critique libérale, qu'une pieuse retouche du portrait historique de Notre-Seigneur : on doit prouver alors que non seulement la dernière alternative, mais que toutes les trois hypothèses se trouvent réalisées dans les Evangiles synoptiques.

C'est le contraire qui est vrai. On voulait faire admettre que la foi ultérieure des apôtres et des disciples existait auparavant déjà, voire dès le principe : suivons, nous, les messagers primitifs à travers leur dur apprentissage. Nous assisterons à leur longue et pénible montée, nous les verrons, après de multiples rechutes, se libérer enfin de la contrainte judéo-rabbinique et se frayer libre passage, pour aboutir à reconnaître et confesser la messianité et la divinité de Jésus.

On a voulu forcer les voies de la Providence et professer que le mystère sublime de la personne de Jésus s'était révélé tout à coup à l'humanité surprise et l'avait éblouie : suivant la présentation synoptique, c'est d'abord l'aube de la Rédemption avec sa clarté imprécise, puis, successivement, les rayons de la Lumière éternelle transparaissent, chastes et discrets ; à Pâques, c'est le grand soleil de Dieu, éclairant le vaste univers, tandis qu'au jour de l'Ascension, il inonde et domine les cieux.

Et au lieu de mettre en évidence les déclarations authentiques de Jésus sur sa messianité et sa divinité, les synoptiques les rattachent avec une simplicité si naturelle et si harmonieuse à la vie elle-même de Jésus, qu'on s'étonne presque autant de la fidélité et de la véracité du récit que du fait divin. Cette limpidité des écrits synoptiques suffit à dérouter entièrement la critique libérale des Évangiles et constitue l'apologie la plus objective et la plus convaincante du portrait synoptique de Jésus.

Force nous est, toutefois, d'ajouter à ces remarques d'ordre général quelques observations particulières, touchant soit la messianité, soit la divinité de Jésus.

Les Évangiles synoptiques exposent *les idées messianiques*, telles que les disciples les concevaient avant la résurrection du Sauveur. Conformément aux croyances du peuple juif, ils attendaient dans le fils de David un monarque absolu, vainqueur des Romains ; ils savouraient d'avance la splendeur de son règne et songeaient ouvertement à s'assurer les premières places d'honneur dans son royaume. Aspirations entremêlées de jalousies mesquines, malgré les continuels avertissements du divin Maître !

La mort de Jésus, sa résurrection, la Pentecôte et tout ce qui s'en suivit, jusqu'au jour où les synoptiques composèrent les Évangiles, tout cela avait infligé un tragique démenti à l'attente du Messie : il en fut tout autrement ! La réalité fut le contraire de ce qu'on avait si avidement escompté. On s'était leurré de vaines espérances. Au lieu de la chair, ce fut l'esprit ; au lieu de la terre, un royaume céleste ; un sauveur et rédempteur uni-

versel des pécheurs, au lieu d'un héros national. Si les évangélistes s'étaient accommodés de cette foi contemporaine à leurs écrits, l'ancien portrait du Messie, que la nécessité des faits obligeait maintenant à réprouver catégoriquement, n'aurait jamais reparu. Nulle part il n'eût été plus urgent de farder l'histoire primitive au moyen des données communes de la théologie actuelle. Combien aisément eût-on pu ensevelir dans l'oubli les vieux rêves messianiques, soit pour des raisons pratiques de ministère, soit pour ménager les apôtres ! Il n'en est rien. Les espérances messianiques des premiers jours sont notées avec une scrupuleuse exactitude, ainsi que l'histoire l'exigeait. Et l'on oserait prétendre que les Évangiles synoptiques projettent un portrait légendaire du Christ, de l'an 60-70 ?

L'absurdité d'une pareille supposition saute aux yeux dès qu'on met en regard du messianisme la doctrine des synoptiques *sur la divinité de Jésus*. Celle-ci passe tellement à l'arrière-plan dans les premiers Évangiles que les adversaires n'ont pas voulu, jusqu'à tout récemment, la reconnaître. Au contraire, les coryphées de l'école libérale, W. Wrede, Johannes Weiss, W. Bousset, W. von Schnehen avouent aujourd'hui que, selon Marc, dont l'évangile est considéré comme le plus ancien, Jésus n'est pas seulement le Messie, mais encore *le Fils éternel de Dieu*.

Cependant il demeure vrai que les synoptiques ne nous révèlent la gloire et la divinité de Jésus que dans un demi-jour et comme à travers un voile. Par contre, son humanité est mise en relief à chaque page des Évangiles.

« Le Christ des synoptiques est un être de chair

et de sang, qui vit parmi les hommes comme l'un d'eux, en dépit ou plutôt à cause de la conscience de sa haute mission ; il parle et agit en homme ; il s'assied à la table du pharisien et du publicain ; il se laisse toucher par la pécheresse ; il s'entretient amicalement avec ses disciples ; il est tenté par le démon ; il s'attriste au jardin de Gethsémani ; il opère des miracles par pure compassion et les cache, au lieu de s'en servir pour prouver sa mission ; il garde son calme et sa dignité devant ses juges ; il se laisse frapper et injurier ; le cri qu'il pousse avant de mourir est un cri de frayeur, un signe d'agonie ; quoique partout dans ses discours, ses œuvres, ses souffrances, on sente le souffle de Dieu qui l'élève au-dessus de l'humanité ordinaire, au-dessus même de la meilleure, il n'en reste pas moins vrai que tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit, est profondément humain, entièrement pénétré de réalité humaine, si l'on peut parler ainsi ¹. »

Or, nos adversaires déclarent bonnement qu'à l'époque où les Évangiles synoptiques virent le jour, la spéculation théologique avait déjà relégué au second plan l'humanité de Jésus, pour ne plus affirmer que sa divinité. Jadis, et dès le début, il en aurait été tout autrement. Si cela est vrai, les Évangiles synoptiques ne peuvent évidemment pas être un simple cliché, reproduisant la foi récente de l'Eglise, par opposition à l'histoire concrète ; en effet, leur portrait du Sauveur ressemble en tout point à celui que la critique libérale désigne comme étant l'original, par opposition au portrait du Christ des décades postérieures.

¹ Alfred Loisy, *Le quatrième Évangile*, Paris 1903, 72.

De même que les Évangiles synoptiques devaient refléter la foi légendaire de ces temps-là, ainsi *l'Évangile de saint Jean* doit représenter à un plus haut degré encore les idées christologiques de la fin du I^{er} siècle, contrairement à l'histoire. Pour le prouver, on nous prie de bien vouloir remarquer que l'Évangile de Jean, quant au fond, ne ressemble en rien aux synoptiques, et que la personne de Jésus surtout y est essentiellement différente. Différente par nature : chez les synoptiques c'est une personne véritablement humaine, chez Jean, une personne tout à fait divine. Différente encore quant aux circonstances extérieures : selon les synoptiques l'activité de Jésus se déploie principalement en Galilée et en faveur des Juifs ; selon Jean, la Judée et Jérusalem sont surtout le théâtre de ses œuvres et il annonce aussi le salut aux Gentils. Telles sont les divergences dont se réclame la critique libérale¹.

Loin de justifier ce cri de guerre : « Synoptiques par ici, Jean par là ! », un examen attentif démontre plutôt que les quatre Évangiles ne forment qu'un tout harmonieux et paisible. En somme, énoncer *le but de l'Évangile de saint Jean*, c'est déjà tout expliquer.

D'abord le dernier évangéliste veut suppléer aux omissions des trois premiers. C'est pourquoi il ne fait aucune mention des paraboles synoptiques, il tait quelques miracles des synoptiques ainsi que l'institution de la Cène. C'est pourquoi encore il rapporte les paroles et les gestes de Jésus que les synoptiques n'ont point consignés : tels, par exemple, le discours de la Cène, la prière sa-

¹ Exposées chez Otto Schmiedel, *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*, Tübingue 1906, 19 ss.

cerdotale et le lavement des pieds, qui devront compléter le récit synoptique de la sainte Cène. A cet égard on saisira mieux les relations détaillées sur le ministère de Jésus en Judée et à Jérusalem, — relations plutôt succinctes chez les synoptiques ; de même, la synthèse abrégée du ministère de Galilée, si abondamment décrit dans les premiers Évangiles.

En outre, les synoptiques écrivirent avant la ruine du peuple juif ; ils espéraient encore gagner au royaume de Dieu la nation choisie. C'est pour cela qu'ils insistent sur les lignes de transition de l'Ancien au Nouveau Testament, sur le côté purement humain du Christ, sur tout ce qui unissait les Juifs et les chrétiens. Quand Jean commença d'écrire, Dieu avait frappé déjà Jérusalem, et l'Eglise s'était heureusement dégagée des liens de la Synagogue. Il note dès lors les points discordants, ce qui dans le christianisme le différencie du judaïsme. Il relève par contre tout ce qui dans l'Eglise assurait son indépendance et la rendait par là si sympathique aux Gentils.

Jusque dans le revêtement, dans l'exposé de la doctrine chrétienne, Jean, en Asie Mineure, s'efforce de s'adapter à la pensée, au sentiment, au langage grecs. Il va jusqu'à s'approprier la doctrine hellénique du Logos et son vocabulaire, parce qu'il les trouve particulièrement propres à traduire le dogme du Verbe incarné.

Le Fils de Dieu fait homme, tel fut d'ailleurs le grand thème du voyant de Patmos. Tandis que les synoptiques devaient, par égard pour les Juifs, appuyer davantage sur l'Ancien Testament et son idée messianique du Sauveur, Jean, lui, est obligé, en face de l'hérésie judéo-chrétienne qui

ne faisait du Christ qu'un pur homme, d'affirmer la surnaturelle grandeur et la divinité substantielle du Seigneur.

C'était pour Jean un nouveau motif de s'attacher plutôt à la période ultérieure judaïque, à la période de Jérusalem.

En ce temps-là les manifestations théandriques avaient progressé. Elles étaient plus avancées qu'à l'époque galiléenne, où Notre-Seigneur apprenait encore aux siens les notions fondamentales de la nouvelle économie du salut. D'une main sûre, le disciple bien-aimé choisit parmi les épisodes ceux qui constituent pour sa thèse les preuves les plus convaincantes. Il choisit même les miracles où « Jésus paraît le mieux exposer lui-même sa gloire de Fils de Dieu ¹. »

Le Christ de Jean est le vrai Fils de Dieu qui, pour l'amour des hommes, a quitté la gloire du Père et s'est incarné, afin de vivre dans son humanité parmi les hommes et pour les hommes. Le Christ des synoptiques est le vrai Fils de l'homme, chair de notre chair et sang de notre sang, mais ayant conscience de sa dignité messianique et pénétré de puissance et d'essence divine, pour nous élever à Dieu.

Ainsi les prétendues contradictions entre Jean et les synoptiques se résolvent dans l'unité supérieure de l'Évangile total. A plus forte raison ne saurait-il être question d'un autre Christ et d'une autre christologie, chez Jean et chez les synoptiques. Harnack le confesse en termes formels : « Si nous avons nommé Jean un Matthieu transfiguré, parce qu'il poursuit le même but doctri-

¹ Jul. Grill, *Die Entstehung des vierten Evangeliums* I, Tubingue 1902, 45.

naire apologétique, on peut aussi le nommer un Marc et un Luc transfigurés. Comme celui-là il veut principalement mettre en lumière la filiation divine de Jésus ; avec celui-ci il veut, dans une narration historique, présenter aux Juifs incroyants et aux disciples de Jean, Jésus comme le Sauveur du monde¹. »

Pfleiderer, un collègue de Harnack, est encore plus précis : « On doit reconnaître que *tous nos Evangiles* observent en principe le même point de vue et qu'il n'y a entre l'Evangile de saint Jean et ceux de Marc et des deux autres synoptiques qu'une différence graduelle relative²... »

L'Evangile de saint Jean pas plus que les synoptiques n'offrent par conséquent de légende ultérieure du Christ : ils reposent tous les quatre sur la base historique de la vie non falsifiée, mais authentique de Jésus.

3. *Les premiers disciples* confirment les résultats acquis. Qu'il soit permis de rappeler que les récits évangéliques s'appuient entièrement sur les compagnons de Jésus. Saint Luc dit en termes catégoriques : « Ils se sont conformés à ce que nous ont transmis ceux qui ont été, dès le commencement, témoins oculaires et ministres le la Parole³. »

La prédication de Matthieu, de Pierre, de Paul et de Jean constitue le fond des Evangiles. Mais, conformément à la remarque de saint Luc, chaque évangéliste « s'est en outre appliqué à con-

¹ Harnack, *Lukas der Arzt*, Leipzig 1906, 119, remarques.

² Otto Pfleiderer, *Das Urchristentum, seine Schriften und Lehren*, 2. édit. Berlin 1902, I, 666.

³ Luc, I, 2.

naître exactement toute chose depuis l'origine », afin de compléter les matériaux dont il disposait, par les renseignements d'autres disciples du Seigneur. Bien que les évangélistes aient eu à leur choix de nombreux témoignages individuels, seule la tradition unanime du collège et de la communauté apostoliques faisait autorité pour la rédaction de leur Évangile. C'est à elle aussi que se rattache toute la période « paléontologique » du christianisme. Même l'attestation individuelle des premiers disciples, y compris celle de saint Jean, n'entre pas en considération comme témoignage isolé et purement personnel, mais bien comme profession de foi de toute l'Eglise primitive.

Sur ce point tous tombent d'accord, les représentants de la critique rationaliste aussi bien que l'école chrétienne positive. Et pourtant les conclusions que l'on en tire de part et d'autre sont absolument différentes. A nos yeux, cette *conformité parfaite des Evangiles avec la foi de l'Eglise primitive, est l'argument le plus fort que nous ayons en faveur de l'historicité du portrait évangélique de Jésus*. Nos adversaires, par contre, échafaudent sur cette harmonie de l'Évangile avec l'Eglise primitive, leur théorie des légendes. L'Eglise primitive aurait subi, selon eux, une évolution constante, et la foi en Jésus aurait évolué avec elle jusqu'au moment où Paul d'abord, puis, à bref intervalle, les synoptiques et finalement Jean l'auraient mise par écrit.

Mais qu'on veuille bien nous dire comment le « jeune ouvrier et paysan de Nazareth », — c'est ainsi que l'école libérale nomme Jésus, — comment il a pu, peu après sa mort, devenir aux yeux de ses disciples ce Christ tout céleste ? Comment

expliquer que ces mêmes hommes, qui naguère avaient mangé et bu en sa compagnie et, grâce à des relations prolongées, avaient dû se convaincre qu'il n'était qu'un homme, le prennent maintenant pour un surhomme, pour le Sauveur pré-existant du monde et le Fils consubstantiel de Dieu ? Comment s'imaginer que les Israélites, fidèles observateurs de la Loi, pour qui toute forme d'idolâtrie était une abomination, se soient prosternés devant ce Jésus, qui sans cesse invoquait son Père en leur présence ? Ou encore, qu'ils aient adoré celui qu'ils avaient vu vivre et mourir en homme ?

D'où vient que tous les premiers chrétiens, les anciens disciples de Paul, les synoptiques ainsi que Jean, aient pu approuver et pratiquer ce culte blasphématoire d'un être humain, sans que, dans toute l'Eglise primitive, aucune protestation n'ait été soulevée ? Comment expliquer enfin que chacun se soit fait de Jésus sa propre image, et qu'on ait réussi à coordonner tant d'éléments étrangers disparates, au point de réaliser un portrait collectif bien uni, reconnu par toute la communauté des apôtres et des disciples et reproduit littérairement par tous les évangélistes ?

Qui trouvera, observe Kalthoff, une solution psychologique au fait qu'un Jésus « protestant-libéral » ait été mis au tombeau, et qu'il en soit ressuscité un Christ « catholique » ? Quelle idée pouvaient bien avoir les adeptes de l'évolutionnisme pour s'égarer à ce point et construire une hypothèse aussi dépourvue de sens psychologique ?

A ces questions l'école libérale de l'évolution répondra avec une sagesse admirable : « Les re-

touches si rapides, qui de Jésus-Homme ont fait le Christ théandrique, avaient eu lieu à la faveur de l'impression très forte que Jésus exerça durant sa vie sur ses disciples, et dont ils se ressouvirent après sa mort. » Malheureusement cela n'est point résoudre l'énigme, mais l'embrouiller davantage. Il s'agit précisément de savoir comment les disciples ont pu, après la mort ignominieuse de leur Maître, le voir et l'adorer comme le Messie ressuscité, comme Dieu, si de son vivant, c'est-à-dire tant qu'il demeura parmi eux, il n'avait point fait sur eux l'impression qu'il était véritablement le Messie-Dieu ? Tenter d'expliquer l'origine de la foi des disciples dans le divin Messie par un argument psychologique aussi absurde, c'est avouer d'emblée que l'histoire et la psychologie rationaliste des religions est au bout de son rôle.

Une autre raison pour laquelle cette prétendue formation de légendes était tout simplement impossible, c'est que la *christologie de l'Eglise primitive se trouvait soumise au contrôle de témoins contemporains*. La critique libérale n'y prend pas garde. Elle affirme que la légende avait envahi, sans qu'on l'eût aperçu, le champ de la chrétienté primitive, jusqu'à l'époque où des traits historiques et des traits légendaires furent soudés ensemble dans l'Evangile.

Mais il aurait fallu, pour cela, qu'avec le Christ toute la génération de ses contemporains se fût éteinte, pour faire place à une génération nouvelle, qui n'eût rien possédé de certain sur sa personne. Or, il n'en est rien. Une foule de témoins, qui connaissaient le Sauveur pour l'avoir fréquenté tous les jours, lui survécurent jusqu'à la rédaction et à la publication des Evangiles.

Hégésippe raconte dans ses « Mémoires » (vers 180) « que Siméon fils de Cléophas, issu de la tribu de David », avait subi le martyre au début du II^e siècle à l'âge de 120 ans. Jusqu'à cette époque, ajoute Hégésippe, l'Eglise de Jérusalem avait été gouvernée par des hommes « qui avaient eu l'honneur d'entendre de leurs propres oreilles la vérité divine » ¹.

L'apologiste Quadratus ² et Papias d'Hiérapolis ³ rapportent qu'un certain nombre de personnes guéries ou ressuscitées par Jésus vécurent jusque sous le règne d'Hadrien (117-138). Aussi, quand parut l'Evangile de Jean, la génération des contemporains de Jésus ne s'était pas encore éteinte. Quelques dizaines d'années auparavant, à l'époque même où les synoptiques écrivaient, les survivants de Jésus, qui avaient eu son âge, atteignaient la soixantaine ; les plus jeunes n'avaient pas dépassé l'âge adulte. Vu la vigueur de la race juive, on peut admettre qu'environ la moitié d'entre eux vivaient encore.

Comment alors, en présence de tous ces témoins, de grotesques légendes ont-elles pu défigurer le véritable portrait de Jésus ? Comment Jésus, tout homme qu'il était, a-t-il pu, sous les yeux de ses contemporains, s'élever si rapidement au rang de thaumaturge, de maître de la vie et de la mort, d'être céleste et de vrai Fils de Dieu ? Comment les contemporains de Jésus ont-ils pu prendre ce déguisement légendaire pour une vérité sacrée et pour de l'histoire authentique ? Cer-

¹ Eusèbe, H. E. III, 32.

² Eusèbe, H. E. IV, 3.

³ Nouveaux Fragments de Papias, Hégésippe et Pierius, édités par C. de Boor, dans : *Texte und Untersuchungen* herausgeg. von Gebhardt und Harnack V, 2, Leipzig 1889, 170.

tes, si du moins on avait eu affaire à un simple travail de tête, à une transformation fantaisiste, à une déification du portrait de Jésus, — résultant de mouvements intérieurs, d'impressions, de sentiments, d'expériences psychiques, — tout cela serait compréhensible.

Mais, ainsi qu'on l'a remarqué, l'évolution de la foi intérieure aurait dû s'accomplir dans le cadre d'événements extérieurs, de faits historiques palpables, variés et notoires. Le temps, le lieu, les circonstances de la vie et de l'activité surhumaine de Jésus sont caractérisés avec précision dans l'Évangile.

Ce fut, par exemple, à Chorozaïn, à Bethsaïde, à Capharnaüm qu'il manifesta au grand jour, devant tout le peuple, sa vertu miraculeuse et divine. Dans la synagogue de Capharnaüm encore utilisée par les Juifs, il chassa les démons ; dans la maison de Simon, dont les habitants vivaient encore, il délivra de la fièvre la belle-mère de Pierre ; c'est dans cette maison que le peuple apportait ses malades le soir du sabbat et que Jésus les guérissait ; en des circonstances soigneusement décrites, il guérit le paralytique et le serviteur du centurion et ressuscita la fille de Jaïre, le chef de la synagogue¹.

Quoi donc ? L'Église primitive aurait imaginé ces détails et d'autres encore et les évangélistes auraient eu la hardiesse de les noter, s'ils avaient été controuvés ? Croit-on que les personnes invoquées comme témoins n'eussent point démasqué ces légendes ? D'autant plus qu'il se trouvait parmi les témoins non seulement des fidèles, mais

¹ Mat. 8, 5-17 ; 9, 1-8, 18-26 ; Mc 1, 21-34 ; 2, 1-12 ; 5, 21-43 ; Lc 4, 31-41 ; 5, 17-26 ; 7, 1-10 ; 8, 40-56.

des ennemis de Jésus, des individus, des groupes, des localités entières. Capharnaüm et les villes voisines sont rendues attentives aux miracles opérés dans leurs murs, et Jésus fonde sur ces mêmes miracles les accusations et les châtiments les plus sévères¹. Aux scribes et aux pharisiens, chefs de la nation à Jérusalem, aussi bien qu'aux habitants des villes et des campagnes de Galilée, les Évangiles reprochent leur manque de foi et la mort de Jésus, bien que par ses miracles il eût prouvé sa messianité.

Or, tout cela eût été de la pure folie, si les récits miraculeux et autres témoignages avaient simplement reposé sur une mystification. Les chefs de parti incriminés connaissaient parfaitement la vie et les actes du Nazaréen qu'ils détestaient ; rien ne leur échappait de ce qui concernait Jésus. Dès lors il leur eût suffi de dénoncer cette mystification pour terrasser d'un coup ces accusateurs fort gênants ainsi que leur faction.

Au lieu de cela, ils doivent entendre jour pour jour, avant et après sa mise par écrit, prêcher ce même Évangile dans les rues et sur les places publiques. Sans cesse retentit à leurs oreilles le reproche d'avoir tué le divin Messie². Aucun des crieurs pharisiens n'ose intervenir ; aucun n'ose convaincre de mensonge les prédicateurs et sauver ainsi son propre honneur, celui du parti et de la nation. De temps en temps, il est vrai, on traduit les apôtres en justice et on leur enjoint de taire le nom de Jésus³. Mais jamais on n'entend dire que leur prédication et leur Évangile ne

¹ Mat. 11, 20 ss. ; Lc 10, 12 ss.

² Actes, 2, 22 ss. ; 3, 14 ss.

³ Actes 4 ; 5, 27 ss. ; 24, 5 ; II Tim. 4,9 ss.

soient conformes à l'histoire réelle de Jésus. Ce silence des adversaires contemporains est la plus éloquente condamnation de la théorie des légendes.

Enfin, pour réduire celle-ci à l'absurde, il suffit d'invoquer *l'attachement inflexible des premiers disciples et de l'Eglise primitive au portrait traditionnel de Jésus*. C'est faire outrage à la communauté chrétienne des premiers âges que de parler d'une dogmatique « créatrice » (Harnack), qu'elle aurait façonnée à sa guise, et d'admettre que les fidèles de l'Eglise primitive auraient assisté impassibles à des travestissements légendaires du portrait authentique de Jésus et qu'ils s'y seraient même aidés.

Bien au contraire. Quiconque est initié au Nouveau Testament sait très bien que la prédication chrétienne n'eut rien plus à cœur, dès le commencement, que de garder fidèlement la doctrine du Christ transmise par les premiers disciples, et de la défendre contre toute innovation.

« Rappelez-vous la parole du Seigneur Jésus ; gardez sa parole et son témoignage, son commandement et sa doctrine, que vous avez appris dès le commencement ; souvenez-vous du commandement du Sauveur, qui vous a été apporté et transmis par les apôtres ; si quelqu'un donne un autre enseignement et n'adhère pas aux salutaires paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la doctrine qui est conforme à la piété, c'est un orgueilleux, un ignorant ¹. »

Telles sont les exhortations continuelles des

¹ Actes, 20, 35 ; I Joa. 2, 27 ; II Petr. 2, 21 ; 3, 2 ; I Tim. 6, 3.

temps apostoliques¹. C'est pourquoi on nomme *paradoxis*, c'est-à-dire tradition, l'ensemble des vérités de foi, et l'ensemble de la pratique de la foi est résumé dans ces mots : « Demeurez fermes et gardez les enseignements que vous avez reçus »², soit des origines chrétiennes, soit des premiers témoins apostoliques.

Ainsi la foi dans le Christ demeura inséparablement liée à l'histoire objective de Jésus. L'une et l'autre se retrouvent dans les Évangiles aussi intimement unies qu'elles le furent à l'époque pré-littéraire et au jour où notre Maître et Sauveur quitta la terre. On peut appliquer à chaque évangéliste l'affirmation de saint Luc : « J'ai raconté toute la suite des actions et des enseignements de Jésus, jusqu'au jour où, après avoir donné par l'Esprit-Saint ses instructions aux apôtres qu'il avait choisis, il fut enlevé au ciel³. »

Nous nous rappelons, non sans être émus, les exhortations et le discours d'adieu que Jésus adressa aux siens, avant de monter au ciel :

« Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde*⁴. »

Ce qui, à travers les âges, console les disciples et les peuples du départ de Jésus, c'est bien sa promesse : « Voici que je suis avec vous tous les

¹ Voir les preuves chez Th. Zahn, *Einleitung in das N. Test.* II, 158-172.

² II Thess. 2, 15.

³ Actes, I, 1-2.

⁴ Mat. 28, 18-20.

jours jusqu'à la fin du monde. » Tous les jours, jusqu'à la fin du monde, Jésus demeure auprès de nous d'une manière mystique, eucharistique et historique.

Il demeure toujours avec nous d'une *manière mystique*, car il est le chef de l'Eglise qui est elle-même son corps et dont nous sommes les membres : « Dieu a fait de Notre-Seigneur Jésus-Christ le chef suprême de l'Eglise ; elle est son corps..., nous en sommes les membres ¹. »

Il demeure toujours auprès de nous d'une *manière eucharistique*, par le saint sacrifice et le sacrement de son amour : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang... ² » ; « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui » ³.

Jésus demeure avec nous d'une *manière historique* dans les saints Évangiles. Les Évangiles nous révèlent son esprit et son cœur et sa chaude parole. Nous y trouvons sa vérité qui rayonne, sa puissance qui opère et sa sainteté qui édifie. Quiconque médite l'Évangile dans un esprit exempt de préjugés et d'un cœur sincère, se convaincra d'ailleurs lui-même que Jésus y vit pour nous, qu'il nous parle, qu'il y demeure avec nous « tous les jours jusqu'à la fin du monde ».

¹ Eph. 1, 22 s. ; 5, 23, 30.

² Mat. 26, 26-28 ; Mc 14, 22-24 ; Lc 22, 19-20 ; I Cor. 11, 23-25.

³ Joa 6, 56.

TROISIÈME CONFÉRENCE

La faillite de la critique rationaliste des Evangiles et de Jésus

De notre dernière conférence nous avons emporté l'intime conviction que les critiques les plus sévères, — s'ils sont exempts de préjugés —, doivent reconnaître l'historicité du portrait évangélique de Jésus. *S'ils sont exempts de préjugés*, disons-nous, et non point d'*impartialité*. Ce serait manquer à la vérité, à la justice et à la charité, que de dénier, sans plus, aux critiques adversaires la droiture d'intention, ou de suspecter leur loyauté scientifique et celle de leurs opinions. Il faut bien avouer que parfois on ne sait guère à quoi s'en tenir. Albert Schweitzer, partisan résolu autant qu'historien érudit de l'école libérale, va jusqu'à dire : « La théologie moderne sera un jour parfaitement loyale. » « Toutefois, s'empresse-t-il d'ajouter avec prudence, ceci n'est qu'une prédiction ¹. »

Arthur Drews, un collègue laïc d'extrême gau-

¹ Von Reimarus zu Wrede, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, Tubingue 1906, 249.

che, note malicieusement à propos de ce change à long terme : *Quousque tandem, Catilina !*¹

Autant nous sommes résolus à repousser l'accusation de *déloyauté* que nous intente notre antagoniste, autant devons-nous dénoncer bien haut ses *préjugés*. La tendance d'esprit rationaliste part, non seulement en fait, mais en principe, d'une idée préconçue, d'une assertion ni prouvée ni prouvable. Elle prétend qu'un fait religieux doit être jugé dans les limites de la seule raison ; par conséquent on devra nier de prime abord la révélation surnaturelle ; on soumettra à une critique sévère les miracles et l'inspiration ; on dépouillera la personne de Jésus de sa vocation messianique et rédemptrice et de sa nature théandrique ; on purgera soigneusement les Evangiles, au point qu'il n'en restera qu'un résidu de culture moderne.

Contre ce préjugé rationaliste viennent se heurter les preuves les plus solides de l'historicité du portrait évangélique de Jésus et du christianisme positif. Aussi bien la *critique rationaliste des Evangiles et de Jésus* expie ce préjugé par sa faille lamentable. Ses phases et ses hypothèses aboutissent à un échec complet.

1. *L'hypothèse de la fraude*. Le premier qui jeta le brandon du rationalisme parmi les Evangiles, ce fut Hermann-Samuel Reimarus (1694-1768), professeur au gymnase de Hambourg. Entre autres ouvrages il écrivit : « Schutzschrift für die vernünftigen Verehrer Gottes », c'est-à-dire : « Apologie pour les adorateurs de Dieu selon la raison », livre volumineux de 4000 pages.

¹ *Die Christusmythe*, Jena 1909, IX.

Mais la mort l'enleva avant qu'il ait pu le publier.

Peu après, Lessing s'en empara et en publia les parties les plus importantes, sous le nom de « Fragments de Wolfenbüttel »¹. Il est vrai que, selon l'expression pittoresque d'un critique (Wandsbecker Bote — Messenger de Wandsbeck), il avait mis à ces fragments « une muselière, mais les chiens, par leurs aboiements et leur humeur hargneuse n'ont pas manqué d'effrayer beaucoup de gens. » Les fragments les plus caractéristiques sont le troisième, où il traite de « l'impossibilité d'admettre une révélation unique pour tous les hommes », et le septième où il qualifie l'Évangile entier de fraude tout court. Jésus n'aurait pas eu d'autre intention que d'ourdir un complot, de soulever le peuple contre les Romains et de délivrer le pays de la domination étrangère.

Son « système » échoua, et les disciples se voyant leurrés voulurent se tirer d'embarras en prêtant au Crucifié une intention nouvelle. Ils recoururent à un second « système », en prétextant que Jésus n'avait aucunement voulu jouer le rôle de libérateur politique, mais celui de Sauveur d'âmes. Grâce à ce système, ils bouleversèrent complètement l'histoire de Jésus et finirent par en faire un Fils de Dieu. Puis ils arrimèrent cette supercherie ainsi montée dans les quatre Évangiles. Les chrétiens n'auraient été « que des perroquets qui ne manquaient pas de répéter ce qu'on leur avait appris ». Telle est *l'hypothèse de la fraude*, construite par Reimarus et Lessing.

Une théorie, fourmillant d'inepties. Semler, un contemporain de Reimarus et de Lessing, ra-

¹ *Wolfenbütteler Fragmente*, Braunschweig 1774-78.

tionaliste lui-même et père de « l'historisme critique », fut amené à réfuter une à une les attaques de Wolfenbüttel¹. L'époque suivante se détourna de lui, honteuse. David Frédéric Strauss, le biographe de Reimarus, trouvait fort choquant que le fragmentiste « ait fait passer tantôt les faits (évangéliques), tantôt les récits pour une fantasmagorie et du bousillage d'imposteur »². Albert Schweitzer, quoique fervent admirateur de Reimarus, appelle néanmoins ses fragments « un livre de combat, nullement une étude historique objective... C'était une hypothèse que de faire naître le christianisme d'un homme privé d'autres ressources³. » C'est là, selon Otto Pfleiderer, « un exemple significatif du manque de sens historique et d'intelligence psychologique dans les questions religieuses, défaut propre au rationalisme⁴. »

Toutes les tentatives, fréquemment renouvelées depuis Reimarus, de faire passer Jésus pour un messie politique, c'est-à-dire, d'en faire un insurgé nationaliste contre les Romains, ont bel et bien avorté. Il est vrai que récemment R. Eisler essaya, dans un ouvrage en deux volumes, de reconstruire l'absurde hypothèse⁵.

¹ Johann Salomo Semler, *Beantwortung der Fragmente eines Ungenannten*, insbesondere vom Zweck Jesu und seiner Jünger, Halle 1779. (Réponse aux Fragments d'un inconnu, principalement du but de Jésus et de ses disciples).

² Strauss, *Ulrich von Hutten* III, Leipzig 1860, Préface.

³ Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede*, Tubingue 1906, 22 s.

⁴ Pfleiderer, *Die Entstehung des Christentums*, München 1905, 4.

⁵ R. Eisler, *ΙΗΣΟΥΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΟΥ ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΣ*. Die messianische Unabhängigkeitsbewegung vom Auftreten Johannes des Täufers bis zum Untergang Jakobs des Gerechten nach der neuerschlossenen Eroberung von Jerusalem des Flavius Josephus und den christlichen Quellen, dargestellt von Robert Eisler, mit Abbildungen einer Auswahl der unveröffentlichten altrussi-

D'abord on fut ébloui par tant de science et de charlatanisme. Mais la critique, même la plus radicale, s'aperçut bientôt qu'il ne s'agissait que d'un roman, produit d'une imagination débridée et d'une impardonnable frivolité. L'auteur lui avait donné pour épigraphe ces mots très justes : « De Reimarus à Reimarus ». Le souvenir de ce Reimarus redivivus se perdra tout aussi vite que celui de son prédécesseur et père, du XVIII^e siècle.

2. *La critique « naturelle » des Evangiles.* Le problème qu'envisageait le rationalisme exigeait toujours plus impérieusement une solution satisfaisante. Elle fut tentée par *Gottlob Paulus*, professeur à Heidelberg¹. Se souvenant du sort pitoyable du fragmentiste Wolfenbüttel, tout en restant fidèle à sa négation rationaliste du surnaturel, Paulus accorda à l'Evangile l'apparence de l'histoire, mais se réserva de l'interpréter, « suivant les seules données de la nature et de la raison ». Tous les faits miraculeux et toutes les vérités surnaturelles ont été rabaissées au niveau de réalités purement naturelles ; et le texte évangélique a été pressé, réduit ou amplifié, interpolé et glosé à tel point que rien de surnaturel ne subsista plus en lui.

Cette explication « naturelle » des Evangiles

schen Handschriften und anderer Urkunden, einer Erstausgabe der wichtigsten slavischen Stellen nach Abschriften von Alexander Berendts und Vassilyi Istrin, sowie den Ueberresten des rumänischen Josephus übersetzt von Moses Gaster, Heidelberg 1929-30. Traduction anglaise : *The Messiah, Jesus and John the Baptist*, by Robert Eisler, english by Alexander Krappe, London 1930.

¹ Paulus, *Kommentar über das Neue Testament*, Lübeck 1800-1804 ; *Das Leben Jesu als Grundlage einer reinen Geschichte des Urchristentums*, Heidelberg 1828. (La vie de Jésus comme base d'une histoire véridique du christianisme primitif.)

finît par devenir si peu naturelle, si vulgaire, si outrée, que le coreligionnaire Strauss n'eût aucune peine à l'anéantir scientifiquement, quelques années après.

Mais elle devint plus tard l'hypothèse favorite des biographies romanesques du Christ. Ainsi ce fut elle seule qui fraya la voie à la « Vie de Jésus » d'*Ernest Renan*.

Ce « roman » est tout à fait dépourvu de valeur scientifique et plus encore de « conscience morale », comme le faisait remarquer Luthardt¹. Dans ce livre il n'y a de vrai que la topographie de la Palestine, que l'auteur avait parcourue, et il n'y a de beau que la forme littéraire, que le style. Tout le reste, par le ton frivole et impie, offense autant l'esprit compétent que l'âme chrétienne. Le livre doit son énorme succès, d'une part à sa forme et à sa présentation séduisantes, mais bien davantage à la manière sentimentale, légère et lubrique du roman social français. Renan, avec son masque de pieux hypocrite, fut à l'égard de Jésus le Judas moderne, à cette différence près, que pour Renan la partie fut autrement lucrative que pour Judas. Celui-ci avait dû se contenter de trente deniers, celui-là, selon Dumas fils, aurait reçu du baron Rothschild un honoraire d'un million de francs.

Mais Renan fut oublié bien avant sa mort († 1892). Personne, de nos jours, n'aurait plus le courage d'adopter l'interprétation « naturelle » d'un Paulus. Il s'avère cependant que les « Vies de Jésus » récentes, dites critiques, ont gardé sou-

¹ Luthardt, *Die modernen Darstellungen des Lebens Jesu. Eine Besprechung der Schriften von Strauss, Renan u. s. w.*, Leipzig 1864.

vent le caractère romanesque du livre de Renan, et elles ne craindront pas, s'il le faut, de tenter avec Gottlob Paulus une explication « naturelle », à la seule fin d'exclure de l'Evangile et de la vie de Jésus tout miracle et toute révélation.

3. *L'hypothèse des mythes*. L'ironie du sort a voulu que Strauss (1808-1874), après avoir condamné les idées du père, Paulus, saluât en Renan, le fils, un esprit congénial, et lui « tendît la main » par-dessus le Rhin¹. Pour ce qui touche aux faits, il reprend les théories de Reimarus. Mais tandis que Reimarus explique le fait chrétien par la fraude, Strauss, lui, veut l'expliquer par le mythe, « fabricant involontaire de légendes ». La légende chrétienne, selon Strauss, broda tout simplement sur les espérances messianiques de l'Ancien Testament, inventées elles aussi ; puis, entrelaçant les mythes de l'Ancien et du Nouveau Testament, il en tissa un manteau bigarré, et le jeta sur le Jésus de l'histoire, pour en faire le Christ des Evangiles.

Nous n'insisterons pas sur les principes erronés, ni sur la structure extrêmement fragile de la théorie des mythes. Nous en constaterons simplement la faillite. Le mythisme est de fait rejeté non seulement par la critique positive, mais par la critique rationaliste. Harnack en finit avec lui par ces mots : « L'assertion de Strauss, suivant laquelle les Evangiles renfermeraient de nombreux éléments mithyques, ne s'est point confirmée, même si l'on admet la notion fort imprécise et défectueuse du mythe dont Strauss fait usage². »

¹ Strauss, *Leben Jesu für das deutsche Volk*, Leipzig 1864, Préface.

² Harnack, *Wesen des Christentums* 16.

Chamberlain note ce qui suit : « Au début du XIX^e siècle, c'était la mode d'expliquer toute chose par le mythe. En 1835, David Strauss suivit l'exemple qu'on lui donnait de toute part et nous offrit comme « clef » (!) des Évangiles, la « notion du mythe » ! Aujourd'hui, il saute aux yeux que cette prétendue clef n'était ni plus ni moins qu'une façon d'éluder le problème, lequel n'est pas pour cela résolu. Ce n'est pas dans une notion abstraite qu'il faut aller chercher la clef des origines du christianisme, mais bien chez un être qui a véritablement vécu, dans le prestige incomparable d'une personnalité telle que le monde n'en avait point vue.

« Strauss paraît n'avoir jamais soupçonné ce que c'est qu'un mythe, ni ce que signifie la mythologie, vu qu'il confond les mythes populaires avec les fictions et les légendes. Or, ceci constitue un fait à part. Jamais d'ailleurs l'avenir ne pourra comprendre le succès des élucubrations monotones d'un Strauss, élucubrations, il est vrai, savamment combinées, mais manquant de pénétration et d'inspiration créatrice... Le progrès des recherches historico-critiques... attache de nos jours si peu d'importance au point de vue mythologique de Strauss, qu'on ne peut feuilleter les écrits de ce brave homme sans bâiller d'ennui ¹. »

Les contemporains de Strauss et ses coreligionnaires, surtout Baur, son maître, avaient compris déjà que la légende spontanée ne pouvait donner naissance au christianisme. Il n'y avait dès lors plus d'autre issue possible que de retourner soit à l'authenticité historique des Évangiles, soit à la fraude intentionnelle des évangélistes.

¹ Chamberlain, *Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts*, 8. édit., Munich 1907, 227 s.

4. *L'hypothèse des tendances.* En réalité, *Ferdinand-Christian Baur*¹ exhuma la hache d'armes déjà rouillée de Reimarus. Il crut pouvoir en réparer les brèches en reportant la fraude des évangélistes du I^{er} siècle sur des évangélistes du II^e siècle et en faisant passer les Évangiles pour des produits de l'ère postérieure aux apôtres, âge délibérément frauduleux.

S'autorisant de la « haute critique », il prétendait que l'histoire des origines chrétiennes aurait évolué dans un perpétuel antagonisme entre le parti dit païen-chrétien de Paul et la faction de Pierre et des autres apôtres, plutôt favorable aux Juifs. Finalement les frères ennemis se seraient réconciliés et, pour replâtrer la fissure d'antan et pour assurer le triomphe de l'Eglise catholique, on aurait composé les quatre Évangiles, comme œuvres de conciliation. Selon les indications de Baur, l'Évangile de Matthieu parut le premier, vers 130 ; celui-ci servit vers 150 à documenter l'évangile de l'hérétique Marcion, et l'on publia l'œuvre ainsi obtenue sous le nom de Luc ; peu après, on forgea Marc au moyen de Luc et de Matthieu ; enfin, vers 170, apparaît Jean.

Ainsi donc tous les écrits du Nouveau Testament ne seraient qu'une duperie effrontée, unique au monde, une histoire inventée, une falsification des faits, de grand style, mais que la foi aveugle des chrétiens accepta sans hésiter. Grâce à cette découverte « de critique tendancieuse », Baur devint le fondateur de « la jeune École de Tübingue ». Köstlin, Zeller, Schweigler et Holsten

¹ *Kritische Untersuchungen über die kanonischen Evangelien, ihr Verhältnis zueinander, ihren Charakter und Ursprung*, Tübingue, 1847.

se rangèrent pleinement de son côté, tandis que Keim, Hilgenfeld, Volmar et d'autres n'obliquèrent que partiellement.

Mais très tôt on se ressaisit et le système croula. Toutes les objections qui avaient écrasé Reimarus, portaient également contre la *théorie des tendances de Baur*. Qu'il y ait eu fraude au premier ou au deuxième siècle, le christianisme et les Évangiles ne peuvent être le résultat d'une supercherie. Toutefois la responsabilité de Baur, en face de la science objective, semble plus engagée que celle de Reimarus. Baur ne fait droit ni au premier siècle, auquel il dispute les Évangiles, ni au deuxième, où il ne voit que luttes intestines et mensonges tendancieux. « Tout l'appareil critique dont se sert Baur pour attaquer l'ancienne tradition, dit Harnack, est aujourd'hui périmé ¹. » Ainsi l'échec de la construction historique de Baur est complet, et ce qu'il aimait lui-même à désigner du nom de « haute critique », est considéré depuis longtemps et incontestablement comme une « haute » absurdité.

5. *La critique sceptique des Évangiles*. Sur ces entrefaites Christian Baur eut pour successeur son homonyme *Bruno Bauer* (1809-1882), l'enfant terrible de la critique biblique rationaliste. Celle-ci avait tâché d'ébranler peu à peu toute l'histoire évangélique — hormis l'existence de Jésus, — pour en écarter les miracles et la révélation. Elle n'y réussit point. Tous les efforts entrepris dans ce but échouèrent piteusement. Exaspéré, *Bruno Bauer* résolut de pousser les choses à l'extrême. Il afficha à l'égard des Évangiles

¹ Harnack, *Chronologie für altchristliche Literatur* I, Leipzig 1897, 244, Remarque.

le doute le plus complet ; il rejeta radicalement tout ce que la critique négative avait laissé subsister ¹.

Il traita de fictions religieuses non seulement les miracles, les discours et les faits, mais la personne même de Jésus. Jésus ne fut qu'une idée, et non point un personnage historique. Des théories gréco-romaines et orientales sur la vertu se sont fondues, au début de l'ère chrétienne, avec l'idéal judaïque du Messie. Un poète habile, « le Matthieu primitif » a personnifié cet idéal et créé de la sorte Jésus de Nazareth, tout comme Fénelon inventa son Télémaque ou Rousseau son Emile. Dans la suite, les lecteurs de ce proto-évangile donnèrent naissance au christianisme primitif, et grâce à d'autres fictions poétiques, les quatre Évangiles prirent finalement consistance. Et pour comble, la foi et la théologie finirent par déclarer historique ce qui n'avait été qu'invention religieuse, qu'un artifice pur et simple.

Aiguillonné par sa haine vraiment pathologique de tout ce qui avait nom chrétien, aveuglé par sa manie des grandeurs, furieux de ses succès, Bauer travailla quarante ans à sa *critique sceptique des Évangiles*, des Actes des Apôtres, des épîtres de saint Paul. Toutefois, quand parut son dernier écrit ², son œuvre était depuis longtemps jugée et oubliée.

Dès le commencement de notre siècle on fit des

¹ Bauer, *Kritik der evangelischen Geschichte des Johannes*, Brême 1840. *Kritik der evangel. Geschichte der Synoptiker*, Leipzig 1841-42. — *Kritik der Evangelien*, Berlin, 1850-51. — *Kritik der Apostelgeschichte*, Berlin 1850. — *Kritik der paulinischen Briefe*. Berlin 1850-52.

² *Christus und die Cäsaren*, der Ursprung des Christentums aus dem römischen Griechentum, Berlin 1877.

efforts désespérés pour l'exhumer à nouveau. Ils furent légion ceux qui se crurent appelés à nier l'existence de Jésus, et nous remplirions une page entière à citer simplement leurs noms. Les écrits les plus connus sur ce sujet sont ceux du théologien laïc allemand Arthur Drews¹ et du médecin français P. L. Couchoud². Deux livres qui se détruisent l'un l'autre. La critique objective, qu'elle soit positivement chrétienne ou libérale de toutes nuances, est unanime à condamner ces ouvrages fantasques et méchants. Pas plus que le doute de Bauer, ces livres ne méritent l'honneur d'être réfutés, ou, pour parler exactement, ils portent en eux-mêmes leur propre condamnation, comme tous les doutes sur l'existence de Jésus qui ont surgi depuis les jours de Bauer:

Quiconque est assez téméraire pour rejeter les Évangiles écrits par des témoins oculaires et auriculaires, et pour construire ensuite un Christ artificiel « d'avant l'ère chrétienne » ; quiconque s'en va puiser un Christ dans de vieilles fables grecques et orientales pour le substituer au Christ authentique et historique, celui-là ne mérite vraiment plus qu'on le prenne au sérieux. Et quand bien même il réussirait à déchirer les Évangiles, puis à reconstituer avec les lambeaux un Christ-fantôme : la personne vivante et historique du Christ ne laisserait pas de rayonner à travers l'Évangile non-écrit de l'Église primitive et les témoignages non-chrétiens en faveur de Jésus.

En vain s'efforce-t-on d'ébranler la parfaite historicité du Sauveur ; en vain voudrait-on faire

¹ *Die Christusmythe*. Edition complètement refondue, Jena 1924 ; traduction française : *Le mythe de Jésus*, Paris 1926.

² *Le mystère de Jésus*, Paris 1924.

admettre la naissance du christianisme sans l'intervention d'un fondateur personnel : toutes ces tentatives se heurteront aux faits et seront anéanties par leur inhérente fausseté.

6. *La théorie de l'évolution ou des légendes* se trouve être, depuis près de cinquante ans, l'unique adversaire de Jésus et des Evangiles qui mérite d'être pris en considération. Elle eut pour auteur A. Ritschl ; elle a trouvé en A. Harnack son plus intrépide défenseur, et dans l'école libérale entière ses fidèles adeptes. Récemment, elle culmina dans « l'école de la forme historique » (K. L. Schmidt, M. Albertz, G. Bertram, O. Cullmann, Dibelius, R. Bultmann) ¹.

Contrairement aux systèmes ultra-rationalistes, Ritschl-Harnack s'attachent de nouveau à l'interprétation historique. C'est pourquoi elle aime à s'appeler la théologie « historico-critique », tandis qu'on la désigne communément sous le nom de rationaliste-moderne ou de libérale-radical. Pour ce qui touche aux recherches sur la littérature des origines chrétiennes, elle s'est acquis des mérites fort appréciables. Elle se recommande par l'acribie et la solidité de ses travaux et par l'activité infatigable de plusieurs adeptes. Il faut surtout lui savoir gré d'avoir fait table rase des rêveries d'un Reimarus, d'un Christian Baur, d'un Strauss, d'un Renan, d'un Bruno Bauer et d'avoir dissipé les derniers doutes sur l'authenticité de presque tout le Nouveau Testament.

Cependant elle n'a pu se résoudre à en reconnaître pleinement la valeur historique. Elle consi-

¹ François-Marie Braun, O. P. nous offre dans son ouvrage : *Où en est le problème de Jésus*, Paris 1932, 215-265, une excellente exposition et réfutation de « l'école de la forme historique ».

dère tous les éléments surnaturels des livres du Nouveau Testament comme des infiltrations romanesques et, dès lors, comme des éléments étrangers non historiques. A quoi nous avons répondu, dans la dernière conférence, en prouvant l'historicité du portrait évangélique de Jésus et, par le fait même, de l'Evangile tout entier. Il ne nous reste plus, ici, qu'à montrer comment la théorie des légendes se condamne elle-même, c'est-à-dire comment elle succombe à ses propres inepties. *Son point de départ, sa méthode et son résultat final* permettent d'ores et déjà d'en déclarer la faillite.

La critique rationaliste moderne des Evangiles et du Christ fait exactement la même supposition que la critique rationaliste ancienne. Elle présuppose en effet l'impossibilité d'une révélation surnaturelle et d'une intervention « supracosmique » de Dieu dans l'univers. Elle n'admet dans l'évolution du monde et de l'humanité que des éléments et des produits purement naturels. Jésus lui-même est bien à ses yeux une fleur exquise du genre humain, un homme d'une absolue perfection, mais elle rejette de sa vie tout ce qui est surnaturel et divin.

Nous ne saurions l'imputer à blâme à nos adversaires, s'ils émettaient ces opinions après avoir sérieusement examiné les textes évangéliques et s'être appuyés sur le résultat négatif de leur enquête. Mais en réalité, c'est le contraire qui a lieu. Se passant de tout examen historique, l'école « historico-critique » est entichée du dogme selon lequel l'homme de Nazareth ne peut pas être plus qu'un homme supérieur, qu'un anneau précieux et qu'un fruit mûr de l'évolution naturelle de

l'humanité. Dans la littérature libérale concernant les Évangiles et le Christ, on heurte à chaque pas ce préjugé. Les représentants de l'école avouent eux-mêmes qu'ils en font leur point de départ et qu'ils s'y arrêtent volontiers. « Le portrait de Jésus selon la théologie moderne », note Jules Kaftan, « n'est que soi-disant une véritable histoire. Ce n'est point en réalité de l'histoire authentique, mais de l'histoire contrainte ¹. »

Loisy affirme nettement que lui et ses coreligionnaires ne transforment pas le portrait du Christ pour des raisons historiques, mais conformément aux données de la philosophie moderne ². Bernard Weiss constate que « le procédé d'élimination, auquel s'essaie la critique, table sur des hypothèses philosophiques étrangères aux principes historiques » ³.

Le point de vue, l'observatoire proprement dit d'où l'évolutionnisme juge l'Évangile et la personne de Jésus, n'est autre que le système rationaliste : on y détermine d'avance un principe philosophique auquel tout doit s'adapter. Or, c'est attenter à la science que d'étrangler une question purement historique, au nom d'une thèse philosophique préconçue. Quand bien même ce principe ne serait pas erroné, le procédé de la critique libérale n'en serait pas moins contraire à l'esprit scientifique.

Il va de soi que ce point de départ si peu historique influence aussi le développement, la *méthode* de la critique adverse. Sur toute la ligne et pour tous les problèmes, on nomme historique et

¹ Kaftan, *Jesus und Paulus*, Tubingue 1906, 16.

² Loisy, *Autour d'un petit livre* 128 p. 151 p.

³ Weiss, *Leben Jesu*, 4. édit. I, Stuttgart et Berlin 1902, 11.

critique ce qui correspond aux vues du libéralisme sur le portrait de Jésus ; par contre, tout ce qui ne cadrera point avec ce portrait fantaisiste, sera simplement déclaré non-historique et non-critique. Tant que les renseignements des sources se meuvent sur le plan de faits naturels ou que, grâce à des explications téméraires, ils admettent une interprétation forcée, l'école historico-critique est unanime à les approuver ; mais dès qu'elle flaire le merveilleux ou le surnaturel, elle affirme carrément qu'il s'agit là de choses impossibles et, partant, de faux récits. Donc elle fait entrer dans la méthode historico-critique un élément étranger, absolument disparate et qui n'a rien à voir avec la dite méthode : l'axiome philosophique *a priori*, suivant lequel les miracles réels et authentiques seraient impossibles, et qu'il n'y a point, qu'il ne peut y avoir de religion surnaturelle révélée par Dieu.

D'ordinaire l'école libérale veille à cacher soigneusement ces articles de compte provenant d'une autre Faculté et défiant la science historico-critique. Plus d'un critique libéral accorde ouvertement qu'il s'est laissé guider par cette méthode fort hypothétique. Otto Pfleiderer dit que la théologie radicale « sur la croyance du Nouveau Testament dans le Christ, au lieu d'enquêter à fond et sans parti pris, ne relève que ce qui plaît à la pensée moderne ; en négligeant à dessein tout le reste et en y mettant largement du sien, elle veut tracer du Christ un portrait selon le goût moderne ¹. »

Wilhelm Wrede caractérise ainsi le procédé de

¹ Pfleiderer, *Das Christusbild des urchristlichen Glaubens in religionsgeschichtlicher Beleuchtung*, Berlin 1903, 6.

son école : « On choisit, en les isolant, les traits qui paraissent incroyables, et on les interprète de façon à les rendre utilisables, au point de vue historique ; c'est-à-dire, on substitue au récit des choses auxquelles l'écrivain n'a point pensé et on les fait passer pour le vrai contenu historique... ; peu importe si, par là, l'on attente à la vie du récit... D'où cette riche floraison d'opinions fantaisistes ! Elles sont légion, dans la littérature, les interprétations psychologiques arbitraires des faits, des paroles et des divers rapports évangéliques... Chaque critique s'arrange, en fin de compte, pour ne garder de la tradition que ce qui convient à sa construction des faits, ce qui correspond à ses vues sur les possibilités historiques : tout le reste est évincé ¹. »

H. J. Holtzmann ajoute à ce sujet : « Il s'agit sans nul doute d'une plainte justifiée. Les conjectures psychologiques, les trouvailles d'amateur, les hypothèses les plus audacieuses jouent dans toute la littérature un rôle presque aussi néfaste que la tendance dogmatique à violenter les sources pour « les harmoniser » ². »

D'après Albert Kalthoff la critique libérale des Évangiles et de Jésus ne cherche qu'à relever les traits du christianisme primitif qui répugnent au christianisme de nos jours ; elle leur reproche d'être des accessoires bibliques non authentiques, des additions et retouches ultérieures, qui n'ont rien à voir avec les origines chrétiennes... Les nombreux passages des Évangiles que cette théologie... voudrait simplement rayer, se trouvent

¹ Wrede, *Das Messiasgeheimnis*, Göttingen 1901, 2 s. 85 ss.

² H. J. Holtzmann, *Das messianische Bewusstsein Jesu*, Tübingue 1907, 44.

sur le même plan littéraire que ces autres passages dont la théologie a échafaudé son Jésus historique. La plupart des représentants de la théologie dite moderne découpent leurs extraits selon la méthode critique de David Strauss : on ampute aux Évangiles les éléments mythiques ; le reste sera le fond historique¹.

Tout le monde accordera qu'une méthode à ce point arbitraire, outrée, prestigieuse est un vrai persiflage de la science.

A l'emploi d'une telle méthode d'enquête on reconnaîtra aisément les *résultats* de la critique historique des Évangiles et de Jésus. Du fait que chaque critique débarrasse les Évangiles de tout ce qui le gêne, pour y substituer ses propres idées, Jésus devient la projection toujours changeante et comme le transparent de l'individualisme religieux des temps modernes.

Edouard de Hartmann fait remarquer avec beaucoup de justesse que la théologie protestante moderne « n'avait d'autre ambition que de projeter sur Jésus son idéal religieux... Chacun se fait une image plus ou moins parfaite de la religion-modèle et du fondateur exemplaire, et s'efforce de la découvrir dans les Évangiles. Ainsi, pour l'un, Jésus serait poète, pour l'autre, un rêveur mystique ; le troisième voit en lui le héros luttant pour la liberté et pour la dignité de l'homme ; un quatrième, l'organisateur d'une Église nouvelle et d'une morale ecclésiastique ; aux yeux du cinquième, Jésus n'est qu'un civilisateur rationaliste ; le sixième l'appelle un moraliste du bon sens humain ; le septième, un propagateur d'idées esséniennes sur le mépris du monde et l'accepta-

¹ Kalthoff, *Das Christusproblem*, 2. édit. Leipzig 1903, 27.

tion humble et soumise des injustices souffertes ; le huitième, un sermonneur terrible et un prophète de malheurs ; le neuvième, un héraut de l'évangile communiste et socialiste ; le dixième, un nouveau bouddha apportant aux peuples méditerranéens la doctrine hindoue des réincarnations ; le onzième, un panthéiste naturaliste à la Giordano Bruno ; le douzième, un surhomme semblable au Zarathoustra de Nietzsche ; le treizième, un roi guerrier et victorieux ; le quatorzième, un prince pacifique qui bannit du monde la haine et la discorde ; le quinzième, un époux céleste, c'est-à-dire une personnification de l'amour charnel sur-naturalisé, et ainsi de suite à l'infini¹. » Autant le camp libéral compte de critiques s'occupant du Christ, autant le portrait de Jésus subit de métamorphoses et incarne de contradictions.

A la question, si la critique libérale des Evangiles et de Jésus, malgré ce profond antagonisme, n'a point mis en lumière des résultats positifs communs, force nous est de répondre par un non catégorique. Les « critiques historiques » ont beau s'ingénier à nous convaincre qu'ils ont rejeté seulement l'écorce du christianisme, mais qu'ils en ont gardé la substance intacte. L'avertissement de Harnack n'en demeure pas moins justifié, quand il écrit : « Il ne faut point que nous ressemblions à l'enfant qui, pour dégager le noyau d'un fruit, en enleva successivement les écailles, jusqu'à n'avoir plus rien dans les mains ; il s'aperçut alors que les écailles constituaient précisément le noyau². »

¹ Ed. de Hartmann, *Das Christentum des Neuen Testaments*, 2e édit. Sachsa en Harz 1905, 13.

² Harnack, *Wesen des Christentums* 9.

Aujourd'hui, ce dépouillement méticuleux des Évangiles, tel que l'opère l'école de la « forme historique », a déjà abouti au scepticisme le plus complet. Ses principaux représentants déclarent que « nous ne savons pour ainsi dire rien ¹ » de la vie et de la personnalité de Jésus, et que la personne de Jésus « n'est pas immédiatement accessible à la critique » ². Il ne se trouve pas un seul mot dans tout l'Évangile, pas un seul enseignement ni un seul fait, qui n'eût été considéré comme une pieuse retouche et, dès lors, impitoyablement retranché du fond historique.

Le Christ et le christianisme sont pour la théologie libérale, la grande inconnue de l'histoire universelle. Apparemment, il est vrai, elle s'appuie sur le Nouveau Testament ; mais en réalité elle renverse arbitrairement toutes les valeurs, elle falsifie toutes les notions de l'Évangile et les remplace par de nouvelles grandeurs incommensurables.

Au fond, cette théologie ne s'intéresse si passionnément au Christ et au christianisme que parce qu'elle croit voir en eux, personnifiés, l'absence de dogmes, le mépris de l'Église, l'idéal moderne de l'humanité ainsi que la culture moderne. Éd. de Hartmann va jusqu'à constater que le « christianisme du Christ » est pour le protestantisme libéral plus fanatique que l'islam et, qu'en somme, il ne diffère guère du judaïsme réformé. Des idées modernes de civilisation y sont répandues sous pavillon chrétien : elles ne portent du chris-

¹ R. Bultmann, *Jesus* (Die Unsterblichen, Die geistigen Heroen der Menschheit in ihrem Leben und Wirken), Berlin 1926, 12.

² C. Bertram, *Neues Testament und historische Methode*, Tübingue 1928, 41.

tianisme que le nom et on les prône pourtant comme un christianisme normal¹. Il est donc évident que le protestantisme libéral ne pourra jamais « en aucun sens revendiquer le droit de se dire vraiment chrétien, qu'il est, en un mot, aussi irréligieux que peu chrétien »².

Ainsi la *faillite du criticisme contemporain des Evangiles et de Jésus* est devenue manifeste ; bon gré mal gré, il a fini par l'avouer lui-même. Après avoir exposé et joliment embelli le pêle-mêle des idées modernes sur Jésus et son Evangile, Harnack ajoute : « Mais, à tout prendre, l'impression que l'on emporte de ces opinions contradictoires est déconcertante : la confusion semble inextricable³. »

Ne pouvant contenir sa mauvaise humeur, Jülicher déclare : « Un adversaire habile peut disposer les résultats des travaux critiques récents, particulièrement ceux de Wrede, Wellhausen et Harnack, de telle façon qu'il semble ne plus rien rester d'une tradition certaine⁴. »

Fr. Lipsius lui-même en convient avec sa franchise habituelle : « Le portrait de Jésus, tel que le libéralisme théologique nous l'a tracé, fut en réalité une illusion monstrueuse. Loin de présenter le résultat d'une critique sobre et parfaitement historique, il n'est qu'un reflet de l'idéal moderne... En ce sens on peut dire que, tout récemment, l'ouvrage perspicace et courageux du strasbourgeois Albert Schweitzer : « *De Reima-*

¹ Ed. de Hartmann, *Die Selbstzersetzung des Christentums und die Religion der Zukunft*, 2. édit. Berlin 1874, II, 57, 60, 64.

² *Das Christentum des Neuen Testaments*, Sachsa en Harz 1905, XIII.

³ Harnack, *Wesen des Christentums* 2.

⁴ Jülicher, *Neue Linien in der Kritik der evangelischen Ueberlieferung*, Giessen, 1906, 67.

rus à Wrede » a nettement constaté l'échec total de la théologie moderne sur la vie de Jésus ¹. »

Schweitzer résume son jugement sur toute la critique moderne de Jésus dans les phrases suivantes : « Ce livre ne peut finalement obtenir d'autre résultat que d'exprimer le désarroi complet sur la personne historique de Jésus, parce que ce désarroi résulte nécessairement du cours général qu'a pris l'enquête sur la vie de Jésus... Il n'y a rien au monde de plus négatif que le résultat de l'enquête sur la vie de Jésus. Jésus de Nazareth (le libéral)... n'a jamais existé. C'est un personnage qui a été conçu par le rationalisme, animé par le libéralisme, et que la théologie moderne a recouvert d'un semblant de science historique. Ce portrait n'a pas été détruit par des forces extérieures, mais s'est détruit lui-même. » La critique libérale « s'en alla à la recherche du Jésus historique, pensant pouvoir le situer dans notre époque, tel quel, comme Docteur et Sauveur. Elle dénoua les liens qui le rivaient depuis des siècles au rocher de la doctrine ecclésiastique : alors elle vit avec joie Jésus, l'homme historique, venir à elle. Mais lui ne s'arrêta point à nos temps ; il passa outre et alla rejoindre son époque. C'est principalement ce qui exaspéra la théologie des quarante dernières années : de n'avoir pas réussi, malgré toutes les interprétations forcées et toutes les subtilités, à retenir Jésus dans notre époque et d'avoir dû le laisser passer. Il y retourna non pas grâce à l'esprit des historiens, mais par cette même loi de nécessité à laquelle obéit le pendule qui, une fois dégagé, rentre dans

¹ Lipsius Fr., dans : *Protestantenblatt*, Berlin-Brême 1906, 702.

sa position normale. Le fondement historique du christianisme, tel que la théologie rationaliste, libérale et moderne l'a exposé, n'existe plus¹. »

C'est une réalité poignante. Deux cents ans durant, la science impie s'efforça de donner à la personne et à la religion de Jésus-Christ une explication tout humaine et, pour y atteindre, tenta de vider les Évangiles de leur caractère historique ou du moins de leur contenu théologique. A cette fin on utilisa toutes les routes paraissant viables et tous les moyens imaginables. Rien, qui n'eût été mis en œuvre jusqu'aux dernières limites du possible.

Quel en fut le résultat ? Un échec complet sur toute la ligne, échec reconnu même par le libéralisme. Toutes les tentatives entreprises en vue de trouver un évangile purement naturel et un portrait de Jésus aux dimensions humaines, ont avorté. La tour de Babel, à la construction de laquelle plusieurs générations de critiques rationalistes usèrent leurs forces, est tombée en ruine.

Depuis l'hypothèse de la fraude d'un Reimarus jusqu'à la théorie des légendes des théologiens historico-critiques les plus récents, les diverses constructions des ennemis du Christ ont été détruites de fond en comble. En elles se réalisa le jugement divin que Jésus, la pierre fondamentale de l'Évangile et du christianisme, avait prédit aux Juifs : « N'avez-vous point lu dans l'Écriture : La pierre que les ouvriers ont rejetée, est devenue la pierre angulaire... Quiconque tombe sur cette pierre sera écrasé ; elle écrasera celui sur qui elle tombe »².

¹ Schweitzer, loc. cit., VIII, 396, 397.

² Mat. 21, 42. 44.

Nous ne croyons pas qu'il existe dans l'histoire de l'humanité un sort plus effroyablement tragique, que la faillite totale de la critique rationaliste des Évangiles et de Jésus.

DEUXIÈME DIVISION

LA PERSONNALITÉ DE JÉSUS

En nous basant sur les conférences précédentes, nous allons pouvoir désormais puiser sans entraves aux sources de la vie de Jésus. Il ne subsiste plus aucun doute sur leur authenticité historique. Il ne nous reste qu'à écouter avec une scrupuleuse attention les récits documentés du Nouveau Testament et à les reproduire avec une exactitude parfaite.

Nous essaierons d'abord de fixer les traits caractéristiques qui distinguent l'homme de Nazareth de tous les autres hommes, qui déterminent son individualité, qui constituent *sa personnalité* au sens restreint du mot. Pour l'instant nous ferons abstraction de la sainteté, de la messianité et de la divinité de Jésus, et ne nous arrêterons qu'à son *portrait humain*, à son *esprit prophétique* et à son *irréprochable conduite*.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Le portrait humain de Jésus

Il serait relativement facile de caractériser la personne de Jésus, si l'on possédait sur son physique des indications précises. Comment, en effet, son extérieur n'eût-il point réfléchi sa riche vie intérieure ! Malheureusement les Évangiles observent sur ce point un silence complet. Ils vouent tout leur soin aux manifestations de l'être intime du Sauveur et Fils de Dieu, conformément au programme de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle qu'un fils tient de son Père, tout plein de grâce et de vérité » ¹.

Pour ce qui touche à la conformation du corps et aux traits physiques du Maître, nous en sommes donc réduits à de simples conjectures. Cela est prouvé déjà par la variété des portraits que l'on a faits de Jésus. Aucun ne peut prétendre à l'authenticité. D'ailleurs, il n'a jamais existé de portrait authentique de Jésus. De la part des Juifs, toute possibilité est exclue, vu que la loi le leur défendait : « Tu ne te feras pas d'image taillée, ni

¹ Joa., I, 14.

aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ou de ce qui est en bas sur la terre, ou de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre¹. » Les portraits attribués à Abgar, à Véronique et à Luc ne méritent aucune considération historique. Saint Augustin déjà mentionne des icones du Christ, variées à l'infini et prodigieusement arbitraires, et il ajoute que nulle n'est identique et que Notre-Seigneur avait eu, peut-être, un aspect tout différent de celui que les artistes lui ont prêté².

Les générations ultérieures, en s'appuyant sur tel passage de l'Ancien Testament, se sont représenté le Sauveur tantôt sous la forme d'un miséreux, tantôt comme le type accompli de la beauté virile. Elles ont eu tort dans les deux cas. Il est vrai qu'Isaïe avait prédit : « Il n'avait ni forme, ni beauté pour attirer les regards, ni apparence pour exciter notre amour. Il était méprisé et abandonné des hommes, homme de douleurs et familier de la souffrance »³. Mais le prophète de la Passion parle ici du serviteur de Jaweh broyé sur la croix, dans une détresse infinie. D'autre part, le Psalmiste décrit en un chant plein d'élévation la beauté du Messie : « Tu es le plus beau des fils de l'homme; la grâce est répandue sur tes lèvres; c'est pourquoi Dieu t'a béni pour toujours. Ceins ton épée sur ta cuisse, ô héros, revêts ta splendeur et ta majesté. Et dans ta majesté avance-toi, combats pour la vérité, la douceur et la justice »⁴. Mais l'éloge s'adresse au Messie-Roi, au Fils de l'homme glorifié. Tout ce que la Sainte Ecriture nous apprend sur le physique de Jésus est renfermé dans ces mots de l'Apôtre : « Il s'est anéanti

¹ Ex., 20, 4.

² *De Trinitate* lib. 8, c. 4, 7.

³ Is. 53, 2 s.

⁴ Ps. 44, 3-5.

lui-même, en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes et reconnu pour homme dans son apparence extérieure » ¹.

Quelle qu'ait pu être son apparence extérieure, Jésus était une *figure puissante qui dut particulièrement impressionner*. Il rayonnait une plénitude indicible de grâce et de douceur, de bienveillance et d'amour, de force et d'autorité, de gravité et de noblesse, de sympathie accueillante et de royale dignité. La première rencontre arrache à Philippe ce cri de conviction : « Nous avons trouvé celui dont Moïse et les prophètes ont écrit dans la Loi ² ». Et cet aveu spontané ne résultait point de longues et patientes instructions, mais bien d'une impression qui le subjuguait aussitôt : « Viens et vois ³ ». L'apparition de Jésus fut si forte, qu'un mot suffit : « Suis-moi ! » et l'élu quitte son métier, son gagne-pain, sa barque, sa famille et sa parenté, pour s'attacher aux pas de ce guide inconnu ⁴.

Non seulement les hommes du peuple, mais des scribes, des représentants de l'aristocratie intellectuelle, s'écrient, conquis par la noblesse de ses traits : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez ! ⁵ »

Sa personne et ses discours produisaient sur les foules le même effet : « Le peuple était frappé de sa doctrine, car il les enseignait comme ayant autorité ⁶. »

Nul âge, nul sexe, nul degré de profession, nul rang, nulle condition ne pouvait se soustraire à l'impression que Jésus exerçait sur eux. De petits

¹ Philip. 2, 7.

² Joa. 1, 45.

³ Joa. 1, 46.

⁴ Joa. 1, 39 ss. ; Mat. 4, 19 s.

⁵ Mat. 8, 19.

⁶ Mat. 7, 28 s. ; Mc 1, 22.

enfants s'arrachent aux bras de leurs mères et, attirés par sa ravissante amabilité, courent se presser contre lui ¹. Les pécheurs publics, le rebut de la société juive, lisent dans son regard pardon et miséricorde ². Les vendeurs du temple fuient devant son zèle indigné, qui jaillit à la fois de son regard et de ses paroles ³. Ceux qui du bord du rocher voulaient le précipiter dans le vide, se dispersent, saisis par la mystérieuse puissance de son attitude, tandis qu'il poursuit tranquillement sa route ⁴. Hommes et femmes, pauvres et riches, savants et ignorants, il les attire tous par le charme irrésistible de sa personne.

L'apparence physique de Jésus y avait sans doute une grande part ; mais elle était spiritualisée, illuminée et pénétrée entièrement par sa *personnalité intime et psychique*. Il s'agit maintenant d'en fixer les traits principaux pour les laisser agir sur notre âme.

Ce qui nous fascine de prime abord, c'est la *clarté absolue* avec laquelle Jésus considérait sa mission, et la *fermeté* avec laquelle il la remplit.

Sa vocation unique, singulière, c'était l'œuvre messianique, la fondation du royaume des cieux, et, par là même, la rédemption du genre humain. Or, si nous faisons abstraction de sa nature pré-existante et divine, nous ne comprendrons jamais, psychologiquement du moins, comment dans sa vie il put jamais avoir conscience d'une vocation si extraordinaire et de la tâche qu'elle comportait. Cela, d'autant plus qu'il nous venait d'un

¹ Mat. 19, 14 ; Mc 10, 14 ; Lc 18, 16.

² Mat. 9, 9 ss. ; Lc 15, 1 s. ; 19, 7 ; Joa. 8, 4-11.

³ Joa. 2, 15-17.

⁴ Lc 4, 30.

village perdu de Galilée, qu'il grandit dans des conditions extrêmement modestes, étant fils pauvre de charpentier.

Néanmoins, la première de ses paroles qui nous ait été transmise, prouve qu'à l'âge de douze ans déjà, il avait sur le but de sa vie une vue très nette : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous point qu'il faut que je sois aux choses de mon Père ? » Ces mots avaient même pour ses parents un son si mystérieux que l'évangéliste ajoute : « Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait ¹. »

Depuis, nous n'apprenons plus rien sur Jésus, jusqu'au moment où il entre dans la vie publique. Ce que les quatre évangélistes rapportent à ce sujet montre assez que Jésus connaissait parfaitement et la portée de sa vocation et son action rédemptrice. Même plus tard, il ne manifestera jamais la moindre hésitation. Toujours il sait ce qui lui incombe.

Il sait maîtriser les situations les plus difficiles, sans avoir d'abord à réfléchir ou à demander conseil. Une claire compréhension et une confiance absolue dans sa haute mission, voilà le mobile et le guide de toutes ses actions. « Je suis venu jeter le feu sur la terre et que désiré-je, sinon qu'il s'allume » ². « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » ³. « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » ⁴. « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix, mais le glaive » ⁵. « C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi mais pour

¹ Lc 2, 49 s.

² Lc 12, 49.

³ Lc 19, 10.

⁴ Mat. 9, 13.

⁵ Mat. 10, 34.

servir, et donner sa vie pour la rançon de la multitude » ¹. « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir » ². Par ces déclarations et d'autres semblables, Jésus ne cesse de montrer que son but messianique se dresse devant lui avec précision, certitude et fixité.

Il y tendait avec une *énergie* tout aussi inflexible. Encore enfant, docile et soumis à ses parents³, il annonce déjà, dans cette scène du temple, que la tâche imposée par son Père céleste sera l'unique et suprême loi de sa vie. Dès que l'heure est venue de s'adonner à la tâche bénie, il quitte sa famille, son foyer et son travail à Nazareth, il coupe derrière lui tous les ponts et ne vit désormais que pour sa vocation de Sauveur.

Honneur et prestige, biens et fortune, commodités et joies de la vie, voire la prétention à un minimum d'aisance sur terre, tout est sacrifié, irrévocablement. Son activité publique se déroule, pour ainsi dire sans exception, jour et nuit en plein air. Il peut dire en vérité : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » ⁴. « Une seule chose est nécessaire » ⁵ : voilà son principe, et il applique à le réaliser toutes ses forces physiques et spirituelles.

Dans chaque parole comme dans chaque action, il engage sa personne entière. Chez lui, point d'irréflexion ni de routine. Les plus petites choses comme les plus grandes, il les accomplit totalement, avec une étonnante énergie et un dévoue-

¹ Mat. 20, 28 ; Mc 10, 45.

² Mat. 5, 17.

³ Lc 2, 51.

⁴ Mat. 8, 20.

⁵ Lc. 10, 42.

ment admirable à son œuvre messianique. Il a vécu personnellement ce qu'il raconte dans ses paraboles sur le trésor caché et la perle précieuse : « Le royaume des cieux est semblable à un trésor enfoui dans un champ ; l'homme qui l'a trouvé, l'y cache de nouveau et, dans sa joie, il s'en va, vend tout ce qu'il a et achète ce champ. Le royaume est encore semblable à un marchand qui cherchait de belles perles. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en alla vendre tout ce qu'il avait, et l'acheta » ¹.

Jamais il ne recula devant un obstacle. Il brise toute résistance avec une facilité surprenante. Quand, pour la première fois, il prédit clairement à ses disciples ses prochaines souffrances, Pierre le reprend : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne vous arrivera pas ». Mais Jésus se retournant dit à Pierre : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale ; car tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu ; tu n'as que des pensées humaines. » Puis il marche tout droit au devant de sa destinée tragique, il monte à Jérusalem, la cité qui tue les prophètes, soutenir sa lutte de géant avec les princes des ténèbres, et mourir d'une mort effroyable pour le salut du monde. « Ma vie, personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même ² », atteste-t-il. Comme il lui eût été aisé de s'échapper, jusqu'à la dernière heure ! Il se livra lui-même, choisit le genre de mort le plus cruel et ne mourut que lorsqu'il put dire : « Tout est consommé » ³. Ce fut un homme d'une incomparable fermeté, qui poursuivit son but avec une rare énergie.

¹ Mat. 13, 44-46.

³ Joa. 19, 30.

² Joa. 10, 18.

Les apôtres qu'il avait élus étaient des hommes de même trempe. Ses principaux compagnons dans la conquête du royaume des cieux furent : Simon, qu'il appela Céphas, l'homme de la roche ; les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, qu'il surnomma Boanerges, c'est-à-dire les fils du tonnerre ; André, c'est-à-dire le courageux ; Simon, le zélé ; Thaddée, l'intrépide. Nonobstant toute la peine que dut lui coûter l'éducation de ces hommes au tempérament guerrier, prompt et colérique, Jésus ne pouvait enrôler pour son œuvre messianique que des aides-de-camp résolus et énergiques. Il ne se lassa point de stimuler leur ardeur et leur besoin d'action. « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple » ¹.

« Qui de vous, en effet, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied pas auparavant pour calculer la dépense et s'il a de quoi l'achever ? » ² « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu » ³. « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi, la sauvera » ⁴. Ces divers conseils et exigences que Jésus adresse à ses disciples ne sont qu'un reflet de sa propre conviction et de son inébranlable fermeté.

Du point de vue psychologique, on s'étonnera de constater que Jésus, malgré son entière adhésion à une vocation surhumaine, trahit cependant

¹ Lc 14, 26 s.

² Lc 14, 28.

³ Lc 9, 62.

⁴ Lc 9, 24.

une prudence consommée et un sens incomparable de la réalité.

La critique rationaliste et rationalisante ne parvient pas à s'expliquer cette antinomie. Vu qu'à ses yeux l'homme de Nazareth n'est qu'un pur homme, investi d'une tâche purement humaine, elle se sent obligée de prendre pour une rêverie extatique cette attitude nette et résolue en face de sa vocation messianique¹. Mais le portrait de Jésus, même le portrait libéral de Jésus, rejette catégoriquement cette diagnose.

Le fanatique est par nature *excentrique*, l'opposé d'un caractère tranquille, réfléchi, avisé. Sa chimère lui ôte toute réflexion, empêche tout jugement impartial, tout équilibre intérieur. Impétueux qu'il est, il ne songe qu'à se lancer aveuglément sur sa fausse route. Il ne dédaigne ni les moyens les plus ineptes, ni les voies embrouillées. Il use de violence, il met tout à feu et à sang, quand il rencontre quelque résistance. Irréconciliable envers ses ennemis et ceux qui ne partagent pas ses idées, il n'a pour eux que haine et imprécation et ne songe qu'à les persécuter. Ehonté et déraisonnable envers ses amis et ses partisans, il les exploite avec un égoïsme froid et satanique, en faveur de sa propre cause.

Comme Jésus est tout autre ! Chez lui, c'est un calme sage et profond, une tranquillité sereine de l'esprit, un équilibre harmonieux entre la pensée et la volonté, entre les paroles et les actes, une paix divine insondable et exempte de passion ; c'est la liberté et la joie de l'âme, au milieu de l'application la plus intense qu'un prophète ait jamais connue avant lui.

¹ Zur psychiatrischen und psychopathischen Jesus-Kritik, voir Felder, *Jesus Christus*, II, 3. édit. 16-74.

Quoiqu'il consacre toutes ses forces à réaliser sa tâche de Messie, ce n'est point toutefois par la violence, ni par un zèle impétueux et arbitraire, qu'il veut fonder son royaume. Insensiblement, par une évolution organique, provenant du dedans, le royaume de Dieu se développera de par sa propre force, tel le grain de sénévé, qui croît dans le calme et le silence et devient un grand arbre.

Il écarte d'un ton indigné toute violence. « Remets ton épée dans le fourreau¹ », ordonne-t-il à Pierre dans un moment critique. Il reprend sévèrement les fils du tonnerre, qui voudraient faire descendre sur leurs ennemis le feu du ciel : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les vies d'hommes, mais pour les sauver »². « Heureux ceux qui sont doux... Heureux les miséricordieux... Heureux les pacifiques... Heureux ceux qui souffrent persécution... Heureux... Heureux... Heureux... »³

La douceur, la charité, la clémence, l'amour de la paix, la miséricorde, l'indulgence, la résignation, le dépouillement et l'oblation de soi-même jusqu'à souffrir le martyre, jusqu'à mourir même pour ses amis et ses ennemis, — tels sont les traits caractéristiques de sa vie et de son Évangile. Aussi bien, est-il en mesure de proposer à notre imitation sa douceur et son humilité, la contre-partie personnelle et vivante du fanatisme : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur »⁴.

Les idées du fanatique sont *fantasques*. C'est bien l'homme d'une idée, laquelle est un produit de

¹ Joa. 18, 11.

² Lc 9, 55 s.

³ Mat. 5, 4-11.

⁴ Mat. 11, 29.

son imagination déréglée — une chimère, ni plus ni moins. Le cœur ou plutôt l'essence intime du fanatisme est là : il s'oppose à la réalité des choses et s'emballe pour une rêverie creuse ou confuse, tout simplement irréalisable. Pour le reste il n'a point d'yeux qui voient, ni d'oreilles qui entendent, ni de cœur qui compatisse.

Qui n'admirerait, par contre, le sens aigu de la réalité, le regard ouvert et la chaude cordialité de Jésus ! Que n'a-t-il pas observé, vécu et inséré dans ses discours et ses paraboles ! Tout l'intéresse. Famille, foyer, patrie : le jeu et les taquineries des enfants qu'il caresse et bénit ; l'inquiétude des femmes au sujet de la farine, du levain et de la cuisson du pain, ou quand elles balaient leur maison, ou lorsqu'elles cherchent une drachme perdue ; le fils prodigue, qui s'en va dans les terres lointaines et le père brisé de douleur, impatient de le voir revenir ; le bonheur et la paix des cercles intimes, qu'il sait parfaitement goûter ; le cortège nuptial, les coutumes des noces, le festin nuptial auquel il prend part ; l'allégresse des vivants et le deuil autour des morts ;

— l'agriculture et le soin des vignes, le commerce et l'industrie : la culture du sol et l'attelage des bœufs dans les champs ; les semailles et la croissance, le sarclage et l'arrosage, le dessèchement et la mouture des grains, la moisson et l'usage de la faucille, la rentrée dans les greniers, le triage du froment et de la paille, la destruction de l'ivraie ; le vigneron dans sa vigne, son travail et ses occupations ; les ouvriers qui demeurent oisifs sur les places ; l'intendant qui paie les salaires ; le berger qui recherche la brebis perdue et la rapporte sur ses épaules au bercail ; le mar-

chand qui trafique des perles ; le pêcheur dans sa barque ou raccommodant ses filets sur le rivage ;

— la vie dans toutes ses nuances et ses conditions : situations de famille, économie sociale et institutions publiques ; le deuil et les larmes, le rire et les ébattements ; la richesse et la pauvreté ; la faim et la soif, la santé et la maladie ; le luxe des grands et la misère des humbles ; les castes des hautes sphères et les intrigues politiques des partis ; le maître et l'élève ; le percepteur des droits de douane, le banquier à son comptoir, le vendeur de colombes et le marchand de bétail, l'employé dans son bureau et le juge au forum ;

— la nature avec ses beautés et son rythme : les nuages et la clarté du soleil, la pluie et la neige, la tempête et la sécheresse, les signes de printemps, le temps de la moisson, l'approche de l'automne ; les arbres qui poussent et portent des fruits, chacun selon son espèce, qu'on abat enfin et utilise comme combustible ; le lis des champs, dont la parure surpasse en éclat les somptueux vêtements de Salomon ; la poule couveuse qui protège ses poussins et les cache sous ses ailes ; les oiseaux dans l'air et le moineau sur le toit.

C'est tout cela et mille autres choses encore que Jésus a vu, senti et vécu. Quel contraste entre lui et le fanatique, qui dans son château de cartes rêve, les yeux ouverts, sans se douter du monde et de la réalité !

A sa prudente réflexion et au sens profond de la réalité, Jésus unit l'*harmonie et l'universalité*, dont l'attirance à la fois noble et gracieuse nous charme. Qualités qui nous manquent et sont rem-

placées, chez nous, par toutes sortes de partialités et de dissonances. Disposition exclusive, développement incomplet, activité partielle, voilà bien la marque de toute chose humaine. Chaque homme a son tempérament spécial, sa propre physionomie, son individualité à lui. Celle-ci consiste dans le fait que chaque individu jouit de certaines propriétés, facultés et qualités prépondérantes, tandis que d'autres s'effacent ou sont entièrement absentes. Les hommes les plus grands et les meilleurs n'échappent point à cette loi inéluctable qui régit toute vie et tout être humain. Ce ne sera pas un mince succès si, à force de s'éduquer et de se corriger, ils parviennent à se débarrasser de leur étroitesse d'esprit et de leurs plus gros défauts de caractère. Personne n'arrive à se forger une personnalité universelle, complète et harmonieuse en tout point.

Jésus seul réunit toutes les prérogatives en une proportion parfaite, lui seul possède l'universalité et l'harmonie au suprême degré : un zèle ardent et une longanimité inépuisable, une noble passion et une modération indulgente, une sainte gravité et une gaité ensoleillée, l'amour de la solitude et le souci des foules, une noble distinction et l'humilité la plus profonde, une fermeté inflexible et la plus tendre douceur, une énergie prodigieuse alliée au calme réfléchi, un amour immense pour les pécheurs et une haine implacable pour le péché, une compassion toute miséricordieuse et la plus sévère justice, une cordialité charmante et un courage intrépide, une franchise incorruptible et une indulgence extrême, la puissance et la bonté, l'énergie et la résignation, une intransigeance irréductible et une tendresse toute maternelle, un

dévouement inlassable au dehors et une vie intérieure toute contemplative, une confiance en Dieu on ne peut plus filiale et une conscience de soi-même on ne peut plus virile.

Partout, cette même grandeur, cette même perfection : dans sa pensée comme dans sa volonté, dans ses paroles comme dans ses actes, dans sa doctrine et dans ses œuvres, dans ses labeurs et dans ses souffrances, dans la vie et dans la mort. Tout en lui forme un harmonieux accord, — les facultés supérieures et les facultés intérieures, le sentiment et le cœur, l'intelligence et la volonté, l'idéalisme et le réalisme, un sens pénétrant de la réalité à l'égard des choses de ce monde, et un empressement de tous les instants au service du royaume des cieux.

On a souvent prétendu que le caractère de Jésus n'était pas exempt de contrastes. C'est vrai pour l'observateur superficiel et partial. Quiconque, en effet, n'apprécie que l'un ou l'autre côté du caractère de Jésus, le trouve si éminemment développé qu'il semble faire oublier tous les autres traits. Mais dès qu'un trait particulier est replacé dans le cadre universel, aussitôt les lignes s'adaptent aux lignes, pour former un admirable ensemble ; et toutes les prétendues antinomies et dissonances se résolvent en une merveilleuse synthèse.

A cet égard, ceux-là ont plutôt raison qui refusent à Jésus une individualité proprement dite, vu que chaque individualité comporte toujours une certaine limite, une certaine inégalité. Cela est vrai, si l'on applique à Jésus la même notion d'individualité qu'aux autres, à savoir la prédominance ou l'absence de certaines qualités.

En Jésus on ne trouve que le suprême degré de toutes les perfections. Aucun trait authentiquement humain ne manque à son auguste personne, nul ne dépare l'admirable uniformité de son être : voilà son individualité à lui.

Nous comprenons aisément que l'universalité de Jésus s'accorde très bien avec une individualité de ce genre, ou à vrai dire, que celle-ci exige celle-là. De même que Jésus plane au-dessus des particularités individuelles des hommes, il échappe également à toute délimitation temporelle et nationale.

L'histoire n'a jamais rien connu de semblable. Il est d'ailleurs impossible qu'un individu, en tant qu'homme pur et simple, puisse prétendre à un caractère absolument universel. Avec l'air qui l'entoure, il respire aussi, d'une certaine manière, les idées et les particularités de son temps, de son pays et de sa race.

On a dit, il est vrai, que Socrate avait renversé ces limites. De fait, un jour qu'on lui demandait son pays d'origine, il répondit fièrement : « Je suis citoyen de l'univers ». « Car il se considérait comme habitant et citoyen du monde entier »¹. En réalité, il veut parler en faveur d'un cosmopolitisme sans patrie, qui fut plus tard à la mode en Grèce et à Rome, et que prônent de nos jours les socialistes et les communistes. Par son esprit et par sa vie Socrate est, au contraire, « grec et athénien jusqu'à la moelle des os, un homme tout à fait de sa nation ». Son caractère est, sous tous les rapports, le caractère du peuple grec².

¹ Cicéron, *Tuscul. Quaestion. lib. V, 37.*

² Zeller, *Philosophie der Griechen*, 4e édit. II^{me} partie, I^{re} division, 68-71.

En Jésus rien de semblable. Quant à sa vie extérieure, il est aussi, évidemment, enfant de son pays et de son temps. Il aime sa petite patrie de toutes les fibres de son cœur, et les heurs et malheurs de son peuple le touchent si profondément qu'il verse des larmes en songeant à la ruine de Jérusalem. Sa prédication et ses miracles s'adressent presque exclusivement à sa proche-patrie : il a été envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël¹. Rien, chez lui, qui rappelle un cosmopolitisme sans patrie. Il fut le plus vrai, le plus parfait Israélite, parmi les fils d'Abraham.

Il n'insiste toutefois sur le caractère national et juif que dans la mesure où il ne s'oppose point au caractère proprement humain, que dans la mesure où il ne trouble point sa vue universelle. Il condamne l'exclusivisme des pharisiens ; il abhorre le judaïsme universel des rabbins ; il brise les liens du nomisme étroit du Talmud ; il lutte toute sa vie contre le messianisme national politique et le terrasse par sa mort et son Évangile. Non, il ne fut pas simplement Juif ; son esprit ne se laissa point enfermer dans l'étroit horizon de son peuple, de son pays et de son temps.

Lorsque Renan prétendit que la personnalité de Jésus était marquée exclusivement de l'empreinte juive², Strauss n'eut pas de peine à prouver qu'on pouvait tout aussi bien découvrir en Jésus les qualités d'un hellène : « Cette sérénité, cette fraîcheur, cette activité issue de la joie spontanée d'un grand cœur, voilà ce qu'on pourrait appeler l'élément hellénique en Jésus³. »

¹ Mat. 15, 24.

² Renan, *Vie de Jésus*, 49. édit. 36 pp. 471.

³ Strauss, *Leben Jesu für das deutsche Volk* 1864, 208.

D'autres critiques avec Loosten avancèrent sérieusement la monstrueuse assertion : « Jésus peut très bien avoir été un mélange de sang juif et de sang grec ou gréco-asiatique ¹. »

Houston Stewart Chamberlain en fit un parfait aryen ou un indo-germain ², tandis que Frenssen, dans son roman de Jésus « Hilligenslei », s'efforce, de concert avec d'autres artistes de son pays et christologues allemands, de le représenter comme un véritable germain.

Il résulte de toutes ces opinions que Jésus n'est exclusivement d'aucun peuple et d'aucune époque ; qu'il possède les qualités de tous, sans partager leurs faiblesses et leurs défauts, en un mot qu'il n'est pas national, mais universel.

Avec lui ce n'est point une nationalité, mais l'humanité en soi, qui apparut personnifiée dans l'histoire.

Dès lors, aussi souvent que nous détachons notre regard de son portrait, pour le fixer sur d'autres figures de l'histoire, un nouveau trait caractéristique de Jésus nous frappe : sa *singulière originalité*.

Que de fois n'a-t-on pas tenté de comparer Notre-Seigneur à d'autres grands personnages, et de lui ravir le privilège d'être unique, en le ramenant à un type déterminé. L'âge rationaliste s'épuisa à construire des parallèles entre Jésus et les coryphées du classicisme juif, grec et romain. Surtout il était de bon genre de confronter Socrate avec le Sauveur. Un siècle durant, des

¹ Loosten, *Jesus Christus vom Standpunkte des Psychiaters*, Bamberg 1905, 21.

² Chamberlain, *Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts*, 7e édit. Munich 1907, I, 245-258.

poètes, des philosophes, des théologiens progressistes s'acharnèrent autour de ce problème.

Hamann, Mendelssohn et Eberhard, Matthias Claudius, Wieland et Klopstock et beaucoup d'autres se glorifiaient d'avoir contribué à faire croire au monde que Jésus et Socrate avaient été deux astres de même grandeur et de même éclat. De nos jours, la science, et même la poésie légère, n'ont plus qu'un sourire de pitié pour tous ces essais ingénieux, de rationaliste mémoire.

La critique évolutionniste, elle, explique le Sauveur par « l'histoire des religions ». Elle accorde que Jésus a été le plus grand héros religieux, mais un héros qui a eu ses semblables parmi les fondateurs de religion en dehors du christianisme, dans Moïse, Gotama - Bouddha, Kongtse (Confucius), Zarathoustra et consorts. Chacun dut lui ressembler, d'une manière frappante, par quelque côté. Pour chaque trait du portrait de Jésus, on cherche, en dehors du christianisme ou avant l'ère chrétienne, des analogies et des explications.

Et pourtant, si l'on pouvait réunir ces traits, on serait émerveillé de les retrouver tous, bien concrets, en la personne de Jésus et uniquement en elle. Mais, du reste, il y a entre ces hommes précités et le fondateur du christianisme une distance infinie.

Quant à leur caractère et à leur individualité spirituelle — ce dont il s'agit précisément — un rapprochement entre ces hommes non-chrétiens et le Christ est simplement une monstruosité. Plus on veut les mettre en regard, plus la personnalité de Jésus grandit et resplendit, et plus les héros pâlissent et disparaissent, ces héros fameux

que l'on vantait comme ses sosies, sinon comme ses modèles. Non, Jésus n'a point de rival ; il n'y a personne, dans l'histoire du monde non-chrétien, qui lui ressemble, et moins encore, qui puisse lui servir de modèle.

Les héros et les Saints du christianisme, si diverse que puisse être leur conformité au Christ, non seulement se trouvent sur un plan infiniment inférieur à celui du Sauveur, mais ils ne peuvent même pas lui être comparés.

Leur sainteté n'est qu'une copie, une imitation de Jésus-Christ, et non un original. Ils lui doivent tout. Tous ont pénétré ses exemples par l'amour et la contemplation ; ils se sont employés de toutes leurs forces à reproduire en eux sa vie, et les premiers et les meilleurs d'entre eux avouent, honteux et humiliés, n'y avoir réussi qu'en partie, vu que la perfection de leur Maître n'a jamais été atteinte et qu'elle demeurera inaccessible. Pas plus qu'il n'a eu de modèle, Jésus n'aura jamais d'imitateur parfait.

Et cependant il n'est point *inimitable*. C'est peut-être ce que son individualité offre de plus étonnant. Bien que personne n'ait jamais atteint et ne puisse atteindre, en aucune manière, à sa grandeur sublime, chacun sent néanmoins, en méditant Jésus, que tout en lui est fait pour être imité.

A tous les héros de la sainteté on doit, sous plus d'un rapport, appliquer l'axiome : « Qu'on les admire, sans les imiter. » Jésus, par contre, plus grand et plus saint qu'aucun d'eux, ne possède aucun trait qui ne soit imitable pour nous. Rien d'athlétique ni de gigantesque dans sa destinée, rien de terrifiant ni d'excessif dans son

austérité. Enfants et adultes, jeunes gens et jeunes filles, l'homme à son labeur et la mère dans ses soins domestiques, pauvres et riches, savants et ignorants, infirmes et bien-portants, serviteurs, maîtres et seigneurs, chacun peut le suivre en tout et partout. Lui seul est le modèle accompli de l'humanité entière. Les conférences sur sa sainteté corroborent cette impression.

C'est pourquoi Jésus ne peut être qu'unique sur l'échelle des êtres humains. Ce qui caractérise surtout son individualité, c'est qu'à nos yeux il n'est pas simplement un homme extraordinaire, qu'il n'est même pas un homme pur et simple, mais *l'homme idéal*.

« Chaque homme », dit Hettinger en termes aussi justes qu'élevés, « chaque homme porte nécessairement sur son front l'empreinte du fini, de l'imparfait, du relatif et du partiel ; son âme en est marquée, toutes ses œuvres et son activité le trahissent. Il n'est qu'une fraction de l'être humain pris en général, il ne représente qu'une seule tendance, une seule capacité, une seule propriété et tournure d'esprit.

« L'individu n'est point l'humanité ; celle-ci ne fait que déverser sa richesse et son contenu dans l'ensemble des individus. L'homme peut fort bien aspirer à une formation générale, et tendre à la perfection morale, mais il ne les reproduira qu'approximativement, il ne réalisera qu'une portion du monde des âmes ; la perfection qu'il aura atteinte sera toujours plus ou moins partielle et incomplète. Le caractère moral de sa vie aussi bien que son apparence extérieure et ses talents garderont un cachet spécial et distinct.

« L'idéal de l'humanité apparaît comme morcelé et éparpillé dans les divers individus...

« Tout ce que la terre a jamais connu de grand, de noble et de saint prouve justement par sa variété même, cette loi fondamentale de toute évolution humaine.

« Ce sont les rayons multiples d'un foyer lumineux unique, mais ils ne sont point le foyer ; ce sont les couleurs diversement nuancées du soleil des esprits, telles que les réfléchit, dans le monde visible, le prisme qu'est la créature libre et consciente, mais elles ne sont point le soleil ; ce sont les accords dispersés d'une harmonie supérieure, les accords épars de la sainteté et de la perfection absolue, mais ils ne sont point cette harmonie.

« L'idéal pur et intègre se trouve là seulement où l'idée est *pleinement réalisée*, où non point un verbe divin, une idée divine se manifeste en l'homme, mais le Verbe qui est Dieu lui-même ¹ »

¹ Hettinger, *Apologie des Christentums* II, 8. édit. Fribourg-en-Br. 1899, 474 ss.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'esprit prophétique de Jésus

Si noble que soit le portrait humain de Jésus, il ne constitue cependant point son individualité totale. Cet homme idéal de Nazareth se révèle être encore une nature prophétique, un personnage historique qui possède essentiellement, en propre, non seulement le don, mais l'esprit de prophétie.

La figure prophétique du Sauveur domine majestueusement toute l'histoire de la révélation. La révélation de l'Ancien Testament ne parle que de lui, du futur Messie et roi du royaume des cieux, attendu avec une fiévreuse impatience.

Aussitôt après la chute au paradis terrestre, une première lueur sur le Messie-Rédempteur, éclaire les ténèbres du péché et de la grande détresse humaine.

Dès ce moment des étoiles toujours plus nombreuses, plus lumineuses et plus pleines de promesses s'allument au firmament de la Sainte Écriture. Avec une précision toujours plus nette et plus distincte, elles annoncent le grand jour de la délivrance, le soleil de justice qui va se lever sur tous les peuples.

Jésus de Nazareth prouve qu'il est ce soleil. Il atteste lui-même qu'il accomplira « tout ce que les prophètes ont écrit sur le Fils de l'homme » ¹. Ses disciples pourront, devant les Juifs et les païens, s'autoriser de ce fait incontestable : « Dieu a accompli de la sorte ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes » ².

Son esprit embrassait d'un long regard pénétrant les innombrables prédictions que les prophètes avaient faites au cours des siècles ³ ; il rassembla dans sa main tous les fils de ses prophéties, il en incarna le contenu dans sa personne et les réalisa jusqu'au dernier iota dans sa vie, dans sa mort, dans sa glorification et son Eglise.

Aussi bien, Jésus est le dépositaire, l'âme, le commencement, le centre et le couronnement des prophéties d'avant l'ère chrétienne. Il est le prophète des prophètes qui l'avaient précédé et annoncé.

Jésus a lui-même continué leur ministère. Il a déployé une science prophétique à nulle autre comparable. Chez les autres prophètes le don de clairvoyance surnaturelle n'était qu'un rayon passager. Il s'allume soudain, il éclaire l'objet que le Seigneur veut mettre en lumière, puis disparaît de nouveau et laisse le prophète dans l'obscurité de ses connaissances naturelles et limitées.

Les prophètes nous le rappellent sans cesse et sur tous les tons : « Et la parole de Jahweh me fut adressée » ⁴ ; « Et la parole de Jahweh me fut adressée en ces termes... » ⁵ ; « Et Jahweh me

¹ Lc 24, 27.

⁴ Jer. 1, 4. 13 ; 2, 1.

² Actes, 3, 18.

⁵ Eze, 12, 1 ; 13, 1 ; 14, 2 ; 18, 1, etc.

³ Cfr. Lc 24, 27.

dit »¹ ; « Je levai de nouveau les yeux et je vis... »² ; « Et la trentième année, au quatrième mois, le cinquième jour du mois... les cieux s'ouvrirent et je vis des visions de Dieu³ ». Le prophète se tient devant le Seigneur, comme le disciple qui, assis aux pieds de son maître, écoute ce qu'il doit apprendre⁴. Très souvent, il attend en vain lumières et éclaircissements et finit par l'avouer : « Le Seigneur me l'a caché et ne me l'a pas fait connaître⁵ ».

Rien de semblable en Jésus. Les choses les plus secrètes sont devant lui comme un livre ouvert ; les mystères de Dieu les plus profonds sont toujours pour lui d'une lumineuse évidence. Il n'a pas à attendre l'heure de l'illumination ou les communications de l'esprit. Ce n'est point de temps à autre qu'il reçoit la faveur d'une vision prophétique ou d'une prédiction sublime. L'esprit de prophétie est chez lui permanent et jaillit avec une tranquillité constante. Les ondes surhumaines de la pensée émanent de sa vie intime comme de leur véritable patrie, et partout où s'en présente l'occasion, les paroles prophétiques tombent de ses lèvres aussi naturellement que s'il s'agissait des choses de ce monde.

Témoin *le don qu'a Jésus de scruter les cœurs*. Quiconque lit attentivement les Évangiles ne peut se défendre de l'impression que Jésus savait lire les pensées les plus secrètes des hommes et sonder l'état des âmes avec une sûreté absolue.

A première vue, il discerne l'âme de Pierre, juge les profondeurs de son être et le nomme, en

¹ Jer. 1, 12, etc.

² Zach. 5, 1 ; 6, 1, etc.

³ Eze. 1, 1 s., etc.

⁴ Is. 50, 4.

⁵ IV Reg. 4, 27.

conséquence, non plus Simon, mais Céphas, « le rocher »¹. Le jour suivant, il voit pour la première fois Nathanaël venir à lui et il dit à son sujet : « Voici vraiment un Israélite, en qui il n'y a nul artifice ». Nathanaël lui réplique : « D'où me connaissez-vous ? » Jésus répartit et lui dit : « Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu ». Alors Nathanaël, convaincu que Jésus sonde les cœurs, s'écrie : « Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël »².

Près du puits de Jacob, Jésus entame une conversation avec la femme de Samarie et lui dit : « Allez, appelez votre mari, et venez ici ». La femme répond : « Je n'ai point de mari ». Jésus confirme ses paroles et ajoute : « Vous avez raison de dire : Je n'ai point de mari, car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas à vous : en cela vous avez dit vrai ». Et il lui révéla tout ce qu'elle avait fait, si bien que la femme s'écria ravie : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète »³.

Jésus mange dans la maison du pharisien Simon, quand une pécheresse entre et se jette à ses pieds, tout en larmes. « Si cet homme était prophète, il saurait qui et de quelle espèce est la femme qui le touche ; que c'est une pécheresse ». Aussitôt Jésus discerne la pensée de Simon, comme si elle lui avait été ouvertement manifestée⁴.

Sur le chemin de Capharnaüm, les disciples se demandaient lequel d'entre eux serait le plus grand dans le royaume des cieux ; ils finirent par se quereller. « Mais Jésus connut la pensée de leurs cœurs. » Dès qu'il les eut rejoints, il leur

¹ Joa. 1, 42.

² Joa. 1, 45-49.

³ Joa. 4, 16-19. 28, s.

⁴ Lc 7, 36-50.

posa cette question : « Que pensiez-vous en chemin ? » Sous le regard perçant de leur Maître, ils se turent. Et Jésus leur donne la correction et déclare : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous ». Puis, prenant un petit enfant, il le met au milieu d'eux, et après l'avoir embrassé il leur dit : « Je vous le dis, en vérité, si vous ne vous changez de façon à devenir comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui se fera humble comme ce petit enfant, est le plus grand dans le royaume des cieux » ¹.

Jésus se révèle scrutateur des cœurs, non seulement dans ses rapports avec ses disciples, mais dans ses démêlés avec les adversaires. Il pénètre leurs embûches, il prévoit les pièges qu'ils veulent lui tendre, il rétorque leurs controverses, avant même qu'ils les lui soumettent.

Les scribes se préparent à l'accuser d'avoir violé le sabbat, parce qu'il avait, un jour de sabbat, guéri l'homme à la main desséchée. Or, Jésus « connaissait leurs pensées » et les réfuta d'avance par des preuves inéluctables ². »

Les pharisiens en veulent à ses exorcismes et prétendent qu'ils ont lieu par la vertu de Béalzébub. Mais Jésus « connaissait leurs pensées » ³, « il savait leurs sentiments » ⁴ et il les confondit d'une manière irréfutable ⁵.

Les rabbins sont scandalisés que Jésus s'attribue le pouvoir de remettre les péchés. Jésus, « connaissant leurs pensées », leur dit : « Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? » Puis il les ré-

¹ Mc 9, 33-37 ; Lc 9,46-48 ; Mat. 18, 1-5.

² Lc 6, 6-11.

⁴ Lc 11, 17.

³ Mat. 12, 25.

⁵ Mat. 12, 22-30 ; Lc 11, 14-23.

duit au silence et se justifie sur l'heure par un miracle de sa toute-puissance. « Et tous étaient frappés de stupeur ; ils glorifiaient Dieu, et, remplis de crainte, ils disaient : « Nous avons vu aujourd'hui des choses merveilleuses ¹. »

Jésus sait mieux qu'eux-mêmes ce qu'il en est de ses amis et de ses ennemis, et ce qu'il en adviendra : « Jésus savait, dès le commencement, qui étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui qui le trahirait ². » Jamais il ne se laissa tromper par les apparences, ni abuser par l'hypocrisie : « Pendant qu'il était à Jérusalem, à la fête de Pâques, beaucoup crurent en son nom... Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendit témoignage d'aucun homme ; car il savait, lui, ce qu'il y avait dans l'homme ³. »

Il connaissait leurs sentiments ; il les connaissait tous ; il connaissait même le cœur des hommes, — telle est l'impression que Jésus fit sur ses contemporains et qu'il nous laisse à nous. Comme notre œil perçoit les choses sensibles et les reflète en lui-même, ainsi l'œil intérieur du Maître sonde les abîmes du cœur humain, et le monde des âmes se reproduit en son entendement, sans un pli, sans une ombre, jusqu'aux moindres pensées, jusqu'aux mystères les plus impénétrables. Cela ressort de tous les Évangiles avec une évidence spontanée et une simplicité touchante. Il faudrait attenter à la meilleure tradition primitive, pour douter de l'absolue cardiagnose de Jésus.

¹ Mat. 9, 2-8 ; Lc 5, 18-26.

² Joa. 6, 64.

³ Joa. 2, 23-25.

Vouloir donner à la cardiagnose de Jésus une *explication naturelle*, est une tentative vaine. On a voulu la comparer aux phénomènes occultes de la télépathie, à la lecture et à la transmission de la pensée. On a fait récemment de fréquentes expériences pour savoir s'il était possible de connaître la pensée d'autrui par une autre voie que celle des sens.

« Si nous considérons, sans préjugé, les résultats de la transmission des pensées, nous devons avouer qu'il existe, selon une théorie, chez la personne « réceptrice », des sensations autres que les sensations ordinaires. D'où proviennent-elles ?

« Une autre théorie les place dans la personne « émettrice », par l'intermédiaire du corps, spécialement du cerveau. Ce sont des images et des impressions sensibles, des sentiments naturels, sur lesquels la personne « émettrice » concentre son attention ; des images et des impressions semblables se produisent dans la personne « réceptrice », et alors seulement commence le travail de la pensée.

« Les expérimentations exigent parfois un temps fort long. Les deux parties éprouvent une lassitude nerveuse. Le contact mutuel des corps influe favorablement sur les résultats... Autant de preuves que le corps y a sa part...

« Dans la mesure où les expériences de télépathie nous permettent de conclure, les rapports télépathiques d'homme à homme sont infiniment restreints. Les expériences n'atteignent qu'une faible distance, la plupart du temps elles demeurent confinées à la salle d'expériences. Dès lors on ne peut conclure en toute sûreté à une télépathie possible, au sens rigoureux du terme.

« En outre, les expériences fatiguent à tel point les personnes qui s'y soumettent, qu'on ne peut les prolonger sans nuire à la santé. Le temps énorme que nécessite, par la voie de l'expérience, l'éveil d'une seule image, ne permet point d'espérer une communication de pensée continue. La crainte de voir jamais ses pensées secrètes révélées contre son gré, par la télépathie d'un autre, est donc sans fondement ¹. »

Les expériences de télépathie sont dès lors totalement étrangères à la cardiagnose de Jésus. Celles-là sont tout à fait naturelles et confirment le caractère surnaturel de celles-ci. Il demeure incontestable que nul mortel ne peut lire dans l'âme d'autrui.

Dieu seul « connaît les secrets du cœur » ² ; « Jahweh seul sonde tous les cœurs et pénètre tout dessein des pensées » ³ ; lui seul « sonde les cœurs et les reins » ⁴ et « découvre nos pensées de loin » ⁵. « Les yeux du Seigneur sont mille fois plus brillants que le soleil ; car ils regardent toutes les voies de l'homme et pénètrent jusque dans les lieux cachés ⁶. »

La cardiagnose est réservée à la divinité, elle découle de son ubiquité et de son omniscience. *En connaissant les secrets des hommes et en les révélant avec autant d'exactitude que de facilité, Jésus prouve qu'il ne cesse de participer à la science divine, qu'il est donc prophète au sens le plus éminent du terme.*

¹ Julius Bessmer, *Telepathie*, dans : Stimmen aus Maria Laach, LXXVII (1908) 161, 162.

² Ps. 43, 22.

⁵ Ps. 138, 2.

³ I Par. 28, 9.

⁶ Sir. 23, 19.

⁴ Ps. 7, 10 ; Jer. 17, 10.

La science prophétique du Christ, cependant, ne se borne point à mettre au jour ce que le cœur humain cache de momentané. Elle pénètre encore dans le domaine de l'avenir et dévoile des choses qui, pour l'heure, n'existent nullement, mais sont connues de celui-là seulement pour qui il n'y a ni soir ni matin, ni veille ni lendemain, mais un perpétuel maintenant, un aujourd'hui éternel.

Les prédictions de Jésus touchant l'avenir concernent principalement sa passion et sa mort, sa résurrection et sa glorification, les destinées de Jérusalem et du peuple juif, ainsi que la fin du monde.

Les prédictions de sa Passion future sillonnent sa vie publique, telle une trace sanglante. Au début de son ministère déjà, il avait parlé, en désignant son corps, de la destruction du temple¹, et annoncé que le Fils de l'homme serait élevé comme le serpent au désert, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle².

Dès la fin de son activité galiléenne, il annonce sa mort d'une manière toujours plus précise. « Jésus commença dès lors », dit Matthieu, témoin auriculaire, « à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des prêtres, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour³. »

Ses discours reviennent incessamment à ce thème : « Voici que nous montons à Jérusalem,

¹ Joa. 2, 19-21.

² Joa. 3, 14 s.

³ Mat. 16, 21 ; Mc 8, 31 s.

et le Fils de l'homme sera livré aux Princes des prêtres et aux scribes ; ils le condamneront à mort, et le livreront aux Gentils pour être moqué, flagellé et crucifié ; et il ressuscitera le troisième jour » ¹.

Par là Jésus n'a pas seulement prédit le *fait* de sa mort future et le *mode* de souffrance, mais il a même indiqué, avec force détails, les circonstances de sa Passion.

Les auteurs du meurtre du Messie sont les chefs du peuple juif ; ils le font prisonnier, le condamnent dans une séance du sanhédrin et le livrent aux Romains, en vue de la confirmation et de l'exécution de la sentence capitale. Ceux-ci le vouent aux moqueries, aux insultes et aux voies de fait, lui font subir la peine de la flagellation et, finalement, de la crucifixion. Et pour comble, Jésus fixe d'avance le rôle effrayant que deux de ses propres disciples joueront dans sa Passion : la trahison de Judas Iscariote ² et le reniement de Simon Pierre ³.

Ces prédictions qui se sont réalisées à la lettre, revêtent un *caractère pleinement surnaturel*. On pourrait, il est vrai, être tenté de croire que Jésus avait emprunté la connaissance certaine de ses futures souffrances aux *prédictions messianiques de l'Ancien Testament*.

De fait, on y lit distinctement que le Messie devait souffrir et mourir à cause de nous ⁴. En réalité, le Sauveur fait allusion à ce passage,

¹ Mat. 20, 18 s. ; Mc 10, 33 s. ; Lc 18, 32-34. -

² Mat. 26, 21-25. 46-50 ; Joa. 6, 65. 71 s. ; 13, 21-32.

³ Mat. 26, 31-35. 69-75 ; Mc 14, 27-31 ; 14, 66-72 ; Lc 22, 33 s. 54-62 ; Joa. 13, 38 ; 18, 17 s. 25-27.

⁴ Ps. 21 et 68 ; Is. 42, 1-16 ; 49, 1-9 ; 50, 4-10 ; 52, 13-53, 12 ; 61, 1 ss.

quand il annonce sa Passion en ces termes : « Voici que nous montons à Jérusalem, et que va s'accomplir tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme » ¹. Or, les prophètes n'ont annoncé que le fait et les grandes lignes de la mort du Messie, sans entrer dans tous les détails que Jésus prévoyait. La critique libérale ne l'ignore point d'ailleurs. Elle ose néanmoins prétendre que Jésus pouvait parfaitement pressentir ses futures souffrances, *vu l'attitude hostile de la hiérarchie juive*.

Cette assertion est fausse. On ne peut même pas la vérifier quant *au fait de sa mort*. Durant la première période de son activité, il annonçait déjà sa cruelle Passion et terminait sa prédiction avant la fin du printemps de Galilée, avant donc que les hiérarques aient ouvert les hostilités, et que personne se fût douté d'une issue aussi tragique. Puis, Jésus savait exactement que les Juifs n'avaient point le droit de prononcer contre lui une sentence capitale valide. Seul le gouverneur romain, devant lequel Jésus se savait innocent, pouvait le condamner à mort. Finalement, la foule, derrière laquelle se retranchaient les chefs ², protesta chaque fois que ceux-ci voulaient se saisir de sa personne ³.

Ce fut précisément à l'approche de ses souffrances que l'enthousiasme du peuple atteignit son apogée ⁴. Imaginez-vous comment les hiérarques eussent osé, en de telles conditions, sévir contre lui ! Du reste, Jésus n'aurait eu qu'à retourner

¹ Lc 18, 31.

² Mat. 26, 5 ; Mc 14, 1 s.

³ Lc 19, 47 ; 22, 2.

⁴ Mat. 21, 8-11 ; Mc 11, 8-11 ; Lc 19, 36-38 ; Joa. 12, 12 s.

en Galilée, sa patrie, pour se soustraire aux embûches des chefs juifs et demeurer à l'abri de toute inquiétude.

Jésus pouvait moins encore prévoir, d'une manière naturelle, *le genre de mort* qui lui était réservé. Il paraissait absolument exclu qu'après les séances judiciaires devant la cour suprême des Juifs et des Romains, il encourût, par une sentence formelle, la peine de la crucifixion. Vu l'absence de culpabilité légale qui eût justifié ce genre de mort, comme d'ailleurs toute action judiciaire, la condamnation au supplice de la croix était, selon le droit, inconcevable. A supposer qu'il eût dû néanmoins succomber à une crise politique, selon toute prévision humaine, il aurait pu tout au plus être victime d'un soulèvement ou de la lapidation.

Les lois juive et romaine autorisaient la lapidation par la foule, apparemment du moins. Si Jésus était tombé sous les coups d'une sédition du peuple, les provocateurs eussent été lavés du reproche d'avoir exécuté une peine capitale contrairement au droit romain ; tandis que la loi mosaïque, qui prescrivait la lapidation pour les blasphémateurs¹, pouvait être faussement invoquée contre Jésus. Les prophètes gênants furent de tout temps malfamés auprès de la populace ; elle les traitait de pseudo-prophètes et les lapidait.

Ce genre de supplice était le sort du prophète ; Jésus le déclare dans ses reproches aux scribes et aux pharisiens : « Jérusalem, Jérusalem, qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés !² » Le diacre Etienne mourut de cette

¹ Lev. 24, 13-16. 23.

² Mat. 23, 37 ; Lc 13, 32-34.

mort¹. Et Jésus lui-même, les Juifs avaient maintes fois tenté de le lapider, sous prétexte de blasphème². C'était donc l'unique genre de mort qu'il aurait pu humainement prévoir.

Surtout Jésus ne pouvait pas, par des moyens naturels, prévoir les circonstances de sa mort, telles qu'il les a prédites. Il était hors de prévision que la soldatesque le bafouât et lui crachât au visage. Jamais les condamnés à mort n'eurent de flagellation à subir. La trahison de Judas fut pour les disciples une surprise, malgré le caractère vulgaire de ce « voleur ». Sinon, comment auraient-ils pu demander l'un après l'autre : « Est-ce moi, Seigneur ? »³ Comment Judas eût-il osé s'asseoir au Cénacle ?

Que Pierre lui-même renierait son Maître, cela paraissait tout à fait incroyable. N'avait-il pas été choisi, en raison de sa fidélité, pour être le fondement de l'Eglise ? N'avait-il point, au moment même de la prédiction de Jésus, énergiquement protesté qu'il était prêt à affronter la prison et la mort pour son Maître ? Et que penser, quand notre Sauveur, malgré tout, assure que cette nuit même, avant le chant du coq, Pierre l'aura renié trois fois ? Celui-là seul pouvait le savoir, qui lisait clairement dans l'avenir et dans les cœurs.

A l'annonce de sa mort Jésus ajoute immédiatement *celle de sa résurrection* avec la mention précise du *troisième jour*. Aussi souvent que le Sauveur parlait de sa mort future, il avait soin d'ajouter aussitôt « qu'il ressusciterait le troisiè-

¹ Actes 7, 57 ss.

² Joa. 8, 59 ; 10, 31 s. ; 11, 8.

³ Mat. 26, 22.

me jour » ¹. « Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes, et ils le mettront à mort, et il ressuscitera le troisième jour » ². « Il faut, ajouta-t-il, que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les Anciens, par les Princes des prêtres et par les scribes, qu'il soit mis à mort et qu'il ressuscite le troisième jour » ³. « Le Fils de l'homme sera livré aux Princes des prêtres et aux scribes qui le condamneront, et le livreront aux Gentils, pour être moqué, flagellé et crucifié ; et il ressuscitera le troisième jour » ⁴.

Jésus avait même instruit plus d'une fois les pharisiens à ce sujet. Quand ils lui demandèrent un miracle du ciel, Jésus leur dit : « Cette race méchante et adultère demande un signe, et il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas : de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits » ⁵.

Lors de l'expulsion des vendeurs du temple, les Juifs ripostèrent : « Quels signes nous montrez-vous pour agir de la sorte ? » Jésus répliqua : « Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours ». « Il parlait du temple de son corps », note l'évangéliste ⁶. Les Juifs finirent également par le comprendre ainsi, bien qu'ils aient accusé hypocritement Jésus de vouloir détruire le temple de Salomon. Car ils allèrent ensemble trouver Pilate et lui dirent : « Seigneur, nous nous som-

¹ Mat. 16, 21.

² Mat. 17, 22 ; Mc 9, 31.

³ Lc 9, 22 ; Mc 8, 31.

⁴ Mat. 20, 18 s. ; Mc 10, 32-34 ; Lc 18, 32-34.

⁵ Mat. 12, 39 s.

⁶ Joa. 2, 18-22.

mes rappelé que cet imposteur, lorsqu'il vivait encore, a dit : « Après trois jours, je ressusciterai » : commandez donc que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober le corps et ne disent au peuple : il est ressuscité des morts » ¹.

D'où il appert que Jésus a prédit souventes fois, d'une façon très nette, en présence de ses amis et de ses ennemis, que le troisième jour il ressusciterait des morts. Lors même que les pharisiens se moquèrent de cette prédiction, et que les disciples demeurèrent sceptiques jusqu'aux apparitions de Pâques, cela prouve simplement que la *prophétie de la résurrection échappait à tout calcul humain*.

Conformément à toutes les expériences et prévisions naturelles, Jésus aurait dû nettement pressentir qu'au tombeau il se décomposerait. Il est vrai que l'Ancien Testament laissait entrevoir la résurrection du Messie ². Mais la théologie ju-daïque ne trouva point cette prédiction chez les prophètes, et les disciples eux-mêmes n'en constatèrent l'existence qu'après coup, c'est-à-dire, après son accomplissement ³. Dès lors que Jésus découvrit seul cette prédiction ⁴, on peut conclure déjà à une science qu'il était seul à posséder.

Or, à la prédiction de l'Ancien Testament touchant sa résurrection, il ajouta une circonstance tout à fait nouvelle : *la résurrection au troisième jour*. De cette circonstance on ne trouve pas la moindre trace dans l'Ancien Testament.

¹ Mat. 27, 63 s.

² Ps 3, 6 ; 15, 10 s.

³ Joa. 2, 22 ; 20, 9 ; Actes 2, 25-31.

⁴ Lc 24, 46.

Ainsi comprise, la résurrection de Notre-Seigneur n'était connue que de Dieu seul. En l'annonçant en termes clairs et précis, et en réalisant véritablement sa prédiction au troisième jour, où il sort glorieusement du tombeau, Jésus prouve irréfutablement qu'il ne participe pas seulement à la science divine des choses futures, mais qu'il est d'ores et déjà initié aux mystères les plus insondables de la Toute-Puissance.

La résurrection fut l'un des signes que Jésus offrit à l'incrédulité des Juifs. Il leur en prédit un autre, qui deviendrait le châtiment terrible de leur incrédulité : *la destruction de Jérusalem et du temple*.

En plusieurs occasions, le Sauveur fit allusion au sort effroyable de la ville sainte¹. Toutefois, ce n'est que peu de jours avant sa Passion qu'il eut, pour la ruine de Jérusalem et du sanctuaire national, les paroles les plus émouvantes. Lorsque, dans son entrée triomphale à Jérusalem, il aperçut la ville, il se mit à pleurer sur elle en disant : « Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qui ferait ta paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Viendront sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'investiront et te serreront de toutes parts ; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée². »

Debout devant les magnifiques halles du tem-

¹ Mat. 13, 12 ; 16, 28 ; 23, 31 ss. ; Lc 23, 28-31 ; Joa. 5, 4 ss. ; 21, 23.

² Lc 19, 41-44.

ple, il ajouta : « Des jours viendront où, de tout ce que vous regardez là, il ne restera pierre sur pierre qui ne soit renversée ». Alors ses disciples lui demandèrent : « Maître, quand ces choses arriveront-elles et à quel signe connaîtra-t-on qu'elles sont près de s'accomplir ? » Jésus répondit :

« Prenez garde qu'on ne vous séduise ; car plusieurs viendront sous mon nom, disant : je suis le Christ, et le temps est proche. Ne les suivez donc point. Et quand vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne soyez pas effrayés ; il faut que ces choses arrivent d'abord ; mais la fin ne viendra pas sitôt. Une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume. Il y aura de grands tremblements de terre, des pestes et des famines en divers lieux, et dans le ciel d'effrayantes apparitions et des signes extraordinaires.

« Mais, auparavant, on mettra la main sur vous, et l'on vous persécutera ; on vous traînera dans les synagogues et dans les prisons, on vous traduira devant les rois et les gouverneurs, à cause de mon nom...

« Mais lorsque vous verrez des armées investir Jérusalem, sachez alors que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient dans les montagnes, que ceux qui seront dans la ville en sortent, et que ceux qui seront dans les campagnes n'entrent pas dans la ville. Car ce seront des jours de châtiment, pour l'accomplissement de tout ce qui est écrit. Malheur aux femmes qui seront enceintes ou allaiteront en ces jours-là, car la détresse sera grande sur la terre, grande la colère contre ce peuple. Ils tomberont sous le tranchant du glaive ; ils seront

amenés captifs parmi toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis...

« Je vous le dis, en vérité, cette génération ne passera point, que tout ne soit accompli » ¹.

Cette prédiction dépasse toute prévision naturelle, soit que nous envisagions l'événement principal, soit que nous considérions les circonstances concomitantes ou la date de la fin de Jérusalem et du temple.

Le récit de l'épouvantable cataclysme, tel que Josèphe Flavius le rapporte dans sa « Guerre judaïque », prouve assez combien Jésus avait prédit juste. Eusèbe de Césarée note déjà avec raison : « Celui qui compare les paroles du Sauveur à la description que l'historien nous trace de la guerre entière, ne manque pas d'être frappé par la prescience et la prédiction de Notre-Seigneur, et de reconnaître l'une et l'autre comme véritablement divines et miraculeuses ². »

La prophétie de la fin du monde, respectivement, *du second avènement du Fils de l'homme*, à *la fin des temps*, est intimement liée, voire même incorporée en partie à la prédiction de la ruine de Jérusalem. Il nous est aisé de saisir pourquoi Jésus mêle les deux prédictions. Les prophètes ont coutume de juxtaposer simplement les événements futurs qui ont entre eux des rapports logiques et réels, sans tenir compte en aucune façon de leur situation chronologique.

Or, la fin de Jérusalem et la fin du monde ont

¹ Lc 21, 7-13. 20-24. 32 ; cfr. Mat. 24, 3-28. 34 ; Mc 13, 3-23. 30.

² Euseb. Hist. Eccl. III, 7.

une grande affinité. Celle-là est le symbole et le signe avant-coureur de celle-ci. La ruine de Jérusalem est le jugement de Dieu sur la nation juive; elle est aussi l'événement décisif qui amènera la suppression de l'Ancien Testament, et qui arrachera le royaume de Dieu sur terre à l'emprise de la Synagogue. La fin du monde annonce le jugement de Dieu sur tous les peuples, et conduit le royaume de Dieu à la victoire définitive, à l'éternel triomphe.

Les deux catastrophes n'ont donc pas, dans la prophétie, une affinité purement fortuite. Jésus relie, au contraire, la parousie de la fin du monde au cataclysme judaïque, parce que celui-ci était en somme un premier avènement du Fils de l'homme et une première manifestation de la puissance de son règne.

Une difficulté cependant subsiste : il semble, à première vue, que l'avènement du Fils de l'homme, lors de la ruine de Jérusalem, doive coïncider avec la parousie de la fin du monde. La critique adverse prétend que Jésus aurait affirmé qu'il réapparaîtrait à la catastrophe finale, avant même que la génération contemporaine eût disparu. En cela il se serait trompé, et il aurait dès lors prouvé que sa science prophétique n'était point infaillible. D'où la question : *Jésus a-t-il fixé la date de sa parousie à la destruction de Jérusalem ou l'a-t-il laissée indéterminée ?*

Le passage décisif des Evangiles, que nous invoquons en l'occurrence, c'est le grand discours eschatologique que Jésus fit aux disciples peu avant sa Passion. Ce discours traite de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde. Son double contenu correspond à la double question des dis-

ciples : « Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de votre avènement et de la fin du monde ¹ ? »

Jésus répond en leur prédisant les deux catastrophes, en deux passages consécutifs. Il annonce en effet la ruine de Jérusalem, de la manière que nous connaissons ², puis il ajoute : « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et, sur la terre, les nations seront dans l'angoisse et la consternation, au bruit de la mer et des flots, les hommes séchant de frayeur, dans l'attente de ce qui doit arriver à la terre entière ; car les puissances des cieux seront ébranlées. Alors on verra le Fils de l'homme venant dans une nuée avec une grande puissance et une grande gloire. Quand ces choses commenceront à arriver, redressez-vous et relevez la tête, parce que votre délivrance approche » ³.

Après avoir ainsi décrit les deux catastrophes, Jésus raconte deux paraboles explicatives. D'abord la comparaison du figuier, suivie de l'avertissement : « De même, quand vous verrez ces choses arriver, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous le dis, en vérité, cette génération ne passera point, que tout ne soit accompli » ⁴.

Vient ensuite la comparaison du serviteur vigilant : « Pour ce qui est de ce jour et de cette heure, nul ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul. Prenez garde, veillez et priez ; car vous ne savez pas quand ce sera le moment... Veillez donc, car vous ne savez

¹ Mat. 24, 3.

² Mat. 24, 4-20 ; Mc 13, 1-18 ; Lc 21, 5-27.

³ Lc 21, 25-28 ; cfr. Mat. 24, 21-31 ; Mc 13, 19-27.

⁴ Lc 21, 29-33 ; Mat. 24, 32-35 ; Mc 13, 28-31.

quand viendra le maître de la maison, le soir ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou le matin ; de peur que survenant tout à coup, il ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez !¹ »

On croirait de prime abord que, dans ce discours eschatologique, la prédiction de la ruine de Jérusalem est inextricablement mêlée à celle de l'avènement et de la fin du monde. On incline sans plus à admettre que les deux événements doivent coïncider ou du moins se succéder.

Mais en réalité, cette supposition se heurte à d'insurmontables obstacles. Il est hors de doute, nous le savons du reste, que la date de la ruine de Jérusalem a été indiquée avec précision. Un certain nombre de signes précurseurs, faciles à reconnaître, la précéderont ; elle aura lieu, en définitive, du vivant même de plusieurs contemporains de Jésus, ici présents.

A côté de cela, le discours eschatologique annonce un autre événement, — il ne peut être question que de la catastrophe finale — dont la date est fort imprécise. Personne ne connaît ni le jour ni l'heure où elle aura lieu. Il n'y aura point de signes qui permettront de la prévoir. « Aussitôt »² après les quelques jours d'angoisse, la terre sera « soudainement » ébranlée dans ses fondements, la mer dans ses profondeurs et le firmament avec ses astres, et au même instant apparaîtra le Fils de l'homme. Nul, par conséquent, n'est sûr de la parousie ; et c'est pourquoi nous devons tous veiller sans cesse et nous tenir prêts.

¹ Mc 13, 32-37 ; cfr. Mat. 24, 36-42 ; Lc 21, 34-36.

² Mat. 24, 29.

Ainsi, malgré l'enchaînement des deux prédictions sur la ruine de Jérusalem et la fin du monde, nous obtenons un résultat précis : qu'il n'y a point de rapport nécessaire entre les événements historiques, auxquels devaient participer plusieurs contemporains, et l'instant suprême de l'humanité. Il demeure établi que Jésus a prédit la ruine de Jérusalem en termes clairs pour la génération d'alors ; avec autant de précision Jésus a refusé de fixer pour son avènement une date exacte.

L'Evangile de la parousie ne limite donc point la prescience de Jésus. Sa pensée est, pour ainsi dire, une suite ininterrompue de prédictions, qui toutes tendent à révéler d'une manière unique et frappante son infailibilité absolue.

Nul homme ici-bas ne fut exempt d'erreur. Il est aussi vieux que le monde, le proverbe : « Il est de l'homme de se tromper ». L'histoire de la civilisation de tous les temps repose sur cette évidence. Rien dès lors n'est plus surhumain, ni plus divin que l'infailibilité. Les génies les plus puissants, les sages les plus éclairés ne parviennent eux-mêmes à la pleine lumière et à la pleine vérité qu'à travers les ténèbres et l'erreur.

Rückert l'exprime avec autant de profondeur que de simplicité, lorsqu'il dit : « Ce sont les fous qui demeurent dans l'erreur. Les sages, eux, montent de l'erreur à la vérité. »

Jésus seul ne passe point de l'erreur à la vérité. Il est la vérité. « Je suis la Vérité »¹ : cette unique parole suffit à caractériser toute l'activité de sa pensée. C'est en vain qu'en lui nous cherchions l'erreur. Inutile encore de découvrir en sa vie

¹ Joa. 14, 6.

le moindre effort vers la vérité, vers l'élévation de pensée. Il n'étudie point. Il ne médite point. Il ne se développe nullement. Jamais il n'est pensif. Il n'hésite pas, il ne doute pas, il ne craint jamais de faire fausse route. Nulle part il n'éveille l'impression d'être un savant ou un critique. Ses pensées les plus sublimes jaillissent spontanément, comme la source jaillit des profondeurs de la terre, comme les étoiles apparaissent au firmament.

Car la sagesse de Jésus procède de sa vérité divine et intime, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ¹.

Ses prédictions ne sont qu'une manifestation partielle de sa science divine, dans laquelle les réalités éternelles, aussi bien que les faits temporels, resplendissent, pareils aux étoiles du ciel.

¹ Joa. 4, 14.

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'irréprochable vie de Jésus

Aussi bien que le portrait humain et l'esprit prophétique de Jésus, sa conduite irréprochable détermine sa singulière personnalité. Un homme impeccable n'est pas seulement un miracle, mais un fait unique dans l'histoire des mortels. L'histoire ne connaît point d'homme, ni avant ni après Jésus, auquel elle ose attribuer cette prérogative inouïe.

Les hommes les plus grands et les plus vertueux de l'antiquité classique ne cessent d'exprimer la conviction qu'il n'est point donné à l'homme d'être sans faute. « Serait-il donc possible d'être sans péchés ? » se demande Épictète. A quoi il répond : « Impossible : une seule chose est possible, que tu t'efforces continuellement de ne point pécher. C'est n'être pas mal soucieux de perfection que d'éviter, parmi ces continuels efforts, au moins quelques péchés¹. »

« Nous avons tous péché, les uns plus, les autres moins », note Sénèque, « et non seulement

¹ *Epicteti Dissertationes* IV, 12, 19, ed. Dubner, Parisiis 1878, 218.

nous sommes tombés, mais nous tomberons jusqu'à la fin¹. »

Cratès déclarait « qu'il était impossible de trouver un homme qui n'eût point failli. Il est admis, au contraire, que chaque homme, comme du reste chaque grenade, cache un germe de corruption². »

Philon loue Epicharmus d'avoir proféré cette parole : « Celui-là est le meilleur qui a le moins péché ; car nul n'est innocent, nul irréprochable »³. « Ne point pécher, assure Libanius, est une vertu divine, c'est le propre de Dieu. »⁴

L'idéal de perfection de l'Ancien Testament dominait d'autant celui de l'ère classique, qu'il est inférieur à la perfection chrétienne. On rencontre sans cesse dans l'Ancien Testament la conviction que nul homme ne peut parfaitement atteindre à un idéal si haut. « Il n'est point d'homme qui ne pêche »⁵. « Qui dira : J'ai purifié mon cœur, je suis net de mon péché ? »⁶ « Sept fois le juste tombe »⁷. « Il n'y a pas sur terre d'homme juste qui fasse le bien sans jamais pécher »⁸. « Qui peut rendre pur ce qui a été conçu d'une semence impure ? »⁹ Par ces tour-

¹ Seneca, *De Clementia*, lib. I. 6, 3, ed. Haase, Lipsiae 1862, vol. I, 282.

² Crates ap. Diogen. Laertium : *De clarorum philosophorum vitis*, lib. IV, c. 5, édit. Cobet, Parisiis 1862, 154.

³ *Philonis Quaest. in Genesim* lib. IV, n. 407, § 203, ed. Haase, Opera omnia, t. VII., Lipsiae 1830, 188.

⁴ Libanius, *Epist.* 1554. Ainsi Petronius, *Satyr.* 75, 1.

⁵ III Reg. 8, 46 ; II Chr. 6, 36.

⁶ Prov. 20, 9.

⁷ Prov. 24, 16.

⁸ Eccl. 7, 20 ; Ps. 13, 3.

⁹ Job, 14, 4.

nures et autres semblables, l'Ancien Testament exclut l'impeccabilité de l'homme.

Tel est l'état des choses avant le Christ. L'apôtre saint Paul le caractérise en ces termes : « Nous venons de prouver que tous, Juifs et Grecs, sont sous le péché ¹. » Avant le Christ, on ne connaissait même pas la notion parfaite d'une sainteté absolue, et partout où cette notion commence à poindre, la certitude de son irréalisation l'obscurcit bien vite. Arrive-t-on par conséquent à prouver que Jésus fut un homme exempt de péché, qu'il s'est gardé de toute faute, par ses propres forces, on aura par là même établi qu'il occupe dans l'histoire une place à part, qu'il est un homme extraordinaire, un géant isolé, qui de sa taille domine tous les autres et les dépasse infiniment, et que ce serait une monstrueuse erreur de vouloir apprécier Jésus à la manière des hommes.

La question de l'absence de toute faute en Jésus devient donc la pierre de touche de sa personnalité. Cette question, nous la poserons d'abord aux contemporains qui l'approchaient de plus près. Connaissions-nous leur jugement ? Est-il possible de préciser ce qu'on pensait de lui dans son entourage immédiat, à la lumière des faits ? Savons-nous exactement ce que ses amis et ses ennemis ont déposé sur sa personne ?

Les pharisiens et les scribes, représentants officiels de l'Eglise judaïque, le suivaient en tout lieu, ils épiaient chacune de ses actions, chacune de ses paroles, afin d'y trouver un prétexte de condamner ce Nazaréen odieux.

¹ Rom. 3, 9.

Ils ne reculaient pas devant les moyens les plus ignobles : ruse et finesse, imposture et hypocrisie, provocation du peuple et recours aux autorités, faux témoins et même séduction d'un apôtre. Jésus souffre tout cela avec calme. Il ne se soustrait point à ceux qui l'accusent ni à ceux qui le tentent ; il entre avec eux en conversation ; il peut se réclamer du fait que sa vie et ses discours étaient publics et soumis au jugement de ses mortels ennemis. Jamais il ne parla en secret ; mais toujours en présence du peuple, sur les places publiques, dans les synagogues et dans le temple, accessibles à tout le monde¹.

S'autorisant du caractère public de son activité et de sa prédication, il va jusqu'à provoquer les Juifs : « Qui de vous me convaincra de péché ? »² Personne ne le pouvait, malgré la grande diversité des accusations dressées contre lui.

Nous connaissons les « crimes » qu'on lui impute : cet homme reçoit les pécheurs et les publicains et mange avec eux³. Il blasphème, en remettant les péchés⁴. Il chasse les démons par Béelzébul⁵. Il profane le sabbat, en guérissant les malades le jour du Seigneur⁶ et en permettant à ses disciples, qui avaient faim, de cueillir des épis⁷. Il mange du pain, sans avoir fait auparavant les ablutions rituelles⁸. Il menace de

¹ Joa. 18, 20 s.

² Joa. 8, 46.

³ Mat. 9, 11 ; Mc 2, 16 ; Lc 5, 30.

⁴ Mat. 9, 4-8 ; 2, 6 ss ; Lc 5, 21.

⁵ Mat. 12, 24 ; Mc 3, 22 ; Lc 11, 15.

⁶ Lc 6, 7 ss.

⁷ Mat. 12, 1 ss. ; Mc 2, 23 ss. ; Lc 6, 1 ss.

⁸ Mat. 15, 2. 20 ; Mc 7, 2 ss.

vouloir détruire le temple¹. Il soulève le peuple, en répandant sa doctrine dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem². Il prétend être le Christ, fils de Dieu³.

Tout est là : d'abord le reproche multiple et fondé, il est vrai, qu'on faisait à Jésus, d'être hostile au pharisaïsme frondeur et hypocrite ; puis, le prétexte sciemment et manifestement controuvé, qu'il résistait aux lois de l'Etat et fomentait des intrigues politiques ; enfin l'accusation portée contre ses miracles et contre la conscience qu'il avait de sa messianité et de sa divinité et le témoignage qu'il en donnait.

Impossible de découvrir dans sa vie la moindre tache ! On n'y réussit point même lors de son procès devant le Sanhédrin. « Les Princes des prêtres et tout le Conseil cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus, afin de le faire mourir ; et ils n'en trouvèrent point, quoique plusieurs faux témoins se fussent présentés⁴ ». Vraiment, l'innocence de Jésus dut bien être hors d'atteinte, pour pouvoir ainsi résister à la meute de calomniateurs aussi haineux !

Pilate ordonne un nouvel interrogatoire ; car il guette un prétexte, quelque futile qu'il soit, pour justifier du moins la condamnation, arrêtée déjà, de Jésus. Nouvel échec ! Après une enquête minutieuse et serrée, il est contraint d'avouer : « Je ne trouve rien de criminel en cet homme »⁵. *Claudia Procula*, l'épouse du gouver-

¹ Mat. 26, 61 ; Mc 14, 58.

² Joa. 7, 12 ; Lc 23, 5.

³ Mat. 26, 64 ; Mc 14, 62 ; Lc 22, 70.

⁴ Mat. 26, 59 s. ; Mc 14, 55.

⁵ Lc 23, 4. 14. 15. 22. ; Joa. 19, 4.

neur, conjure son époux de ne point toucher au sang de ce Juste, de peur de s'attirer la vengeance du ciel¹. Le malfaiteur qu'on avait crucifié à ses côtés est si profondément touché de l'innocence de Jésus, qu'il se convertit et s'écrie : « Celui-là n'a rien fait de mal !² »

Tel est le jugement absolu des ennemis de Jésus sur sa vie entière. Tous doivent convenir qu'il n'y avait rien en lui de blâmable, et que l'examen le plus sévère ne révèle pas l'ombre d'une faute. On pourrait ici objecter que les adversaires de Jésus n'étaient pas autorisés à l'approcher comme ses intimes. Leur jugement devait s'arrêter juste devant ses plus importantes, parce que ses plus personnelles déclarations, qui n'étaient accessibles qu'à ses amis ; et c'est uniquement par elles que l'homme découvre son vrai visage intérieur.

A quoi nous dirons que l'objection n'atteint du moins pas celui dont les chefs juifs avaient fait leur instrument, pour trahir Jésus et le livrer à la mort. *Judas Iscariote* avait pu, grâce à de longues et amicales relations, observer son Maître, chaque parole qui tombait de ses lèvres, et percevoir, pour ainsi dire, chaque battement de son cœur. Il aurait eu tout intérêt à justifier sa noire trahison et à calmer sa conscience, en dévoilant quelque défaillance du Seigneur. Comme il a dû se tourmenter, en quête de réminiscences touchant ses premières années d'apostolat, et cela, tout simplement pour découvrir dans la conduite de Jésus, ne serait-ce que l'ombre d'une faute ! Peine perdue ! Pris de remords et de désespoir, il s'écrie : « J'ai péché en livrant

¹ Mat. 27, 19.

² Lc 23, 41.

le sang innocent ! » Alors, ayant jeté les pièces d'argent dans le sanctuaire, il se retira et alla se pendre ¹. Quel poignant témoignage en faveur de l'irréprochable sainteté de Jésus !

Les autres disciples jouissaient auprès du Maître de la même intimité. Ils avaient l'occasion de comparer, jour pour jour, les attaques des pharisiens avec sa vie. Ils furent admis à pénétrer tous les mystères de son auguste personne, dès le premier instant où ils s'attachèrent à ses pas, jusqu'à la dernière Cène, où Jésus épancha, en leur présence, son âme toute brûlante de charité. Il serait ridicule de prétendre qu'ils n'avaient point connu dans sa vraie lumière la vie intérieure et extérieure de Jésus. Il est encore moins admissible qu'ils l'eussent idéalisée. Car ils souffrent persécution, ils meurent même pour la vérité de leurs récits et pour leur conviction. Aussi bien, sont-ils et demeurent-ils les témoins par excellence de la conduite de Jésus, de ses actions, de ses paroles et de ses intentions. Et que nous disent-ils à ce sujet ?

Il serait superflu de vouloir donner à cette question une réponse détaillée. Les apôtres ont en effet cru en Jésus comme au Sauveur et Rédempteur, qui, enrichi de tous les dons du Saint-Esprit, a racheté le monde du péché ; ils le considèrent comme le vrai, l'unique et éternel Fils de Dieu. Il ne pouvait donc être question chez lui de péché ! C'est pourquoi les écrits et les discours des apôtres nous présentent Jésus dans l'éclatante et pure lumière de sa parfaite innocence.

Il est caractéristique que *Pierre, Jacques et*

¹ Mat. 27, 4 s.

Jean, les disciples de la première et dernière heure, qui avaient approché le plus Notre-Seigneur, parlent précisément de sa sainteté avec le plus d'enthousiasme. En présence du peuple et des autorités, ils confessent que Jésus est le « saint Fils de Dieu » ¹, et ils leur reprochent « d'avoir renié le Saint et le Juste » ². Ils convient les fidèles à imiter le sublime exemple de celui « qui n'a point commis de péché, et dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fausseté... qui a lui-même porté nos péchés en son corps sur le bois, afin que morts au péché, nous vivions pour la justice » ³.

Ils annoncent triomphants que la rançon pour nos péchés a été pleinement payée dans le sang et la mort du Très-Saint : « Vous savez que vous avez été affranchis... non par des choses périssables, de l'argent ou de l'or, mais par un sang précieux, celui de l'Agneau sans défaut et sans tache, le sang du Christ... ⁴. Aussi le Christ a souffert une fois la mort pour nos péchés, lui juste, pour des injustes ⁵. »

L'espérance et l'inébranlable confiance qu'au nom de la sainteté immaculée de Jésus ils recevront toujours pardon et miséricorde, les soulève au-dessus de la détresse humaine, au-dessus de notre misérable condition de pécheurs : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste ⁶ qui a paru pour ôter les péchés et qui n'a point de péché » ⁷.

L'Eglise apostolique, qui s'appuyait sur les anciens disciples, pensait comme eux, surtout

¹ Actes 4, 27.

² Actes 3, 14.

³ I Petr. 2, 22. 24.

⁴ I Petr. 1, 18 s.

⁵ I Petr. 3, 18.

⁶ I Joa. 2, 1 ; cfr. I Joa. 2, 29 ; 3, 7.

⁷ I Joa. 3, 5.

saint Paul, son éminent docteur. La sainteté absolue de Jésus est, à leurs yeux, le fondement du sacerdoce du Christ, de toute son œuvre rédemptrice, et en somme, de la religion chrétienne : « Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu »¹. « Car nous n'avons pas un grand-prêtre impuissant à compa-
tir à nos infirmités ; pour nous ressembler, il les a toutes éprouvées, hormis le péché... De là vient aussi qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui, puisqu'il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur². »

Le propre témoignage de Jésus complète et approfondit tout ce qui fut dit jusqu'à présent de son innocence. Le moindre doute s'évanouit, dès que le Sauveur sans reproche garantit lui-même son absolue sainteté.

On ne peut nullement accuser son témoignage d'être une défense de sa propre cause, et lui enlever dès lors sa valeur. Bien au contraire ; vu que nous avons affaire à un homme intègre et éclairé, sa propre déclaration sur sa vie intérieure a manifestement plus de poids que toute autre appréciation venue du dehors.

Oser infirmer le propre témoignage de Jésus sur son innocence personnelle revient à transposer, tel quel, dans le domaine de la moralité, un principe valable seulement pour la jurisprudence ; c'est encore, ainsi que le remarque K. Hase avec justesse, appliquer une hypothèse tirée d'une très fâcheuse expérience de la vie, une hypothèse, dit-il, « qui, entre hommes d'honneur, même dans les rapports ordinaires, équi-

¹ II Cor. 5, 21 ; Rom. 5, 18.

² Hebr. 4, 15 ; 7, 25 s.

vaudrait à une injure, » c'est appliquer une pareille hypothèse « à celui qui s'est nommé roi de la vérité, et dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fausseté¹. »

La véracité de Jésus est, comme nous le verrons plus loin, si héroïque et son humilité si profonde, que nous ne pouvons lui reprocher ni de s'être surestimé, ni de nous avoir induits en erreur. L'homme le plus humble et le plus vrai ne pouvait s'attribuer la plus haute prérogative qui soit, l'innocence absolue, sans en avoir une pleine certitude, supérieure à toute autre certitude.

De subjectif qu'il était, son témoignage devient, par là même, une preuve authentique, objective et contrôlée.

A cette preuve vient se joindre, par ailleurs, un double contrôle, ainsi que nous l'avons vu : le propre témoignage sur son exemption du péché est confirmé par toutes les paroles et tous les actes de sa vie, ainsi que par le témoignage vécu de ses amis et de ses ennemis. D'où il ressort que la propre appréciation de sa moralité se trouve corroborée même, suivant l'adage qui d'ailleurs n'est applicable qu'en jurisprudence : « Toute cause se décide sur la parole de deux ou trois témoins.² »

Il ne reste donc plus qu'à prouver si Jésus s'est *véritablement attribué l'absence totale de péchés*.

Il est fort étonnant, d'abord, que nous ne l'entendions jamais *avouer ses péchés*. Sa vie tout entière est au contraire vouée à la purification

¹ K. Hase, *Theolog. Streitschriften* III, Leipzig 1837, 109 s.

² Mat. 18, 16 ; cfr. Joa. 8, 17 ; Dt 19, 15.

du genre humain. Il poursuit le péché partout, jusque dans les derniers recoins. Il condamne avec une sévérité, jusque là inouïe, même les pensées coupables les plus secrètes. Il estime à tel point l'aveu de ses fautes et la conversion du pécheur, que les anges du ciel en tressaillent d'allégresse ¹.

Sa parfaite sainteté découvre des manquements en chaque homme. Si indulgent que soit son jugement, si charitable que soit toute sa personne, Jésus présuppose néanmoins que tous les hommes sont méchants par nature ² et que nul n'est sans péché ³. De tous il exige la componction du cœur et les œuvres de pénitence ⁴ ; il déclare qu'à tous des dettes immenses seront remises ⁵. Lui seul n'éveille nulle part le moindre soupçon de culpabilité. Jamais il ne s'humilie devant Dieu son Père, pour avoir péché. Pas la moindre trace d'un aveu de ce genre.

Seule l'absence de péchés nous explique dûment cette absence d'aveu. « S'il avait réussi à vivre en parfaite harmonie avec lui-même et avec Dieu, tout en ayant en lui une cause de désaccord ; s'il avait, ainsi que le prouve le sermon sur la montagne, poursuivi les péchés des autres jusque dans les secrets replis de l'âme ; s'il avait même dénoncé la haine sournoise du crime déicide et le désir dissimulé de l'adultère, sans s'être jamais épié lui-même de son regard perçant, sans avoir jamais jugé son propre péché, comme il jugeait celui des autres, alors, pour sûr, il eût cessé d'être, en son for intérieur, le plus bel

¹ Lc 15, 7. 10.

⁴ Mc 1, 15.

² Mat. 7, 11.

⁵ Mat. 18, 24. 25.

³ Joa. 8, 7.

enfant des hommes — Strauss lui-même se voit obligé à l'appeler ainsi ; — il ferait plutôt figure d'être répugnant et contradictoire, qui, après avoir à bon droit flétri le pharisaïsme, s'en serait lui-même rendu coupable en se justifiant et en condamnant les autres¹. »

Jamais on n'entend Jésus *implorer le pardon de ses péchés*. Il apprend aux autres à prier : « Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent »², « remettez-nous nos offenses, car nous remettons nous-mêmes à tous ceux qui nous doivent »³. Lui seul ne prie pas ainsi. C'est pour ses disciples qu'il a composé le « Notre Père », lui-même ne le récite pas. Les disciples le lui avaient expressément demandé : « Seigneur, apprenez-nous à prier »⁴ et Jésus répond tout aussi nettement : « Vous prierez donc ainsi »⁵ ; « lorsque vous priez, dites... »⁶.

Après des déclarations aussi formelles, comment oser prétendre que l'oraison dominicale soit l'expression « de l'humble puissance de sa propre prière » ?⁷ Il s'exclut en particulier de la prière du « Pater » pour la rémission des péchés, en ajoutant : « Car si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi »⁸.

¹ Beyschlag, *Das Leben Jesu* I, 3. édit. Halle a. S. 1893, 194.

² Mat. 6, 12.

³ Lc 11, 4.

⁴ Lc 11, 1.

⁵ Mat. 6, 9.

⁶ Lc 11, 2.

⁷ Deissmann, *Evangelium und Urchristentum*, dans *Beiträge zur Weiterentwicklung der christlichen Religion*, Munich, 1905, 101.

⁸ Mat. 6, 14.

Nulle part dans sa vie de prière, pourtant si riche et si humble, on ne surprend Jésus à demander pardon. Il se jette aux pieds de son Père, en adoration ; il lui rend des actions de grâces et des louanges ; il l'invoque en faveur des apôtres, des malades, de tous les fidèles ; il demande sa propre glorification et supplie le Père céleste de le secourir dans son immense détresse au jardin des Oliviers ; mais nous chercherions vainement parmi ses prières quelque passage qui trahisse, ne fût-ce que légèrement, une demande de rémission de sa propre dette. Cette demande, il n'aurait d'ailleurs manqué de la proférer en croix, où il agonisait.

N'avait-il pas fortement insisté sur les comptes que l'homme devrait rendre à Dieu ? ¹ N'avait-il point affirmé que toute parole inutile ² serait soigneusement pesée, à la balance de Celui qui scrute les reins et les cœurs ?

Mais lui n'a rien à déplorer ; il n'a pas besoin de rémission. Au seuil de l'éternité il n'implore miséricorde que pour les péchés de ses ennemis ³ ; il est parfaitement convaincu de sa béatitude, si convaincu, qu'il promet d'y associer le bon larron, mourant à ses côtés : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis » ⁴.

L'absence de toute contrition est, du reste, un nouvel indice de la conscience irréprochable de Jésus. Nous montrerons ailleurs combien pure et délicate était sa conscience quand il s'agissait d'accomplir la volonté de son Père céleste. Ses pensées, ses paroles, ses actes, sa vie tout entière semblent n'avoir été dirigés par nulle autre pré-

¹ Mc 4, 22 ; Lc 8, 17.

² Mat. 12, 36.

³ Lc 23, 34.

⁴ Lc 23, 43.

occupation que celle d'accomplir, jusqu'au moindre iota et jusqu'au dernier instant, les volontés divines.

Il est d'autant plus surprenant que cette crainte singulière de Dieu n'ait jamais provoqué le moindre signe de contrition, jamais non plus la moindre peur d'avoir pu s'écarter de la volonté du Père, son unique ligne de conduite.

A supposer qu'il se fût glissé, entre lui et son Père, seulement l'ombre d'un péché, son sentiment moral très affiné et son tendre et filial amour de Dieu en auraient fait, inmanquablement, une ombre gigantesque, qui lui eût dérobé la vue du Père. Rien de tout cela. Son âme parfaitement sereine demeure toujours ensoleillée. La vie de Jésus, telle que nous la connaissons, nous fait l'impression d'une vie éternellement unie à celle de Dieu.

Ce que nous en savons garantit l'intégrité totale de ce que nous en ignorons. Si le temps de son activité publique avait été précédé d'une période répréhensible, il en serait resté quelque trace ou quelque désaveu, et le sentiment ultérieur de son union intime avec Dieu en aurait souffert. Plus sa vie ultérieure était parfaite, plus il aurait dû en regretter et déplorer les antécédents.

David Strauss lui-même en convient : « Tous les êtres que la lutte et une brusque évolution ont épurés et grandis, en gardent perpétuellement les cicatrices. Il leur reste pour toujours quelque chose de dur, d'âpre et de sombre ; ce dont on ne trouve en Jésus nulle trace.

« Jésus nous apparaît en lui-même comme une riche et belle nature, qui devait ne se développer

que par ses propres forces, avoir une conscience toujours plus nette d'elle-même, s'affirmer toujours davantage, mais non se corriger pour commencer une vie nouvelle ¹. »

Adolphe Harnack ² est aujourd'hui du même avis : « Qu'on veuille bien nous montrer l'homme qui, à l'âge de trente ans, parlerait ainsi, qui a livré de rudes combats où il a brûlé ce qu'il adorait, et adoré ce qu'il avait brûlé ! Qu'on nous montre l'homme qui, après avoir rompu avec le passé, convie les autres à la pénitence, sans parler jamais de sa propre pénitence ! Cette constatation prouve assez que sa vie n'a pu être traversée de catastrophes intérieures. »

Il n'y a que le libertin ou l'impie ou l'innocent — Jésus — qui soit sans repentir.

Jésus, en effet, contrairement au reste des hommes, *s'attribue expressément l'absolue exemption du péché*. C'est lui qui a proféré ces mots : « Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants... » ³. « Le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs » ⁴. « Si je disais que je ne connais pas le Père, je serais menteur comme vous. Mais je le connais et je garde sa parole » ⁵. Parler ainsi, c'est se mettre en opposition catégorique avec les pécheurs.

Or, Jésus a fait d'autres déclarations plus précises encore. Il affirme qu'il n'y a point en lui d'imposture ⁶ ; que l'accomplissement de la vo-

¹ Strauss, *Leben Jesu für das deutsche Volk*, Leipzig 1864, 208.

² A. Harnack, *Wesen des Christentums* 21 s.

³ Mat. 7, 11.

⁴ Mat. 26, 45.

⁵ Joa. 8, 55.

⁶ Jca. 7, 18.

lonté divine est devenu aussi indispensable à son âme que l'est à la vie du corps la nourriture¹ ; que toujours il ne fait que le bon plaisir de Dieu² ; que Satan, le Prince de ce monde, n'a rien en lui³, — autant de déclarations verbales et réelles, attestant son innocence personnelle.

En définitive, il provoque les pharisiens : « Qui de vous me convaincra de péché ?⁴. Ces mots ne signifient pas seulement que Jésus s'attribue une vie extérieure sans tache. Seule l'absolue exemption de péchés, et dans sa vie intérieure et dans sa vie extérieure, justifiait une question aussi inouïe.

L'homme le plus parfait, oui, précisément lui, sent bien qu'il n'oserait la répéter, sans se rendre coupable de l'hypocrisie la plus inqualifiable et d'un incompréhensible orgueil. La question posée lui vaudrait dès lors une réponse défavorable. Considérée à la lumière de la révélation du Christ, laquelle renforce au suprême degré la loi morale objective et la conscience subjective, cette question prend une singulière valeur, au point que le disciple aimé de Jésus écrit : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous⁵ »

Un discours pareil ne peut véritablement tomber que de lèvres sacrosaintes. Jésus seul pouvait lancer parmi ses ennemis la saisissante provocation : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Et ses ennemis se taisent, et le Prince des apôtres tombant à genoux, s'écrie : « Eloï-

¹ Joa. 4, 34.

² Joa. 8, 29.

³ Joa. 14, 30.

⁴ Joa. 8, 46.

⁵ I Joa. 1, 8.

gnez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur » ¹.

Le cristal le plus pur, mis à côté d'un diamant véritable, perd son lustre ; ainsi à l'homme le meilleur, en regard de Jésus, sa vertu ne paraît plus qu'une imperfection.

Richard Wagner note avec autant de profondeur que de justesse : « On pouvait penser qu'il y avait assez de Martyrs et de Saints. Pourquoi fallait-il que précisément le divin Jésus fût de leur nombre ? En réalité, tous ces saints hommes et ces saintes femmes le devinrent par la grâce de Dieu, par une inspiration, par une expérience, par un revirement intérieur, qui fit de ces pécheurs presque des surhommes, — tandis que nous nous sentons si petits autour d'eux... En Jésus, au contraire, il y eut, dès le commencement, exemption totale de péché, sans la moindre passion, pureté divine de nature, et cependant on n'a pas — comme on pourrait s'y attendre — l'impression d'une chose « intéressante », voire inhumaine ; non, cette très pure divinité est toute faite de très pure humanité, qui par ses souffrances et sa compassion, doit inévitablement émouvoir notre humaine sensibilité, — phénomène unique, incomparable. Tous ont besoin du Sauveur. Il est, lui, le Sauveur ². »

Cela nous mène à d'autres considérations. Nous avons, jusqu'ici, relevé brièvement les *témoignages immédiats de la conscience qu'avait Jésus de sa parfaite exemption du péché*. Là n'est

¹ Lc 5, 8.

² Tiré de Hans v. Wolzogens « *Erinnerungen an Richard Wagner* » chez Gustave Pfannmüller, *Jesus im Urteil der Jahrhunderte*, Leipzig 1908, 428 s.

pas l'essentiel. *L'attestation médiate de son innocence absolue* nous paraît autrement importante. Celle-ci est une conséquence naturelle et dès lors incontestable de *la vocation du Sauveur*. Son action rédemptrice culmine dans la *destruction du péché* : le pardon et la délivrance du péché, le jugement des pécheurs, telle est la triple fin de son ministère. Or, tout cela exclut en lui l'ombre même du péché, comme le jour répugne à la nuit, la lumière aux ténèbres.

Le pardon des péchés. Jésus accorde le pardon des péchés, selon qu'il lui plaît¹. Il revendique explicitement le pouvoir de remettre les péchés et prouve par des miracles qu'il agit ainsi de sa pleine puissance². Il confie même à ses disciples le droit divin de remettre les péchés en son nom³.

Or, cela n'est manifestement point le propre d'un homme coupable lui-même. Nul prophète, avant lui, n'avait osé le faire. Les prophètes ont, tout au plus, prédit le pardon au nom de Jah-weh⁴.

Le pouvoir de remettre les péchés, le judaïsme ne l'attribua pas même au Messie attendu. Les pharisiens contemporains de Jésus n'y songeaient pas davantage. A leurs yeux c'est un pur blasphème qu'un homme prétende remettre les péchés⁵. Jésus, par son silence, confirme cette opinion. Dieu seul peut pardonner les péchés, car lui seul possède la sainteté absolue, lui, qu'offense le péché. En revendiquant ce même pou-

¹ Mat. 9, 2 ss. ; Mc 2, 3 ss. ; Lc 5, 18 ss. ; 7, 47 ss. ; 23, 43 ; Joa. 5, 14 ; 8, 11.

² Mat. 9, 5-7 ; Mc 2, 10-12 ; Lc 5, 24 ss.

³ Joa. 20, 23 ; Mat. 18, 18.

⁴ II Reg. 12, 13.

⁵ Mat. 9, 3 ; Mc 2, 7 ; Lc 5, 21.

voir et en l'exerçant, Jésus se place au-dessus de l'humanité coupable, et confesse qu'il est le Dieu de toute sainteté.

La délivrance du péché. Le pouvoir de remettre les péchés revient du reste au Sauveur, parce qu'il nous délivre du péché. Jésus est venu chercher et sauver ce qui était perdu¹. Le salut consiste dans l'affranchissement d'un état d'éternelle perdition où se trouve l'homme, depuis qu'il a contracté la lourde dette du péché. Mais pour que le salut s'opère, il ne suffit aucunement que Dieu annonce au pécheur la rémission de sa faute et qu'il le pardonne véritablement.

Cette rémission et ce pardon sont liés en outre à l'immolation sanglante de Jésus. Jésus déclare explicitement qu'il « a donné sa vie pour la rançon de la multitude »², et qu'il « a répandu son sang en rémission des péchés »³.

Jésus, donc, a la pleine conviction que sa vie, son sang et sa personnalité ont une telle valeur, qu'en les livrant à la mort, il satisfait entièrement à la majesté de Dieu offensée par le péché. Ce serait folie et blasphème qu'un pécheur, qu'une simple créature s'arrogeât un rôle semblable. L'Agneau sans tache, qui n'a point trempé dans le péché des hommes, est seul capable de purifier l'homme de sa faute. Mais celui-là seul pourra payer la dette totale du genre humain, qui se trouve au-dessus de l'humanité et dont la nature est foncièrement sainte et divine.

Le jugement des pécheurs est le corollaire obligé de l'affranchissement du péché. Nous con-

¹ Lc 19, 10.

² Mat. 20, 28 ; Mc 10, 45.

³ Mat. 26, 28 ; Mc 14, 24 ; Lc 22, 20.

cevons sans peine que Jésus, Sauveur du monde, s'attribue le droit de juger à la fin des temps les vivants et les morts. Il vint, dans l'humilité et le dénûment, sauver le monde ; il reviendra à la fin des siècles, dans la majesté de Dieu, « dans sa gloire et dans celle du Père et des saints Anges » ¹, juger les hommes. Il les jugera tous. Mais lui, personne ne le jugera, pas même le Père. Or, cela serait inexplicable, s'il y avait en lui la moindre souillure.

Les circonstances du jugement qu'il exercera supposent, du reste, une sainteté suprême et divine. Car il n'y présidera pas comme simple représentant de Dieu, mais il jugera en vertu de sa propre et pleine puissance². Jugement et sentence finale lui appartiennent si exclusivement, que le Père céleste n'y participera point : « Car le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils le jugement tout entier, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père » ³.

Sa manière de procéder sera toute divine, elle aussi. Jésus scrutera de son regard pénétrant chacune de nos actions, puis il rendra son jugement ⁴ ; il n'examinera pas seulement les œuvres extérieures, mais il tiendra compte encore des pensées et des sentiments les plus intimes, connus de Dieu seul ⁵ ; enfin, de son propre mouvement, il répartira à chacun, selon ses mérites

¹ Lc 9, 26 ; Mat. 13, 41 ; 16, 27 ; 24, 31 ; 25, 31 ; Mc 13, 27.

² Mat. 7, 23 ; 10, 32 ; 16, 27 ; 24, 30 s. ; 25, 34 ss. ; 26, 64 ; Mc 8, 38 ; 13, 26 ss. ; 14, 62 ; Lc 9, 26 ; 12, 8 s. ; 21, 27 ; 22, 69.

³ Joa. 5, 22.

⁴ Mat. 10, 26 ; Mc 4, 22 ; Lc 8, 17.

⁵ Mat. 7, 21-23 ; 12, 36, Lc 13, 25 ss.

ou sa faute, la vie éternelle ou le châtement éternel¹.

En Jésus, c'est l'impeccabilité de Dieu qui a vécu et s'est manifestée parmi nous. Tel est le résultat de l'enquête menée jusqu'ici. Parmi tous les hommes pécheurs, il se révèle être le seul qui soit exempt de péché. L'immaculée blancheur de la Très Sainte Vierge Marie, au sens du dogme catholique, ne fait point exception ; car elle repose uniquement sur l'innocence absolue de Jésus et se consomme en elle. Nous irons plus loin même. L'innocence de Jésus est si parfaite, que nul homme ne pourrait y atteindre, quelque favorisé qu'il soit. Son exemption de péché doit être qualifiée de « propriété personnelle, qui, de sa nature, ne peut ni s'aliéner ni s'acquérir, mais est nécessairement une possession éternelle, et désigne, dès lors, un être divin². »

Tel est le fait historique. Les critiques les plus sévères ne pourront pas l'évincer. Tout effort entrepris pour l'ébranler, se heurtera infailliblement aux déclarations évidentes et solidement établies, par lesquelles Jésus atteste que sa personnalité est parfaitement intègre, et qu'il en a donné le témoignage par une conduite irréprochable, devant Dieu et devant les hommes.

Et si, par un aveuglement sacrilège et par un inconcevable orgueil, Jésus avait voulu s'arroger une telle sainteté, on l'aurait pris, sans autre, pour l'homme le plus dépourvu de perfection et de sainteté.

¹ Mat. 7, 23 ; 16, 27 ; 25, 32-46 ; 26, 64 ; Mc 14, 62 ; Lc 13, 27.

² Steinbeck, *Das göttliche Selbstbewusstsein Jesu*, Leipzig 1908, 24.

Mais l'histoire proteste hautement contre cette dernière hypothèse, tandis que la logique et la psychologie s'inscrivent en faux contre la première ; au-dessus de l'une et de l'autre plane la sainteté de Jésus.

TROISIÈME DIVISION

LA SAINTETÉ DE JÉSUS

Pour mettre l'éminente personnalité de Jésus en pleine lumière, nous allons examiner de plus près sa sainteté. Nous considérerons d'abord les prérogatives qui touchent davantage la *vie intime de Jésus*, et qui, pour cette raison, furent appelées ses vertus « personnelles entre toutes » ; puis les perfections qui caractérisent la *conversation de Jésus parmi les hommes* ; enfin, les qualités sublimes dans lesquelles se manifestent les *rapports de Jésus avec son Père*.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

La vie intime de Jésus

Si nous pénétrons dans les riches et intimes profondeurs du caractère de Jésus, nous y verrons briller d'un éclat spécial les vertus de *véracité*, de *force* et d'*humilité*.

1. La *véracité* de Jésus est le trait le plus saillant, peut-être aussi le plus frappant de son portrait moral. Notre-Seigneur désigne lui-même la véracité comme l'une de ses propriétés essentielles. « Je suis la Vérité » ¹, affirme-t-il. Ses amis intimes sont pénétrés de l'inépuisable richesse, mais aussi de l'incorruptible amour de la vérité, qui rayonnent sur sa vie et ses œuvres et sur toute sa personne.

« Le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père, tout plein de grâce et de vérité » ². « La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ » ³. « Dans sa bouche il ne s'est point trouvé de fausseté » ⁴.

¹ Joa. 14, 6.

² Joa. 1, 14.

³ Joa. 1, 17.

⁴ I Petr. 2, 22.

Telle est l'enthousiaste proclamation de ses disciples reconnaissants.

Ses ennemis, à leur tour, sont forcés de lui décerner cet éloge : « Maître, nous savons que vous êtes véridique, et n'avez souci de personne ; car vous ne considérez point l'extérieur des hommes, mais vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité » ¹.

Ces déclarations mettent en un *juste et saisissant relief la prédication de Jésus*. Chaque parole et chaque œuvre, son attitude en général et son message de joie, tout n'est qu'un splendide rayonnement de véracité. Véracité jusque dans les moindres circonstances, jusqu'aux dernières limites ². Véracité sans intrigue et sans feinte, sans ruse et sans artifice : « Que votre discours soit : Oui, oui, non, non » ³. Véracité envers tout le monde, véracité incorruptible ⁴. Véracité à tout prix, nonobstant les récriminations des rabbins et des casuistes professionnels, nonobstant le grand scandale de la Synagogue entière ⁵ ; véracité, au risque même d'être abandonné de ses meilleurs disciples, et de voir toute son œuvre apparemment s'écrouler ⁶. Véracité d'une inflexible sévérité, sous la menace du feu et du sang.

Jamais Jésus ne déploie autant de fermeté et de ténacité que lorsqu'il fustige l'hypocrisie, le mensonge, la feinte, sous toutes leurs formes et dans leurs pires conséquences. Qu'il suffise de

¹ Mc 12, 14 ; Mat. 22, 16 ; Lc 20, 21.

² Mat. 23, 25 ; Lc 13, 15.

³ Mat. 5, 27.

⁴ Mat. 22, 16-21 ; Lc 13, 32.

⁵ Mat. 7, 3 ; 9, 10 ; 15, 2 ss. ; Lc 7, 39 ; 13, 10 ss. ; 14, 3 ss. ; 15, 2 ; 19, 7.

⁶ Joa. 6. 66 s.

penser aux violents réquisitoires prononcés contre les pharisiens, ces fervents typiques des formes extérieures, de la tartufferie et des censures méticuleuses !

Le divin Ami de la Vérité ne peut contenir son indignation. Leurs menées déloyales lui arrachent de virulentes imprécations : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! Malheur à vous, insensés et aveugles ! Malheur à vous, guides aveugles ! Malheur à vous, qui au dehors paraissez justes aux hommes, mais au dedans êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité ! Malheur à vous, serpents, race de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés à la géhenne ? » ¹

Aussi bien, cette véracité tranchante lui vaut *la haine des grands et la persécution des foules*. C'est à elle qu'il en appelle, à l'instant même où ils ramassent des pierres pour le punir de sa courageuse franchise : « Vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu... Parce que je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas » ².

La véracité est en outre la condition indispensable pour être admis à le suivre : « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres » ³.

La véracité : voilà le *testament de Jésus aux siens* qu'il laisse dans le monde, testament inouï et que personne n'avait encore fait. « Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur... Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous guidera dans toute la vérité » ⁴.

¹ Mat. 23, 1-33 ; Lc 13, 15.

³ Joa. 8, 31 s.

² Joa. 8, 40. 45.

⁴ Joa. 14, 16 s. ; 16, 13.

Dans sa dernière prière, sa prière sacerdotale, Jésus ne fait autre chose que demander, d'une manière instante et touchante à la fois, la vérité pour ses disciples et ses fidèles : « Père, sanctifiez-les dans la vérité : votre parole est la vérité » ¹.

En présence de son juge, à la vue de l'éternité, il résume à nouveau le but et l'œuvre de sa vie dans les termes que voici : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix » ². Et tandis que Pilate lui pose la cynique question : « Qu'est-ce que la vérité ? » ³, *Jésus se laisse condamner à mort, pour ne point trahir la vérité*. Il offre son sang et sa vie et meurt martyr de la vérité.

L'histoire ne connaît pas d'autre figure qui ait été, comme celle de Jésus, si passionnément éprise de la vérité ; elle n'en connaît point non plus, qui ait détesté plus que lui la fausseté perfide. C'est à son amour passionné du droit et de la vérité qu'on reconnaîtra le prophète et l'homme de Dieu ; tous deux s'indignent contre la duplicité et l'hypocrisie, le mensonge et la fourberie, l'injustice et la tyrannie. Nul pourtant n'est, dans son être, dans sa vie et dans sa mort, aussi héroïquement véridique que Jésus, le prophète de Nazareth, qui s'identifie tout court et sans contestation avec la vérité elle-même : « Je suis la Vérité ».

2. *La force d'âme de Jésus*. Sa lumineuse passion de la vérité éclaire de nouveaux horizons : elle désigne à notre attention une autre propriété

¹ Joa. 17, 17.

² Joa. 18, 37.

³ Joa. 18, 38.

non moins caractéristique de Jésus : sa fermeté, sa vaillance, sa joie dans le sacrifice, sa prodigieuse énergie allant jusqu'à l'héroïsme, en un mot, *sa force d'âme*.

Depuis que l'indifférentisme court le monde, on s'est donné toute la peine imaginable pour enlever au caractère de Jésus ses traits énergiques et forts. De *Tiedge*, le poète de « L'allée des soupirs », et *Voss*, le plus intolérant prêcheur de l'universelle tolérance, jusqu'aux Congrès religieux de Chicago et de Berlin, le portrait de Jésus devint de plus en plus une pâle silhouette, une image incohérente, mièvre, peu virile, anémique et tellement estompée, qu'on en aurait pu faire le schibboleth d'une religion larmoyante.

Tous les écrivains sacrés des origines chrétiennes désavouent ce travestissement. Ils voient en Jésus la personnification de la force, de l'autorité, de la puissance et du courage. Matthieu note : « La multitude voyant ce prodige fut saisie de crainte, et rendit gloire à Dieu, qui avait donné une telle puissance aux hommes » ¹. Marc atteste : « Il les enseignait comme ayant autorité » ². « Sa doctrine les frappait d'étonnement, parce qu'il parlait avec autorité » ³, écrit saint Luc. « Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » ⁴, clame Jean, dans la joie. « C'était un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tous les peuples » ⁵, déclarent les disciples d'Emmaüs. « Ce Jésus de Nazareth, Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et de force » ⁶, ajoutent les Actes des Apô-

¹ Mat. 9, 8.

² Mc 1, 22. ; Mat. 7, 29.

³ Lc 4, 32.

⁴ Joa. 1, 12.

⁵ Lc 24, 19.

⁶ Actes 10, 38.

tres. Saint Paul, lui, prêche « le Christ comme puissance de Dieu et sagesse de Dieu »¹, tandis que Pierre assure : « Nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en témoins oculaires de sa majesté »².

Ses exhortations aux disciples reflètent nettement cette même personnalité énergique, généreuse et forte. On conçoit, dès lors, qu'il ait pu réunir autour de lui un groupe d'hommes vaillants et résolus, qu'il ait donné à Simon le nom de Pierre (rocher), tandis qu'il aimait à nommer Jacques et Jean les fils du tonnerre. Ils seront des héros, des soldats fougueux, lancés à la conquête du royaume de Dieu³.

Il n'exige point d'eux la demi-mesure, ni la médiocrité, mais l'héroïsme absolu : « Laisse les morts ensevelir leurs morts ; pour toi, suis-moi et va annoncer le royaume de Dieu »⁴. « Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, puis viens, et suis-moi »⁵. « Si quelqu'un vient à moi et ne hait son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut pas être mon disciple. Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple »⁶. « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au

¹ I Cor. 1, 24.

² II Petr. 1, 16.

³ Mat. 11, 12 ; Lc 13, 24 ; 16, 16.

⁴ Mat. 8, 22 ; Lc 9, 60.

⁵ Mc 10, 21 ; Mat. 19, 21 ; Lc 18, 22.

⁶ Mat. 10, 37 s. ; Lc 14, 26 s. 33.

royaume de Dieu » ¹. « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je suis venu apporter non la paix, mais le glaive » ².

Le glaive, la lutte, la guerre à Satan, au monde et à soi-même, pour Dieu et son royaume, telle est la devise du Christ. D'où l'hymne triomphal, que seuls comprennent les cœurs héroïques : « Heureux ceux qui souffrent persécution !... Heureux êtes-vous, lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi !... Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux ! » ³

La vie de Jésus n'est que le développement magnifique et la réalisation fidèle de cet héroïque programme. Son propre témoignage messianique et divin provoqua une violente et continue opposition de la part de son entourage. La simple annonce du royaume de Dieu, tel qu'il l'inaugure, à l'encontre des espérances terrestres, politiques et nationales, constituait, à elle seule, une entreprise extrêmement hasardée et apparemment impossible.

Mais surtout, il faut le voir à l'œuvre, le voir conquérir ce royaume qu'il vient à peine d'annoncer ! Il est lui-même l'un de ces « héros », des premiers et des plus valeureux, qui « depuis les jours de Jean-Baptiste, emportent de force » le royaume des cieux ⁴. Il est le marchand de perles et l'homme au trésor, qui vend tout ce qu'il a, pour acquérir la perle et le trésor du royaume des cieux ⁵.

¹ Lc 9, 62.

⁴ Mat. 11, 12.

² Mat. 10, 34 ; Lc 12, 51.

⁵ Mat. 13, 44 ss.

³ Mat. 5, 10-12 ; Lc 6, 22 s.

Depuis la première heure de son activité publique jusqu'aux premiers symptômes de la crise finale, sa prière, sa pensée, sa prédication et son œuvre ne sont, en vérité, qu'un gigantesque combat, que la lutte ininterrompue d'un géant pour le royaume de Dieu. Cela seul nous explique comment, en l'espace restreint de trois ans au plus, il parvint à réaliser une œuvre immense dans sa nature et atteignant, dans ses conséquences, le monde entier.

Jésus eut une fin tragique ; mais le drame de *sa Passion* et de *sa mort* fut aussi héroïque que l'avait été le cours de sa vie. Le héros s'affirme dans la souffrance ; et la mort est pour l'endurance et la force d'âme la meilleure pierre de touche.

L'histoire a connu des hommes qui sont restés impassibles dans la douleur et dans la mort, qui même ont accueilli l'une et l'autre avec une secrète volupté : des exaltés, des fanatiques, des déments. La philosophie en sait d'autres, qui mettaient toute leur vertu à se rendre insensibles en face de la souffrance et à convoiter froidement la mort : des égoïstes stoïques, des pessimistes dénaturés, d'arrogants idolâtres de soi-même.

Jésus-Christ souffre tout autrement. Il n'est pas impassible dans la douleur. Il ne joue pas avec elle. Il boit toutes les amertumes au calice de la Passion, avant même d'en subir les horreurs¹.

Les indicibles tourments des derniers jours et le baptême de sang de la crucifixion obsèdent sa pensée, et l'ébranlent au plus profond de son être.

¹ Mat. 10, 39 ; Joa. 18, 11.

Même durant les heures de joie et de fête, ils jettent comme une ombre de tristesse sur l'unction de ses paroles et de ses sentiments. La transfiguration au Thabor et la confession de Pierre à Césarée, s'achèvent sur la sombre perspective, « qu'il doit aller à Jérusalem pour y souffrir beaucoup de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des prêtres et pour y mourir » ¹.

Lorsque, enfin, l'heure marquée par le Père arrive, sa nature humaine frémit : une indicible tristesse l'envahit au jardin des Oliviers ; son âme est mortellement affligée ; il tremble, étreint par l'angoisse, et tombe en agonie, et le sang saint de tout son corps ².

L'une de ses dernières paroles en croix, ce fut le déchirant cri de détresse d'un homme qui se meurt dans les plus atroces tourments du corps et de l'âme : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? ³ » Voilà qui est très humain !

Et pourtant il n'y a pas eu dans sa vie ni dans sa mort un seul instant, où il n'ait courageusement envisagé la douleur, où il ne se soit paisiblement et amoureusement soumis aux ordres du Père céleste.

A Judas, le traître qui le livre aux bourreaux, il offre le baiser d'amitié avec une amicale parole ⁴ ; et Pierre, qui voudrait, dans un élan d'affection, soustraire Jésus à la sombre perspective de la croix, reçoit la sévère réprimande : « Arrière ! Satan : car tes sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes » ⁵.

¹ Mat. 16, 21 ; Mc 8, 31 s.

² Mat. 26, 37 s. ; Mc 14, 33 s. ; Lc 22, 43 s.

³ Mat. 27, 46 ; Mc 15, 34.

⁴ Mat. 26, 49 s.

⁵ Mc 8, 33.

Jésus appelle ardemment l'heure où il s'immolera pour l'amour de son Père : « Je dois encore être baptisé d'un baptême, et quelle angoisse en moi jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » ¹

Or, la voici qui s'approche, cette heure bénie. En face de l'imminente torture, ses forces menacent de l'abandonner. Prosterné devant Dieu, il lutte, et dans une ardente prière il retrempe son âme. Il la sent prête, maintenant, à tous les héroïsmes : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! Cependant, non pas comme je veux, mais comme vous voulez » ².

Puis il s'engage comme un héros sur le chemin du Calvaire. Il boit jusqu'à la lie la coupe sacrée du martyre. Ces tourments du corps et de l'âme, il les endure jusqu'à la fin, dans un humble et filial et saint amour du Père. Pris d'une immense pitié envers ses bourreaux, il résiste jusqu'au bout, jusqu'à cette parole éternellement mémorable : « Tout est consommé ! Père, je remets mon esprit entre vos mains » ³. Cela, c'est plus qu'humain, — c'est divin !

Qu'ils font piètre figure à côté de Jésus, tous ces hommes qu'on s'est plu souvent à comparer à « l'homme de douleur » de Nazareth, — ces Bouddha, ces Laocoon, ces Socrate !

Il manque précisément à *Bouddha* ce qui faisait l'incomparable grandeur du Sauveur : la force de volonté et la résistance. Bouddha se macère et se mortifie par pur dégoût de la vie, par désespoir et lâcheté. Dans son nirvâna, où il s'imagine rentrer dans le néant, « il ne reçoit

¹ Lc 12, 50.

² Mat. 26, 39. 42 ; Mc 14, 36 ; Lc 22, 42.

³ Lc 23, 46 ; Joa. 19, 30.

qu'un des multiples opiate religieux-philosophiques contre le pessimisme¹. »

Le Christ, au contraire, prêche, ainsi que le reconnaît Schopenhauer lui-même, l'affirmation suprême de la volonté, et ne voit dans la souffrance et la mort, qu'un passage à l'éternelle et véritable vie.

Laocoon, le modèle classique de l'homme qui jouit, qui souffre et qui meurt, succombe, victime de l'inexorable destin. Il lutte désespérément contre la douleur et, selon le récit de Virgile, pousse des hurlements horribles, comme un taureau réchappé de la boucherie².

Le Christ, lui, accepte librement la souffrance³ et « comme une brebis il a été mené à la boucherie et n'a pas ouvert la bouche »⁴.

Socrate aurait pu, par une fuite peu honorable, se soustraire à la cigüe. Il la boit cependant avec une étonnante tranquillité, avec un sang-froid prodigieux et termine une vie pleine de noblesse par une mort digne et courageuse. Néanmoins, on cherchera vainement chez lui l'édifiant spectacle de souffrances héroïquement supportées. Rien chez lui de ce sentiment filial de la présence et de l'amour de Dieu, de cette soumission à la très sainte volonté de Dieu, que nous admirons en l'agonie du Sauveur. Au lieu de prier pour ses ennemis, comme l'a fait Jésus, Socrate se moque d'eux et ordonne à son élève Criton d'immoler un coq au dieu de la médecine⁵.

¹ W. Ph. Englert, *Christus und Buddha in ihrem himmlischen Vorleben*, Vienne 1898, 120.

² Virgil. *Aeneis* II, 222.

³ Joa. 17, 19.

⁴ Actes 8, 32.

⁵ « A Asclépios, ô Criton, nous sommes redevables d'un coq ».

Rousseau lui-même s'indigne qu'on ait osé établir un parallèle entre la mort de Socrate et celle de Jésus : « Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste... La mort de Socrate, philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre... Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ¹. »

3. *L'humilité de Jésus*. L'humilité de Jésus confirme cette impression. Force suprême, unie à une très profonde humilité. Schiller (« Les Johannites ») voit dans la conciliation de cette antinomie une marque très caractéristique du christianisme :

« Religion de la Croix, qui sus tresser en une
[même couronne
» Les palmes de la force et de l'humilité ».

C'est de Jésus qu'elle tient ce secret. Jésus fut le premier qui allia la grandeur et la bassesse, la force et l'humilité. Il n'abattit point la force par l'humilité, ni l'humilité par la force.

Phaedo 66, *Platonis Opera* I, rec. Hirschigius, Parisiis 1856, 93.
— C'était l'usage, après avoir obtenu la guérison, d'immoler un coq à Asclépios.

¹ Rousseau, *Emile*, *Œuvres* II, Paris 1905, 280.

Frédéric Nietzsche, le prophète de la morale des maîtres, méprise l'humilité du Christ et du christianisme, parce qu'elle équivaut à la négation de la grandeur. Elle est à ses yeux « la révolte de ce qui rampe contre ce qui est élevé : l'évangile des faibles rend vil et méprisable »¹.

La vie de Jésus n'est-elle point une vibrante réfutation de ces théories blasphématoires ? Jésus conserve sans cesse et affirme imperturbablement la conscience de sa dignité messianique et de sa nature divine. De là sa riche personnalité, faite d'une grande noblesse de sentiment, d'une activité extrêmement féconde, et d'admirable résignation dans la souffrance. Quoi de plus auguste, de plus sublime, de plus puissant, que la vie et la personne de Notre-Seigneur !

Or, Jésus, planant dans ces vertigineuses hauteurs, témoigne néanmoins d'une telle condescendance envers les autres, d'un si profond et volontaire abaissement, qu'on pourrait le croire de la plus humble condition.

Jamais cela n'eût paru possible aux anciens peuples civilisés. Ils connaissaient pourtant, dans les hautes sphères de la société, des hommes puissants et distingués ; ils en connaissaient d'autres, des êtres d'abjection, des serviteurs et des esclaves, qui rampaient à leurs pieds. Mais un accommodement entre les hautes et les basses classes de la société, une alliance entre la dignité personnelle consciente d'elle-même et la condescendance envers les humbles, eût été pour eux un non-sens. L'abîme qui les séparait était si large que les langues classiques n'avaient même pas de mot pour désigner cette humble attitude.

¹ *Der Antichrist*, n. 43., Friedrich Nietzsches Werke Bd. X, Leipzig 1906, 415.

On aura beau traduire les expressions *ταπεινός* et *humilis* par « humble », elles signifient en réalité tout autre chose. Elles gardèrent dans l'idiome des Grecs et des Romains une saveur plutôt amère, un relent de bassesse, d'abjection, de mépris.

Sous l'influence du christianisme, enfin, ces mots changèrent de signification. Depuis, le pauvre, le déshérité, « l'humble », ont gagné de n'être plus un objet de mépris pour les gens de qualité.

C'était mieux déjà dans le judaïsme de l'Ancien Testament.

L'Ancien Testament n'avait pas seulement magnifié l'alliance de la distinction et de la puissance avec la bassesse et l'humilité, mais l'avait même, en partie, réalisée en quelques-uns de ses plus dignes représentants.

Toutefois la théologie pharisaïque contemporaine de Jésus n'y songeait déjà plus. La Mischna en est témoin. Encore que l'humilité soit fort recommandée dans un traité de la Mischna intitulé : « Sentences de nos Pères », on n'y affirme pas moins que la caste savante des rabbins avait le droit de jeter sur le commun du peuple un regard dédaigneux¹.

Hillel lui-même prononça cette parole hautaine : « L'ignorant ne craint pas le péché, et le laïc manque de piété »². Plus surprenante encore est, dans les Évangiles, l'attitude superbe, la ridicule vanité et le faux respect des scribes et des pharisiens.

¹ Fiebig, *Pirque aboth. Der Mischnatraktat « Sprüche der Väter »*, Leipzig 1906, 7, 43.

² Hillel, dans : *Aboth.*, 2, 5.

Jésus-Christ, lui, dès le premier instant de son existence terrestre jusqu'à sa mort en croix, n'a point cessé d'abattre les cloisons et l'esprit de caste. D'ailleurs, il fut en personne un modèle accompli de parfaite condescendance et de renoncement.

Fr. Nietzsche lui en fait un grief et inscrit sur la bannière de l'Antéchrist la devise fort caractéristique : « Premier point de vue : Gardez vos distances !¹ »

Par humilité, Jésus entre en ce monde comme un enfant trouvé. Rejeté par les hommes, il naît dans une étable et emprunte en quelque sorte aux animaux un lopin de terre pour pouvoir y poser le pied². Non encore satisfait, il se laisse persécuter par Hérode, qui l'oblige à fuir en Egypte, avec Marie et Joseph³. Rentrée au pays, la Sainte Famille s'établit en un coin perdu⁴ de la dernière province de Palestine⁵. Plus tard, Jésus gagne sa vie comme ouvrier⁶, et l'on n'aura jamais pour ce fils du charpentier de Nazareth qu'un regard contempteur, qu'un méprisant sourire⁷.

Même durant les années de son *ministère public*, il vit tellement détaché des choses de la terre, qu'il avoue un jour : « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête »⁸.

¹ Nietzsche, *Der Antichrist*, n. 43, loc. cit. 415 ; *Der Wille zur Macht* n. 866 et 891, loc. cit. 115. 131.

² Lc 2, 7.

³ Mat 2, 13-18.

⁴ Joa. 1, 46.

⁵ Mat. 2, 19-23.

⁶ Mc 6, 3.

⁷ Mat. 13, 55 ; Lc 3, 23 ; 4, 22 ; Joa. 6, 42

⁸ Mat 8, 20.

Humble est *sa doctrine*. Loin d'imiter le style redondant, l'épluchage de mots et l'attitude sectaire des scribes et des pharisiens, Jésus revêt ses hautes pensées d'une forme très simple et à la portée du peuple. Son parler est si plein de grâce, si dénué de prétention, que les ignorants eux-mêmes et les enfants peuvent le comprendre et saisir le sens de ses paraboles.

Humble aussi sa *puissance miraculeuse*. Ses prodiges s'accomplissent sans vanité professionnelle et sans ostentation. Que par sa vertu les aveugles voient, les paralytiques marchent et les sourds entendent, qu'il ressuscite les morts ou qu'il dompte les éléments de la nature, tout paraît si simple, si dépourvu d'ambition, qu'on croirait avoir affaire aux choses les plus ordinaires du monde.

Et tout ne vise qu'à l'honneur du Père céleste et au témoignage de sa propre mission divine. Aussi souvent qu'une vaine exhibition ou que la curiosité voudraient le presser d'agir, il écarte avec indignation les quémandeurs de miracles¹, et, quand on le glorifie à cause de ses œuvres miraculeuses et qu'on veut le créer roi et messie politique, il s'enfuit vers les montagnes solitaires et rend gloire à Dieu, en une prière ardente².

L'humilité jalonne sa route et pénètre *sa pensée tout entière*. Jamais on n'a surpris sur ses lèvres une parole d'orgueil. Jamais la flatterie n'obtint chez lui de crédit. Il rejette les titres qu'on veut lui donner par pure vanité ou par encensement³.

¹ Mat. 12, 39 ; 16, 4 ; Mc 8, 12 ; Lc 11, 29 ; 23, 8 s.

² Joa. 6, 15.

³ Mat. 23, 7 ; Mc 10, 18.

Il prend pour disciples de pauvres pêcheurs. Parmi les publicains et les pécheurs, parmi les déshérités de la société juive, il se choisit ses amis et intimes¹, sans se soucier du grief qu'on lui fait de contrevenir au privilège de la caste savante, à laquelle, pourtant, il semble appartenir².

Il engage ses disciples à ne point briguer les honneurs, à fuir la « passion des distances » : « Il n'en sera pas ainsi parmi vous ; mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur ; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il se fasse votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rançon de la multitude »³. Aussi bien, Notre-Seigneur, au soir de sa Passion, lave les pieds de ses disciples — œuvre d'esclave — et peut, dès lors, dire en toute vérité : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert »⁴.

Mais c'est dans sa *Passion* et dans sa *mort* que son humilité a été surtout profonde. Souffrir en silence toute espèce d'injure et d'iniquité, accepter librement d'ineffables tortures et la mort la plus ignominieuse qui soit, n'est-ce point là le signe d'une incomparable humilité, l'indice de la perfection morale ?

Platon déjà y voyait l'épreuve décisive de l'homme idéal. Pour lui, le juste idéal est « un homme droit et généreux, qui ne veut point paraître bon, mais qui veut l'être. D'abord on lui

¹ Mat. II, 19.

² Mc 2, 16.

³ Mat. 20, 26-28 ; 23, 11 ; Mc 9, 35 ; 10, 43-45.

⁴ Lc 22, 27.

ôtera la bonne opinion qu'il a de lui-même ; car si on le tient honnête homme, il en recevra des honneurs et des présents, et l'on doutera ainsi s'il faut attribuer sa justice à l'amour de la vertu ou à la convoitise des honneurs et des présents. C'est pourquoi il sera dépossédé de tout, hormis de la justice... Et tandis qu'il n'aura jamais commis d'iniquité, il faudra que les hommes le tiennent néanmoins coupable ; mais ni cette calomnie, ni les mauvais traitements qui s'ensuivront, ne devront l'exaspérer. Il conservera plutôt jusqu'à sa mort l'égalité d'humeur et, sa vie durant, il passera pour un homme injuste, — malgré sa justice... Finalement, il se laissera flageller, torturer, jeter aux fers, arracher les yeux, et quand il aura supporté tous ces tourments, on le crucifiera ou bien on le taillera en pièces¹. » Il ne méritera d'être un juste parfait, que lorsqu'il aura courageusement subi ces épreuves.

Qui ne songe à Jésus-Christ, en lisant cette description du Juste de Platon ? Or, tandis que le « divin » philosophe de l'Antiquité ne rêve qu'à une justice idéale et imaginaire, sans croire qu'elle pourrait un jour devenir réalité, Jésus la réalise pleinement, et la surpasse de beaucoup.

Il est conscient des vertus et des perfections sublimes qu'il possède, mais il se laisse charger de fers, comme un infâme malfaiteur, il permet qu'on lui impute les crimes les plus graves et qu'on le condamne au supplice de la croix.

Il est absolument convaincu de sa vocation messianique et de sa nature divine, et il permet que des êtres inhumains lui infligent le châtiment

¹ D. Platonis *De rebus publicis sive de justo* lib. II. ed. Joannes Sozomenus, Venetiis 1626, 44.

de la flagellation réservé aux esclaves, qu'on lui crache au visage, qu'on lui jette un manteau dérisoire et lui tresse une couronne d'épines !

Il pourrait appeler douze légions d'anges¹, aussi facilement qu'il avait, d'une seule parole, terrassé ses ennemis et s'était justifié, mais il se tait² et refuse tout secours !

Il est maître de la vie, il a souvent opéré d'éclatants miracles sur les vivants et sur les morts, et il se laisse à présent conduire à la boucherie comme un agneau, écraser comme un ver, clouer au gibet avec les bandits des grands chemins, puis il expire en d'indicibles souffrances...

Quoi de plus vrai, dès lors, et de plus poignant que le portrait caractéristique que Jésus traça de lui-même : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur !³ »

La doctrine, la vie et la mort de Jésus sont un magnifique haut-relief de cette très profonde humilité et de cette incomparable douceur.

¹ Mat. 26, 53.

² Mat. 26, 63 ; Mc 14, 61.

³ Mat. 11, 29.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Jésus parmi les hommes

Tandis que la vie intime de Jésus est marquée du triple sceau de la véracité, de la force et de l'humilité, ses relations avec les hommes, ses frères, sont empreintes de douceur, de miséricorde et de charité.

1. *La douceur de Jésus.* La douceur n'est qu'humilité dans les rapports avec le prochain. Elle ne réside point dans la faiblesse, ni dans l'absence de principes, ni dans la souplesse accommodante à l'égard des vues et des vœux du prochain, pas plus que l'humilité ne consiste dans le désaveu de la grandeur et de la force personnelle.

Être doux, c'est tempérer la colère, la haine et l'esprit de vengeance. La douceur, c'est le calme de l'âme exempte de passion, de l'âme qui se domine en face de ceux qui l'ont offensée. Elle n'est donc pas simplement la tranquillité de l'esprit, l'absence de passion ou de sentiment.

La paix d'un caractère doux est enracinée dans la charité active, elle a pour limites le devoir personnel et pour but la gloire de Dieu. Si l'un de ces trois éléments est en cause, la plus tendre dou-

ceur devra s'allier au zèle ardent ou à la flamme d'une sainte indignation.

Moïse frémit d'une sainte colère à la vue du peuple entêté, idolâtre, et pourtant il était « l'homme le plus doux que la terre eût porté » ¹.

De même Jésus. Son Évangile et toute sa personne exhalent une *paix*, un *calme*, une *patience*, un *esprit de conciliation infinis*. Ce n'est point la douceur d'une vie solitaire, coulée à l'abri du monde et ignorant les écueils de l'impatience. Jésus « a habité parmi nous » ².

Il a vécu au cœur du monde, parmi l'agitation des hommes ; il n'y eut point dans le pays d'homme plus notoire, il n'y en avait pas un que les foules « pressaient », « assaillaient », « assiégeaient » ³ autant que Jésus de Nazareth.

Jésus, toutefois, garde son calme et son inaltérable douceur. Les disciples, fatigués de la route et du poids de la journée, voudraient renvoyer les femmes avec leurs enfants, de peur qu'elles n'épuisent le Maître. Mais il leur fait signe et les accueille avec un sympathique sourire : « Laissez ces petits enfants, et ne les empêchez point de venir à moi, car le royaume des cieux leur appartient » ⁴.

L'ingratitude qu'il récolte est devenue à tel point intolérable, que ses disciples le conjurent : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu du ciel descende et les consume ? » Jésus, s'étant retourné, les reprit en disant : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes » ⁵.

¹ Nm. 12, 3.

² Joa. 1, 14.

³ Mc 3, 10 ; 5, 24 ; Lc 5, 1 ; 8, 43. 45.

⁴ Mat. 19, 13 s. ; Mc 10, 13 s.

⁵ Lc 9, 54 ss.

L'incompréhension, l'étroitesse, le manque de foi des apôtres le mettent durement à l'épreuve, et lui arrachent ces mots : « O race incrédule et perverse, jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand vous supporterai-je ? » ¹. Il demeure néanmoins auprès d'eux et souffre leur lenteur et leurs travers avec une patience inlassable.

Rien ne paraît avoir exercé autant d'attrait sur Jésus, rien ne semble avoir eu ses préférences, comme un caractère doux et paisible.

Sans cesse il repaît ses yeux d'images idylliques et des reposantes merveilles de la nature.

Les hommes pacifiques, les enfants, les pêcheurs de la plage, l'amertume des âmes souffrantes mais résignées, voilà ce qui l'attire.

Son désir le plus cher a toujours été celui de la paix et de la concorde, et quand il entre dans une maison, il y porte la paix ².

Son mot préféré, puissant, irrésistible, c'est le joyeux message de la douceur, de la paix : « Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre ! Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu ! Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux ! » ³

« Toujours sa pensée se meut dans les sereines hauteurs, où le divin soleil ne connaît jamais de déclin, où n'atteignent point les sombres nuages des émotions passionnées. Nul sentiment désordonné ne l'agite, nul transport déréglé ne le sou-

¹ Mat. 17, 16.

² Mat. 10, 13 ; Mc 5, 34 ; Lc 10, 5 s. ; 24, 36 ; Joa. 14, 27 ; 16, 33 ; 20, 21, 26.

³ Mat. 5, 5. 9 s.

lève ; nature sublime, où la passion n'effleure même point l'extrême périphérie de sa vie intérieure¹. »

Et pourtant, *malgré ce calme et cette douceur, Jésus ne manque ni de fermeté dans l'action, ni de sévérité dans le blâme, ni de majesté dans l'indignation.*

Aux envoyés d'Hérode, le despote perfide, il donne pour toute réponse : « Allez et dites à ce renard : Je chasse les démons et guéris les malades, aujourd'hui et demain, et le troisième jour j'aurai fini »².

Il inflige à Pierre une verte réprimande : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale ; car tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu ; tu n'as que des pensées humaines »³.

A l'égard des pharisiens il ne connaît point de ménagements : « Hypocrites ! Serpents ! Race de vipères ! Sépulcres blanchis ! Insensés ! Guides aveugles ! »⁴

A plusieurs reprises il charge d'imprécations les villes de Chorozaïn, de Bethsaïda, de Capharnaüm et de Jérusalem⁵.

Ayant trouvé dans le temple des marchands de bœufs et de brebis et des changeurs assis, il fit un fouet avec des cordes et les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs. Il jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables. Et il dit aux vendeurs de colombes : « Enlevez cela d'ici ; ne faites pas de la maison de

¹ Franz Hettinger, *Apologie des Christentums* II, 8. édit. Fribourg-en-Br. 1899, 456.

² Lc 13, 32.

³ Mat 16, 23 ; Mc 8, 33.

⁴ Mat. 23, 1-33 ; Lc 13, 15.

⁵ Mat. 11, 21-24 ; Lc 19, 41 ss.

mon Père une maison de trafic ! » ¹ Ce sont là, assurément, paroles sévères, impressionnantes, dures même.

Mais paroles *inspirées du plus pur altruisme*, et dictées par l'amour de Dieu et des hommes, par la conscience messianique. Elles ne provenaient *nullement de la susceptibilité ou de l'irritation personnelle*.

Jésus s'irrite, il est vrai, mais c'est au mal en soi qu'il en veut, et non point au mal qu'il subit. Le disciple soucieux qui voudrait le préserver de la mort, s'entend aussi énergiquement réprimander que le prince sanguinaire qui, par des menaces, cherche à l'intimider, à le dissuader de poursuivre en Judée son œuvre rédemptrice. L'un et l'autre en effet servent la cause de l'infernal adversaire, et contrecarrent les projets de Dieu.

Il blâme les pharisiens parce qu'ils faussent le sens de la Loi divine et détournent le peuple du royaume des cieux. Il leur reproche leur malice et leur infamie, pour les effrayer et les ramener à de meilleurs sentiments, dût-il par là-même encourir les plus cruelles persécutions, voire la mort.

Si les villes sont un objet d'imprécations, ce n'est pas parce qu'elles l'ont déçu et méprisé, mais bien parce qu'elles n'ont point fait pénitence et ne se sont point amendées, parce qu'elles « n'ont point reconnu ce qui les eût pacifiées ».

Encore que sa personne n'y fût le moins du monde engagée, il châtie cependant les vendeurs du temple, uniquement par respect pour la maison de son Père. Le psalmiste l'avait ainsi prédit en parlant de lui : « Le zèle de la maison du Sei-

¹ Mat. 21, 12 ss. ; Mc 11, 15 ss. ; Lc 19, 45 ss. ; Joa. 2, 14 ss.

gneur me dévore » ¹. Le zèle de la maison et du royaume de Dieu est, de fait, l'unique directive dans la vie de Jésus.

Voici précisément qui nous frappe : qu'il discute ou s'indigne ou punisse, qu'il se livre aux transports d'une sainte colère, jamais on ne découvrira la moindre trace de susceptibilité, de ressentiment, d'égoïsme.

Dès lors, les paroles et les gestes plutôt sombres, amers, apparemment durs, qu'une critique peu raisonnable et méchante reproche à Jésus, confirment simplement sa prodigieuse douceur.

Et ce n'est pas tout. Dès qu'on s'attache à l'épreuve proprement dite de sa douceur, et qu'on s'arrête à son attitude personnelle envers ses ennemis, ses adversaires et ses bourreaux, là décidément, notre admiration ne connaît plus de bornes : nous touchons à la sainteté divine.

Avec quel calme surhumain n'endure-t-il pas les blessures que lui ont faites ses amitiés déçues !

Avec une patience inlassable et toute céleste, Jésus avait formé les douze disciples, les avait initiés aux mystères cachés de son cœur, et les avait choisis pour ses confidents intimes. Et voici qu'à la dernière Cène, tandis qu'il leur donne la meilleure et la plus touchante preuve de son amour, une plainte douloureuse s'exhale de son tendre cœur : « L'un de vous me trahira » ².

Mais à Judas, qui l'entend, il n'adresse aucun blâme. Pour le ménager, il va jusqu'à taire le nom du malheureux. Il lui permet de célébrer la Pâque avec eux et lui dit tout bas, de sorte que

¹ Ps. 68, 10 ; cfr. Joa. 2, 17.

² Mat. 26, 21 ; Mc 14, 18 ; Lc 22, 21 ; Joa. 13, 21.

« nul de ceux qui étaient à table ne comprît pourquoi il lui parlait ainsi » ¹ : « Ce que tu fais, fais-le vite » ². Une heure après, Judas, marchant à la tête d'une troupe de gens armés, s'avancait vers son maître et lui disait : « Salut, Maître ! et il le baisa » ³. Jésus ne condamne point ce geste infâme ; il exprime seulement sa déception : « Judas, c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme ? » ⁴.

Pierre, que la trahison avait le profondément affecté ⁵, et dont Jésus lors de son arrestation, dut tempérer l'impétueuse ardeur ⁶, Pierre, que Jésus a distingué parmi tous les autres disciples, Pierre renie honteusement son Maître, peu de temps après la scène du Mont des Oliviers. Il le désavoue avec force jurements et imprécations : « Je ne connais point cet homme » ⁷. « Alors le Seigneur s'étant retourné regarda Pierre », d'un regard tout plein d'une infinie tristesse, de douceur et de pitié, d'un regard qui transperça l'âme de l'apôtre et lui arracha sur-le-champ des larmes de componction ⁸.

Jésus est debout devant *ses délateurs et ses juges*. L'Agneau de Dieu livré aux loups ! Spectacle poignant et d'une grandeur sublime ! Son humble attitude, son visage paisible et douloureux, ses lèvres closes, ce béni silence, — tout respire la beauté d'une infinie patience et d'une céleste douceur.

¹ Joa. 13, 28.

² Joa. 13, 27.

³ Mat. 26, 47 ss. ; Mc 14, 43 ss. ; Lc 22, 47 ss.

⁴ Lc 22, 48.

⁵ Joa. 13, 24.

⁶ Joa. 18, 10 ; cfr. Mat. 26, 51 ss. ; Mc 14, 47 ; Lc 22, 49 s.

⁷ Mat 26, 69 ss. ; Mc 14, 66 ss. ; Lc 22, 56 ss. ; Joa. 18, 17 ss.

⁸ Lc 22, 61 ; cfr. Mat. 26, 75 ; Mc 14, 72.

Il ne parle que lorsque le devoir et la vérité l'y obligent. Tout le long de sa Passion il profère à peine une parole qui vise sa propre défense. Des hommes de la lie du peuple, gagnés à vil prix, déposèrent faussement contre l'innocent : Jésus se tait. Caïphe, le grand-prêtre, intervient et lui dit : « Ne réponds-tu rien à ce que ces hommes déposent contre toi ? » « Mais Jésus garda le silence et ne répondit rien ¹. »

Le gouverneur romain ne peut concevoir que l'accusé ne se défende point, lui dont on a dit qu'il était « puissant en paroles ». « N'entends-tu pas, lui demande-t-il, de combien de choses ils t'accusent ? » Mais Jésus ne répondit sur aucun grief, de sorte que le gouverneur était dans un grand étonnement ².

Hérode, le tétrarque, écoute les dépositions passionnées que font contre Jésus les prêtres et les scribes : Jésus se tait encore. Hérode, « par de multiples questions », voudrait l'amener à prendre sa propre défense. « Mais Jésus ne répond rien... Alors Hérode et ses gardes le traitèrent avec mépris et se moquèrent de lui ³. »

Désormais le doux Sauveur sera la proie des *bourreaux*. Il sera livré aux violences brutales de la soldatesque. Ils le dévêtent et le flagellent, pour décharger sur le condamné leur haine implacable. Tous les nerfs de son corps adorable se contractent sous l'affreuse torture, toutes les fibres saignent ; sur son dos meurtri des lambeaux de chair se détachent. Jésus souffre et se tait, lui qui d'un seul geste pourrait les terrasser tous.

¹ Mc 14, 56-61 ; Mat. 26, 59-63.

² Mat. 27, 13 s. ; Mc 15, 4 s.

³ Lc 23, 8-11.

Voici qu'ils le couvrent d'un manteau dérisoire, qu'ils lui enfoncent dans la tête une couronne d'épines et lui mettent un roseau dans la main droite, pour le tourner en ridicule comme un roi de théâtre. Puis, lui prenant le roseau, ils en frappent sa tête sanglante, ils s'agenouillent par dérision et lui crachent au visage¹. Leurs répugnances crachats s'impriment dans son âme comme de brûlants et honteux stigmates. Leurs moqueries et leurs insultes lui font l'effet de coups de poignard. On ne pouvait infliger au Messie-Roi, au Fils de Dieu, d'outrage plus cruel ni de traitement plus infâme, plus dégradant. Néanmoins sa bouche divine ne profère aucune plainte ; pas un mot qui le justifie ou le réhabilite ; nulle menace ou parole de vengeance à l'adresse de ses bourreaux.

Depuis des heures il pend à la croix. Les scènes de dérision continuent : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix !... Il en a sauvé d'autres, et il ne peut se sauver lui-même... L'avez-vous entendu : il appelle Elie ! » C'est ainsi que tous le raillaient, les bourreaux, les Princes des prêtres et les scribes, les passants et les spectateurs². Mais Jésus disait : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font »³.

Voilà bien une douceur et une longanimité prodigieuses, auxquelles nulle force humaine n'atteindra jamais, que nulle intelligence ne pourra pleinement saisir, que nulle langue humaine ne saura dûment traduire. Elle impressionna si fort son entourage, que Paul, plus de

¹ Mat. 27, 27-30 ; Mc 15, 16-20 ; Joa. 19, 2 ss.

² Mat. 27, 39-50 ; Mc 15, 29-37 ; Lc 23, 35-39.

³ Lc 23, 34.

vingt ans après, conjurait les Corinthiens « par la douceur et la bonté du Christ » ¹, et que Pierre rappelait avec admiration comment Jésus « outragé, ne rendait point l'outrage, maltraité, ne faisait point de menaces » ².

La douceur de Jésus nous frappe d'autant plus qu'il était d'une complexion psychique plus délicate. Passe encore, si son cœur n'avait éprouvé que de l'apathie ou de l'indifférence pour le mépris et l'insulte, pour la peine et la souffrance ! Si, du moins, il avait feint d'affronter la douleur et l'injustice, comme un stoïcien, froidement, sans cœur et sans émotion ³ !

En Jésus on voit le contraire. Il ne fut pas d'âme plus délicate, ni de cœur plus riche et plus sensible que le sien. La douleur et l'injustice qu'il subit font vibrer son âme aux touches éminemment délicates et transparaissent au dehors avec une poignante sincérité. Qu'on se souvienne seulement de Gethsémani, de sa rencontre avec Judas le traître ou Pierre le renégat, de ses paroles en Croix !

Et Jésus ne fait pas que ressentir profondément sa propre douleur, il est aussi rempli de compassion, de pitié pour ceux qui souffrent.

2. *La miséricorde de Jésus.* La pitié, la miséricorde sont, dans sa physionomie morale, des traits aussi forts que ceux de la douceur et de la bonté.

En maint endroit de l'Évangile on assure qu'il

¹ II. Cor. 10, 1.

² I. Petr. 2, 23.

³ Sur l'apathie stoïque, voir Cicéron, *Quaest. Tuscul.* II, 12, 29 ; III, 10, 21 ; Sénèque, *De const. sap.* XIV, 123 ; Horace, *Ep.* I, 1.

fut saisi d'une immense pitié à la vue du peuple et de chaque miséreux : « Il fut ému de compassion » ¹.

On pouvait le discerner aisément à son attitude. Son visage s'altérait, sa parole devenait plus chaude et plus compatissante. Son regard se troublait ou s'emplissait de larmes ². Il oubliait tout le reste pour ne songer qu'à secourir, qu'à soulager : « Il était ému de compassion ! »

Sa compassion allait à toutes les tristesses. Il ne pouvait voir aucune sorte d'affliction sans en être remué au plus profond de son être et sans aviser aux moyens d'y porter remède ou consolation. Il proclame heureux les affligés et ceux qui les consolent ³.

Une chose l'affectait particulièrement : la douleur de ceux qui pleuraient les morts. Dès qu'il eut aperçu la désolation de la veuve de Naïm, dont on emportait le fils unique au tombeau, « Jésus fut touché de compassion pour elle et lui dit : Ne pleurez pas ». Puis il s'approche du cercueil et, de sa toute-puissante parole, il ressuscite le jeune homme et le rend à sa mère ⁴.

Un des chefs de la synagogue, nommé Jaïre, se jette en pleine rue aux pieds du Sauveur et le supplie de secourir sa fille mourante. Jésus quitte aussitôt la foule impatiente et s'empresse au chevet de la moribonde, où déjà la mort a fait son œuvre. « Ne pleurez point », dit-il aux parents, dont la douleur l'émeut. Puis ordonnant aux pleu-

¹ Mat. 9, 36 ; 14, 14 ; 15, 32 ; 20, 34 ; Mc 1, 41 ; 6, 34 : 8, 2 ; Lc 7, 13.

² Lc 19, 41 ; Joa. 11, 33, 35.

³ Mat. 5, 4 ; 25, 35, ss.

⁴ Lc 7, 13 s.

reuses et aux joueurs de flûte de s'éloigner, il rappela l'enfant à la vie ¹.

Plus émouvante encore est l'affliction de Jésus au sujet de son ami Lazare, mort à Béthanie, et sa tendre compassion pour les deux sœurs Marthe et Marie, qui lui survivent. « Les voyant pleurer, Jésus frémit en son esprit et se laissa aller à son émotion... Et il pleura. Les Juifs dirent : « Voyez comme il l'aimait !... » Jésus donc, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre », ressuscita le mort et sécha ses propres larmes et celles des autres ².

Sa compassion allait à toutes les souffrances. Les témoins de son activité miraculeuse le proclament à l'envi : « Ému de compassion, Jésus toucha les yeux des aveugles, et aussitôt ils recouvrèrent la vue » ³. « Ému de compassion, Jésus étendit la main, toucha le lépreux, en disant : « Je le veux, sois guéri » ⁴. « Quand il eut débarqué, Jésus vit une grande foule, et il en eut compassion, et il guérit leurs malades » ⁵. « Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades... guérissant toute maladie et toute infirmité ⁶. »

Il ne peut prendre son repas qu'il n'ait guéri l'homme hydropique, un jour de sabbat, au grand scandale des pharisiens ⁷. Étant entré dans une synagogue, il interrompt sa prédication pour guérir l'homme à la main desséchée ⁸ et l'hémorroïsse ⁹.

Il ne recule même point devant les lépreux. La

¹ Mc 5, 22 s. 35-43 ; Mat. 9, 18 s. 23-26 ; Lc 8, 41 s. 49-56.

² Joa. 11, 33-45.

⁶ Mat. 9, 35.

³ Mat. 20, 34.

⁷ Lc 14, 2-4.

⁴ Mc 1, 41.

⁸ Mc 3, 1-5.

⁵ Mat. 14, 14.

⁹ Lc 13, 10 ss.

lèpre, pour lui, n'est pas comme le prétendent les Juifs, le symbole et le châtiment du péché. Il ne repoussait point, selon l'usage et la loi, ces malheureux que l'horrible gangrène avait visités... il les aime plutôt d'un amour de prédilection, il les mentionne spécialement et les recommande à la charité des apôtres avec une insistance toute particulière¹. Ainsi les lépreux deviennent par lui, suivant l'expression du moyen-âge, « les malades du bon Dieu ». « Il guérissait sans distinction », notent fréquemment les évangélistes, tous les malades qu'il rencontrait ou qu'on lui présentait : les fiévreux, les paralytiques, les lépreux.

Il témoignait aux malades tant d'affectueuse bonté que les disciples du Sauveur voyaient accomplis, enfin, ces mots de l'Écriture : « Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies »². Dans la parabole du bon Samaritain, Jésus élève le soin des malades à la hauteur d'un culte religieux et le considère comme la marque distinctive de la charité parfaite³.

Sa compassion allait à toutes les misères. Tous les indigents sont l'objet de sa vigilante sollicitude et les heureux bénéficiaires de sa charité expansive. « En voyant cette multitude d'hommes, il fut ému de compassion pour eux, parce qu'ils étaient harassés et abattus, comme des brebis sans pasteur⁴. » Il prêche, dans le désert, des journées entières, sans collation ni repos, oubliant d'apaiser sa faim, pour ne songer qu'à celle des autres. « J'ai compassion de cette foule, ...ils n'ont rien à manger. Je ne veux pas les

¹ Mat. 10, 8.

² Mat. 8, 17 ; cfr. Is. 53, 4.

³ Lc 10, 30-37.

⁴ Mat. 9, 36 ; Mc 6, 34.

renvoyer à jeûn, de peur que les forces ne leur manquent en chemin » ¹.

Il se souvient également des débiteurs, surtout de ceux qu'on jette impitoyablement dans les fers ². Leurs cris de détresse et la sentence cruelle de leurs juges lui sont intolérables. Cela lui rappelle le péché et sa grande misère, et l'amène à formuler la plaintive demande du Pater : « Remettez-nous nos dettes comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent » ³.

Les pauvres sont d'ailleurs ses enfants de prédilection. Il les proclame bienheureux ⁴. Il exhorte les riches à pratiquer la pauvreté, du moins selon l'esprit ⁵. Il est venu prêcher l'Évangile aux pauvres ⁶. C'est aux pauvres qu'il réserve les premières places dans le royaume des cieux ⁷. L'obole de la veuve pauvre a pour lui plus de valeur que les aumônes les plus splendides ⁸. Qui donne aux pauvres, amasse des trésors pour le ciel ⁹. L'obligation de faire l'aumône est, selon lui, plus importante que l'accomplissement des lois rituelles. Il va jusqu'à supprimer celles-ci, afin de promouvoir celle-là ¹⁰.

Il ne peut souffrir que la richesse et la pauvreté, le luxe et la misère se coudoient. Il plaint les riches, dont beaucoup se perdront, à cause de leur dureté et de leur avarice : « Malheur aux riches ! Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est à un riche

¹ Mat. 15, 32 ; Mc 8, 2.

² Mat. 18, 21 ss. ; Lc 7, 41 ss. ; 16, 5 ss.

³ Mat. 6, 12 ; Lc 11, 4.

⁴ Lc 6, 21.

⁵ Mat. 5, 3.

⁶ Mat. 11, 5 ; Lc 4, 18 ; 7, 22.

⁷ Lc 6, 20 ; 14, 13 ss.

⁸ Lc 21, 3 ss.

⁹ Mat. 19, 21.

¹⁰ Luc 11, 38-41.

d'entrer dans le royaume des cieux » ¹. Il condamne le mauvais riche, au cœur de pierre, tandis que le pauvre Lazare doit à ses privations d'être institué héritier du royaume céleste ². Notre-Seigneur, si pauvre lui-même, n'ayant pas où reposer sa tête, fait cependant l'aumône et distribue le peu qu'il reçoit ³.

Les pécheurs, les pauvres selon l'âme, l'émeuvent plus encore que les pauvres selon le corps. Ici s'ouvre le profond abîme qui séparait le Sauveur des docteurs officiels de la Loi et de leurs hautains partisans. Les pécheurs, surtout les débauchés et les publicains, étaient ou bien formellement exclus de la communauté juive ou bien considérés par l'opinion publique comme des apostats.

Tout observateur rigoureux de la loi s'en tenait scrupuleusement éloigné, car, à ses yeux, ils étaient impurs et leur contact aurait pu le souiller. Isolement, proscription sociale, mépris, réprobation du pécheur — tels étaient pour lui les dogmes fondamentaux de la justice pharisaïque et de toute vie correcte.

Or, Jésus se mêle aux pécheurs et aux publicains, et les invite, aussi bien que les autres, à changer de sentiments, à entrer dans le royaume de Dieu. Il proclame même les étonnantes maximes qui inspirent son ministère : Le divin message du salut, qu'apporte le Fils de l'homme, concerne d'abord les pécheurs ⁴ ; le Sauveur n'est point venu briser le roseau froissé ni éteindre la

¹ Mat. 19, 24 ; Mc 10, 25 ; Lc 18, 25.

² Lc 16, 23 ss.

³ Jca. 12, 6. 8 ; 13, 29.

⁴ Mc 2, 17.

mèche qui fume encore, mais il veut relever, sauver, racheter ce qui était perdu ¹.

« En effet, Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui ² ». Sa compassion pour les pécheurs et la bonté qu'il leur témoigne sont bientôt devenues proverbiales. On le répète à l'envi : « C'est un ami des publicains et des gens de mauvaise vie ! ³ »

Il n'en fallait pas davantage pour qu'il devînt la pierre d'achoppement de tous les pharisiens, scribes et consorts. La condescendance de Jésus et son indulgente compassion envers le publicain Lévi ⁴, et le chef des publicains et « des pécheurs » Zachée ⁵ ; sa commensalité avec les pécheurs et leur affluence aux sermons du Maître ⁶, soulevèrent une véritable tempête de protestations pharisaïques.

Jésus les apaise en leur rappelant la miséricorde divine : « Allez apprendre ce que signifie cette parole : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice, car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » ⁷.

Pratiquer la miséricorde divine envers les pécheurs, tel sera le but de sa vie : « Ce ne sont point les bien portants qui ont besoin de médecin,

¹ Mat. 12, 20 ; cfr. Is. 42, 4.

² Joa. 3, 16 s.

³ Mat. 11, 19.

⁴ Mat. 9, 9-13 ; Mc 2, 14 ss. ; Lc 5, 27 ss.

⁵ Lc 19, 1-10.

⁶ Lc 15, 1 ss.

⁷ Mat. 9, 13.

mais les malades » ¹. « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » ². Son immense compassion pour les pécheurs trouve dans les touchantes paraboles de la brebis égarée et de la drachme perdue sa plus juste expression ³.

Le berger laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres brebis, pour aller à la recherche de la centième, qui s'est égarée. Il parcourt le désert, pour elle il expose sa vie. Et quand il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules et la ramène au bercail. La pauvre femme qui, tout le long du jour, cherche avec soin la drachme qu'elle vient de perdre, éprouve à la retrouver une joie ineffable. Ainsi Jésus cherche les pécheurs : « Je vous le dis : il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir... Je vous le dis encore, il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent » ⁴.

Sa miséricorde est universelle : les plus grands pécheurs ne sont point exceptés. Ils sont même l'objet préféré de sa bienveillance compatissante et de sa miséricordieuse tendresse.

La pécheresse qui dans la maison du pharisien oignait ses pieds de parfum et les essuyait avec les cheveux de sa tête, reçut la consolante assurance : « Tes péchés te sont pardonnés. Va en paix » ⁵.

Les zélateurs de la Loi amènent à Jésus la femme adultère, avant de la lapider. Jésus lui sauve la vie : « Allez et ne péchez plus » ⁶.

¹ Mat. 9, 12 ; Mc 2, 17 ; Lc 5, 31.

² Lc 19, 10 ; Mat. 18, 11.

³ Lc 15, 3-10.

⁴ Lc 15, 7, 10.

⁵ Lc 7, 36-50.

⁶ Joa. 8, 1-11.

Enfin, dans la parabole de l'enfant prodigue¹, Jésus nous dépeint l'allégresse débordante d'un père qui retrouve son fils dévoyé. Car Jésus ne refuse sa miséricorde à personne. Il n'en prive même point celui qui s'est avili lui-même et que tout le monde rejette. L'allégresse de l'Ami des pécheurs croît en proportion de leur détresse, chaque fois qu'un enfant prodigue reprend le chemin de son cœur.

Sa compassion allait à tous ceux qui faisaient appel à sa générosité ou qui, d'une manière quelconque, réclamaient son aide. Les privilégiés de son cœur, c'étaient les pauvres et les déshérités. Mais sa bienveillance s'étend également aux riches et aux gens de qualité.

Il voue un soin particulier à l'instruction du noble Nicodème, membre du Sanhédrin². Il honore de sa présence les riches propriétaires pharisiens, aussi bien que les publicains.

Il se porte au secours de Jaïre, chef de la synagogue, et du centurion de Capharnaüm. Il prend le jeune homme riche en affection, parce qu'il s'est informé de la voie qui conduit à la vie éternelle³. C'est aux enfants de la maison d'Israël qu'il a reçu la mission d'aller tout d'abord. Il ne veut point toutefois que sa générosité s'arrête aux frontières nationales : il a grande compassion de la Samaritaine⁴, il exauce la Chananéenne qui lui demande un miracle⁵. Bref, il a pitié du prochain, quel qu'il soit, c'est-à-dire de chaque indigent qu'il rencontre⁶.

¹ Lc 15, 11-32.

² Joa. 3, 1 ss.

³ Mc 10, 17-22.

⁴ Joa. 4, 7 ss.

⁵ Mat. 15, 21-28 ; Mc 7, 24-30.

⁶ Lc 10, 30 ss.

Il est vrai qu'il a rejeté plus d'une requête¹ ; mais jamais il n'a écarté d'appel à son aide ou à sa miséricorde. Les limites de sa compassion sont aussi les limites de la détresse. Il invite tous ceux que la fatigue accable ou qui ploient sous le fardeau. Il les réconfortera et les soulagera².

Il désigne cette aide charitable qu'il prête à tout le monde comme la raison caractéristique de sa vie et de sa mission : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par son onction pour porter la bonne nouvelle aux pauvres, et il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la lumière, pour rendre libres les opprimés, publier l'année favorable du Seigneur et le jour de la rétribution »³. Tout, dans sa vie, fut mis au service de ce plan généreux : ses forces, sa pensée, sa prière et son travail, sa parole, voire ses mains⁴, sa salive⁵ et la houppe de son manteau⁶.

Cette souveraine miséricorde, il voudrait la graver dans le cœur de tous ses disciples : « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux »⁷. Au jugement, les œuvres de miséricorde décideront du sort final. Les miséricordieux s'entendront dire de la bouche de Jésus : « Venez, les bénis de mon Père : prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous

¹ Mc 5, 19 ; Lc 12, 14.

² Mat. 11, 28-30.

³ Lc 4, 18 s.

⁴ Mat. 8, 3 ; 20, 34.

⁵ Joa. 9, 6.

⁶ Mat. 9, 20.

⁷ Lc 6, 36.

m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi... En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » ¹.

Notre Sauveur, dans son infinie miséricorde, se met donc à la place de l'humanité souffrante. Il fait sienne la douleur d'autrui, et il considère comme faite à lui-même la miséricorde qu'on exerce envers le moindre de ses frères : « C'est moi qui avais faim et soif, qui étais étranger, nu, malade et prisonnier ; c'est moi que vous avez nourri, désaltéré, recueilli, vêtu, visité ».

La compassion divine elle-même ne saurait aller plus loin. Jamais le monde n'aura fini d'apprendre à l'école du miséricordieux Jésus.

3. *La charité de Jésus.* Nous n'avons pas dit toute la vérité en ne parlant toujours que de la compassion de Jésus. Le terme « compassion » manque de profondeur : il ne dit pas assez les sentiments dans lesquels le Sauveur exerça sa bienfaisante et miséricordieuse activité. Le verbe *σπλαγχνίζεσθαι*, qu'emploient généralement les évangélistes pour désigner la compassion de Jésus, n'est connu, dans cette acception, ni des auteurs classiques, ni des écrivains du Nouveau Testament. Ce terme dit plus que : « Il fut ému de compassion, il eut pitié ». Il signifie une profonde commisération, une sorte de communion intime à la souffrance d'autrui, communion venant du tréfonds de l'âme, et dictée par la plus pure bonté, par le plus sincère amour. « Il en

¹ Mat. 25, 34-36, 40.

souffrait », devrait-on dire. « Il souffrait » de voir tous ces affligés, ces malades, ces indigents, ces pécheurs et tout le peuple.

Sa charitable bienveillance ne se contente point de les secourir extérieurement, mais elle traduit surtout les sentiments, la puissance et le besoin d'affection qui l'animent.

L'amour est la source très pure d'où jaillit son activité bienfaisante. Celle-ci revêt en tout lieu le signe de l'acte d'amour, de la charité active, de la pitié, au sens le plus noble du terme. C'est pourquoi il est dit de Jésus, non seulement qu'il « faisait le bien, qu'il passait en faisant le bien » ¹, mais qu'il « était un homme de bien » ².

C'est parce que « Dieu notre Sauveur a fait paraître sa bonté et son amour pour les hommes » ³, que sa vie ressembla à une chaîne presque infinie de bienfaits. Partout où l'on touche les merveilles du Seigneur, on perçoit à la fois cette chaude affection, cette vivifiante charité. Chez lui, point d'actes charitables qui n'exhalent la chaleur de l'amour qui les a dictés.

L'amour est le secret de sa noble patience et de son œuvre compatissante. Sa vie n'est que la personnification de l'amour, l'éclat flamboyant de ce feu d'amour qui le consume. Les rayons de cette flamme secrète s'échappent en mille occasions de son cœur ardent. L'Evangile total n'est, selon le langage de saint Paul, « qu'une manifestation de la bonté et de l'amour de Dieu pour les hommes » ⁴.

A la dernière Cène, et dans ses derniers discours sur la charité, c'est le soleil lui-même de

¹ Actes, 10, 38.

² Joa. 7, 12.

³ Tit. 3, 4.

⁴ Tit. 3, 4.

son amour, déchirant l'épais nuage qui l'enveloppe, et apparaissant dans toute la splendeur et toute la chaleur de son foyer¹. L'amour jusqu'à la fin, c'est ainsi que l'évangéliste saint Jean intitule le récit de cette Cène : « Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens, qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin »².

« L'évangéliste ramasse dans cet unique mot, si bref et pourtant si grand « d'amour », tout ce que le Maître a dit et fait ce soir-là. Dans ce mot il nous livre la clef des mystères de la dernière Cène. Tout cela formait ensemble le suprême témoignage d'amour, que Notre-Seigneur avait réservé pour ce soir mémorable, et qu'il était d'autant plus impatient de donner³, qu'à l'approche de l'immolation sanglante son cœur battait plus fort.

« Ce fut l'amour qui l'engagea à organiser cette sainte et paisible fête de famille. L'amour avait été l'âme de l'humble rite du lavement des pieds. L'amour surtout anima l'institution sacrosainte qu'avait introduite cette cérémonie, l'institution des agapes du Nouveau Testament...

« L'amour est également l'unique orateur de la fête. Jésus prend congé des disciples d'une manière extrêmement touchante. Après leur avoir recommandé de prendre toute chose à cœur, après les avoir consolés, encouragés et fortifiés dans leur foi, il joint les mains et adresse au Père céleste sa prière du soir, sa prière d'agonisant.

¹ Joa., chap. 15-17.

² Joa. 13, 1.

³ Lc 22, 15.

« L'amour écarte le rideau tiré sur un sombre avenir, où ceux qui s'aiment devront se séparer. La mort fait frissonner, le crime frappe sournoisement, la faiblesse renie ou capitule. Mais l'amour laisse entrevoir la gloire céleste dans la demeure du Père, la gloire de l'éternelle rencontre et de l'inséparable réunion.

« Bref, l'amour est cette ambiance recueillie et toute parfumée qui inonde les gestes et les paroles, les consolantes promesses, ainsi que les ombres et les douleurs de cette scène nocturne¹. »

Le commandement de l'amour, le désir de Jésus d'entretenir en permanence la flamme d'amour allumée par lui, sont dans sa pensée le terme de tout ce qu'il a apporté et intimé aux hommes : « Ceci est mon commandement... Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres »². « Je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres ; que comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi les uns les autres »³.

Si nous considérons « comment » Jésus aimait, nous sommes immédiatement frappés de la chaleur, de l'intimité et de la tendresse avec laquelle il aimait ses amis et ses ennemis, les justes et les pécheurs et la grande famille humaine.

Il s'abaisse vers les plus humbles et cherche à les réjouir. Sa tendresse envers les petits enfants est telle que tous veulent l'approcher⁴. Il les embrasse, les bénit ; puis il prononce ces mots sublimes, qui consacrent l'amour des enfants :

¹ Paul Keppler, *Unseres Herrn Trost*, Fribourg-en-Br. 1887 1 s.

² Joa. 15, 12, 17.

³ Joa. 13, 34.

⁴ Mat. 19, 14 ; Mc 10, 16.

« Quiconque reçoit en mon nom un de ces petits enfants, me reçoit ; et quiconque me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais celui qui m'a envoyé » ¹.

Il aime d'une affection très pure et cordiale les sœurs Marthe et Marie et leur frère Lazare de Béthanie ², ainsi que ses disciples ³. Il va jusqu'à recevoir le traître Judas avec les paroles et le baiser d'amitié ⁴, et il considère tous les fidèles comme « ses frères » ⁵. Il appelle le paralytique inconnu « mon enfant, mon fils » ⁶, et l'hémorroïsse « ma fille » ⁷.

Penché sur la ville ingrate de Jérusalem, qui va le livrer au supplice, il répand des larmes de compassion et déplore amèrement son aveuglement et sa ruine prochaine : « Jérusalem, Jérusalem, qui tue les prophètes et lapide ceux qui sont envoyés vers elle ! Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !... Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qui ferait ta paix ! » ⁸

Oubliant ses propres tourments, il dit aux femmes qui le suivent en larmes sur le chemin de la croix : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants » ⁹.

Les heures atroces de la croix sont une manifestation poignante de son amour, et d'un amour si tendre, qu'une indicible émotion vous saisit. Il

¹ Mc 9, 36 s.

² Joa. 11, 1 ss.

³ Joa. 15, 15.

⁴ Mat. 26, 50.

⁵ Joa. 20, 17.

⁶ Mat. 9, 2 ; Mc 2, 5.

⁷ Mat. 9, 22.

⁸ Lc 13, 34 ; 19, 42 ; Mat. 23, 37.

⁹ Lc 23, 28.

voit à ses pieds, en proie à une tristesse ineffable, sa propre mère et le disciple Jean, qu'il aimait plus que les autres. Il leur lègue les plus chers trésors dont il puisse disposer : « Voilà votre fils », dit-il à sa mère, et au disciple : « Voilà votre mère »¹.

Il entend le râle du larron crucifié à sa droite et lui donne la douce assurance : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis »².

Les railleurs se pressent autour de Jésus et le couvrent de blasphèmes. Ce sont ceux-là mêmes qui venaient de vociférer contre lui et de crier : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » Ils s'efforcent à présent de calmer leur satanique haine à coups de traits moqueurs. Jésus profite de ces instants suprêmes pour leur dire une parole de tendresse, et pour accomplir un geste d'amour, de miséricordieuse intercession en leur faveur³.

Toute chaude et tendre que soit l'affection de Jésus, jamais elle ne sera molle ou sentimentale. Elle demeure, au contraire, forte et puissante, voire parfois d'une irréductible exigence : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple »⁴.

Le seul égard qu'il connaisse et l'unique motif de son amour, c'est la prospérité temporelle d'abord, mais surtout le bonheur éternel de ceux qu'il affectionne.

Voilà bien le caractère suprême et divin de sa charité : *il l'a ennoblie, il en a fait le plus pur*

¹ Joa. 19, 26.

² Lc 23, 43.

³ Lc 23, 34.

⁴ Lc 14, 26 ; cfr. Joa. 12, 25.

amour de bienveillance, de dévouement désintéressé, d'héroïque immolation de soi, pour le rachat de l'humanité.

L'amour naturel n'échappe jamais entièrement à l'intérêt personnel, à l'égoïsme. Il aime, parce qu'il se complaît en l'objet aimé, parce qu'il en jouit, ou du moins parce qu'il compte sur la réciprocité de l'amour, sur la gratitude.

Jésus n'aime que pour aimer et pour nous faire du bien. Il veut être lui-même l'œil de l'aveugle, l'oreille du sourd, le cri de détresse sur les lèvres de ceux dont la langue n'est point déliée. Il veut rayonner l'amour, là même où l'on ne pourra l'en remercier ou l'en récompenser : « Si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? Des pécheurs aussi prêtent à des pécheurs, afin qu'on leur rende l'équivalent ¹ ». Il bat tous les chemins, il consent à tous les sacrifices, pour se porter au devant de nous, pour nous servir ², pour s'anéantir ³ et se consumer en notre faveur.

A lire les Évangiles, on est saisi d'étonnement devant cette prodigieuse manifestation d'amour désintéressé dans la vie du Sauveur.

Les ennemis de Jésus les plus acharnés, les Princes des prêtres et les scribes, doivent contre leur gré, reconnaître, sous la croix, son dévouement intégral : « Il en a sauvé d'autres, attestent-ils, et il ne peut se sauver lui-même » ⁴.

Le disciple bien-aimé, Jean, l'évangéliste, debout sous le gibet sanglant du Calvaire, demeure confondu et, les yeux mouillés de larmes, il répè-

¹ Lc 6, 34.

³ Phil. 2, 7.

² Mat. 20, 28 ; Mc 10, 45.

⁴ Mat. 27, 42 ; Mc 15, 31.

te la parole du Maître : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » ¹.

Il nous donna le grand commandement d'aimer notre prochain comme nous-même ; mais il nous aima plus encore qu'il ne s'aima lui-même : « Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » ².

Pour que nous soyons assurés de son amitié, il exige seulement que nous observions ses doux préceptes ³ ; mais il a voulu, lui, gagner notre amitié, au prix de l'affection la plus héroïque : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » ⁴.

Il nous engage à nous aimer comme des frères ⁵ ; mais l'amour qu'il nous témoigne ressemble à de l'amour maternel. C'est un amour tel qu'il n'en existe point de semblable parmi les hommes, et qui est l'image de l'amour de Dieu pour les hommes ⁶.

Aussi bien, Jésus proclame finalement que son amour est pareil à l'amour qu'il témoigne au Père et que le Père lui témoigne : « Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés : demeurez dans mon amour » ⁷.

Cela nous explique l'amour inouï de Jésus pour nous : l'amour de Jésus et celui du Fils de Dieu. Il procède du Père, se déverse dans le Cœur du Fils, qui le répand sur l'humanité tout entière. Il a pour source et pour point de départ l'amour divin du Sauveur.

¹ Joa. 3, 16.

² Gal. 2, 20.

³ Joa. 15, 14.

⁴ Joa. 15, 13.

⁵ Mat. 23, 8.

⁶ Is. 49, 15 ; Mat. 23, 37 ; Lc 13, 34.

⁷ Joa. 15, 9.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Les relations de Jésus avec son Père

Vouloir considérer les relations de Jésus avec son Père, c'est entrer dans le sanctuaire intime de ses vertus. Trois mots suffiront à les fixer : l'amour de Jésus pour son Père, l'abandon de Jésus à son Père, l'attitude priante de Jésus envers son Père.

1. *L'amour de Jésus pour son Père.* L'amour humain de Jésus ne fait pas que jaillir de Dieu, mais il reflue en Dieu. Jésus aime les hommes par amour du Père céleste. Il les aime parce que Dieu les aime comme ses propres enfants¹. Il les sert et opère en eux ses prodiges, afin que « les œuvres de Dieu soient manifestées en eux »², afin que par elles « Dieu soit glorifié »³, afin qu'« elles magnifient Dieu »⁴. Il les aime tous, il s'immole pour tous, pour les gagner et les conduire tous à Dieu⁵. Il aime les hommes en Dieu et il n'aime en eux que Dieu.

¹ Mat. 5, 45.

² Joa. 9, 3.

³ Joa. 11, 4.

⁴ Mc 2, 12.

⁵ Mat. 18, 11 ; Mc 10, 45 ; Lc 19, 10.

Son amour des hommes n'est au fond qu'amour de Dieu.

Et c'est ce qui lui confère une dignité souveraine, et lui assure une place unique. *Frédéric Nietzsche* lui-même l'a senti et consigné dans son ouvrage « Au-delà du bien et du mal ». « Aimer l'homme pour Dieu, — ce fut certes jusqu'ici le sentiment le plus noble et le plus élevé auquel les hommes aient jamais atteint. Aimer l'homme, sans avoir l'intention secrète de le sanctifier, c'est une folie de plus. L'inclination à cet amour doit recevoir sa mesure, sa finesse, son grain de sel et sa poussière d'ambre d'une inclination supérieure : celui qui le premier a expérimenté et « vécu » cela, quel qu'il soit, et quand bien même il aurait balbutié en voulant exprimer tant de délicatesse, que cet homme-là, dis-je, soit béni et révééré à jamais ! »

Parce que le Christ a exhaussé l'amour des hommes au niveau céleste de l'amour divin, — uniquement pour cette raison, — il fut possible de juxtaposer le second commandement d'amour au premier et de les fondre ensemble. C'est encore le Père céleste qu'il aime dans chaque enfant de la terre ; ce qui seul lui permettra de dire : « Le premier de tous les commandements est celui-ci : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, et de toutes tes forces. C'est là le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même »¹.

S'il fait du bien aux hommes, c'est toujours pour la gloire de Dieu. Cela seul nous explique

¹ Mc 12, 29 ; Mat. 22, 37-40.

sa déclaration : « Ainsi donc tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aussi pour eux ; car c'est la Loi et les Prophètes » ¹.

Uniquement parce qu'il fait du service humain un service divin, il peut placer la charité au-dessus du sabbat ², la miséricorde au-dessus du sacrifice ³, l'aumône et l'empressement charitable à secourir au-dessus des normes rituelles ⁴.

Ce qui, pour d'autres, marche de front, — l'amour de Dieu et l'amour des hommes, — Jésus l'identifie. Ces deux pôles de son être sont en vérité son axe. L'immense compassion de Jésus pour l'humanité, sa bienveillance qui ne connaît ni borne ni mesure, sa vie tout entière, pénétrée de la charité la plus universelle, la plus tendre et la plus désintéressée, en un mot, ses rapports avec l'humanité, constituent un monument grandiose et un témoignage manifeste de son amour envers le Père céleste.

Son commerce avec les choses inanimées est lui aussi rempli du souffle de l'amour de Dieu. Il ne peut contempler les merveilles de la nature sans que sa pensée l'emporte vers le Père céleste ou que son âme vibre aux doux accords de l'amour.

Les choses de la nature les plus insignifiantes, les phénomènes les plus ordinaires l'invitent avec une infinie délicatesse à célébrer l'admirable Providence du Père céleste et prêchent, selon lui, la confiance en Dieu et l'attachement à sa Loi d'amour.

¹ Mat. 7, 12.

² Mat. 12, 9-14 ; Mc 2, 27 s. ; 3, 1 ss. ; Lc 6, 5-11 ; 14, 1-6.

³ Mat. 9, 13.

⁴ Mat. 15, 2-11 ; 23, 23-25.

Il voit le semeur cultivant son champ, et voici que la semence et le grain de sénevé deviennent dans sa pensée des symboles du royaume des cieux : « Il en est du royaume de Dieu comme d'un homme qui jette en terre de la semence... A quoi comparerons-nous le royaume de Dieu ? Il est semblable à un grain de sénevé, qui, lorsqu'on l'a semé, monte et devient plus grand que toutes les plantes potagères, et il étend si loin ses rameaux, que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter sous son ombre »¹.

Il observe les chanteurs de l'air, les fleurs des champs, et son cœur, gonflé de reconnaissance, s'élance vers le Père céleste si plein de sollicitude : « Cinq passereaux ne se vendent-ils pas deux as ? Et pas un d'eux n'est en oubli devant Dieu. Mais les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point : vous êtes de plus de prix que beaucoup de passereaux²... Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?... Considérez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent. Et cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Que si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui, et demain sera jetée au four, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi ?³ »

Jésus admire les ondes lumineuses de soleil qui jettent par le monde leur clarté d'or, il admire la

¹ Mc 4, 26. 31.

² Lc 12, 6 s. ; Mt 10, 29 s.

³ Mat. 6, 26 ss. ; Lc 12, 24 ss.

pluie qui féconde la terre. Tout lui rappelle le Père céleste et rend témoignage à son amour, à sa bonté : « Soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et descendre sa pluie sur les justes et sur les injustes... Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » ¹.

Toutes les créatures qui servent le Seigneur et l'aiment, Jésus les considère comme ses frères et sœurs : « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère » ². Toutes les créatures sont pour lui les enfants de l'amour paternel de Dieu ; il voit toute chose dans l'éblouissante clarté de son amour divin.

Sa vie intime ressemble à son commerce avec la nature, à son amour des hommes : elle n'est, elle aussi, que *pur amour de Dieu, joie de Dieu, intimité et félicité divines*.

Ce ne fut point lui, il est vrai, qui promulgua d'abord le commandement d'aimer Dieu de toute son âme, de tout son cœur, de toutes ses forces. Le nom même de Père, qu'il donnait à Dieu, où s'exprime tout ce que son amour renfermait de tendresse, ce nom n'était point nouveau ³.

Mais dans l'Ancien Testament la crainte de Jahweh dominait, et dans la Synagogue l'ordre servile de la Loi supplantait l'amour, au point que les rabbins osaient à peine prononcer le Nom du Très-Haut. Jésus, au contraire, ne connaît,

¹ Mat. 5, 45. 48.

² Mat. 12, 50.

³ II Reg. 7, 14 ; Ps. 88, 27 ; *Livre des Jubilés* 1, 25 ; *Sotah* 9, 15.

n'exige, n'exerce envers Dieu que l'amour filial, — un amour extrêmement pur, intime et cordial pour son Père qui est dans les cieux.

Le Père céleste, son Père ! Nul nom ne se retrouve aussi fréquemment sur ses lèvres que le doux nom : « Mon Père, votre Père, notre Père ». Et jamais ce nom ne fut prononcé avec plus de tendresse, d'abandon, de respect et d'amour, que ne le fit Jésus.

Toujours il s'en servira comme d'un nom collectif pour exprimer, sous quelque aspect, la manifestation multiple de l'amour de Dieu : le Père, qui nous aime tous ¹ ; le Père, qui songe à tous ² ; le Père, qui entend notre secrète prière ³ ; le Père, qui sait notre misère cachée ⁴ ; le Père, qui rémunère le plus insignifiant bienfait ⁵ ; le Père, qui nous éclaire tous, et se révèle aux plus petits et aux plus humbles ⁶ ; le Père, qui a livré son Fils unique afin que nous ne périssons point ⁷ ; le Père, qui nous envoie le Saint-Esprit consolateur, l'Esprit de vérité et d'amour, afin qu'il demeure éternellement avec nous ⁸. Toujours, c'est l'amour infini que rappelle le nom du Père céleste.

Et quand, pour représenter Dieu, il recourt à la parabole, c'est encore son amour qu'il dépeint.

Que l'on célèbre l'affection paternelle d'ici-bas, Jésus y voit un symbole, un reflet de l'amour paternel de Dieu. Le père de famille qui, de l'aurore à la onzième heure loue des ouvriers pour sa vigne, et qui, dans sa bonté, rétribue le dernier

¹ Joa. 16, 27.

² Mat. 6, 25-34.

³ Mat. 6, 6 ; 7, 11.

⁴ Mat. 6, 8.

⁵ Mat. 6, 18.

⁶ Mat. 11, 25.

⁷ Joa. 3, 16.

⁸ Joa. 14, 16 s.

autant que le premier ¹ ; le roi, qui invite au festin nuptial de son fils les aveugles, les paralytiques, les perclus et les mendiants de la rue ² ; le créancier, qui remet à son débiteur l'immense somme de dix mille talents ³ ; le père touché de compassion, qui au lieu de repousser son fils indigne, tombé dans la honte et le vice, le presse amoureusement sur son cœur ⁴, — tous symbolisent l'amour paternel de Dieu pour nous.

Et Jésus sait si bien dépeindre la grandeur, la bonté et l'amour de son Père qui est aux cieux, que ses disciples, impatients de le voir, n'ont d'autre désir : « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit » ⁵.

Jésus ne pouvait susciter dans l'âme de ses disciples un enthousiasme aussi spontané, que parce que son propre cœur et sa propre parole étaient pénétrés d'amour envers le Père.

Il se sent irrésistiblement attiré vers la demeure de son Père et vers tout ce qui le concerne : « Ne faut il pas que je sois aux choses de mon Père ? » ⁶

Il agit, il respire, il vit en union de nature et d'amour avec le Père : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi » ⁷. Dans la joie et dans la souffrance, aux heures d'oraison comme aux heures de travail, dès sa toute première jeunesse jusqu'aux jours de ses plus éclatants succès, il trouve dans le souvenir du Père céleste son unique consolation, son seul réconfort.

A la veille de mourir, son cœur tressaille à la pensée enivrante : « Je vais à mon Père... Père,

¹ Mat. 20, 1-16..

² Mat. 22, 2-10 ; Lc 14, 16 ss.

³ Mat. 18, 23 ss.

⁴ Lc 15, 11-32.

⁵ Joa. 14, 8.

⁶ Lc 2, 49.

⁷ Joa. 14, 11.

l'heure est venue... Père Saint, maintenant je viens à vous... »¹. Sa dernière parole en croix fut un cri d'amour envers son Père : « Père, je remets mon esprit entre vos mains »².

2. *L'abandon de Jésus à son Père.* L'amour de Jésus ne s'épuisait pas en des sentiments de joie et d'intimité divines. Au contraire : le sentiment d'affection, chez lui, mène à l'action charitable ; il engendre l'abandon généreux et total au Père céleste.

Il est hors de doute que cet abandon à la volonté divine constitue la loi suprême de la conduite morale et la mesure infaillible de toute sainteté créée. Il se saisit de l'homme tout entier et le voue au sacrifice du Très-Haut, et il pousse jusqu'à l'héroïsme les exigences de l'amour. Il demeure dès lors une des tâches les plus difficiles qu'il incombe à l'homme d'accomplir.

La difficulté n'était pour Jésus nullement réduite. Elle augmentait plutôt, dans la mesure où il dépassait l'humanité. Le sentiment de sa vocation messianique surhumaine, la conscience de sa filiation divine et de sa véritable divinité devaient — humainement parlant — lui rendre la dépendance et l'empressement au service d'autrui extrêmement difficiles.

Homme-Dieu, divin Messie, s'abaissant toutefois au rang de la créature soumise à Dieu ! Quelle inaccessible hauteur et quel abîme insondable ! Jésus pourtant sut les joindre. Il unit à sa conscience messianique et divine un tel abandon à la volonté du Père, que nulle créature n'y a jamais atteint.

¹ Joa. 16, 16 ; 17, 1. 11. 13. ² Lc 23, 46.

Abandon à la volonté du Père, *de toutes ses forces*, abandon total, inlassable et le plus empressé qui fût. La volonté du Père à son égard, c'était qu'il fondât et propageât le royaume des cieux. Cette tâche correspondait admirablement à la nature de Jésus, et il l'avait reçue directement de son Père. C'était assez pour qu'il en fit l'idée fondamentale et l'unique but de sa vie entière. Tout devait tendre à réaliser, dans la soumission et l'amour, la volonté du Père. Et quelle enthousiaste ardeur il y déploiera ! Paroles, actions, prières et vie — tout converge vers une fin unique et suprême : annoncer le royaume des cieux ; gagner des âmes au royaume des cieux ; augmenter la gloire de son Père dans le royaume des cieux¹. Il cherche à les entraîner tous à l'œuvre commune, dans la vigne de son Père². Il adresse à tous cet avertissement : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux »³. Il marche au-devant de tous et les éclaire, tel un soleil de vérité et de sainteté, qui vient du ciel et nous découvre la splendeur du Père céleste⁴. Infatigable ouvrier de l'œuvre messianique, il ne connaît point de répit, ni ne se livre au jeu, ni ne s'occupe de choses accessoires : « Il faut, tandis qu'il est jour, que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où personne ne peut travailler »⁵.

¹ Mat. 9, 8 ; 15, 31 ; Lc 5, 25 ; 7, 16 ; 8, 39 ; 13, 13 ; 17, 15, 18 ; 18, 43.

² Mat. 9, 37 s. ; 10, 7 s., 27 ; 20, 1 ss. ; 21, 28 ss. 33 ; 25, 14 ss. ; Lc 17, 7 ss.

³ Mat. 5, 16.

⁴ Joa. 8, 12 ; 9, 5 ; 12, 46.

⁵ Joa. 9, 4.

L'accomplissement de la divine volonté est, somme toute, l'élément foncier de sa vie : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » ¹.

Abandon au Père, *dans une entière conformité*. Qu'ils étaient impénétrables, les desseins de Dieu sur le Sauveur, qu'ils paraissaient embrouillés, impropres à conduire au but proposé ! Pourquoi passe-t-il la plus grande partie de sa vie dans la retraite cachée de Nazareth, tandis qu'il doit assurer au royaume de Dieu la suprématie universelle ? Pourquoi son activité publique s'écoule-t-elle principalement en Galilée, dans cette petite Galilée qu'on méprise ? et non pas à Jérusalem, à Athènes ou à Rome, centres vitaux de la civilisation judaïque et romaine ?

Pourquoi choisit-il ses disciples et les messagers de son royaume parmi les pêcheurs et les publicains, gens sans importance aucune et sans avenir ? au lieu d'appeler les puissants et les lettrés, les princes et les chefs du peuple et de la Synagogue, dont l'influence eût semblé garantir la réussite de son œuvre ?

Pourquoi ne cherche-t-il point, aidé de ses apôtres, à gagner les cours, les centres intellectuels, les hautes et puissantes sphères ? Pourquoi tous ces problèmes dans sa carrière messianique ?

Pour Jésus ces problèmes n'existent point. Il n'a pour toutes ces questions qu'une seule réponse : obéissance et soumission à la volonté de celui qui l'a envoyé. Il répète inlassablement que la volonté de son Père demeure l'unique directive de sa vie ². Il justifie sa conduite selon l'auguste

¹ Joa. 4, 34

² Joa. 3, 17 ; 4, 34 ; 5, 23. 30. 37 s. ; 6, 38 ss. ; 7, 16-18 s., etc.

devise : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père » ¹.

Il choisira pour champ de prédication un coin perdu du monde, car son Père l'a envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël ².

Il appelle des hommes sans culture et peu considérés à devenir les colonnes du royaume de Dieu, car le Père les a choisis pour ses instruments : « Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits... Oui, Père, je vous bénis de ce qu'il vous a plu ainsi » ³. Les plus petits et les derniers sont l'objet de sa prédilection, car le Père lui a expressément enjoint de leur vouer une sollicitude toute particulière : « C'est la volonté de votre Père qui est dans les cieux, qu'il ne se perde pas un seul de ces petits » ⁴. Il s'occupe des pécheurs dévoyés et des publicains mal famés, parce que c'est encore le Père qui les envoie vers lui : « Tout ce que le Père me donne viendra à moi, je ne le jetterai point dehors ; car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » ⁵.

Nulle parole de ses lèvres, nulle pensée, nul mouvement de son cœur que le Père n'ait voulu : « Je ne puis rien faire de moi-même ;... parce que je ne cherche pas ma propre volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » ⁶. « Je ne fais rien de moi-même, mais je dis ce que mon Père m'a enseigné » ⁷. Il fixe irrésistiblement son regard sur ce qu'il voit faire à son Père ⁸.

¹ Joa. 8, 29.

² Mat. 15, 24 ; 10, 6.

³ Mat. 11, 25 s. ; Lc 10, 21.

⁴ Mat. 18, 14.

⁵ Joa. 6, 37 s.

⁶ Joa. 5, 30.

⁷ Joa. 8, 28.

⁸ Joa. 5, 19.

Nulle part, dans le cours de sa vie, on ne surprend la moindre divergence, la moindre tension entre sa volonté et celle du Père. L'accord est si harmonieux, si pur, et la conformité si parfaite, qu'il accomplit jusqu'au moindre iota, tout ce que le Père lui a confié et tout ce qu'il a révélé sur lui ¹.

Abandon au Père, *dans l'immolation complète de soi-même*. Accepter librement la vocation messianique de la main du Père, c'était, pour Jésus, consentir sans plus à une vie d'immolation dans la pauvreté, l'anéantissement, le mépris et la douleur, consentir aussi à la mort expiatoire la plus cruelle, pour le rachat de l'humanité.

C'est en lettres de sang que Dieu avait inscrit au livre de la révélation la destinée du « serviteur de Dieu » ². Le regard tendu et le cœur tremblant, Jésus y avait lu les volontés de son Père à son égard. Elles obsédaient son esprit avec une évidente clarté ³. Il en ressentait le poids immense aux heures les plus heureuses et les plus solennelles de sa vie ⁴.

Et quand s'approche la fin tragique, une lutte profondément humaine et divine à la fois déchire son âme. Le pouls s'accélère. Les tempes lui brûlent ; par tous les pores s'échappe, angoissé, un sang vermeil. Son âme est triste jusqu'à la mort, et son cœur exhale un triple et saisissant appel au Père : « Mon Père, s'il est possible, que ce

¹ Mat. 3, 15 ; 26, 54 ; 27, 9, 35 ; Mc 14, 49 ; 15, 28 ; Lc 18, 31 ; 21, 22 ; 22, 37 ; 24, 44 ; Joa. 13, 18 ; 17, 12 ; 19, 24, 36.

² Ps. 21 et 68 ; Is. 42, 1-16 ; 49, 1-9 ; 50, 4-10 ; 52, 13-53, 12 ; 61, 1 ss.

³ Mat. 8, 17 ; 17, 22 ss. ; 20, 18 ss., 28 ; 26, 54, 56 ; 27, 35 ; Mc 9, 30 ; 10, 32 ss., 45 ; Lc 9, 44 ; 12, 50 ; 18, 31 ; Joa. 18, 32.

⁴ Mat. 16, 21 ss. ; Mc 8, 31 ss.

calice passe loin de moi ! Cependant, non pas comme je veux, mais comme vous voulez... Mon Père, si ce calice ne peut pas passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite !... Abba, Père, tout vous est possible, éloignez de moi ce calice ; cependant, non pas ma volonté, mais la vôtre ! » ¹.

Toutefois, il n'y avait nul antagonisme entre sa volonté et celle de son Père. En tous temps, il demeura filialement et généreusement soumis aux ordres du Père, touchant la Passion ². « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale » ³, répliqua-t-il à Pierre, lorsque celui-ci voulut lui épargner le calice de la souffrance.

C'est en pleine connaissance de cause et avec une entière assurance qu'il monte à Jérusalem, au devant de la mort ⁴.

L'agonie, au jardin des Oliviers, mit aux prises l'homme inférieur, qui reculait devant la souffrance, et l'homme supérieur, qui marchait librement et résolument à la mort : « L'esprit est prompt, avoue Jésus, mais la chair est faible... cependant non pas ma volonté, mais la vôtre ! que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui se fasse ! » ⁵.

Puis il boit le calice jusqu'à la lie. Cloué sur la croix, il n'exhale aucune plainte. Une chose pourtant l'affecte profondément : c'est de ne plus éprouver le sentiment de son union affectueuse avec le Père. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi

¹ Mat. 26, 38-42 ; Mc 14, 34.

² Joa. 10, 18.

³ Mat. 16, 23 ; Mc 8, 33.

⁴ Mat. 20, 17 ss. ; Mc 10, 32 ss. ; Lc 18, 31 ss.

⁵ Mat. 26, 39 ss. ; Mc 14, 36 ss. ; Lc 22, 42 ss.

m'avez-vous abandonné ? » ¹ Mais il accueille et subit victorieusement cette douleur suprême et scelle son état de divine servitude par l'anéantissement le plus complet. Et il ne baisse la tête et ne meurt, qu'après avoir attesté, devant le ciel et la terre, que la volonté du Père est entièrement accomplie, et que le sacrifice exigé est enfin consommé ².

L'abandon ne saurait aller plus loin. Jésus a prouvé qu'il avait avec Dieu des communications extraordinaires, d'où l'on doit inférer qu'il était physiquement et substantiellement uni au Père. Tout se ramène à son propre témoignage théandrique : « Mon Père et moi, nous sommes un » ³.

3. *Jésus en prière devant son Père.* Un seul regard sur Jésus en prière confirmera et corroborera l'impression éprouvée jusqu'ici.

La perfection de son caractère et de sa personnalité, la perfection de Jésus dans ses rapports avec les hommes, l'amour envers son Père et l'abandon à sa volonté, dans toutes les situations de sa vie, reçoivent leur achèvement et ne sont pleinement intelligibles qu'à la lumière de cette intimité divine, que nous appelons fort justement la vie d'oraison de Jésus.

Oui, la vie entière du Sauveur fut vraiment une vie de prière, une vie passée dans la prière, née de la prière, une vivante prière ! Les évangélistes osent à peine nous en dévoiler le secret. Ils nous laissent simplement entrevoir ce côté de sa vie théandrique.

¹ Mat. 27, 46 ; Mc 15, 34.

² Joa. 19, 28. 30.

³ Joa. 10, 30.

Le commerce d'oraison avec le Très-Haut est en soi quelque chose de si chaste et de si discret, qu'il demeure autant que possible le secret de Dieu et de l'âme qui l'adore. Le peu que nous savons sur la prière de Jésus ne laisse pas néanmoins de nous faire une impression saisissante. Jamais, dans l'histoire universelle, on n'a vu d'homme qui priât autant et aussi parfaitement que Jésus.

Jésus priait beaucoup.

« Le lendemain, s'étant levé longtemps avant le jour, il sortit, alla dans un lieu solitaire, et il y pria » ¹.

« Quand il eut renvoyé la foule, il monta sur la montagne pour prier à l'écart » ².

« Pour lui, il se retirait dans les déserts et priait » ³.

« En ces jours-là il se retira sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu » ⁴.

« Après qu'il eut dit ces paroles, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et monta sur la montagne pour prier » ⁵.

« Puis il s'en alla, selon sa coutume, vers le mont des Oliviers, et ses disciples le suivirent. Lorsqu'il fut arrivé dans ce lieu, il leur dit : « Priez, afin de ne point tomber en tentation », et il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre ; et s'étant mis à genoux, il pria » ⁶.

Ce sont, en passant, quelques rayons de lumière que l'Evangile projette sur Jésus en prière. L'o-

¹ Mc 1, 35.

² Mat. 14, 23 ; Mc 6, 46.

³ Lc 5, 16.

⁴ Lc 6, 12.

⁵ Lc 9, 28.

⁶ Lc 22, 39-41.

raison est l'âme de son œuvre messianique ; « elle en est comme le ressort, dont la tension crée sans cesse de nouvelles énergies ¹. »

Jésus entoure de prière tous les faits considérables de son œuvre rédemptrice : il prie en entrant dans le monde ², au temple, à l'âge de douze ans, à son baptême ³, avant l'élection des apôtres ⁴, avant la promesse du primat ⁵, à la transfiguration ⁶, avant l'annonce de l'Eucharistie ⁷ et son institution ⁸, après la Sainte Cène ⁹, durant l'agonie au jardin des Oliviers ¹⁰, pendant les heures cruelles qu'il passe sur la croix ¹¹ et à son trépas ¹², après sa résurrection ¹³ et lors de son ascension ¹⁴.

Tous ceux qui l'approchent, il les invite à la prière ¹⁵ ; il leur apprend à prier ¹⁶ ; il prie lui-même pour tous : pour les enfants ¹⁷, pour les malades ¹⁸, pour Pierre ¹⁹, pour les disciples et les fidèles de tous les lieux et de tous les âges ²⁰, voire pour ses bourreaux ²¹.

¹ Grimm, *Leben Jesu* II, 3. édit. Ratisbonne 1909, 589.

² Hebr. 10, 5 ss.

³ Lc 3, 21.

⁴ Lc 6, 12.

⁵ Lc 9, 18.

⁶ Lc 9, 29.

⁷ Mat. 14, 23 ; Mc 6, 46.

⁸ Mat. 26, 26 s. ; Mc 14, 22 s. ; Lc 22, 19 s. ; I Cor. 11, 23 ss.

⁹ Mat. 26, 30 ; Mc 14, 26 ; Joa. 17.

¹⁰ Mat. 26, 39-44 ; Mc 14, 35-41 ; Lc 22, 41-45.

¹¹ Mat. 27, 46 ; Mc 15, 34.

¹² Mat. 27, 50 ; Mc 15, 37 ; Lc 23, 46 ; Joa. 19, 30.

¹³ Lc 24, 30.

¹⁴ Lc 24, 50 s.

¹⁵ Mat. 6, 5 s.

¹⁶ Lc 11, 1 ss.

¹⁷ Mat. 19, 13. 15 ; Mc 10, 13. 16 ; Lc 18, 15.

¹⁸ Mc 7, 34.

¹⁹ Lc 22, 31 s.

²⁰ Joa. 17.

²¹ Lc 23, 34.

Tous les succès de son ministère, toutes les preuves de l'amour de Dieu qu'il reçoit, lui arrachent d'ardentes prières ¹.

Tous ses pas, il les marque de prière. A Nazareth, à Capharnaüm, à Jérusalem, il a ses lieux préférés où il aime à prier. Nous le voyons prier partout : dans la chambre paisible ², au fond du désert, au temple, dans les jardins solitaires, sur les montagnes de la Galilée et de la Judée. Les heures matinales de l'aurore ³ et le déclin du jour ⁴ le trouvent en prière. Et il lui arrive, après s'être dépensé tout le jour au service des foules, de passer des nuits entières en un colloque intime avec le Père ⁵.

Ainsi observe-t-il lui-même à la lettre et d'une façon exemplaire le commandement qu'il nous a donné : « Il faut prier toujours et sans se lasser » ⁶. Rien ne peut l'arracher aux communications secrètes avec le Père. Rien n'intercepte la communion de vie et de prière avec son Dieu. Au contraire, il soumet toutes choses, voire les plus profanes et les plus absorbantes, au charme de cette divine atmosphère. Il ramène tout à Dieu, il met tout à son service. Jésus est fixé sans cesse sur le Très-Haut ; et cette concentration l'absorbe tout entier. Sa vie s'épuise en sa ferveur. Elle est une prière ininterrompue, une perpétuelle adoration du Père.

¹ Mat. 11, 25 s. ; 14, 19 ; 15, 36 ; Mc 1, 35 ; 6, 41 ; 7, 34 ; Lc 5, 16 ; 9, 16 ; 10, 21 ; Joa. 6, 11 ; 11, 41 ss. etc.

² Mat. 6, 6.

³ Mc 1, 35.

⁴ Mat. 14, 23 ; Mc 6, 46.

⁵ Lc 6, 12 ; cfr. Lc 21, 37 ; 22, 39 ; Joa. 8, 1 ; 18, 2.

⁶ Lc 18, 1.

Jésus prie d'une manière parfaite.

Son commerce d'oraison avec Dieu ne saurait revêtir plus d'intimité. La prière de Jésus n'a pas simplement pour but de le rapprocher de Dieu, elle est plutôt le moyen qu'a l'enfant d'« expérimenter » son père et d'en vivre, elle est un touchant dialogue entre l'enfant de la terre et le Père du ciel.

Là seulement nous prenons conscience de l'énorme distance qui sépare la prière de Jésus de celle de l'humanité avant lui. Quoique le nom du Père céleste ne fût point nouveau, les hommes ne semblaient guère convaincus de leur filiation divine. Ils n'osaient pas non plus s'adresser à lui, comme des enfants. Le Père céleste n'était pour eux que le Maître suprême, qui a créé l'univers mais demeure bien au-dessus de la création, en d'inaccessibles hauteurs.

Ce caractère se retrouve manifestement dans la prière et le culte des anciens peuples civilisés, des Indo-Germains, des Hamites et des Mongols, ainsi que chez les Assyriens sémitiques, les Babyloniens, les Arabes, les Araméens, les Sabéens, et les Hébreux. L'Ancien Testament¹ même, et la prière des rabbins² (les « dix-huit demandes » ou Schmoné Ešré), en usage chez les Juifs au temps du Christ, n'accordent à Dieu le nom de Père qu'en ce sens exclusif.

Le Messie devait être, suivant une prophétie, le premier à appeler Dieu son Père³. « Il reste

¹ Deut. 32, 6 ; Job 38, 28 s. ; Is. 1, 2, etc..

² Voir le texte des « Dix-huit demandes » dans Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi* II, 3. édit. Leipzig 1898, 461 s. — La rédaction définitive du Schmoné Ešré, où Dieu est appelé deux fois Père, est d'ailleurs d'origine postérieure au Christ. Cfr. Schürer op. cit. 462 s.

³ Ps. 88, 27.

incontestable, malgré l'emploi accidentel qu'on avait fait auparavant du nom de Père, que Jésus fut le premier à définir clairement, sous ce nom, ses propres relations et celles de ses disciples avec Dieu¹. »

La prière de Jésus à son Père fit sur les premiers chrétiens une impression telle, que des générations entières de fidèles grecs et juifs, à Jérusalem, en Asie-Mineure et à Rome, conservèrent l'invocation qu'employait le Christ, l'« Abba, Père », dans sa forme primitive araméenne².

Paul, disciple des pharisiens, qui nous l'apprend, indique en même temps la raison pour laquelle le Christ fut le premier à prier Dieu comme Père, et pourquoi nous-mêmes ne pouvons prier le Père que dans le Christ : « Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, lequel crie : Abba, Père !³ » « Vous avez reçu un Esprit d'adoption, en qui nous crions : Abba, Père ! »⁴. Jésus seul était le Fils unique de Dieu, et c'est par lui seul que nous participons à la filiation divine. Aussi bien, il n'y a que lui seul et les siens avec lui et par lui, qui puissent s'adresser au Père.

C'est pourquoi toutes les prières de Jésus-Christ débutent par l'invocation du Père. Quand bien même il récite des psaumes de l'Ancien Testament, toujours il nomme d'abord son Père⁵. Il veut également que toutes nos prières s'adres-

¹ Ed. v. d. Goltz, *Das Gebet in der ältesten Christenheit*, Leipzig 1901, 12.

² Mc 14, 36 ; Rom. 8, 15 ; Gal. 4, 6. — Cfr. Margreth, *Das Gebetsleben Jesu Christi, des Sohnes Gottes*, Münster 1902, 117 s.

³ Gal. 4, 6.

⁴ Rom. 8, 15.

⁵ Lc 23, 46. Cfr. Ps. 30, 6.

sent au Père : « Vous priez donc ainsi : Notre Père, qui êtes aux cieux... » ¹

L'enfant qui appelle son père, telle est bien la tonalité fondamentale de la prière du Christ. Avec quelle harmonieuse plénitude, avec quelle profonde délicatesse, avec quelle confiante et respectueuse intimité cette note fondamentale ne domine-t-elle point toute sa vie d'oraison !

Que sa prière soit un hymne d'allégresse, un transport de joie, une exultation de l'âme dans le Seigneur ² ; qu'elle monte vers le ciel sous forme de fervente action de grâces ou de suprême confiance ³ ; que ce soit une humble supplication accompagnant son activité toute puissante ⁴, ou quelque cri de détresse lancé par son âme à travers la nuit profonde de la Passion ⁵ ; qu'il s'agisse d'une prière pour sa propre glorification ⁶ et celle du Père, ou bien de sa prière d'agonisant ⁷ : toujours elle sera pénétrée de la plus filiale piété envers le Père, toute remplie d'affection, d'amour, d'humilité et d'admiration pour lui.

Et quand il enseigne la prière à ses disciples, tout rappelle ce même esprit de filiale simplicité, de dévouement, d'intimité et de confiance à l'égard du Père céleste : « Lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites, qui aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des rues, afin d'être vus des hommes... Pour toi,

¹ Mat. 6, 9 ; Lc 11, 2.

² Mat. 11, 25 ; Lc 10, 21.

³ Joa. 11, 41.

⁴ Mat. 15, 36 ; Mc 7, 34 ; 8, 6 s. ; Lc 5, 16.

⁵ Mat. 26, 39-44 ; Mc 14, 35-41 ; Lc 22, 41-45 ; Joa. 12, 27.

⁶ Joa. 12, 28.

⁷ Lc 23, 46.

quand tu veux prier, entre dans ta chambre et, ayant fermé ta porte, prie ton Père qui est présent dans le secret... Dans vos prières ne multipliez pas les paroles, comme font les païens, qui s'imaginent être exaucés à force de paroles. Ne leur ressemblez pas, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez »¹. « L'oraison dominicale » qui fait suite à ces instructions², demeure la prière modèle, inégalée et insurpassable, à laquelle aboutira toujours le commerce d'oraison des enfants de la terre avec leur Père céleste.

Il n'y a que la prière sacerdotale³ qui la surpasse, la prière que Jésus adresse à son Père, et que lui seul pouvait lui adresser. Elle nous introduit dans les saintes et mystérieuses profondeurs d'un recueillement sublime.

Tant d'onction n'est concevable que chez un homme qui prie non seulement en qualité d'enfant de la terre, mais qui s'adresse au Père céleste comme vrai Fils de Dieu. Ici, la prière n'est plus seulement un commerce humain avec le Père, mais elle exprime une union divine et substantielle avec le Père.

« Père, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie... Glorifiez-moi auprès de vous, Père, de la gloire que j'avais auprès de vous, avant que le monde fût...

« Père, les hommes ont vraiment reconnu que je suis sorti de vous...

« Père, tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi...

¹ Mat. 6, 5-8.

² Mat. 6, 9-13.

³ Joa. 17.

« Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous... afin que tous soient un, comme vous. mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous...

« Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde » ¹.

Nous avons essayé de tracer, en trois conférences, le portrait moral de Jésus. Soit que nous considérions le Sauveur dans la perfection de son caractère intime et personnel ; soit que nous l'observions dans ses rapports avec les hommes, ses frères ; soit que nous l'admirions dans son commerce avec le Père céleste, partout nous rencontrons cette même éminente sainteté, qui revêt l'empreinte du surhumain.

Non pas que la vertu de Jésus ne soit pleinement et véritablement humaine. Nos développements démontrent, en effet, progressivement que la personnalité du Sauveur est fortement enracinée dans l'humanité, et qu'elle représente, dans son ensemble, la plus brillante et la plus féconde évolution d'un caractère humain. Mais on ne pourra en aucune manière l'expliquer comme étant le simple épanouissement d'un individu humain.

Les sommets des différentes vertus de Jésus s'élèvent toujours bien au-dessus de l'humaine condition et du monde créé. Ils atteignent les hauteurs de la divinité. Jésus se sent pour la vérité et la véracité un amour si fort, qu'il est en droit

¹ Joa. 17, 1. 5. 8. 10. 11. 21. 24.

de dire : « Je suis la vérité » même, éternelle, incréée, inaltérable. Il est si plein de force d'âme et de noble énergie que *Rousseau* lui-même s'écrie dans l'admiration : « Oui, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ! »

Son humilité et sa douceur dépassent l'esprit humain ; sa miséricorde et sa charité sont le reflet de cette compassion divine et de cette divine puissance d'aimer, propres au Créateur de toutes choses.

Son amour du Père, son abandon au Père, son commerce d'oraison avec le Père forcent Pierre à confesser : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

QUATRIÈME DIVISION

LA MESSIANITÉ DE JÉSUS

Nous abordons la question vitale du christianisme : Jésus de Nazareth est-il vraiment le Christ, le Messie, l'Oint du Seigneur, le Sauveur du monde, et le christianisme représente-t-il, dès lors, l'inégalable, l'immortelle, la seule vraie religion ?

Ce que renferment les conférences précédentes sur la personnalité et la sainteté de Jésus, témoigne toujours plus clairement en faveur de sa messianité.

Toute la personne de Jésus, son esprit prophétique, son irréprochable conduite, l'absolue perfection de sa vie intérieure, de ses rapports avec le prochain et de son commerce avec le Père céleste, non seulement conviennent au Sauveur du monde, mais nous imposent d'avance la conviction qu'il est vraiment le Messie, l'envoyé et l'Oint de Dieu, voire le Messie-Dieu lui-même.

Il est inadmissible qu'un homme d'une si haute perfection morale puisse errer ou veuille nous abuser en proclamant sa messianité.

Il ne nous reste donc qu'à examiner ce que Jésus pensait de sa vocation messianique et ce

qu'il nous en a révélé. Aussi bien, nous allons esquisser d'abord *le messianisme avant Jésus*, puis, nous exposerons *le témoignage messianique de Jésus* et, finalement, nous examinerons *l'idée messianique de Jésus*.

DIXIÈME CONFÉRENCE

Le Messianisme avant Jésus

Pour être à même de saisir le témoignage et l'œuvre messianique de Jésus, force nous est de considérer auparavant le messianisme d'Israël.

Sa forme primitive et authentique est consignée dans l'Ancien Testament, son interprétation ultérieure et faussée, dans les commentaires des rabbins et dans la théologie apocalyptique.

1. *Le messianisme de l'Ancien Testament.* Nous ne pourrions que l'esquisser, vu le cadre restreint de nos conférences. Il est essentiellement renfermé dans les mots : *Fils de David, Serviteur de Dieu, Fils de l'homme, Emmanuel, royaume de Dieu.*

Fils de David. Aussitôt après la chute au paradis terrestre, Dieu promet à la mère du genre humain un descendant qui combattrait victorieusement le séducteur et qui dresserait contre ses partisans le royaume du bien : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité ; celle-ci te meurtrira à la tête et tu la meurtriras au talon » ¹.

¹ Gen. 3, 15.

Après le déluge, cette promesse fut transmise de Noé aux Sémites¹ et, plus tard, à Abraham, le père du peuple israélite : « Je te bénirai, dit Dieu à Abraham, et je rendrai grand ton nom. Tu seras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, et celui qui te maudira, je le maudirai, et toutes les familles de la terre seront bénies en toi ! »...²

Jacob, le petit-fils d'Abraham, légua à la tribu de Juda la promesse touchant la bénédiction et le Sauveur des nations : « Le sceptre ne s'éloignera point de Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne celui auquel il appartient ; c'est à lui que les peuples obéiront »³.

La domination de Juda est transférée à David et à sa race⁴, et longtemps après que David et ses descendants sont morts et que leur puissance s'est écroulée, les prophètes proclament inlassablement que David, le Fils de David, le rejeton de la maison de David, règnera à jamais sur Israël : « Je leur susciterai un seul pasteur : — et il les fera paître — mon serviteur David ; c'est lui qui les paîtra ; et c'est lui qui sera pour les brebis un pasteur. Moi, Jahweh, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles »⁵.

Non seulement Israël, mais les nations des Gentils constitueront l'héritage du fils de David,

¹ Gen. 9, 25-27.

² Gen. 12, 2 s. ; 18, 18 s. ; de même 26, 4 (Isaac) ; 28, 13-15 (Jacob).

³ Gen. 49, 10.

⁴ II Reg. 7, 11-16 ; I Par. 17, 10-14. — Cfr. Ps. 88, 30 ss.

⁵ Ez. 34, 23 s. ; de même Ez. 37, 21-28 ; Jer. 23, 5. 6 ; 30, 8. 9 ; 33, 15-26 ; Os. 3, 5 ; Am. 9, 11.

que Dieu établira, pour l'éternité, roi sur Sion, la montagne sainte¹. Car il remplacera l'Ancienne Alliance, contractée uniquement avec Israël, ainsi que la théocratie juive, par une nouvelle alliance et un nouveau royaume messianique².

« Et il arrivera en ce jour-là : la racine de Jessé (David), élevée comme un étendard pour les peuples, sera recherchée par les nations, et son séjour sera glorieux »³. « Des nations nombreuses viendront et diront : Venez, et montons à la montagne de Jahweh, à la maison du Dieu de Jacob ; il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la Loi et de Jérusalem la parole de Jahweh »⁴. « Le pays sera rempli de la connaissance de Jahweh, comme le fond des mers par les eaux qui le couvrent »⁵.

Le règne du Fils de David sera le règne de la justice, de la paix, de la miséricorde et de la bénédiction, « d'une mer à l'autre, du Fleuve aux extrémités de la terre... et tous les rois se prosterneront devant lui... et toutes les familles de la terre seront bénies en lui »⁶.

Le titre de « Fils de David » semble exprimer la gloire resplendissante et béatifique du Messie, lequel gouvernera à la tête du royaume universel.

Mais il sera, d'autre part, *le Serviteur de Dieu*, qui, revêtu des péchés de l'humanité, souffrira et mourra pour elle, et s'acquerra de la sorte la domination et la gloire messianiques. Ce côté de l'attente messianique apparaît surtout dans les

¹ Ps. 2, 4 ss. ; 109.

² Jer. 31, 31-34 ; Mch. 4.

³ Is. 11, 10.

⁴ Is. 2, 2-4 ; Mch. 4, 1-3.

⁵ Is. 11, 9.

⁶ Ps. 71 ; cfr. Is. 11.

psaumes sur l'homme de douleur¹ et dans les stances d'Isaïe sur le Serviteur de Dieu².

Choisi et consacré par Jahweh, et enrichi de tous les dons de l'Esprit divin³, le Serviteur de Dieu sera docteur, prophète, thaumaturge et Sauveur, au sens emphatique du mot.

Ainsi donc il n'est pas simplement préposé au salut d'Israël, mais il est « établi lumière des nations, pour que le salut de Dieu parvienne jusqu'aux extrémités de la terre »⁴. C'est à cause de nous que la douleur, la détresse et la mort le frappent : « Méprisé et abandonné des hommes, l'homme de la douleur et familier de la souffrance »⁵, « il livre son dos à ceux qui le frappent et ses joues à ceux qui lui arrachent la barbe, et il ne dérobe point son visage aux outrages et aux crachats »⁶. « Il est transpercé à cause de nos péchés, broyé à cause de nos crimes ; le châtiement qui nous donne la paix a été sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris... Jahweh a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous. On le maltraite, et lui se soumet et n'ouvre pas la bouche, semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie »⁷.

Il meurt en d'indicibles tourments, entre deux scélérats, abandonné du ciel et banni de la terre⁸, les mains et les pieds transpercés⁹, lui qui « n'a pas commis d'injustice et dans la bouche duquel il n'y a pas de fraude »¹⁰. Le Serviteur de Dieu, mis à mort, ressuscitera à une vie nou-

¹ Ps. 21 et 68.

² Is. 42, 1-16 ; 49, 1-9 ; 50, 4-10 ; 52, 13-53, 12 ; 61, 1 ss.

³ Is. 11, 2 s. ; 61, 1.

⁷ Is. 53, 5-7.

⁴ Is. 49, 6.

⁸ Ps. 21 et 68.

⁵ Is. 53, 3.

⁹ Ps. 21, 17 ; Zach. 12, 10.

⁶ Is. 50, 6.

¹⁰ Is. 53, 9.

velle et jouira à la droite de Dieu d'une joie surabondante et des délices éternelles ¹.

De la droite de son Père il reviendra, un jour, sur les nuées du ciel, comme *Fils de l'homme*, pour juger les vivants et les morts.

C'est alors qu'il prendra éternellement possession du royaume messianique conquis par sa Passion, sa mort et sa résurrection.

Tel est bien le sens de la prédiction de Daniel sur le Fils de l'homme : « Je regardais dans les visions de la nuit, et voici que sur les nuées vint comme un Fils d'homme ; il s'avança jusqu'au vieillard, et on le fit approcher devant lui. Et il lui fut donné domination, gloire et règne, et tous les peuples, nations et langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit » ².

La dignité incomparable et l'activité surhumaine du Messie nous expliquent aisément qu'on l'ait proclamé *Emmanuel*, c'est-à-dire, « Dieu avec nous », Dieu-Homme.

L'Ancien Testament prédit en maints endroits que Dieu rachèterait lui-même son peuple. Qu'il suffise de mentionner les passages d'Isaïe : « Voici votre Dieu.. il vient lui-même et vous sauvera... Frayez dans le désert le chemin de Jahweh, aplanissez dans la steppe une route pour notre Dieu !... Voici votre Dieu ! Voici que le Seigneur Jahweh vient avec puissance ; son bras exerce la domination » ³.

Au deuxième psaume le Sauveur est plus

¹ Ps. 16, 10 s.

² Dan. 7, 13 s.

³ Is. 35, 4 ; 40, 3. 9. 10.

expressément désigné sous le titre de *Fils de Dieu*.

Le psalmiste royal fait dire au Messie¹, que Jahweh vient d'instituer et d'oindre : « Jahweh m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui »².

Mais les prophéties d'Isaïe sur le divin Sauveur sont plus précises encore : « Le Seigneur lui-même vous donnera un signe : Voici que la Vierge a conçu, et elle enfante un fils, et elle lui donne le nom d'Emmanuel, — « Dieu avec nous »³. Cet Emmanuel, naissant d'une Vierge-Mère, est vraiment Dieu, au sens propre du terme ; car, aussitôt après, l'Emmanuel est désigné comme le maître et souverain propriétaire du pays d'Israël⁴, donc égal à Jahweh.

Isaïe décrit ensuite l'Emmanuel plus spécialement comme divin Messie : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort, la lumière a resplendi... Car un enfant nous est né, un Fils nous a été donné ; l'empire a été posé sur ses épaules, et on lui donne pour nom : Conseiller admirable, Dieu fort, Père éternel, Prince de la paix : pour étendre l'empire et pour donner une paix sans fin au trône de David et à sa royauté, pour l'établir et l'affermir dans le droit et la justice dès maintenant et à jamais. Le zèle de Jahweh des armées fera cela »⁵.

La domination de Dieu sur l'univers ou le *royaume de Dieu* dans le monde résumait en somme toutes les espérances futures.

¹ Ps. 2, 2.

² Ps. 2, 7.

³ Is. 7, 14.

⁴ Is. 8, 10.

⁵ Is. 9, 1. 5. 6.

L'Ancien Testament est pénétré tout entier de la pensée que Jésus formule en ces termes : « Que votre règne arrive ! » Par « Malcuth Schamaim » ou « Malcuth Jahweh », royaume de Dieu ou royaume des cieux, — ciel n'est ici qu'une métonymie pour désigner Dieu — la Sainte Écriture et l'usage sémitique entendent précisément les droits royaux et concrets que Dieu possède sur le monde, l'exercice de ces droits de la part de Dieu et leur ratification de la part des hommes, donc un royaume gouverné par le Ciel et qui veut demeurer entièrement soumis au Ciel — *une domination du Ciel* — le gouvernement royal de Dieu¹.

C'est justement l'œuvre que le Messie doit réaliser : faire connaître aux hommes les droits imprescriptibles du Messie. *Le royaume de Dieu et le Messie sont dès lors des notions corrélatives*. Toutes les qualités distinctives du Messie se rencontrent ici, comme en un foyer. Serviteur de Dieu, il rend possible la fondation du royaume ; Fils de David, il s'en constitue le chef ; Fils de l'homme, il réapparaîtra un jour pour l'établir dans la gloire. Enfin, par le fait que le Messie lui-même est « Dieu avec nous », son règne s'identifiera avec celui de Dieu, et le royaume du Messie deviendra, en un sens éminent, le royaume de Dieu.

Les aspirations terrestres du peuple de la révélation joueront, dans ce royaume, un rôle

¹ Sur la notion du royaume de Dieu ou des cieux, selon l'Ancien Testament, voir Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, 3. édit. II, Leipzig 1898, 539 ; Dalman, *Die Worte Jesu* I, Leipzig 1898, 75-79 ; F. Zorell, « Das Himmelreich, das Gottesreich », dans : *Zeitschrift für kathol. Theologie* XXVII (1903) 581-583 ; Lagrange, « Le Règne de Dieu dans l'Ancien Testament », dans : *Revue biblique* 1908, 36-61.

actif. L'annonce des prophètes le laisse nettement entrevoir.

Jérusalem n'est-elle point le siège et la capitale du nouveau royaume, où sera érigé le trône du Messie, où les riches présents, où l'or et l'argent des peuples s'amasseront¹ ?

Le plus grand de tous les prophètes n'a-t-il point prédit aux enfants d'Israël qu'ils mangeraient les richesses des nations et qu'ils se paraient de leur magnificence², qu'ils suceraient le lait des nations et la mamelle des rois³, que les étrangers rebâtiraient leurs murailles et que les rois des nations seraient leurs serviteurs⁴ ?

« Ils seront réunis captifs dans l'abîme, et ils seront emprisonnés dans la prison ; après un grand nombre de jours ils seront visités. Et la lune rougira et le soleil pâlera, parce que Jahweh des armées règnera sur la montagne de Sion et à Jérusalem... Et Jahweh des armées préparera, pour tous les peuples, sur cette montagne, un festin de viande grasse, un festin de vins pris sur la lie et clarifiés. Et il déchirera sur cette montagne le voile qui voilait tous les peuples... Le Seigneur Jahweh essuiera les larmes sur tous les visages, il ôtera l'opprobre de son peuple de dessus toute la terre⁵. »

Bien qu'il faille se garder d'interpréter ces passages trop littéralement, ils ne nous disent pas moins clairement que l'espérance prophétique était mêlée de sous-entendus terrestres et politiques, et qu'elle ne parvenait point à se défaire complètement du particularisme national juif.

¹ Is. 60, 1 ss.

² Is. 61, 5 s.

³ Is. 60, 16.

⁴ Is. 14, 2 ; 60, 10-14.

⁵ Is. 24, 21-23 ; 25, 6-8.

Il est d'ailleurs fort admissible qu'Israël, s'il n'avait pas rejeté le Messie, aurait véritablement hérité cette prospérité temporelle et nationale, qui de tout temps était demeurée le prix de sa fidélité envers Jahweh.

Néanmoins, comme on a pu déjà s'en rendre compte, *les avantages spirituels et religieux restent au premier plan, demeurent l'essentiel.*

Le Messie apportera la connaissance parfaite de Dieu¹. Le peuple entier jouira de la présence de Dieu et trouvera près de lui refuge et appui dans sa détresse².

Mais ce qui fera la grande richesse du royaume de Dieu, ce sera l'entière rémission des péchés, promise par le Messie et acquise par son immolation.

« En ce jour-là, il y aura une source ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour laver le péché et la souillure »³.

« En ces jours-là et en ce temps-là, — oracle de Jahweh, — on cherchera l'iniquité d'Israël, et elle ne sera plus ; le péché de Juda, et on ne le trouvera plus ; car je pardonnerai au reste que j'aurai laissé »⁴.

« Je pardonnerai leur iniquité et je ne me souviendrai plus de leur péché »⁵.

« Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine »⁶.

« J'ai effacé tes transgressions comme un

¹ Is. 2, 2-4 ; 11, 9 ; Mch. 4, 1-3.

² Is. 4, 4 ss. ; 25, 4 ss., etc.

³ Zach. 13, 1.

⁴ Jer. 50, 20.

⁵ Jer. 31, 34.

⁶ Is. 1, 18.

nuage et tes péchés comme une nuée : reviens à moi, car je t'ai racheté » ¹.

Et les faveurs de la Rédemption ne seront pas le privilège que des Israélites : tous les peuples en bénéficieront. Le Messie-roi, qui marche à la tête du royaume, est appelé à devenir « la lumière et le salut des nations jusqu'aux extrémités de la terre » ². « Il dominera d'une mer à l'autre, du Fleuve aux extrémités de la terre... Tous les rois se prosterneront devant lui ; toutes les nations le serviront... et toutes les races de la terre seront bénies en lui » ³. « Le pays sera rempli de la connaissance de Jahweh, comme le fond des mers par les eaux qui le couvrent » ⁴.

Selon l'Ancien Testament le royaume messianique est donc essentiellement de nature spirituelle et religieuse, comme le Messie lui-même.

2. *Le messianisme juif ultérieur* repose principalement sur la théologie rabbiniste-pharisaïque, qui s'est développée dès le retour de l'exil, atteint son apogée au temps du Christ, et fut ensuite consignée dans la littérature de la Synagogue et surtout du Talmud. Bien que ces écrits ne remontent qu'à l'ère chrétienne, ils ne laissent pas de former « une source inappréciable pour l'époque du Christ ; car les grandes lignes de cette tradition remontent bien au delà du Christ » ⁵.

¹ Is. 44, 22.

² Is. 42, 1-7 ; 49, 6 ; 55, 4.

³ Ps. 71, 8. 11. 17.

⁴ Is. 11, 9.

⁵ Schürer op. cit. I, Leipzig 1901, 112. — Item Bousset, *Die Religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter*, Berlin 1903, 41.

Nous avons l'entière assurance que les écrits de la Synagogue les plus anciens et les plus considérables, à savoir, le *Talmud*, la *Mischna* et les *Midraschim*, reflètent exactement, quant aux points essentiels, le messianisme judaïque du temps de Jésus¹.

A première vue, on est surpris que la théologie rabbiniste ne se soit pas maintenue à la hauteur de l'idée prophétique du Messie, que nous venons de considérer. Elle faisait du reste assez peu de cas des écrits prophétiques.

Pour préserver la vie pratique juive de l'ambiance délétère du paganisme, la Loi, — c'est-à-dire, les 613 commandements de la Thora que les commentateurs avaient découverts dans le Pentateuque — *donna de plus en plus dans l'exagération, aux dépens du fond prophétique et messianique de la Révélation.*

Les rabbins plaçaient leur vie religieuse privée dans l'amour de la Loi, lequel passait avant la prière et le sacrifice². Ils faisaient de la lecture de la Thora le centre du service divin public et de la conscience religieuse de la communauté³. Bien plus : pour eux les livres de la Loi renferment toute la religion. La Thora est la

¹ Le *Talmud* sera simplement cité par traité et suivant la pagination de l'in-folio, la *Mischna*, par traité, chapitre et paragraphe. Parmi les *Midraschim* nous utilisons Mechilta, édit. Weiss, Vienne 1846 ; Sifra, édit. Malbim, Bucarest 1860 ; Sifre, édit. Friedmann, Vienne 1864 ; Pesikta de R. Kohana, édit. Buber, Lyk 1868. A côté du plus ancien Midrasch, on se servira d'autres Midraschim de rédaction plus récente, dont le contenu essentiel repose, de l'avis général, sur des traditions primitives de la Synagogue : Tanchuma, édit. Buber, Wilna 1885, cité d'après le chiffre des Parasch et des alinéas, et plusieurs Rabbota, édit. Wünsche, Bibliotheca rabbinica, Leipzig 1880 ss.

² Schabbat 10a ; Jebamoth 105a ; Wajjikra rabba 29.

³ Sifre 13b ; 40a ; Schemoth rabba c. 34.

révélation dans laquelle Dieu a décrété tout ce qu'il peut manifester dans les siècles des siècles ¹.

La Loi existait avant l'univers déjà ², et Dieu circoncit Adam avant de l'avoir animé ³. Sem possédait une école où l'on enseignait la Loi ⁴. Esaü et Jacob se querellèrent déjà dans le sein de leur mère au sujet de la Loi ⁵.

Les Prophètes et les écrits didactiques de l'Ancien Testament vinrent fort longtemps après la Loi. Ils jouent d'ailleurs, dans la Sainte Ecriture, un rôle purement accessoire et ne s'y trouvent que par hasard ⁶. Les livres de la Loi subsisteront éternellement, tandis que le reste de la Révélation cessera d'être en vigueur ⁷.

Dieu lui-même est strictement soumis à la Loi. La Loi seule absorbe sa pensée et son divin vouloir. Il existe au ciel comme ici-bas un sanhédrin et toute une hiérarchie organisée de rabbins : Jahweh en est le chef ; il enquête et dispute avec eux sur les paragraphes de la Loi ⁸. « Tous les jours il consacre trois heures à l'étude de la Loi » ⁹.

Sa conduite et son activité tombent également sous les prescriptions de la Loi ¹⁰. Il observe le sabbat ; malgré la besogne urgente qui le pres-

¹ Debarim rabba c. 8 cfr. Dt. 30, 12 ; Taanith 9a.

² Sebachim 116a ; Schabbath 88b ; Pirke aboth VI, 10 ; Mechilta 64b ; Bereschith rabba c. 1.

³ Tanchuma Parascha Noach 5.

⁴ Maccoth 23b.

⁵ Bereschith rabba 63.

⁶ Nedarim 226 ; Koheleth rabba cfr. 1, 13.

⁷ Schemoth rabba c. 33 ; jer. Megilla I, 7.

⁸ Baba mezia 85 b. 86 a ; Bereschith rabba c. 49.

⁹ Targ. Jerusch. cfr. 5 Mos. 32, 4.

¹⁰ Schemoth rabba c. 30.

se¹, il se rend à la synagogue², il revêt le talith³ (une sorte de chape pour la prière), il met les phylactères, ceux du bras et ceux de la tête⁴.

En un mot, Dieu s'adonne entièrement à la Loi de Moïse, c'est-à-dire, à la Loi mosaïque que les mille ergoterics et subtilités des pharisiens ont travestie.

Ces regrettables exagérations ébranlèrent toute la doctrine prophétique du salut. Si l'on admet que la Loi mosaïque, telle que la propose l'exégèse cabalistique des rabbins, est bien la loi suprême, éternellement durable, si, dis-je, cette Loi mosaïque est tout, le mosaïsme ne peut plus dès lors être un moyen de réaliser la rédemption messianique, il ne peut plus être une institution caduque et éphémère, il est lui-même le *salut* et la *perfection*.

De fait, la théologie des rabbins le prenait pour cela. D'après elle, Jahweh, en manifestant la Loi sur le mont Sinaï, aurait offert au peuple élu son amour, afin de réparer la chute d'Adam⁵, et Israël aurait acquiescé à la demande de l'époux céleste, en acceptant la Loi⁶.

C'est ainsi que le judaïsme fut racheté sur le mont Sinaï⁷. Cette rédemption devait être la fin des voies de Dieu, et l'alliance nuptiale contractée entre le Seigneur et son peuple subsisterait à jamais⁸. Bien qu'Israël, en adorant le veau

¹ Bereschith rabba c. 7.

² Berachoth 7a.

³ Rosch haschschana 17b.

⁴ Berachoth 6a, 7a.

⁵ Bammidbar rabba c. 5 et 13.

⁶ Schir rabba cfr. 1, 2 ; Schabbath 88a ; Pesikta 124b.

⁷ Schir rabba cfr. 1, 2 ; 4, 7 ; Bammidbar rabba c. 16 ; Schemoth rabba c. 32.

⁸ Debarim rabba c. 13 ; Bammidbar rabba c. 2.

d'or, ait frustré les décrets de Dieu¹, il n'en demeure pas moins vrai que toute révélation touchant le salut ne saurait dépasser ce qui fut manifesté sur le mont Sinai.

Voici donc le but de l'économie progressive du salut : racheter par l'accomplissement de la Loi ce que l'on avait perdu par l'histoire du veau d'or, — ainsi s'exprime l'exégèse talmudique².

Il ne peut donc être question de justification intérieure, de rédemption expiatoire. Péchés, réparation, salut et justification, au sens de la Sainte Écriture, sont dans la théologie des rabbins des termes inconnus. *Le grand moyen de rachat et la grande œuvre rédemptrice, c'est la force innée de la Loi, — et rien qu'elle.*

Il n'appartient pas au Messie, évidemment, d'accomplir l'œuvre de la Rédemption. Si la justice et la justification ne sont rien plus que des notions de droit, si l'on n'y voit que la justice légale de la nation et de la personne, il faut alors que nation et personne se justifient elles-mêmes par un équilibre mathématiquement exact entre le passif et l'actif, entre les prescriptions de la Loi et leur accomplissement.

Les ordonnances et leur observation sont tous les jours enregistrées³, encaissées et mises en balance. Celui-là est parfaitement juste, dont les œuvres légales correspondent numériquement à la somme des prescriptions⁴ ; celui-là est relativement juste, dont le bilan de la journée et de

¹ Pesikta 124b ; Schabbath 88a ; Schir rabba cfr. 1, 3.

² Bammidbar rabba c. 17.

³ Wajjikra rabba c. 26 ; Tanchuma, Wajjelech 2 ; Aboda sara 2a.

⁴ Schabbath 32a.

la vie comporte au moins une majorité absolue d'œuvres légales¹.

Le Messie n'apparaîtra que lorsque le bilan de chaque individu et de la nation tout entière correspondra au budget de la Loi, en d'autres termes, dès qu'Israël sera justifié et sanctifié².

Il est vrai qu'une période d'anarchie complète précèdera son avènement ; cet âge aura l'apparence d'un chien galeux³. Mais Elie paraîtra pour remettre la Loi en honneur et pour justifier et sanctifier de la sorte Israël, avant l'avènement du Messie⁴. Alors seulement le Messie commencera son œuvre, en *fondant* ou plutôt en *restaurant le royaume de Dieu*, en lui restituant sa forme, que lui avait prêtée l'imagination des rabbins, la forme d'une théocratie mondaine, comme aux jours du Sinaï.

Suivant la doctrine des rabbins, le ciel même serait, avec la Loi, descendu sur le mont Sinaï⁵. Depuis ce temps-là, la politique et la religion s'épousèrent. C'eût été renier la suprématie religieuse de Dieu, renier la religion elle-même, que de se soumettre à un chef d'État autre que Jahweh.

Depuis que Dieu avait établi sa demeure au milieu de son peuple, il fut le seul roi du peuple, et sa domination n'assurait pas seulement à Israël la prépondérance sur les nations, l'esca-beau de ses pieds ; elle renouvelait d'une manière générale l'état paradisiaque.

¹ Kidduschin 40b ; Pesikta 176a.

² Sanhedrin 97b ; Schabbath 118a ; Schemoth rabba c. 25 ; Wajjikra rabba c. 3.

³ Sota IX, 15 ; Sanhedrin 97a ; Schir rabba cfr. 2, 13.

⁴ Pirke de Rabbi Elieser c. 43 ; cfr. Mat. 17, 10 ss. ; Mc 9, 10 ss. ; Lc 1, 16 s.

⁵ Mechilta 73b ; Pesikta 16b ; Schemoth rabba c. 23.

La proximité divine en bannissait les suites de la faute originelle et rétablissait dans ce paradis terrestre les conditions béatifiques du jardin de l'Éden, jusqu'au jour où la cité terrestre s'effacerait devant la cité céleste et le temps devant l'éternité.

C'est ainsi que le nomisme se représentait le premier royaume du salut au mont Sinaï ; et c'est exactement ce qu'il attendait de la restauration qu'opérerait le Messie.

Le premier jour où la nation entière observera la Loi, le Messie paraîtra ¹ : il expulsera les Romains du pays, il obligera les Gentils à respecter la Thora, puis il fondera le royaume de Dieu ².

On considérera ce dernier comme la *continuation du règne de David et de Salomon* ³. Mais il le surpassera de beaucoup en gloire, en puissance et en prospérité.

Jérusalem, capitale du royaume, sera par surcroît la métropole de tous les pays du monde ⁴. Sa grandeur et son éclat seront sans mesure ⁵. Au centre de la ville, Dieu superposera le Carmel, le Thabor et le Sinaï, puis, au sommet, il édifiera le temple, de manière à le rendre visible au monde entier ⁶. De là le Messie brandira son sceptre. A ses pieds s'étaleront les ruines de l'empire romain, de ce fameux empire que seul le péché d'Israël avait suscité.

Les nations païennes non romaines, comme tributaires, payeront la dîme au royaume des

¹ Pesikta 163b ; Schemoth rabba c. 25.

² Mechilta 59b ; Pesikta 51a ; Debarim rabba c. 1.

³ Pesachim 54a.

⁴ Schir rabba cfr. 1, 5.

⁵ Baba bathra 75a b ; Sifre 65 a ; Pesikta 143a b.

⁶ Pesikta 144b.

cieux¹. Les peuples étrangers à la Palestine n'auront d'autre fin que de servir les Juifs de Palestine. Toutefois ils ne participeront en aucune manière au salut messianique. Le Messie ne remplira son rôle de roi béatifique qu'à l'égard des enfants d'Abraham et seulement dans la terre promise.

Là même il leur dispensera largement *les richesses du royaume et de l'ère messianiques*. On y retrouvera tout le raffinement sensuel rêvé du royaume israélite de la Thora : absence de toute douleur et de toute infirmité ; les corps des enfants d'Israël y jouiront d'une beauté resplendissante et d'une merveilleuse vigueur ; le sol et les arbres y déploieront une prodigieuse fertilité². Les femmes enfanteront chaque jour³. Les hommes seront deux fois plus grands qu'Adam, qui pourtant mesurait cent aunes. Les nains eux-mêmes atteindront jusqu'au pinacle du temple⁴.

Nulle grappe de raisins ne fournira moins de trois barils de vin⁵. La hauteur de l'orge égalera celle du palmier, et les épis répandront la farine à souhait, sans qu'il faille d'abord moissonner⁶. Il n'y manque que du pigeon rôti, pour combler la mesure des bénédictions messianiques ! Une véritable vie de fainéant, dans un pays de cocagne !

Il serait faux néanmoins de prétendre que le messianisme des rabbins n'ait eu que des visées terrestres et politiques. Ce serait gravement le

¹ Tanchuma, Schopphetim 19 ; Schemoth rabba c. 35.

² Bereschith rabba c. 12 et 26 ; Schabbath 30b ; Pesachim 68 a.

³ Schabbath 30b.

⁴ Baba bathra 75a.

⁵ Kethuboth 111 b.

⁶ Kethuboth 111 b.

méconnaître. Il avait, au contraire, un côté profondément religieux.

Le judaïsme rabbinique n'ignora jamais l'importance de son rôle dans l'économie du salut. Aux yeux de la Synagogue, la valeur intrinsèque de la nature du royaume et de l'ère messianiques consistaient précisément dans la domination universelle de la Thora, identique, selon l'exégèse des rabbins, à l'universelle domination de Dieu. A cet égard, le messianisme pharisien est profondément, voire universellement religieux.

Et ce n'est point seulement dans leur doctrine, mais encore dans leur vie pratique que les Juifs déployèrent un zèle inouï, pour hâter le royaume de Dieu.

Il demeure incontestable, que, grâce à la direction spirituelle des pharisiens, ils ont été plus empressés que jamais à servir le royaume des cieux, soit en observant minutieusement la Loi même de la Thora, soit surtout en adoptant les ordonnances supplémentaires des rabbins.

Le Talmud, aussi bien que l'Évangile¹, considère l'accomplissement de la Loi selon les rabbins comme un « joug » ou comme un « fardeau ». L'observation d'un seul commandement est déjà fort onéreuse². Les moindres détails de la vie ordinaire sont entourés de paragraphes³. L'utilisation de tout objet est soumise à des règles précises ; toute besogne, par exemple le labourage, les semailles, doit être conforme aux prescriptions casuistiques soigneusement codifiées⁴.

¹ Mat. 23, 4 ; cfr. Gal. 5, 1.

² Mechilta 110a.

³ Sifra cfr. Levi 8, 25.

⁴ Bammidbar rabba c. 17.

C'est encore pour répandre cette Loi assujettissante et pour hâter l'avènement du royaume de Dieu que les pharisiens déployaient une activité missionnaire intense et « qu'ils couraient la terre et les mers pour faire un prosélyte » ¹.

Mais il y avait en tout cela une monstrueuse erreur : ce messianisme pratique et théorique visait un royaume des cieux à tendance nettement nationaliste et terrestre. Tout ce que le judaïsme pharisien attendait, en dehors de la puissance nationale théocratique, restait purement accessoire. Le Talmud l'assure souvent en termes exprès : « Il n'existe point d'autre différence entre le monde actuel et les jours du Messie, que la servitude sous le joug des royaumes [des nations] ². »

Que l'on se garde surtout d'avancer que le caractère national et terrestre ait fort bien pu s'être infiltré dans la théologie juive durant la période chrétienne. Les « Psaumes de Salomon » eux-mêmes, composés un demi-siècle avant le Christ, et reproduisant la conception la plus idéale de l'idée pharisaïque du royaume de Dieu et du Messie, ne s'élèvent point au-dessus du niveau décrit plus haut.

Selon leur exposé enthousiaste, le Messie sera un prince équitable, un roi formé par Dieu lui-même et rempli de l'Esprit-Saint, un roi qui gouverne un peuple saint et juste, c'est-à-dire, fidèle observateur de la Loi ³. Il rassemblera même sous son sceptre « les nations, afin qu'elles le servent, et il magnifiera de la sorte Jahweh sur toute la surface de la terre » ⁴.

¹ Mat. 23, 15.

³ Ps. Salom. XVII, 24-46.

² Schabbath 63a ; Pesachim 68a. ⁴ Ps. Sal. XVII et XVIII.

Son caractère essentiellement messianique, c'est bien la royauté davidique, la puissance temporelle, en laquelle il écrasera les ennemis d'Israël, délivrera Jérusalem du contact impur des nations et assurera le bonheur du peuple élu¹. Il n'y aura pas un seul sujet, dans le royaume messianique, qui ne soit de race juive. Les étrangers seront simplement autorisés à offrir des présents aux enfants d'Israël, puis à envier leur gloire².

Le Messie est exclusivement un souverain politique et le royaume messianique, un « royaume des cieux » sécularisé et nationalisé³.

Ainsi pensaient les *auteurs juifs d'apocalypses*, que les rabbins pharisiens considéraient comme des sectaires en marge du parti⁴.

Les écrits apocalyptiques ne s'écartaient du messianisme officiel qu'au sujet de divergences concernant le mode, le lieu et le temps de l'avènement du royaume des cieux.

Les pharisiens étaient convaincus que le royaume des cieux adviendrait en ce monde avant la fin des temps. Les anciennes apocalypses maintenaient elles aussi, totalement ou partiellement, leurs croyances en un royaume temporel

¹ Ps. Sal. XVII, 23-27.

² Ps. Sal. XI, XVII, XVIII.

³ Ps. Sal. XVII, 30-34.

⁴ Le genre apocalyptique fut en vogue de l'an 160 avant le Christ à l'an 120 de l'ère chrétienne. Ses produits littéraires les plus considérables, pour autant qu'ils intéressent le messianisme, sont : *Le livre d'Enoch*, dont l'original remonte au temps des Macchabées, et dont les passages les plus importants, les discours imagés, datent de quelques dizaines d'années avant le Christ ; *le Livre des Jubilés*, ou la « petite Genèse », de l'époque de Jean Hyrkanus ; *l'Ascension de Moïse*, rédigée environ six ans après le Christ ; *les Apocalypses d'Esdras et de Baruch*, achevées seulement après la destruction de Jérusalem. Sur ces écrits et leur messianisme, cfr. Felder, *Jesus Christus* I. 3. édit. 166-170.

de Dieu, ainsi qu'au Messie-roi de la Synagogue. Mais quand, avec la disparition des Macchabées et les débuts de l'âge hérodien, l'espoir en l'avènement messianique de David s'évanouit de plus en plus, bien des zélés renoncèrent définitivement à la pensée de le voir s'établir en ce monde corrompu.

Ils s'appuyèrent désormais exclusivement sur la prophétie de Daniel touchant le Fils de l'homme : celui-ci apparaîtrait à la fin des temps, environné de gloire transcendante, pour conduire les destinées d'un royaume de Dieu ultérieur. Il faut d'abord que le cours des choses terrestres soit anéanti, prétendent les apocalypses, avant que paraisse l'âge transcendant et messianique du royaume de Dieu. Toutefois cet élément eschatologique est l'unique divergence qu'on puisse constater entre le messianisme apocalyptique et le messianisme pharisaïque.

De part et d'autre, la doctrine du Messie demeure essentiellement celle d'une grande puissance juive, fondée sur la Thora et victorieusement conduite par le Messie.

Les Juifs de la Dispersion gréco-romaine professaient en cela les mêmes idées que leurs compatriotes de Palestine.

D'après Philon d'Alexandrie (né l'an 20 avant le Christ) le Messie ne jouera qu'un rôle purement militaire : guerre aux ennemis de la Loi mosaïque et rabbinique, mais encore aux ennemis du peuple de la Loi ; victoire de ce dernier et domination perpétuelle dans les honneurs, l'opulence et une saine vigueur ¹.

¹ Philo, *De praemiis* XIV-XX ; *De execrationibus* VIII. IX. XIX. cfr. Bréhier, *Les idées philosophiques et religieuses de*

Flavius Josèphe (né en 37-38 après le Christ) ne croit pareillement qu'en un roi-messie ; il va même, pour flatter l'empereur Vespasien, jusqu'à le saluer comme le Messie désiré¹.

D'ailleurs il n'est besoin que d'ouvrir les Evangiles, pour se rendre compte que le messianisme national politique était parmi les Juifs contemporains de Jésus une idée acquise.

Notre-Seigneur s'y heurte, tant chez les pharisiens et les scribes que chez le bas peuple. Ses propres disciples peuvent à peine s'en déprendre.

Les Evangiles laissent entrevoir, il est vrai, qu'il existait de pieuses gens dont l'idéal messianique se nourrissait des Prophètes de l'Ancienne Alliance. Qu'il suffise de mentionner Marie et Joseph, Zacharie et Elisabeth, le vieillard Siméon et Jean-Baptiste.

Ces exceptions n'infirmement cependant aucunement le fait dûment établi, à savoir *que les idées messianiques officielles du judaïsme ultérieur étaient foncièrement différentes de celles de l'Ancien Testament. Le royaume, l'œuvre et la personne du Messie constituaient de part et d'autre un antagonisme profond.*

Au royaume universel, spirituel et religieux du Messie ou de Dieu que préconisait la Sainte Ecriture, les pharisiens opposaient la grande puissance nationale, limitée et toute matérialiste du Messie-Roi. Elle reposait, il est vrai, sur la loi fondamentale de la Thora et revêtait un caractère théocratique ; mais au fond elle était traversée par un courant d'idées purement terrestre

Philon d'Alexandrie, Paris 1908 ; Lagrange, *Le Messianisme chez les Juifs*, Paris 1909, 28-37.

¹ Flavius Josephus, *Bellum judaicum* VI, 5, 4.

et politique. Le long exposé que nous en avons fait le démontre suffisamment.

L'œuvre du Messie correspondait parfaitement à cette conception du royaume de Dieu. Dès qu'Israël atteindra la perfection de la Loi, le Messie des rabbins secouera automatiquement la domination étrangère, il établira la puissance de la Thora, il assurera dans ce royaume des cieux une fidélité toujours plus grande à la Loi. Il observera, tout comme les pharisiens et même plus qu'eux, la Loi avec toutes ses prescriptions additionnelles, toutes ses subtilités, y compris la haie de clôture qui les protège¹. Il sera, « tel un moulin rempli de farine, chargé d'observations rabbiniques »², et, en scribe parfait, il enseignera la Loi au peuple entier³.

Voilà tout ! Point de renaissance intérieure pour les saints de la Loi, point de religion allant au delà du nomisme, surtout point de rachat intermédiaire ! Le Messie juif délivre du paganisme, non du péché !

« L'œuvre du Messie, la délivrance d'Israël de la tutelle étrangère, l'établissement de l'universelle domination, la restauration d'Israël comme peuple de Dieu, s'accomplit conformément à l'ancienne théologie juive de la Palestine, sans être interrompue par la Passion et par la mort réparatrice du Messie. Sa force ne repose point, ainsi que le veut le prophète, sur son immolation réparatrice, mais sur la justice personnelle, qui le rend digne de réaliser l'œuvre messianique⁴. »

¹ Targ. Jonath. sur Is. 9, 3.

² Sanhedrin 93b.

³ Targ. Jonath. sur Is. 53, 5. 10-12 ; Schir rabba sur 2, 13.

⁴ Ferdinand Weber, *Jüdische Theologie auf Grund des Tal-*

Le « serviteur de Dieu » de l'Ancien Testament n'entrait plus dans le cadre du messianisme pharisien. Il est rare qu'un rabbin ose appliquer au Messie les passages des psaumes, d'Isaïe et du Livre de la Sagesse (2,12-20), touchant la Passion du « Juste ». Le Targum de Jonathan, datant de la seconde moitié du I^{er} siècle après le Christ, commente les textes d'Isaïe sur les souffrances du Serviteur de Dieu, mais les atténue et les délaie, au point qu'ils n'ont l'air de vouloir dire autre chose sinon « que le Messie s'exposerait au danger de mort en luttant contre des apostats ¹. » La mort expiatoire du Sauveur constituait aux yeux des Juifs le plus énorme scandale qu'on pût s'imaginer ².

D'où il ressort que *la personne du Messie* est purement humaine par son origine et par sa nature ³. Le nom du Messie, il est vrai, est antérieur au temps ; mais uniquement en ce sens « que Dieu a voulu, de toute éternité, créer le Messie et l'envoyer sur la terre, de même que les Pères désignés comme préexistants avec lui, et le peuple d'Israël et le sanctuaire n'existaient pas en réalité, mais simplement dans les décrets éternels de Dieu ⁴. »

La théologie palestinienne admet en plus de cette préexistence idéale, une préexistence réelle de l'âme du Messie. Elle a puisé cette croyance

mud und verwandter Schriften, 2. édit. Leipzig 1897, 362. — cfr. Dalman, *Der Leidende und sterbende Messias der Synagoge im ersten nachchristlichen Jahrtausend*, Berlin 1888 ; Lagrange, *Le Messianisme chez les Juifs*, Paris 1909, 236-251. 259 ss.

¹ Jos. Felten, *Neutestamentliche Zeitgeschichte* II, Ratisbonne 1925, 193.

² I Cor. I, 23.

³ Targ. Jonath. sur Is. II, 1 ; Schir rabba sur 4, 8.

⁴ Weber, op. cit. 355.

dans l'anthropologie rabbinique, qui se représentait toutes les âmes humaines créées avant le monde et conservées dans un entrepôt du septième ciel, en attendant qu'elles fussent unies au corps¹. Aussi bien, le Messie s'avère être préexistant et transcendant au même sens que le commun des mortels.

Les rabbins ne savent que faire du « Fils de l'homme » de Daniel, moins encore de l'Emmanuel messianique. Le Messie naîtra homme, engendré par l'homme².

Jésus s'efforcera vainement de faire saisir aux scribes la portée du psaume 109, à savoir que le Messie ne pouvait pas être un simple descendant terrestre de David³. Le juif Tryphon l'affirme avec assurance chez saint Justin : « Nous attendons tous le Messie-homme, né d'entre les hommes et recevant d'Elie l'onction sainte dès qu'il aura paru⁴. »

Ce n'est que par son zèle pour la Loi qu'il dépasse le commun des hommes, qu'il ressemble à Abraham, à Moïse, à Job, à Hiskia, à Hillel⁵. Et c'est par là seulement qu'il a mérité de jouer son rôle de souverain.

Voilà tout ce qu'il reste des prophéties de l'Ancien Testament : un « Fils de David » purement terrestre et politique, le roi des Juifs qui devait conduire à la victoire la puissance nationale de la Thora.

¹ Aboda sara 5 a.

² Bereschith rabba c. 12 ; Bammidbar rabba c. 13 ; Pesikta 49a.

³ Mat. 22, 42 s. ; Mc 12, 35 s. ; Lc 20, 41 s.

⁴ S. Justinus, *Dialogus cum Tryphone* c. 49.

⁵ Bammidbar rabba c. 14 ; Bereschith rabba c. 85.

Les vues messianiques du judaïsme postérieur ont quelque chose de profondément tragique. Israël dut sacrifier tout le reste, partiellement du moins. Il perdit sa liberté et son autonomie. Dès l'an 63 avant le Christ, les Romains occupaient Jérusalem. Trente-trois années plus tard, Hérode, un Iduméen, monta sur le trône de David. Le sanctuaire national était livré aux autorités païennes. Les empereurs païens percevaient la dîme et les impôts. Les fils de Dieu étaient enrôlés de force dans la légion romaine, on les obligeait à mille souillures, on les contraignait à des abominations illégales.

Les conditions religieuses internes n'étaient guère plus favorables. La nomocratie rabbinique, avec ses observances innombrables et presque intolérables, évinça la révélation divine de l'Ancien Testament.

Seule l'espérance messianique subsista. Tous les Juifs attendaient avec une inébranlable confiance le Messie, auquel leurs pères avaient cru, et dont les prophètes avaient tracé un portrait aux contours toujours plus précis.

Le rabbinisme en avait même puissamment accru l'impatient désir. Mais ce fut son malheur qu'il détourna les espérances d'Israël vers un Messie fantôme, qu'il abusa l'attente messianique, qu'il interpréta arbitrairement, et non point selon les plans prophétiques de Dieu, la personne, l'œuvre et le royaume du Messie, qu'il s'égara lui-même et dérouta les esprits.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Le témoignage messianique de Jésus

Toutes les prédictions messianiques expirèrent sous le règne d'Auguste. La plénitude des temps était arrivée. Le Nouveau Testament, aussi bien que la littérature rabbinique de la Synagogue, révèlent nettement l'impétueuse attente messianique des Israélites, contemporains de Jésus.

L'histoire de la guerre judaïque et de la destruction de Jérusalem rapporte qu'on se lançait à la poursuite de tous les prétendus messies imaginaires, tellement le peuple était convaincu que l'objet de ses brûlants désirs devait être tout proche de paraître. Cependant, malgré ces aspirations communes, le messie-roi sécularisé des Juifs ne parut point.

Mais le ciel s'ouvrit et il opéra le miracle de la naissance virginale qu'avait prédit Isaïe. L'ange Gabriel fit l'annonce à Marie : « Voici que vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il règnera éternelle-

ment sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin... L'Esprit-Saint viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu » ¹.

Et l'ange dit à Joseph : « Joseph, fils de David, ne crains point de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui est formé en elle est l'ouvrage du Saint-Esprit. Et elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus ; car il sauvera son peuple de ses péchés » ². L'évangéliste ajoute : « Or, tout cela arriva afin que fût accompli ce qu'avait dit le Seigneur par le Prophète : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils ; et on le nommera Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous » ³.

C'est ainsi que se réalise la doctrine messianique de l'Ancien Testament : le Fils de Dieu préexistant descend du ciel sur la terre, devient notre Emmanuel, rachète en serviteur de Dieu l'humanité pécheresse, fonde et gouverne à jamais le royaume de Dieu annoncé par David.

Ces enseignements messianiques mettent en lumière tout l'Évangile de l'enfance de Jésus ⁴.

Mais voici que l'idée messianique mondanisée, qui hantait la plupart des esprits, ombre déjà l'auguste portrait.

Lorsque Jésus fut né à Bethléem, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem et s'informèrent : « Où est le roi des Juifs, qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer ». A cette nouvelle le roi Hérode fut troublé et tout Jérusalem

¹ Lc. I, 31-35.

² Mat. I, 20 s.

³ Mat. I, 22 s.

⁴ Mat. I et 2 ; Lc I et 2.

avec lui. Il rassembla les Princes des prêtres et les scribes du peuple et s'enquit auprès d'eux où devait naître le Christ.

Quand ils lui répondirent que, selon le prophète Michée, le Messie devait naître à Bethléem en Judée, « il entra dans une grande colère et envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous »¹. Il croyait ainsi éliminer un prétendu rival.

Cet épisode prouve avec évidence que chaque annonce messianique prenait, aux yeux des Juifs et des Romains établis dans le pays, une signification purement politique et nationale, et devait donc nécessairement provoquer une catastrophe.

C'est le point de vue qu'il nous faut adopter ici, car c'est le seul qui explique dûment *le témoignage messianique de Jésus dans ses débuts, dans son évolution et son achèvement*.

1. *Les débuts du témoignage messianique de Jésus*. Hormis l'unique épisode de l'enfant Jésus au temple, il se couvre de silence jusqu'au jour où, selon la prophétie, « la voix de celui qui crie dans le désert »² l'annonça solennellement.

L'entrée en scène de Jean, le précurseur, sa prédication et son activité signifiaient si nettement la venue toute proche du Messie³, que la foule crut le voir dans la personne même de Jean-Baptiste, et que le sanhédrin lui envoya une ambassade officielle, avec mission d'enquêter sur le véritable état de choses⁴.

¹ Mat. 2, 1-23.

³ Mat. 3, 1-12 ; Mc 1, 1-8 ; Lc 3, 1-18.

² Is. 40, 3.

⁴ Joa. 1, 19 ss.

« Je ne suis point le Christ, le Messie », déclare-t-il expressément ; « mais au milieu de vous il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, c'est celui qui vient après moi ; je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure » ¹ — c'est lui le Messie désiré.

Bientôt après *Jésus demande le baptême*. Jean reconnaît en lui l'envoyé du Seigneur ². Le ciel s'entr'ouvre. L'esprit de Dieu descend sur Jésus sous la forme d'une colombe, et l'on entend distinctement la voix du Père résonner dans le ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances » ³.

Sans nul doute Jésus lui-même considère cet événement comme l'onction spirituelle du Messie et sa reconnaissance par le Père céleste ⁴. Nous aurons plus tard à démontrer que l'expression « Fils de Dieu », appliquée à Jésus ou, sur les lèvres de Jésus lui-même, désigne toujours, sinon sa divinité, du moins sa messianité.

Elle garde ce sens dans *l'histoire de la tentation* qui suit immédiatement le baptême. Le tentateur a des soupçons. Il redoute que Jésus ne soit le Messie, le Fils de Dieu. Mais il veut au préalable s'en assurer : « Si vous êtes le Fils de Dieu (c'est-à-dire, au moins le Messie), prouvez-le par vos œuvres. On a prédit du Sauveur qu'il serait un thaumaturge : opérez donc ses miracles ! Le Messie a été annoncé comme destructeur de l'empire universel de Satan et comme

¹ Joa. 1, 21. 26 s.

² Mat. 3, 13-15 ; Joa. 1, 29 ss.

³ Mat. 3, 16 s. ; Mc 1, 10 s. ; Lc 3, 22.

⁴ Lc 4, 18 cfr. Is. 61, 1 s. ; Mat. 12, 18 s. cfr. Is. 42, 1-4 ; Actes 10, 38.

fondateur du royaume universel de Dieu : recevez donc de mes mains les royaumes du monde!»

Tel est, en somme, le langage du tentateur. Jésus indigné démasque le mirage fallacieux de Satan. Mais il accepte tacitement le titre messianique de « Fils de Dieu »¹.

La messianité de Jésus constitue dès lors le centre des premiers épisodes de sa vie publique. Jean-Baptiste annonce et reconnaît Jésus comme Messie. Le ciel, visiblement, le sacre Messie. Les esprits le redoutent et confessent qu'il est bien le Messie. Jésus lui-même, conscient de sa mission et de sa dignité messianiques, accueille ces témoignages avec calme.

Ce sont les premières lueurs de sa manifestation messianique. Au début, « Jésus observa sur le mystère de sa personne, sur cet objet suprême de sa foi, une chaste réserve parfaitement compréhensible². » Eu égard à la tournure d'esprit ainsi qu'aux préjugés de son entourage, il devait renoncer, pour l'instant, au nom de Messie.

Le nom de « Messie », de « Christ » n'était du reste point nécessairement lié à l'économie du salut prédite dans l'Ancien Testament. De tout temps les rois et les prêtres ont porté ce nom, que leur conférait l'onction sainte. Et parce que le Sauveur promis serait prêtre et roi en un sens éminent, ce titre lui revenait d'une manière exceptionnelle.

L'Ancien Testament ne le mentionne cependant que trois fois³. Ce n'est que fort peu de

¹ Mat. 4, 1-11 ; Mc 1, 12 s. ; Lc 4, 1-13.

² Heinrich Weinel, *Jesus im 19. Jahrhundert*, Tubingue 1907, 109.

³ I Reg. 2, 10 ; Ps. 2, 2 ; Dan. 9, 25 s.

temps avant l'ère chrétienne¹ que le nom de Messie devint, à côté d'autres qualifications (« Fils de David », « Roi d'Israël »), le titre officiel du Rédempteur promis.

Ce fut alors, hélas ! que l'on commença d'attacher au nom de Messie une idée en vogue *qui allait compromettre la cause messianique elle-même*.

Selon la croyance vulgaire, le Messie était, nous le savons, *tout d'abord un libérateur politique*. En qualité de Fils de David il lui suffirait de paraître pour secouer le joug romain, pour relever le trône juif et pour assurer en Israël le triomphe du peuple de la Loi.

A la faveur de cette atmosphère, il n'était besoin que d'un souffle léger pour allumer la flamme de l'enthousiasme national. Au premier bruit public de l'apparition du Messie, c'est-à-dire, du héros national, c'eût été une explosion délirante d'enthousiasme politique et le signal de la « révolution » messianique.

On aurait sommé Jésus de prendre la direction du mouvement dès qu'il se fût attribué le nom de Messie. L'inévitable conflit avec les autorités eût brusquement anéanti sa carrière à peine ébauchée, et frustré son œuvre entière. Jésus eût alors déjà subi la condamnation que, finalement, il ne put éviter, victime à la fois du sanhédrin juif et du tribunal romain. Le premier l'eût accusé de s'être impudemment arrogé le rôle de Messie-Roi ; le second eût prétexté qu'il avait voulu jouer au Messie-Roi. Pour échapper à cette crise prématurée il empêcha la

¹ Ps. Salom. XVII, 36 ; XVIII, 6, 8 ; Apocal. de Baruch. 39, 7 ; 40, 1 ; 72, 2.

divulgarion de sa messianité et il évita lui-même de porter le nom de Messie.

Mais *les premiers disciples*, fortement impressionnés par sa parole et sa personnalité, *souçonnent en lui le Messie et lui en appliquent le titre*. « Nous avons trouvé le Messie ! » s'exclame André devant Simon son frère, dès sa première rencontre avec Jésus¹. « Nous avons trouvé celui dont Moïse a écrit dans la Loi, ainsi que les Prophètes », annonce Philippe à Nathanaël². A peine s'est-il entretenu avec Jésus, que Nathanaël confesse à son tour : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël »³.

Les démons eux-mêmes doivent proclamer sa messianité par la bouche des démoniaques. Car « ils le reconnaissaient »⁴ ; « ils savaient qu'il était le Messie »⁵, « le Saint de Dieu », « l'Oint du Seigneur », « le Fils de Dieu », « le Fils du Très-Haut », « venu pour les perdre »⁶.

*Jésus accueille avec joie le témoignage des premiers disciples*⁷. Les disciples, il est vrai, caressaient l'espoir que leur Maître, un jour, se révélerait le Messie. Mais il substitue aux titres de « Messie », « Prophète », « Roi d'Israël » — titres tous équivalents dans la pensée des Juifs — celui de « Fils de l'homme »⁸. Il ne conteste point les déclarations des démoniaques ! Mais il leur interdit sévèrement de proclamer sa messianité.

La critique moderne crie au scandale. *Cette défense* de Jésus l'exaspère. Wellhausen et Wre-

¹ Joa. 1, 41.

² Joa. 1, 45.

³ Joa. 1, 49.

⁴ Mc 1, 34.

⁵ Lc 4, 41.

⁶ Mc 1, 24 ; 3, 12 ; 5, 7 ; Lc 4, 34.
41 ; 8, 28 ; Mat. 8, 29.

⁷ Joa. 1, 50.

⁸ Joa. 1, 51.

de en concluent que Jésus ne s'est du reste jamais cru le Messie. D'autres adeptes de l'école libérale prétendent qu'au début de sa carrière du moins il ne croyait pas à sa messianité.

La conduite de Jésus prouve nettement le contraire. Il récusé le témoignage public que les démons voulaient rendre à sa messianité, non point parce qu'il est faux, mais précisément parce qu'il est véridique. Les évangélistes le notent avec soin : « Il empêcha les démons de parler, parce qu'ils le reconnaissaient » ¹ ; « il les réprimandait pour leur imposer silence, parce qu'ils savaient qu'il était le Messie » ² ; « il leur défendait avec de grandes menaces de faire connaître qui il était » ³.

Donc ce n'est point la croyance à sa messianité que Jésus récusé, mais la publication, la propagation du bruit, selon lequel il serait le Messie impatientement attendu par le peuple.

Grâce à un travail d'éducation réfléchi, calme et concentrique, Jésus voulait convaincre insensiblement ses disciples d'abord, puis son entourage plus éloigné, de sa messianité, de son caractère surnaturel et de sa mission toute spirituelle. Il fallait que la croyance messianique en sa personne procédât du dedans, et qu'elle progressât sur la base de preuves réelles et objectives. Ses paroles, mais surtout ses œuvres devaient assurer graduellement les disciples et le peuple qu'il était le Messie, bien qu'il ne fît point le coup d'État messianique espéré.

Pour parer autant que possible au moindre malentendu, il substitua, ainsi que nous l'avons

¹ Mc 1, 34.

² Lc 4, 41.

³ Mc 3, 12.

vu, le titre de *Fils de l'homme* à celui de Messie. Dès le début de son ministère jusqu'à sa condamnation par le sanhédrin, il eut, pour ce titre, une préférence marquée.

Le nom de Fils de l'homme revient 32 fois chez Matthieu, 14 fois chez Marc, 25 fois chez Luc et 11 fois chez Jean. En dehors des Évangiles cette appellation n'est mentionnée que 3 fois dans le Nouveau Testament¹, et toujours c'est le Sauveur lui-même qui se l'attribue : jamais les disciples ne le lui décernent.

Ce titre n'avait nullement cette saveur politique inhérente aux autres qualifications : « Messie, Fils de David, Prince de la Paix, Roi d'Israël ». Dès lors il aiguillonnait moins que les autres les espérances nationales passionnées. Ce titre semblait le mieux fait pour incorporer les idées messianiques de Jésus et pour légitimer sa manifestation tranquille et progressive.

Dans la langue araméenne, la langue maternelle de Jésus, « Fils de l'homme » signifiait homme tout court. Mais depuis la prédiction de Daniel², ce mot désignait tout aussi bien le Messie, tel que l'avait annoncé l'Ancien Testament, à savoir comme fondateur et prince du royaume de Dieu, qui reparaitrait un jour sur les nuées du ciel pour juger l'univers.

Jésus, en se nommant Fils de l'homme par opposition au reste de l'humanité, n'attribuait manifestement plus à cette expression son sens original. Il eût été à coup sûr insensé de protester, sa vie durant et avec une solennelle insistance, qu'il était un homme.

¹ Actes 7, 56 ; Apoc. 1, 13 ; 14, 14.

² Dan. 7, 13 s.

D'ailleurs, dès le début, il déclara lui-même en termes précis¹ qu'il entendait l'appellation de Fils de l'homme au sens messianique. Au fur et à mesure que son activité progressait, Jésus concentra toujours plus dans ce titre la dignité et la nature, les droits et les obligations professionnels du Messie enseignant, opérant des miracles, souffrant et glorifié.

Tillmann, après une enquête approfondie, conclut « qu'aucun des passages concernant le Fils de l'homme n'échappe à l'interprétation messianique et que la grande majorité n'en admet pas d'autre »². D'où il appert que la manifestation de Jésus comme Fils de l'homme équivaut à son propre témoignage messianique.

2. *Evolution du témoignage messianique de Jésus.* La grande tâche du Messie, c'était de fonder le royaume de Dieu ou le royaume des cieux. Jésus s'y voue entièrement, dès le premier jour de sa prédication publique.

Jean, le précurseur, avait annoncé le prochain avènement du royaume : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche »³. A présent c'est au Fils de l'homme d'annoncer la même nouvelle : « Il prêchait l'Évangile du royaume de Dieu. Il disait : Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche ; repentez-vous et croyez à l'Évangile »⁴.

Aux douze il enjoint pareillement de répandre le joyeux message : « Partout, sur votre chemin,

¹ Cir. Joa. 1, 41. 45. 49 et Joa. 1. 51.

² Friedrich Tillmann, *Der Menschensohn*, Fribourg-en-Br. 1907, 147.

³ Mat. 3, 2 ; Mc 1, 4 ; Lc 3, 3.

⁴ Mc 1, 14 s. ; Mat. 4, 17.

annoncez que le royaume des cieux est proche ¹. Il n'était pas encore fondé, mais il se trouvait bien près de l'être, depuis l'apparition du Fils de l'homme.

Chaque pas de Jésus hâtait l'avènement du royaume ardemment désiré. Les temps des prophéties et des longs espoirs étaient accomplis. Le royaume se trouvait devant la porte : il était là ! Tel est le sens du message qui accompagnait l'entrée en scène du Fils de l'homme.

Sa prédication de tous les jours traitera désormais le thème invariable de « la bonne nouvelle du royaume de Dieu » ², du « mystère du royaume de Dieu » ³, « de l'annonce du royaume de Dieu » ⁴.

Dans les cités et les bourgs de Galilée, dans les synagogues et sur les places publiques, au bord des lacs et sur le versant des collines, partout retentit la parole du royaume de Dieu.

Jésus expose son programme : « La Loi et les Prophètes vont jusqu'à Jean ; depuis Jean, c'est le royaume de Dieu qui est annoncé » ⁵. Aussi bien, le plus petit de ceux qui reçoivent le message du royaume est plus grand que Jean, qui n'était que le précurseur du royaume ⁶.

En faisant allusion à sa personne et à son Evangile, Jésus peut affirmer aux pharisiens : « Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. On ne dira point : Il est ici, ou : Il est là ; car voyez, le royaume de Dieu est au milieu de vous » ⁷.

¹ Mat. 10, 7.

² Lc 8, 1.

³ Mc 4, 11.

⁴ Lc 9, 2.

⁵ Lc 16, 16 ; Mat. 11, 12.

⁶ Mat. 11, 11 ; Lc 7, 28.

⁷ Lc 17, 21.

Pharisiens et voyants d'Israël prétendaient que le royaume de Jahweh paraîtrait soudainement dans le ciel et descendrait sur la terre avec grand éclat. Tandis que leurs yeux repéraient encore dans l'espace quelque indice de la catastrophe imminente, le royaume de Dieu s'était établi sans bruit et sans éclat.

Pour accréditer et sceller sa mission ainsi que sa prédication, le Fils de l'homme opère *les œuvres miraculeuses* prédites sur le Messie.

Il apaise les éléments déchaînés, il guérit les malades, délivre les démoniaques, ressuscite les morts, absout les pécheurs et prouve, par de nouveaux miracles, son pouvoir de remettre les péchés ¹.

La foule soupçonne en ce thaumaturge le Messie-Roi. Les pharisiens attribuent ses prodiges à l'intervention de Belzébub. A quoi Jésus réplique d'un ton souverain : « Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, et toute ville ou maison divisée contre elle-même, ne pourra subsister. Si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même : comment donc son royaume subsistera-t-il ?.. Que si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu à vous » ².

Il considère de la sorte ses victoires sur les démons comme d'humiliantes défaites infligées au royaume de Satan, et des triomphes manifestes du royaume de Dieu. C'est ainsi qu'il invoque les autres miracles comme preuves de l'avènement du royaume des cieux ³.

¹ Mat. 9, 1-8 ; Mc 2, 1-12 ; Lc 5, 17-26.

² Mat. 12, 25-28.

³ Mat. 11, 4-6.

Il est toutefois incontestable qu'il s'efforce, à plusieurs reprises, d'empêcher la divulgation des œuvres messianiques¹. Sans doute veut-il écarter le moindre soupçon de vanité. Mais il a soin surtout de ne pas attiser le feu des idées politiques.

La première multiplication des pains allait justifier ces précautions².

Les miracles eux-mêmes avaient une mission précise. Il fallait veiller à ce qu'un enthousiasme trop empressé ne vînt pas compromettre dangereusement la cause messianique. Les miracles devaient, par un travail intérieur poursuivi, transformer insensiblement les esprits et conquérir progressivement toutes les positions³.

Les foules apprenaient ainsi toujours mieux à discerner en lui le thaumaturge, et, avec un peu de bonne volonté, elles pouvaient facilement reconnaître à ses œuvres le Christ, l'envoyé de Dieu⁴, bien que ce Messie ne correspondît point à leurs vues nationales.

C'est précisément ce qu'il rappelle à Jean-Baptiste, qui, las d'attendre, lui avait, de sa prison, fait poser la question : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » « Allez, répond Jésus, rapportez à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés »⁵.

¹ Mat. 8, 2 ss. ; Mc 1, 43 ss. ; 5, 43 ; 7, 36 ; 8, 26 ; Lc 5, 12 s. ; 8, 56.

² Joa. 6, 14 s.

³ Cfr. Joa. 7, 3-6.

⁴ Joa. 5, 36 ; 6, 28 s. ; 9, 3 s. ; 10, 25-38 ; 14, 10 ss. ; 15, 24.

⁵ Mat. 11, 2-6 ; Lc 7, 18-23.

Jésus, par là, ne fait que répéter les paroles dont Isaïe s'était servi pour décrire les bénédictions de l'ère messianique¹. Le point fort dans la réponse de Jésus est donc celui-ci : « Comparez ce que les prophètes, spécialement Isaïe, ont prédit sur le Messie, avec les œuvres que vous me voyez accomplir, et puis, jugez vous-mêmes si je suis le Messie ou non ». La preuve est convaincante pour celui qui connaît les prophètes et apprécie leur autorité, pour celui qui sait voir et entendre franchement les choses.

Le Seigneur achève le témoignage solennel qu'il rend à sa personne par ces mots à la fois graves et lourds de sens : « Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute ».

Heureux celui qui ne se dépitait point à cause du Messie, quoiqu'il n'accomplisse pas l'œuvre messianique populaire qu'on attendait de lui, à savoir : l'insurrection nationale et politique et l'affranchissement de la domination étrangère !

C'était l'unique pierre d'achoppement. Tout était à point. Toutes les preuves de sa messianité, il les avait cent fois fournies. Une seule chose manquait : la grande action politique, que l'étroitesse d'esprit et l'aveuglement des Juifs considéraient comme l'œuvre principale du Messie. Jésus ne pouvait évidemment faire ce coup d'Etat sans trahir sa dignité et son œuvre messianiques.

Il ne pouvait se déclarer le Messie dans le sens où l'entendait le peuple.

Les foules ne voulaient reconnaître de Messie qu'à cette condition. Elles magnifiaient le Sei-

¹ Is. 29, 18 ss. ; 35, 2 ss. ; 61, 1.

gneur, il est vrai, à cause de ses merveilles et disaient : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple » ¹.

« *Un grand prophète* » : voilà bien l'idée générale qu'on avait de sa personne. D'aucuns disaient : « Jean (c'est-à-dire, Jean-Baptiste qui venait d'être décapité) est ressuscité des morts » ; d'autres : « Elie a paru (car selon la tradition juive Elie devait être un précurseur du Messie) » ; d'autres encore : « Un des anciens prophètes est ressuscité » ². Parfois on se demandait, saisi d'étonnement : « N'est-ce point là le Fils de David ? » ³ « Fils de David, ayez pitié de nous ! » imploraient les aveugles de Capharnaüm et la Chananéenne ⁴.

Ces voix du peuple montrent en tout cas que *mainte sphère de la société s'approchait très sensiblement déjà de la croyance en la messianité de Jésus*.

En Samarie, où l'on ne partageait nullement sur le Messie les vues politiques des Juifs, Jésus pouvait confesser sans péril sa messianité, et il y trouvait beaucoup de foi ⁵.

Parmi les auditeurs juifs il y avait également quelques personnes, parfois des familles entières qui passaient sans autre dans les rangs de ses disciples ⁶. Des foules nombreuses, subjuguées par ses miracles, espéraient momentanément découvrir en lui le Messie promis ⁷, quoique ses proches se refusassent à le croire ⁸.

Lors de la multiplication des pains près de Bethsaïde, l'enthousiasme de la foule fut tel,

¹ Lc 7, 16.

² Lc 9, 8 s., 19.

³ Mat. 12, 23.

⁴ Mat. 9, 27 ; 15, 21 s.

⁵ Joa. 4, 39-41.

⁶ Joa. 4, 53.

⁷ Joa. 2, 23.

⁸ Joa. 7, 5.

qu'elle s'écria : « Celui-ci est vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde » — le Messie ! Et ils voulaient « l'enlever pour le faire roi »¹, c'est-à-dire, pour le proclamer héros national messianique.

Si le peuple consentait à reconnaître sa messianité, c'était à la seule condition qu'il réalisât décidément le coup d'État « messianique ». La suite des événements prouva, surtout vers la fin de la période de Galilée, qu'il fallait peu compter sur la croyance des foules et même sur celle de ses disciples moins intimes.

Dès que Jésus s'avisa d'éprouver l'idée grossière qu'avaient ces derniers du Messie, la plupart le quittèrent. Seuls les douze subirent victorieusement la crise et lui demeurèrent fidèles².

Au sein des douze, en effet, la foi s'était toujours plus profondément enracinée. Les premiers disciples avaient manifesté dès le début une attitude croyante³. Sans elle, d'ailleurs, ils n'auraient pu s'attacher aux pas du Sauveur. Le premier miracle de Cana les affermit dans leurs sentiments⁴.

Mais de là à cette foi résolue, immuable en sa messianité, il y avait loin. Ils auront à fréquenter longtemps encore l'école messianique de Jésus. Ce n'est qu'insensiblement qu'ils s'ouvrent aux mystères du royaume de Dieu, à ces mystères que le Maître leur explique, aux douze, d'une manière plus explicite et plus intime qu'à la foule, et selon leur capacité⁵. Il fallait à Jésus toute son infinie patience pour ne pas désespérer de leurs progrès⁶.

¹ Joa. 6, 14 s. ⁴ Joa. 2, 11.

² Joa. 6, 66-69. ⁵ Mat. 13, 10-12 ; Mc 4, 11 ; Lc 8, 10.

³ Joa. 1, 37 ss. ⁶ Mc 4, 13. 40 ; 6, 50 ss. ; 7, 18 ; 8, 16 ss. etc.

Cependant leur foi se consolidait de jour en jour, grâce surtout à la chaîne ininterrompue des miracles de Jésus. L'apaisement des flots courroucés les jeta dans une stupéfaction telle qu'ils tombèrent aux pieds de Jésus, en s'écriant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! »¹ Ils allaient prouver sans retard que ce n'était plus seulement un beau feu passager, mais bien l'expression d'une conviction profonde.

La scène eut lieu à *Césarée de Philippe*, vers la fin de son ministère de Galilée. Jésus, voulant les mettre à l'épreuve, leur posa cette question : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ? ». Ils lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes ». « Et vous », leur dit-il, « qui pensez-vous que je suis ? » Alors, pour la première fois, il reçoit de la bouche de Pierre cette réponse sans réserve : « Vous êtes le Christ (le Messie), le Fils du Dieu vivant ! » Profondément réjoui de ce témoignage, Jésus le félicite : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux »².

Pierre ne fut point scandalisé de voir que le Messie ne fondait pas de royaume charnel. Il méritait donc cet éloge. La foi des autres disciples en était à coup sûr au même point³. Ils prenaient Jésus pour le Messie, le Fils du Dieu vivant, bien qu'il ne fût pas encore le Messie, roi des Juifs. Pour eux il n'y avait nul doute qu'il ne le deviendrait un jour et qu'il ne remplirait sa tâche essentielle de Messie, au sens rabbinique.

¹ Mat. 14, 33.

² Mat. 16, 13-17 ; Mc 8, 27-29 ; Lc 9, 18-20.

³ Joa. 6, 69 s.

3. *Le couronnement du témoignage messianique de Jésus.* Le plus pénible fut sans contredit d'amener les disciples à changer de vues, à ne plus croire que le Messie paraîtrait sur le trône de David, entouré de gloire et de puissance terrestre.

« Jésus commença dès lors à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part des Anciens, des scribes et des Princes des prêtres, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour »¹ ; il fallait « qu'il souffrît toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire »².

Jadis, ce n'était jamais qu'en passant et par allégorie qu'il faisait allusion à la vocation de souffrance du Messie³. Maintenant que les disciples croient en lui, mais confondent sa vocation messianique avec quelque exploit politique, il leur enseigne que *l'œuvre du Messie aura son achèvement dans la Passion et dans la mort, son couronnement dans la glorification.*

Cette pensée remplit les derniers chapitres des Évangiles. Tout comme il oppose au Messie politique un Messie spirituel et souffrant, il dresse également par la parole et par les actes⁴, en face du royaume messianique temporel, le royaume de Dieu surnaturel et religieux.

Depuis la scène de Césarée de Philippe, l'enseignement de Jésus s'épuise à corriger la croyance des disciples dans le Messie.

Le succès ne fut pas brillant. Pierre lui-même, qui s'était pourtant distingué ce jour-là, fut le

¹ Mat. 16, 21 ; Mc 8, 31 s.

² Lc 24, 26.

³ Mc 2, 19 s. ; Mat. 9, 15 ; Lc 5, 34 s.

⁴ Joa. 18, 36.

premier à vouloir écarter de son Maître la perspective de la souffrance. Ce fut encore lui qui, durant la Passion, crut le moment venu de défendre le royaume politique du Messie ¹.

Les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, briguent fort tard encore les places d'honneur les plus influentes du royaume messianique ².

Il est des disciples qui, même après la résurrection, ne peuvent saisir l'Évangile du Christ souffrant ³, et l'on semble entendre à travers leurs rangs le signal de la délivrance : Enfin l'heure a sonné ! N'attendons plus ! Il s'agit maintenant de libérer la nation du joug romain ⁴ et de restaurer l'ère messianique du royaume d'Israël ⁵.

Jésus leur avait clairement exposé toute la doctrine touchant sa vocation et son œuvre spirituelle de Messie : mais elle dépassait leur intelligence.

Cette mentalité des disciples nous permet de comprendre mieux *l'attitude qu'observa Jésus à l'égard du peuple, dès la fin de son ministère de Galilée*.

Autant l'idée du Messie qu'avaient les disciples était imparfaite, autant leur foi dans sa messianité était ferme, sauf quelques fléchissements ⁶.

La foule, elle, manqua, pour ainsi parler, constamment de l'une et de l'autre : elle n'avait ni foi ni compréhension. Jésus dut en tenir compte pour ne point gâter les choses. S'il avait fait

¹ Mat. 16, 22 ; Lc 22, 49 ; Mat. 26, 51 ; Mc 14, 47 ; Joa. 18, 10.

² Mc 10, 37. 45 ; Mat. 20, 22. 28.

³ Lc 24, 20-27.

⁴ Lc 24, 21.

⁵ Actes 1, 6.

⁶ Joa. 16, 30 s.

publiquement allusion soit aux souffrances du Messie, soit à son royaume spirituel, tous ses auditeurs l'auraient quitté ; si, par ailleurs, il s'était, sans plus, révélé le Messie, on l'aurait acclamé comme roi des Juifs. C'est pourquoi il enjoint aux disciples, après la confession de Pierre, d'ajourner la divulgation de sa messianité¹.

Peu de temps après, il fut transfiguré sur le Thabor, où l'on perçut la voix du Père, en présence de Moïse et d'Elie, ces colonnes de la Loi et des Prophètes. Rien ne pouvait confirmer davantage la foi de ses disciples en sa vocation messianique. Mais Jésus réitère sa défense formelle de révéler à qui que ce soit l'apparition messianique, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité des morts², c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il fût entré dans la gloire, à travers la souffrance et l'humiliation. Alors il aurait infailliblement démontré qu'il était vraiment le Messie, et que seule l'idée spirituelle du Messie méritait créance.

Tandis qu'il demeurerait tout indiqué de ne pas révéler à la foule le titre de Messie, Jésus cependant, durant la dernière période de son activité, annonçait toujours plus hautement sa mission messianique.

A peine Pierre eut-il, à Césarée de Philippe, professé la foi des disciples en sa messianité, que Jésus « convoque le peuple avec ses disciples »³ et qu'il adresse « à tous »⁴ le vibrant discours que voici : « Celui qui veut sauver sa vie, la per-

¹ Mat. 16, 20.

² Mc 9, 9 ; Mat. 17, 9 ; Lc 9, 36.

³ Mc 8, 34.

⁴ Lc 9, 23.

dra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi et de mon Évangile, la sauvera... Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles au milieu de cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aussi rougira de lui, lorsqu'il viendra dans la gloire de son Père avec les anges saints » ¹.

Une autre fois que « les gens s'étaient rassemblés par milliers, au point de se fouler les uns les autres », Jésus se mit à leur dire : « Quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de l'homme aussi le confessaera devant les anges de Dieu. Mais celui qui m'aura renié devant les hommes, sera renié devant les anges de Dieu » ².

C'est ainsi qu'il se présente en public comme l'envoyé de Dieu. De la foi en sa mission dépend l'éternel salut et l'éternelle damnation.

Plus son propre témoignage messianique se fait précis, insistant et public, plus la preuve messianique des miracles, qui doit l'authentifier, devient manifeste.

Naguère il imposait des limites à la divulgation de ses miracles, « parce que son heure n'était pas encore venue » ³, l'heure de sa Passion ⁴ et de sa glorification ⁵.

Vers la fin de son ministère il relâche toujours plus les mesures antérieures. Jamais plus il ne défendra qu'on répande la renommée de ses œuvres. Il accomplit, la plupart du temps, ses grandes actions en présence de foules immenses, des

¹ Mc 8, 34-38 ; Mat. 16, 24-28 ; Lc 9, 23-27.

² Lc 12, 1, 8 s.

³ Joa. 7, 6.

⁴ Joa. 7, 30 ; 8, 20.

⁵ Joa. 12, 24 ; 17, 1.

prêtres, des scribes et des pharisiens¹, voire au temple de Jérusalem². Toujours il déclare que ses miracles sont les marques distinctives de sa divine mission et il veut qu'on y croie sans réserve³.

Jean, témoin oculaire, observe le succès dont cette manifestation messianique progressive était accompagnée. « Il y avait dans la foule une grande rumeur à son sujet. Les uns disaient : « C'est un homme de bien. — Non, disaient les autres, il trompe le peuple. » Cependant personne ne s'exprimait librement sur son compte, par crainte des Juifs⁴, c'est-à-dire, des scribes et des pharisiens. « Beaucoup parmi le peuple crurent en lui, et ils disaient : « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en a fait celui-ci ? Les pharisiens entendirent la foule murmurant ces choses au sujet de Jésus. Alors les Princes des prêtres et les pharisiens envoyèrent des satellites pour l'arrêter⁵. »

Mais la foi de la multitude grandissait à mesure que Jésus poursuivait ses révélations impressionnantes. Quelques-uns disaient : « C'est vraiment le Prophète ». D'autres : « C'est le Christ ». — « Mais, disaient les autres, est-ce de la Galilée que doit venir le Christ ?... » C'est ainsi que le peuple était partagé à son sujet⁶.

Le nombre de ses adeptes augmentait cepen-

¹ Mat. 21, 12 s. ; Mc 11, 15 ss. ; Lc 14, 1 ss. ; 19, 45 s. ; 22, 49, ss. ; Joa. 9, 11.

² Mat. 12, 12 s. ; Mc 11, 15 ss. ; Lc 19, 45.

³ Joa. 9, 3 s. ; 10, 25. 32. 37 s. ; 14, 10 s. ; 15, 24.

⁴ Joa. 7, 12 s.

⁵ Joa. 7, 31 s.

⁶ Joa. 7, 40-43.

dant de jour en jour¹. Les pharisiens décrétèrent vainement « que quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Messie serait exclu de la Synagogue »². Ils n'arrivaient plus à contenir les flots.

Au sanhédrin, les Princes des prêtres et les pharisiens poussaient des cris d'effroi : « Que ferons-nous ? Car cet homme opère beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui »³. De fait, la foule appelait communément Jésus : « le Christ, le Messie »⁴, et l'admiration pour sa personne croissait irrésistiblement⁵.

Maintenant, — on approchait de la Semaine Sainte — *Jésus entreprend de corriger publiquement l'idée commune qu'avaient les Juifs du Messie.*

Le Fils de l'homme n'est point le Messie-Roi désiré, son royaume et sa gloire ne sont point de ce monde. « Il est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rançon de la multitude »⁶. Avant que d'aboutir au règne messianique⁷, sa voie devra traverser la détresse, la mort et le tombeau⁸. « Car comme la lueur de l'éclair brille d'un bout du ciel à l'autre, ainsi en sera-t-il du Fils de l'homme en son jour. Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette génération »⁹.

¹ Joa. 8, 30.

² Joa. 9, 22.

³ Joa. 11, 48.

⁴ Mat. 27, 17. 22.

⁵ Joa. 10, 42 ; 11, 28. 45.

⁶ Mc 10, 45 ; Mat. 20, 28.

⁷ Lc 19, 11 s.

⁸ Mat. 26, 10-12 ; Mc 14, 6-8 ; Joa. 12, 7 s. ; 23 ss.

⁹ Lc 17, 24 s.

Le peuple demeurait tout simplement sourd à ces sortes de discours ¹. Il persistait à croire que Jésus était le Messie, mais aussi que, d'un jour à l'autre, il monterait sur le trône de David.

Telle était l'opinion publique, à la veille de la grande Semaine, alors que le peuple s'apprêtait à lui faire de solennelles ovations messianiques.-

Outre la résurrection de Lazare ², un épisode miraculeux de l'avant-veille donna l'ultime impulsion. Deux aveugles de Jéricho se jetèrent aux pieds du Sauveur traversant la foule, et s'écrièrent : « Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous ! » « Et ils recouvrèrent la vue » ³.

Là-dessus, Jésus entra triomphalement à Jérusalem. Le peuple accourut l'acclamer : « Hosanna au Fils de David ! » ⁴ « Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur ! » ⁵. « Hosanna ! Béni soit le roi d'Israël ! » ⁶ « Hosanna ! Béni soit le règne de David, notre père, qui va commencer ! » ⁷ » Autant d'acclamations adressées au Messie national qu'ils saluaient en Jésus.

Les pharisiens en étaient exaspérés. Ils se disaient entre eux : « Vous voyez bien que vous ne gagnez rien : voilà que tout le monde court après lui » ⁸. Et ils résolurent de le faire mourir.

Quelques jours plus tard Jésus est traduit à plusieurs reprises devant la double cour suprême du pays, celle des Juifs et celle des Romains.

¹ Joa. 12, 37.

² Joa. 12, 17 s.

³ Mat. 20, 30 s. ; Mc 10, 47 s. ; Lc 18, 38 s.

⁴ Mat. 21, 9

⁵ Lc 19, 38.

⁶ Joa. 12, 13.

⁷ Mc 11, 10.

⁸ Joa. 12, 19.

Le sanhédrin juif lui reproche son messianisme transcendant. Le grand-prêtre l'interroge sous la foi du serment : « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu ? » Jésus l'affirme, mais en écartant l'idée d'un messianisme politique : « Tu l'as dit. De plus je vous le dis : dès ce jour vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant, et venir sur les nuées du ciel. » Le grand-prêtre estime que cette déclaration est un blasphème, sur quoi les juges du sanhédrin, à l'unanimité, condamnent Jésus à mort ¹.

Devant la cour du gouverneur romain, ils l'accusent, au contraire, de prétendre à la couronne et de se donner des airs messianiques-politiques : « Nous avons trouvé cet homme qui poussait notre nation à la révolte, et défendait de payer les tributs à César, se disant lui-même le Christ roi » ².

Mais cette accusation est jugée insoutenable ³. Ils tablent alors sur le grief principal, et demandent que Jésus meure, parce qu'il a forfait à sa vie en blasphémant, en se déclarant le Messie et Fils de Dieu ⁴.

Voilà son prétendu crime ! Voilà pourquoi il devait mourir ! Uniquement parce qu'il voulait être le Messie et le Fils de Dieu, en un sens tout autre que l'entendaient les Juifs contemporains.

¹ Mat. 26, 63-68 ; Mc 14, 61-65.

² Lc 23, 2.

³ Lc 23, 3 ss. ; Mat. 27, 12 ss. ; Mc 15, 2 ss.

⁴ Joa. 19, 7.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

L'idée messianique de Jésus

De la dernière conférence il résulte non seulement que Jésus confessa, de son vivant, être le Messie, mais que son idée messianique était foncièrement différente de celle qu'avaient les Juifs contemporains. Il nous reste à définir plus exactement cette idée messianique.

Précisons d'abord l'idée qu'avait Jésus du *royaume de Dieu*. Nous savons qu'il ne cessa d'affirmer : « Mon royaume n'est point de ce monde ». Le royaume de Dieu ou le royaume des cieux, comme il l'entendait et le réalisa, n'est pas une théocratie d'ordre matériel, comme le veulent les rabbins et les apocalypses. Il n'a, en soi, rien de politique, ni dans l'état présent, ni dans la forme définitive de l'éternité.

Jésus exclut d'une façon très catégorique toute idée de révolte contre les Romains ou quelque autre nation païenne. Son divin royaume ne connaît qu'un antagonisme : celui de Satan. Car Satan, « le prince de ce monde » ¹ a, lui aussi, son « royaume » sur terre, il exerce également une

¹ Joa. 12, 31 ; 14, 30 ; 16, 11.

« domination » ¹, celle du péché et de la haine de Dieu. Aussi bien, Jésus poursuit Satan dans toutes ses positions, par une lutte incessante, par la prière et par le jeûne, par la doctrine et par l'exemple, par des exorcismes, des menaces et des ordres impératifs.

Grâce à l'activité miraculeuse intense et toute-puissante qu'il déploie contre les esprits, grâce encore à la force divine qu'il rayonne, on peut dire que la domination de Satan est refoulée pas à pas. La destruction du royaume de Satan est d'ores et déjà scellée : « Le Prince de ce monde est déjà jugé » ² ; « c'est maintenant que le Prince de ce monde va être jeté dehors » ³. Déjà « Jésus contemple Satan tombant du ciel comme la foudre » ⁴.

Tout cela l'amène à conclure que la lutte entre les deux royaumes est désormais engagée : « Si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, le royaume de Dieu est donc venu à vous » ⁵. Il en explique le sens et la nature dans son Évangile. Celui-ci se trouve être à tel point la grande charte du royaume des cieux, qu'il est appelé simplement « la bonne nouvelle du royaume de Dieu » ⁶, « le mystère du royaume de Dieu » ⁷, « l'annonce du royaume de Dieu » ⁸.

Son but, c'est un règne spirituel et religieux, dans la grâce et la vérité, un règne de salut et de rémission des fautes, de sainteté et de béatitude.

La domination toute paternelle de Dieu dans

¹ Mat. 12, 26

² Joa. 16, 11.

³ Joa. 12, 31.

⁴ Lc 10, 18.

⁵ Mat. 12, 28.

⁶ Lc 8, 1.

⁷ Mc 4, 11.

⁸ Lc 9, 2.

l'homme et sur l'homme, ici-bas d'abord et au ciel un jour, — d'autre part l'union filiale et intime de l'homme à Dieu, sur la terre, et l'alliance indissoluble avec Dieu dans l'éternité : telle est bien l'idée du royaume de Dieu dans l'Évangile.

La condition principale pour être admis dans ce royaume, c'est de croire à l'Évangile¹. En outre sont requises : la renaissance spirituelle « dans l'eau et l'Esprit-Saint »², en vue de la rémission des péchés, ainsi qu'une vie nouvelle, fondée sur le sacrement de baptême et conforme aux lois de l'Évangile³.

Ainsi donc le royaume de Dieu suppose dans chaque individu une transformation intérieure complète ; il requiert dès lors une attitude ferme, une force d'âme chevaleresque. Quiconque ne « cherche pas avant tout le royaume de Dieu et sa justice »⁴, quiconque « met la main à la charrue et regarde en arrière »⁵, quiconque ne méprise et, s'il le faut, ne quitte point toute chose⁶, quiconque n'est pas disposé à perdre sa vie⁷ pour gagner le royaume de Dieu, celui-là ne mérite point d'y être admis.

Ainsi l'on conçoit aisément que le *royaume de Dieu ne puisse se propager qu'avec lenteur et au prix de continuel efforts*. Il ne se fondera point, ainsi que le veulent les rabbins, par quelque coup d'État imprévu. Il ne tombera pas non

¹ Mc 16, 16 ; Joa. 3, 18. 36.

² Joa. 3, 3, 5 ; cfr. Mat. 28, 19 ; Mc 16, 15 s.

³ Mat. 7, 21 ; 19, 18. 21 ; Mc 10, 17 ss.

⁴ Mat. 6, 33 ; Lc 12, 31.

⁵ Lc 9, 62.

⁶ Mat. 5, 29 s. ; Mc 9, 45 ; 10, 23 ; Lc 9, 61 ; 18, 29 s.

⁷ Mat. 10, 39 ; Lc 14, 26.

plus du ciel, selon les dires de l'Apocalypse, tel un royaume (Malcuth) parfaitement organisé¹. Comme le blé germe sans bruit et croît et mûrit et finalement est engrangé, ainsi en est-il du royaume de Dieu². Ses débuts sont modestes et sans apparence, comme ceux d'un infime grain de sénévé. Les Grands de la terre n'en font nul cas. Cependant il grandit et devient un arbre puissant. Semblable au levain, il opère du dedans, jusqu'à ce qu'il ait transformé le monde entier³.

C'est une nouvelle note distinctive du royaume de Jésus : son universalité, sa catholicité. Il est bien vrai que le divin Fondateur s'en alla d'abord à la recherche des brebis perdues de la maison d'Israël⁴ ; mais il veut sauver tout ce qu'il y a de perdu⁵. Il veut amener pareillement au bercail du royaume des cieux les brebis qui ne font point partie du troupeau choisi du peuple de Dieu⁶. C'est pour tous les hommes sans exception qu'il donne son sang et sa vie, pour les racheter tous et les rendre heureux⁷.

Le royaume de Dieu quitte les Juifs pour s'en aller aux Gentils, mieux disposés à l'accueillir⁸. Les paraboles des mauvais vigneron⁹ et du festin nuptial¹⁰, la rencontre de Jésus avec la Samaritaine et le centurion de Capharnaüm, et

¹ Lc 17, 20 s.

² Mc 4, 26-29.

³ Mt. 13, 31 ss. ; Mc 4, 30 ss. ; Lc 13, 19 ss.

⁴ Mat. 15, 24.

⁵ Lc 19, 10 ; Mat. 18, 11.

⁶ Joa 10, 16.

⁷ Mat. 26, 28 ; Mc 14, 24 ; Lc 22, 19 s.

⁸ Mat. 21, 43.

⁹ Mat. 21, 33 ss.

¹⁰ Mat. 22, 1 ss.

l'allusion que, par manière de conclusion, il fait à l'entrée des Gentils dans le royaume des cieux¹, sont autant de témoins éloquents en faveur de *l'universalité*, de la *catholicité du royaume de Jésus*.

Lui-même, il est vrai, n'a pas vécu ici-bas l'universelle expansion de son royaume. C'est à son Eglise qu'incombera la tâche d'enrôler tous les peuples et toutes les âmes, à cette Eglise qu'il nomme lui-même le royaume des cieux sur la terre².

L'ordre qu'il intime à ses apôtres et aux missionnaires de tous les âges, ne saurait être plus formel : « Allez dans l'univers entier et prêchez l'Evangile à toutes les créatures »³. « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé : et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde »⁴. « Il faut que l'Evangile soit prêché à toutes les nations »⁵. « Cet Evangile du royaume sera prêché dans le monde entier, pour être un témoignage à toutes les nations ; alors viendra la fin »⁶ — le jugement.

Le jugement, c'est la porte d'entrée du royaume des cieux de l'au-delà. Cette porte est fermée au royaume de Satan. Elle condamne aux tourments de l'enfer tous ceux qui ont ici-bas appartenu au règne du mal. Elle s'ouvre, par contre, aux enfants du royaume de Dieu, qui finalement

¹ Mat. 8, 5 ss. ; Lc 7, 1 ss.

² Mat. 16, 18-19.

³ Mc 16, 15 ; cfr. Lc 24, 47.

⁴ Mat. 28, 18-20.

⁵ Mc 13, 10.

⁶ Mat. 24, 14.

« prendront possession du royaume qui leur a été préparé dès la création du monde » ¹.

Le royaume de Dieu sur terre n'est, en effet, dans son ensemble comme dans son application individuelle, que le début, le prélude, la préparation au royaume des cieux, tel qu'il sera dans l'éternité. Le royaume dans sa forme définitive n'est donc pas encore venu. Il ne fait qu'approcher ², et nous devons prier sans cesse pour en hâter le jour : « Notre Père, qui êtes aux cieux... que votre règne arrive ! » ³ »

Chaque fois que Jésus parle de l'entrée au royaume de Dieu, il prend le royaume au sens d'événement futur ⁴. Aussi souvent qu'il proclame heureux les membres du royaume de Dieu sur terre, il leur promet pour récompense le royaume de Dieu de l'au-delà : « Car le royaume des cieux leur appartient... car ils verront Dieu » ⁵. « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père » ⁶.

Ainsi l'on peut dire que le *centre de gravité* et le *couronnement de la doctrine de Jésus sur le royaume messianique* sont situés dans l'avenir, et non dans le présent. Toujours il nous fait porter le regard et le cœur vers l'avenir et vers les hauteurs, du royaume d'ici-bas où l'on peine, vers le royaume d'en haut où l'on jouit de la consommation bienheureuse. Espérer, attendre, aspirer à l'éternel royaume des cieux, voilà le trait fondamental de la religion de Jésus.

Mais ce n'en est point le trait exclusif. *La fondation et l'évolution de son royaume s'accom-*

¹ Mat. 25, 34. ⁴ Mat. 5, 20 ; 7, 21 ; Mc 9, 47 ; 10, 15. 23 ss.

² Lc 19, 12 ss. ⁵ Mat. 5, 3-12.

³ Lc 11, 2. ⁶ Mat. 13, 43.

plissent dans le monde présent. La critique eschatologique prétendait que Jésus, en s'appuyant sur les auteurs apocalyptiques, avait aspiré à fonder un royaume messianique supra-terrestre. Nous avons montré l'inanité de cette assertion.

La semence du royaume de Dieu est jetée dans la terre, elle germe et croît sur la terre et mûrit, avant d'être rentrée dans les greniers du ciel, à la moisson du jugement dernier¹. On ne récoltera là-haut que ce qu'on aura semé ici-bas². Semailles dans le temps, moisson dans l'éternité, entre les deux le grand jour du jugement, où semailles et moisson seront appréciées et rétribuées selon les mérites. Les antécédents du jugement en fixeront les décisions. Le royaume des cieux de ce monde détermine celui de l'autre monde. Les deux forment ensemble le royaume idéal de Jésus.

Il adapte à cette doctrine la notion de *Fils de l'homme*. Chez le prophète Daniel³, le Fils de l'homme ne paraît qu'en qualité de juge céleste de l'univers et de Prince du royaume de Dieu supra-terrestre. Les voyants d'Israël s'en tinrent exclusivement à cette prophétie eschatologique, sans songer qu'elle n'était qu'une fraction du messianisme prophétique total.

Selon les critiques eschatologiques modernes, l'homme de Nazareth aurait conçu le titre de Fils de l'homme et en aurait usé dans ce sens exclusif et fort étroit. Nos développements sur l'idée de royaume, d'après Jésus, prouvent le

¹ Mat. 13, 36 ss.

² Gal. 6, 7 s.

³ Dn. 7, 13 s.

contraire. Il se nomme, il est vrai, Fils de l'homme, en ce sens qu'il reviendra comme juge universel et comme Messie-Roi pour gouverner à jamais le royaume de Dieu. Mais cette interprétation est loin d'épuiser la doctrine du Fils de l'homme.

Il étend ce nom officiel au monde entier et l'applique à toute sa vie rédemptrice.

Comme Fils de l'homme il est descendu du ciel sur la terre et retournera un jour au ciel¹. Comme Fils de l'homme il se fait le héraut de la bonne nouvelle du royaume et l'artisan de l'œuvre du salut². Comme Fils de l'homme il détient le pouvoir de remettre les péchés³, et d'opposer à la Loi mosaïque sa propre doctrine et sa propre conduite⁴. Comme Fils de l'homme il convie les pécheurs au royaume de Dieu⁵. Comme Fils de l'homme il n'a même pas où reposer sa tête⁶. Comme Fils de l'homme il vint en ce monde afin de servir et de s'immoler pour les hommes⁷. En qualité de Fils de l'homme enfin, il sera désavoué par son peuple, condamné par les scribes et les Princes des prêtres, il devra mourir et ressusciter le troisième jour⁸.

Alors seulement il paraîtra comme Fils de l'homme sur les nuées du ciel, entouré d'anges, face à l'univers, pour le juger : il infligera aux

¹ Joa. 3, 1 ss. ; 6, 32 ss.

² Mat. 11, 19 ; 12, 32 ; 16, 13 ; Lc 7, 34 ; 11, 30 ; 12, 10 ; 22, 48.

³ Mat. 9, 6 ; Mc 2, 10 ; Lc 5, 24.

⁴ Mat. 12, 8 ; Mc 2, 28 ; Lc 6, 5.

⁵ Mat. 9, 13 ; Mc 2, 17 ; Lc 5, 32.

⁶ Mat. 8, 20 ; Lc 9, 58.

⁷ Mat. 20, 28 ; Mc 10, 45 ; Lc 22, 27.

⁸ Mat. 12, 40 ; 17, 9. 12 ; 20, 18 ; 26, 2. 24. 45, etc.

méchants le châtiment mérité de l'enfer et il introduira les bons dans le royaume de son Père.

D'où il ressort que Jésus s'attribue le nom et le titre de Fils de l'homme non pas simplement dans le sens eschatologique que lui prête Daniel, mais il l'élargit et l'applique à l'ensemble de sa vocation messianique, du fait messianique et de l'activité messianique, commencés dans le temps avec l'Incarnation et couronnés finalement dans l'éternité.

Par là le Fils de l'homme se substitue au *Fils de David*. Tout ce que cette expression messianique renfermait de vérité profonde, conformément aux prophéties de l'Ancien Testament, tout cela Jésus le transpose sur le titre de Fils de l'homme. Le Sauveur dut désavouer l'idée purement temporelle, terrestre, politique du titre de « Fils de David », idée chère à la plupart de ses contemporains. Pour parer à des vues complètement fausses sur sa messianité, et pour ne point trahir sa cause et sa personne, Jésus *se vit obligé de sacrifier en partie la formule « Fils de David », adoptée pourtant par l'Ancien Testament*.

Dieu avait annoncé que le salut messianique serait, dès le commencement, une domination, une royauté, et que le Messie serait par conséquent un souverain, un roi. Il n'eût pu choisir d'image plus heureuse. Elle correspondait parfaitement à la réalité, à condition qu'on la prît au sens spirituel et non matériel et terrestre.

Pour la rendre plus accessible et plus intelligible encore au peuple élu, il annonça que le Sauveur serait roi d'Israël, descendant de l'illustre dynastie de David, qu'Il règnerait éternellement

et assurerait à la nation comme à chacun des bénédictions surabondantes.

Bien que ces promesses revêtissent les formes somptueuses d'un éclat et d'une puissance terrestres, elles devaient néanmoins symboliser apparemment ou principalement les bienfaits de l'ère messianique.

Dans les passages mêmes de l'Ancien Testament où le messianisme revêt ses couleurs nationales les plus vives, le Fils de David apparaît encore en qualité de thaumaturge, de prêtre et de docteur de la vérité et de la justice, pourvu des dons de Dieu les plus exquis, envoyé pour le salut et le bien-être de toutes les nations.

Mais il est incontestable aussi que, d'après l'Ancien Testament, les Israélites penchent à donner de plus en plus au royaume messianique et au Fils de David, son prince régnant, un sens politique national. Quand Jésus parut, on ne concevait plus le Fils de David que comme un héros national, juif de pur sang. Le judaïsme adopta définitivement ce cadre extérieur pour en faire la base et le centre de la promesse messianique.

Aussi bien, Jésus dut briser le cadre pour sauver la substance de sa personne et de sa tâche messianique. *Il souffre à peine qu'on l'appelle Fils de David.* Le Fils de David s'efface, pour ainsi dire, devant le Fils de l'homme.

L'ange, il est vrai, le proclame « Fils du Très-Haut, à qui le Seigneur Dieu donnera le trône de David son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin »¹. Mais aussitôt suit l'explication toute

¹ Lc 1, 32 s.

spirituelle de ce règne : « Tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés »¹.

L'Écriture insiste sur le fait que Jésus descend de la race de David². Car abandonner ces illustres origines, c'eût été non seulement désavouer un fait historique, mais renoncer à la messianité même, vu que le Messie devait naître de la maison de David³.

Quand la foule l'acclame Fils de David⁴, il ne peut décliner l'ovation, sans renier en même temps ses droits messianiques. Chaque fois que des aveugles et des indigents de toute espèce en appellent, pour être secourus, à son titre de Fils de David⁵, il les aide et les guérit, non seulement par charité compatissante, mais parce que le Messie devait, selon les Prophètes, se révéler thaumaturge⁶.

Par contre, il se défend énergiquement de l'opinion pharisienne, suivant laquelle le Messie ne serait, par nature, qu'un simple descendant de David et, par vocation, qu'un successeur au trône royal temporel⁷. *Jamais, enfin, dans sa vie il ne s'accorde le nom de Fils de David*, de peur d'approuver la caricature rabbinique du Messie.

Du reste, le titre glorieux de « Fils de David » convenait d'autant moins à Notre-Seigneur, qu'il voulait être ici-bas, avant tout « *le serviteur de*

¹ Mat. 1, 21.

² Mat. 1, 1-6 ; Lc 1, 27. 32. 69 ; 2, 4.

³ Joa. 7, 42.

⁴ Mat. 21, 9. 15 ; Mc 11, 10.

⁵ Mat. 9, 27 ; 15, 22 ; 20, 29 ss. ; Mc 10, 46 s. ; Lc 18, 38 s.

⁶ Is. 29, 18 ss. ; 35, 2 ss. ; 61, 1.

⁷ Mat. 22, 41 ss. ; Mc 12, 35-37 ; Lc 20, 41 ss.

Dieu », le rédempteur, le salut des pécheurs, au sens précis du terme.

Avant de pouvoir exercer sa domination sur le royaume de Dieu, il lui fallait d'abord fonder ce royaume détruit par le péché, puis y incorporer de nouveau chaque individu ainsi que l'humanité tout entière. Il sera d'abord médiateur et fondateur du royaume, après seulement, roi.

Etre médiateur, sauveur, rédempteur, voilà ce que veut Jésus. Il n'a pas d'autre ambition. Il aspire au nom de « Sauveur », de « Rédempteur », tout comme la nation grecque honorait de titres semblables ses princes valeureux, dont les victorieux exploits lui assuraient l'indépendance politique.

Il traduit lui-même le mot « Messie » par cet autre : « Sauveur du monde »¹. Mais il s'agit pour lui de la délivrance spirituelle du péché. C'est de lui que l'ange avait prédit : « Tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés »². Jésus confirme maintenant cette interprétation de son nom, et trace de la sorte *le programme essentiel de son œuvre messianique, son action libératrice* : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu »³.

Nul lecteur des Evangiles ne pourra contester que la lutte contre le péché et le retour à Dieu de l'homme coupable n'aient été l'un des hauts faits de la vie de Jésus. Il n'y a pas que son activité religieuse qui s'y voue totalement. Les œuvres de miséricorde corporelle et les guéri-

¹ Voir Joa. 4, 25 et 42.

² Mat. I, 21.

³ Lc 19, 10 ; Mat. 18, 11.

sons miraculeuses elles-mêmes visent sans cesse cet unique but : la délivrance du péché, la rémission des péchés.

Il guérit le paralytique à la piscine de Bethesda, puis il ajoute : « Te voilà guéri : ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire »¹.

Il délivre la femme adultère des mains des pharisiens, ses accusateurs, et lui dit : « Allez, ne péchez plus »².

Il prend la défense de la pécheresse dans la demeure de Simon, et la rassure par ces mots consolants : « Tes péchés te sont pardonnés ». Aux pharisiens qui l'entourent, il déclare : « Ses nombreux péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé ! »³.

Avant de guérir le paralytique, il l'assure que « ses péchés lui sont remis ». Et les pharisiens de prétendre qu'il empiète sur les droits et les pouvoirs de Dieu, autrement dit, qu'il blasphème. Sur quoi Jésus confirme et prouve par un miracle éclatant « que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés »⁴.

En somme, *l'œuvre de Notre-Seigneur vise continuellement à réaliser cette fin pragmatique : transmettre ou accorder lui-même le pardon des péchés.*

Mais il veut, en premier lieu, *aider les hommes à l'obtenir, à le mériter.* Nous savons que le livre d'Isaïe dépeint le Médiateur comme Serviteur de Dieu, qui prend sur lui les infirmités et les péchés du peuple et les répare par ses souffrances expiatrices.

¹ Joa. 5, 14.

² Joa. 8, 11.

³ Lc 7, 47 s.

⁴ Mc 2, 1 ss.

L'Évangile applique à Jésus cette prédiction touchant le Serviteur de Dieu. Un passage du premier Évangile éveille particulièrement l'attention¹. Il est rapporté quelque part que les guérisons miraculeuses, elles aussi, opérées par Jésus en faveur des hommes, avaient eu lieu afin que s'accomplît la parole d'Isaïe : « Il s'est chargé de nos misères, il a pris sur lui nos infirmités ». Là encore *la vie de Jésus est ramenée avec une sagesse profonde à son idée centrale de satisfaction pour nos crimes et de délivrance du péché et de ses suites.*

Toutefois, *la Passion et la mort de Jésus demeurent le fait propre de la Rédemption.* Il nous a été donné déjà de constater que pour Jésus la vocation messianique consistait, avant tout, dans sa Passion, sa mort et sa résurrection. Sa mission enseignante et tout le reste de son activité messianique passent à l'arrière-plan.

De plus, il ne se lassait d'affirmer qu'il ne faisait par là qu'accomplir une prophétie de l'Ancien Testament, suivant laquelle le Messie devait souffrir et mourir pour entrer dans sa gloire². Il veut dès lors, en qualité de serviteur de Dieu et, conformément aux psaumes et aux prédictions d'Isaïe, expier nos fautes en souffrant à notre place, et racheter ainsi l'humanité.

Dans l'Évangile de saint Jean, il exprime d'une façon plus précise encore le but de sa vocation messianique :

« Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui

¹ Mat. 8, 17 (Is. 53, 4) ; cfr. I Petr. 2, 24.

² Lc 9, 22-27 ; Mat. 16, 21.

ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. En effet, Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui... Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis » ¹.

La réponse qu'il fit aux fils de Zébédée avait, selon les synoptiques, exactement le même sens : « Le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rançon de la multitude » ².

A ce premier point du programme dans lequel, aux approches de la Semaine Sainte, il a condensé toute la doctrine de la Rédemption, vient s'ajouter le second, qu'il proclama juste avant de mourir. A la dernière Cène, il prit du pain et, après avoir prononcé une bénédiction, il le rompit et le distribua à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ». Il prit ensuite la coupe et la leur donna en disant : « Buvez-en tous : car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, répandu pour la multitude en rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi » ³.

Il n'est pas besoin, certes, d'expliquer, moins encore de prouver que Jésus, par ces mots, entend offrir sa vie pour expier les péchés des hommes et pour racheter l'humanité.

¹ Joa. 3, 14-17 ; 10, 11.

² Mat. 20, 28 ; Mc 10, 45.

³ Mat. 26, 26 s. ; Mc 14, 22 s. ; Lc 22, 19 s. ; I Cor. 11, 23-25.

La satisfaction ainsi que la mort rédemptrice constituent le fond essentiel de l'annonce messianique. Elles forment même le centre de sa religion. Non content de s'être livré lui-même sur la croix, il change le pain et le vin en son corps et en son sang, les offre à son Père céleste en holocauste, et à ses disciples en nourriture et en boisson. Puis il ordonne qu'ils renouvellent indéfiniment ce sacrifice, ce banquet eucharistique, afin de commémorer sa mort sanglante. « Car toutes les fois que vous mangez ce pain, ajoute saint Paul, et que vous buvez ce calice, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne » ¹.

En même temps que sa mort Jésus annonce sa *résurrection*. « Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes, et ils le mettront à mort, et il ressuscitera le troisième jour » ². « Il faut que le Fils de l'homme soit rejeté par les anciens, par les Princes des prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort et qu'il ressuscite trois jours après » ³. « Le Fils de l'homme sera livré aux Princes des prêtres et aux scribes. Ils le condamneront à mort, et le livreront aux Gentils pour être moqué, flagellé et crucifié. Mais il ressuscitera le troisième jour » ⁴.

C'est ainsi, presque toujours, qu'il associe la résurrection à la mort rédemptrice.

La résurrection n'est pas seulement le signe infailible de sa messianité et de sa divinité. Elle est le complément obligé de notre Rédemption, la consommation proprement dite de notre salut.

¹ I Cor. II, 26.

² Mat. 17, 21-22.

³ Mc 8, 31.

⁴ Mat. 20, 17 s. ; Mc 10, 32-34 ; Lc 18, 31-34.

Seul le Christ vivant peut être le gage de notre renaissance spirituelle, de notre revivification corporelle à venir et de notre glorification avec lui. Seul le Christ vivant ressuscité peut être, sur la terre comme au ciel, le glorieux Messie-Roi et souverain du royaume de Dieu.

C'est pourquoi Jésus s'applique sans cesse à initier ses disciples aux mystères de sa Passion et de sa résurrection, et le soir même de la résurrection, il leur reproche encore de ne vouloir saisir ni l'un ni l'autre : « O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire ? ¹ »

Recueillons les divers résultats de notre enquête et comparons-les au messianisme de l'Ancien Testament et du judaïsme postérieur. Il saute aux yeux que les vues messianiques de Jésus étaient complètement étrangères à l'idée judaïque qu'avaient du Messie ses contemporains.

Sur un point seulement ils tombaient d'accord : sur la parousie ou la perspective du second avènement à la fin des temps. Il rejeta catégoriquement le messianisme national-politique, sous toutes ses formes. Donc il désavouait, en somme, l'unique point de jonction qui le rapprochait apparemment du judaïsme contemporain, à savoir la doctrine de la parousie, que celui-ci interprétait également en un sens national et politique.

On conçoit, dès lors, sans peine que Jésus demeurait d'autant plus distant de son peuple,

¹ Lc 24, 25 s.

que celui-ci persistait davantage dans ces croyances messianiques, foncièrement opposées à celles de l'Ancien Testament.

Le judaïsme de la Synagogue ne pouvait reconnaître pour Messie qu'un rabbin parfait, dont les œuvres, la doctrine et la conduite se fussent cantonnées dans l'étroit domaine des observances talmudiques, et dont le royaume eût été une puissance mondiale, aux tendances politiques nettement « cléricales ».

Or, le Sauveur ne parut point sous l'étoile du rabbinisme officiel ou de l'eschatologie particulariste, mais sur le sol ferme et voulu par Dieu de l'Ancien Testament, rejetant ce messianisme dérouteré que l'aveuglement des Juifs crut découvrir dans l'Ancien Testament.

Rien n'est plus formel dans les déclarations messianiques de Jésus que le respect infini dont il entoure l'idée du Messie de l'Ancien Testament. Qu'il parle de « sa venue » ou de sa « mission », de quelque manière qu'il exprime ses débuts messianiques, qu'il s'agisse de son entrée dans le monde, de sa vie, de son activité enseignante, de ses miracles, de sa passion, de sa mort ou de sa résurrection, toujours il demeure conscient d'accomplir, de consommer, de réaliser les prédictions de l'Ancien Testament sur le Messie :

« Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes. Je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. Car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, un seul iota ou un seul trait de la Loi ne passera pas, que tout ne soit accompli »¹.

¹ Mat. 5, 17 s.

Rassemblons maintenant les éléments épars que nous avons recueillis dans l'Ancien Testament, pour les confronter avec le témoignage réel et le fait messianique de l'Évangile. Nous serons frappés de l'accord essentiel qui règne entre le messianisme de l'Ancien Testament et celui de l'Évangile. Nous rencontrons de part et d'autre le Fils de David, le Fils de l'homme, le Serviteur de Dieu broyé par la souffrance, le Fondateur et le Roi du royaume de Dieu en ce monde et dans l'autre, — nous traiterons plus loin de l'Emmanuel, de Jésus le Fils de Dieu.

De fait, Jésus peut continuellement s'autoriser de l'Ancien Testament pour prouver sa messianité. « Scrutez les Écritures : ce sont elles qui rendent témoignage de moi » ¹.

C'est ainsi que Jésus gourmande les Juifs, scandalisés de son activité messianique ². Il leur reproche leur pédanterie rabbinique et leur rappelle le fond authentique de vérité messianique que recèle l'Ancien Testament.

Cependant l'Ancien Testament n'épuise nullement l'idée messianique de Jésus. Notre-Seigneur a sa manière toute personnelle d'interpréter les prédictions qui le concernent. A côté du courant spirituel, religieux, universel et surnaturel des prophéties messianiques, il en existe incontestablement un autre dans l'Ancienne Alliance : le courant secondaire, très naturel et purement terrestre, particulariste et national.

Les esprits sagaces et les nobles cœurs pouvaient, il est vrai, discerner facilement que celui-ci n'était qu'un symbole de celui-là. Mais Jésus fut le premier à dégager l'idée messianique de

¹ Joa. 5, 39.

² Joa. 5. 9-47.

l'emprise nationale, des éléments matériels et sensibles qui y adhéraient. Il fut le premier à déclarer franchement que toute autre conception des prédictions et de l'attente messianiques était absolument fausse. Nous l'avons suffisamment prouvé.

Jésus *harmonise* le messianisme de l'Ancien Testament. Il n'était point du tout facile, ni si naturel d'accorder toutes les prophéties messianiques et de les ramener à une seule et même personne, en laquelle elles devaient trouver leur accomplissement. Ainsi, pour autant du moins que nous l'attestent les écrits judaïques, avant Jésus on n'appliquait point au Messie les chants d'Isaïe touchant le Serviteur de Dieu.

Il paraissait impossible au grand nombre de concilier le Fils de l'homme chez Daniel avec le Fils de David, ou le royaume de Dieu fondé dans la peine et l'effort avec le royaume des cieux resplendissant de lumière et de gloire. En une synthèse harmonieuse, Jésus réunit tout cela dans sa personne et dans son œuvre. Il est le Fils de l'homme selon Daniel, pleinement surnaturel et préexistant, mais il est aussi le Fils de l'homme véritablement incarné, pleinement humain.

C'est comme Fils de l'homme et descendant de David qu'il inaugurerait le règne messianique. Mais auparavant il devra prêcher en qualité d'humble serviteur de Dieu, il devra souffrir et s'immoler pour les péchés du genre humain. Par son enseignement il propage le royaume de Dieu, par sa mort il assure l'entrée dans ce royaume, par sa résurrection et par sa gloire il en prend possession.

Aussi bien, les prédictions, chez lui, s'enchaînent toutes fort harmonieusement. Tout le messianisme de l'Ancien Testament ne devient, pour ainsi parler, qu'une seule prophétie continue. Celle-ci, à son tour, n'a rien d'une sèche théorie tissée de paragraphes, mais elle est un organisme vivant, incarné dans la personne une et vivante de Jésus-Christ lui-même.

Dès lors, on peut dire aussi que Jésus a *idéalisé* le messianisme de l'Ancien Testament. Jamais il ne se met en peine de reproduire une prédiction à la lettre. Il réalise la prophétie d'une façon magistrale et grandiose, sans se laisser imposer aucune limite.

Il se révèle Maître souverain de l'Ancien autant que du Nouveau Testament : « Il fut dit aux Anciens... Or moi, je vous dis... » Il y a là un ton de majestueuse grandeur qu'on ne peut méconnaître.

Il y conforme sa conduite. D'une chose que les Anciens ne soupçonnaient point ni ne comprenaient, de l'amour, il fit la grande loi de son royaume de Dieu. Il érige en fait ce que les Anciens jugeaient irréalisable : la proclamation d'un Evangile de grâce, par opposition à la Loi de la crainte. Et ce que les Anciens n'attendaient probablement qu'en second lieu, il le met au premier plan de sa doctrine et de son activité messianique, à savoir : la délivrance du péché par la Passion et la mort médiatrice du Messie.

Les prophéties messianiques de l'Ancien Testament étaient « un flambeau, qui répandait la lumière dans l'obscurité »¹. Par leur accomplissement dans le Christ elles furent à tel point

¹ II Petr. I, 19.

inondées de lumière, qu'elles firent bien plus l'impression d'une ombre jetée par Jésus sur l'Ancienne Alliance, que d'un luminaire éclairant l'avenir.

Telle est bien *l'idée messianique spécifiquement chrétienne*, embrassant la vocation, l'œuvre et la personne du Messie, Jésus de Nazareth. Seule sa divinité n'entre pas encore en ligne de compte. Jésus accomplit, interprète, harmonise et idéalise le messianisme de l'Ancien Testament ; il corrige, désavoue et rejette le messianisme judaïsant, tel que le concevaient la plupart de ses contemporains de l'école rabbinique ou de l'école apocalyptique.

Entre la notion moderne du Messie, défendue par l'hypercritique libérale, et l'idée messianique de Jésus, il n'existe aucun rapport. Pour la critique moderne, Jésus est tout simplement une copie réussie des espérances messianiques judaïsantes de son temps.

Le Messie doit naître du rabbinisme pharisaïque ou de l'apocalypse eschatologique, et il doit incarner tantôt celui-ci, tantôt celui-là, tout en étant doué d'un caractère génial et personnel. Voilà tout.

Il est fort compréhensible que le rationalisme moderne, pour lequel il n'existe pas de révélation surnaturelle, mais seulement une évolution naturelle, se révèle impuissant à résoudre autrement le problème du Messie.

Nous savons pourtant combien cette solution répugne à la vérité des faits, et principalement à la manifestation messianique de Jésus lui-même.

CINQUIÈME DIVISION

LA DIVINITÉ DE JESUS

La divinité de Jésus constitue l'apogée et le couronnement du messianisme, le cœur et l'âme de la christologie, la pierre angulaire et le signe du christianisme.

Depuis les apôtres jusqu'à nos jours, les chrétiens n'en ont jamais douté. Il y a plus. Wilhelm Schnehen, bien que moniste panthéiste, fait une très juste remarque :

« En dehors même de la chrétienté, on entend toujours par chrétiens ceux qui croient à la divinité de Jésus-Christ et, partant, qui l'adorent. La philosophie non chrétienne, dans ses plus illustres représentants, n'est pas d'un autre sentiment que les Eglises orthodoxes. Les adeptes des religions étrangères, du moins dans la mesure où ils sont instruits des choses du christianisme, sont du même avis. Seule la théologie libérale rationaliste des cent cinquante dernières années s'est réservé d'inventer, pour ses propres besoins, un christianisme essentiellement neuf ¹. »

¹ W. Schnehen, *Der moderne Jesuskultus*, 2. édit. Francfort-s/ M. 1906, 7 s.

Les rationalistes libéraux d'aujourd'hui accordent, il est vrai, que partout et toujours, la divinité de Jésus a été reconnue comme la moëlle et l'essence du christianisme. Mais ils prétendent que Jésus lui-même pensait autrement.

Jamais dans sa vie il n'aurait manifesté le sentiment de sa propre divinité. La croyance en sa divinité serait d'origine postérieure. Elle se serait infiltrée dans la foi de l'Eglise primitive.

A l'encontre de cette « Essence du christianisme » selon les théories libérales, nous sommes à même de prouver que Jésus s'est manifesté lui-même comme *Messie-Dieu*, comme *Fils de Dieu* et comme *Seigneur-Dieu*.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Jésus, le Messie-Dieu

L'Ancien Testament n'attendait en la personne du Messie ni un pur homme ni un surhomme, mais bien l'Emmanuel, « Dieu avec nous » le Messie-Dieu¹.

Le judaïsme postérieur rabaissa le messianisme au niveau purement temporel et national. Il ne pouvait, dès lors, se représenter la personne du Messie autrement que sous la forme humaine².

Nul faux Messie n'eut jamais la prétention de s'attribuer quelque prérogative divine. Jésus de Nazareth, au contraire, réalisa l'incomparable prédiction sur le Messie-Dieu et l'Homme-Dieu.

Convenons que *l'Evangile met en relief son humanité*. Sous tout rapport et dans chaque situation de la vie, Jésus est véritablement homme. Par son corps et par son âme, par son intelligence, sa volonté et ses œuvres, il ressemble au reste des hommes : « Il s'est fait semblable en tout à ses frères, hormis le péché »³. La ressemblance

¹ Cfr. Dixième conférence, pp. 235-236. ³ Hebr. 2, 17 ; 4, 15.

² Loc. cit., pp. 254-255.

est si complète et si frappante, que la critique libérale s'est refusée à lui décerner et le titre de Fils de Dieu et l'intention de l'être.

C'est là, manifestement, une fausse conclusion. Qu'il fût Dieu ou non, Jésus devait, en tout cas, accentuer le côté humain de sa nature et de sa personne. Il le devait, non seulement parce qu'il était vraiment homme, mais parce que, sa divinité admise, la nature divine ne pouvait se manifester que dans la nature et par la nature humaine ; il le devait, en un mot, *parce qu'il était Homme-Dieu, Dieu fait homme.*

Un Dieu fait homme pense, veut, parle, agit en homme, quand bien même sa pensée, son vouloir, sa parole et son action ne peuvent s'expliquer pleinement par sa seule humanité, mais atteignent les hautes cimes de la divinité.

S'il nous arrivait un homme qui prétendît être Dieu sans avoir d'autres preuves que le dépouillement des qualités, des dispositions et des forces propres à sa nature, il aurait, par le fait même, prouvé qu'il jouait fort mal son rôle, qu'il était simplement un imposteur.

Aussi bien, le Dieu-Sauveur incarné, — qu'il parût devant les hommes ses frères, ou devant Dieu son Père — demeurerait Fils de l'homme, alors même que ses discours et ses œuvres proclamaient hautement sa préexistence, son caractère surnaturel, son identité divine, sa divinité proprement dite.

On conçoit, sans plus, qu'il ait dû manifester une conscience nettement humaine. On conçoit mieux encore que la manifestation de cette conscience devait l'emporter en précision et en netteté sur celle de la conscience de sa nature divine.

L'étude de la personne de Jésus défend, non seulement du point de vue théologique, mais du simple point de vue psychologique, de mettre une opposition entre sa conscience nettement humaine et sa conscience divine.

Si donc l'humanité parfaite de Jésus ne contredit point sa divinité, on ne pourra, d'autre part, l'expliquer à fond sans recourir à la divinité. Nous l'avons d'ailleurs fréquemment constaté dans les conférences précédentes. L'être humain se trouve en lui réalisé d'une manière si parfaitement noble et idéale, que tout dépasse immensément les simples conditions de l'homme et de la créature, pour se perdre dans les profondeurs divines.

La figure humaine de Jésus, son esprit prophétique, son irréprochable conduite, sa vie intime toute personnelle, ses rapports avec le prochain et son commerce avec le Père céleste excèdent toute mesure humaine et font pressentir qu'en Jésus de Nazareth, Dieu vivait et agissait parmi nous. Jésus le déclare, du reste, avec une infinie précision.

C'est d'abord par des *comparaisons* que Jésus manifeste sa conscience divine. Elles servent d'une part à fixer sa position en face des choses créées, d'autre part à l'unir plus intimement à Dieu.

Malgré son humilité et sa modestie, *il a le sentiment d'être au-dessus des créatures*. Il est plus grand que Jonas et Salomon¹, plus grand encore que Moïse et qu'Elie, les témoins de sa gloire². Les disciples voient en lui ce que les rois et les

¹ Mat. 12, 41 s. ; Lc 11, 30 s.

² Mat. 17, 3 ; Lc 9, 30.

prophètes ont vainement souhaité de voir ¹. Le plus petit, dans son royaume, est plus grand que Jean-Baptiste, pourtant le plus grand parmi les enfants des femmes ². David, dont le Messie serait le Fils, se considère comme un serviteur prosterné devant Jésus, le Seigneur ³.

Les anges, pas plus que les hommes, ne peuvent soutenir la comparaison. Les anges viennent le servir ⁴ ; une seule parole tombée de ses lèvres suffit, pour que le Père qui est aux cieux lui mande douze légions d'anges ⁵. Les anges sont d'ailleurs aussi bien ses anges que les anges et les servants du Père ⁶. A la fin du monde ils l'entoureront, comme la cour entoure son roi ⁷. Au premier signe ils rassembleront devant lui l'univers entier ⁸.

Il surpasse et les hommes et les anges. Dominant les uns et les autres, il a sa place et son rang tout près du Père céleste ⁹. Il exhorte instamment ses disciples à n'appeler personne sur terre du nom de maître ou de père : « Car un seul est votre Père : le Père qui est aux cieux ; ... un seul est votre Maître : le Christ ; et vous, vous êtes tous des frères » ¹⁰.

Jésus établit un parallèle entre les deux appellations « Père et Maître » ; celle-ci, il se l'applique

¹ Lc 10, 24.

² Mat. 11, 9 s.

³ Mat. 22, 45.

⁴ Mat. 4, 11 ; Mc 1, 13.

⁵ Mat. 26, 53.

⁶ Mat. 13, 41 ; 16, 27 ; 24, 31 ; Mc 13, 27.

⁷ Mat. 16, 27 ; 25, 31 ; Mc 8, 38 ; Lc 9, 26.

⁸ Mat. 13, 41 ; 24, 31 ; Mc 13, 27.

⁹ Mc 13, 32.

¹⁰ Mat. 23, 8 s.

à lui-même, et celle-là, il la réserve au Père céleste. Puis il oppose à l'une et à l'autre les hommes, qui diffèrent de lui et du Père, mais sont entre eux comme des frères.

Ces comparaisons entre Jésus et les créatures font entrevoir déjà la vocation surhumaine et la nature transcendante du Sauveur ; combien plus encore, *les déclarations dans lesquelles il se compare directement à Dieu.*

Avec une admirable sagesse pédagogique, il choisit comme point de départ la notion de Dieu de l'Ancien Testament et la révélation divine antérieure au Christ, parce que plus accessibles aux disciples et généralement plus connues de ses auditeurs.

Il s'applique à lui-même les déclarations touchant Jahweh, le vrai Dieu de l'Ancienne Alliance. Comme Jahweh est l'unique époux d'Israël, son peuple, ainsi Jésus est-il l'époux des siens¹, et non pas simplement le paranymphe qui doit conduire le peuple à Dieu.

L'Ancien Testament n'est jamais appelé la communauté d'un envoyé de Dieu, par exemple de Moïse ou de Josué, mais uniquement l'assemblée de Jahweh² : Jésus nomme l'assemblée des fidèles exclusivement son Eglise³. Ainsi que le déclarait l'Ancien Testament à propos de Jahweh⁴, Jésus voulait rassembler les enfants de Jérusalem, comme une poule rassemble les poussins sous ses ailes⁵.

Dieu, dans l'Ancien Testament, usait de son autorité personnelle absolue pour investir de

¹ Mat. 22, 1 ss. ; Mc 2, 19 ; cfr. Joa. 3, 29.

² Nm 16, 3. etc.

⁴ Is. 31, 5.

³ Mat. 16, 18.

⁵ Mat. 23, 37.

leur mission des dépositaires de la Révélation ; Jésus dit à son tour : « Voici que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs » ¹.

Tout comme Jahweh avait assuré Moïse et son frère Aaron : « Moi je serai avec ta bouche et avec sa bouche » ², — de même Jésus encourage les messagers de son Evangile : « Je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront ni répondre, ni résister » ³.

Ses discours, Jésus ne les introduit jamais à la manière des prophètes : « Ainsi parle le Seigneur », il enseigne, au grand étonnement de ses auditeurs, comme Jahweh lui-même, d'une façon toute personnelle et « comme ayant autorité » ⁴.

Jahweh était le souverain de l'ancienne Loi, laquelle formait son droit imprescriptible ; Jésus déclare à son tour en être le Maître absolu, illimité. En face de l'autorité humaine, se dresse sa parole autoritaire : « Le Fils de l'homme est le Maître du Sabbat » ⁵.

En d'autres termes, le Fils de l'homme interprète l'Ancien Testament, non pas simplement en vertu de ses pouvoirs et de sa vocation messianiques : mais il domine l'Ancien Testament, il en est le Maître, le législateur qui s'est manifesté dans l'Ancienne Alliance par sa parole et ses prophètes, et qui, dans la Nouvelle Alliance, a visité lui-même l'humanité en la personne du

¹ Mat. 23, 34 ; voir 7, 29 ; Lc 11, 49.

² Ex. 4, 15.

³ Lc 21, 15.

⁴ Mc 1, 22.

⁵ Mat. 12, 1-8 ; Mc 2, 23-28 ; Lc 6, 1-5.

Fils de l'homme. Jésus donc s'applique à lui-même sans nulle restriction les déclarations de l'Ancien Testament touchant Jahweh et s'assimile par une solennelle attestation au Dieu de l'Ancienne Alliance. C'est pourquoi il ne fera que développer et approfondir cette pensée, quand, tout-à-l'heure, nous le verrons, en s'affirmant le Fils de Dieu, supprimer toute différence substantielle entre lui et le Père céleste.

En second lieu, Jésus manifeste sa conscience divine par *les droits* et *les privilèges* qu'il revendique pour sa personne. Ce qui frappe le plus, c'est *la foi* qu'il réclame. Cette exigence constitue le fond de ses discours et de ses actes. Ce qu'il cherche chez les Juifs, mais ne trouve qu'insuffisamment, c'est encore la foi¹. Ce qui permet aux Gentils de précéder les Israélites dans le royaume de Dieu, c'est leur plus grande promptitude à croire².

Confirmer les disciples dans la foi, voilà bien le grand souci de ses exhortations³, le fruit principal de ses prières⁴. Deux fois seulement les synoptiques rapportent que Jésus fut saisi d'étonnement : une fois, à cause de leur promptitude à croire ; une seconde fois à cause de leur incrédulité⁵.

La perspective du jugement dernier lui fait poser cette question : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »⁶

¹ Mat. 8, 10.

² Mat. 8, 10-12.

³ Mat. 9, 2. 22. 29 ; 15, 28 ; 16, 8 ; 17, 20 ; 21, 21 ; Mc 4, 40 ; 5, 34 ; 10, 52 ; 11, 22 ; Lc 7, 50 ; 8, 25. 48 ; 17, 5 s. 19 ; 18, 8, 42 ; Joa. 11, 15. 25 ss. 40-48 ; 12, 36-46 ; 14, 1. 10 ss.

⁴ Lc 22, 32 ; Joa. 17, 8, 20 s.

⁵ Mat. 8, 10 ; Mc 6, 6.

⁶ Lc 18, 8.

On concevrait facilement qu'il exigeât la foi en sa parole et sa mission divine, quand même il ne serait qu'un Messie-Homme. Mais cette foi il la revendique non seulement pour sa parole et sa vocation : il la réclame directement pour sa personne. « Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute !¹ » La foi en la personne de Jésus est le moyen d'échapper à la réprobation et d'obtenir la vie éternelle².

Que les hommes croient en lui, voilà l'œuvre que Dieu demande³ ; le grand péché du monde sera de n'avoir point cru en sa personne⁴. Les disciples doivent lui témoigner la même foi qu'ils professent envers Dieu⁵ ; la croyance en la personne du Fils est corrélatrice à la croyance en la personne du Père : bien plus, toutes deux n'en font qu'une : « Celui qui croit en moi, croit non pas en moi, mais en Celui qui m'a envoyé »⁶. Qui-conque ne croit pas en Jésus-Christ, prouve qu'il ne croit nullement en Dieu⁷.

Bref, Jésus requiert qu'on ait foi non seulement en son message, mais en sa personne.

Au jugement on rendra compte d'abord de la foi en sa personne, ensuite seulement de la foi en sa doctrine : « Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aussi rougira de lui, lorsqu'il viendra dans la gloire de son Père avec les anges saints »⁸.

Il se constitue lui-même objet et matière de foi.

Or, ce serait là pure idolâtrie, si Jésus n'était

¹ Mat. 11, 6 ss.

² Joa. 3, 15.

³ Joa. 6, 29.

⁴ Joa. 16, 9.

⁵ Joa. 14, 1.

⁶ Joa. 12, 44.

⁷ Joa. 5, 37 s.

⁸ Mc 8, 38 ; Lc 9, 26.

qu'un homme investi d'une mission transcendante, et non pas vrai Dieu, Homme-Dieu.

Outre la foi, Jésus exige *un amour* illimité. A côté de leur incrédulité, il reproche aux Juifs le manque d'amour envers sa personne¹. Il exhorte sans fin ses disciples à se distinguer par l'amour du Christ². Toutefois il ne demande pas de ses imitateurs un amour comme on peut en avoir pour une créature. Il faut, au contraire, que l'amour pour Jésus l'emporte sur toute affection naturelle :

« Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi »³.

Où l'amour de Jésus entre en cause, il faudra rompre même les liens de la plus étroite affection naturelle : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple »⁴.

Nul homme, fût-il un envoyé de Dieu, ne pourrait parler ainsi. Le commandement de l'amour du prochain déclare simplement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Jésus, lui, exige davantage : quiconque ne l'aime pas plus que soi-même, quiconque ne l'aime pas par-dessus toutes choses, ne peut être son disciple⁵.

Jésus requiert qu'on l'aime de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces : il a soif donc de cet amour que nous ne devons qu'à Dieu même. Il prétend que les hommes remplis-

¹ Joa. 8, 42.

⁴ Lc 14, 25 s. ; Mat. 10, 35 ss

² Joa. 8, 42 ; 14, 15. 21. 23.

⁵ Mat. 10, 37-39.

³ Mat. 10, 37.

sent envers sa personne le premier et le plus grand de tous les commandements, celui-là même qu'ils doivent observer à l'égard de Dieu. Quiconque n'aime point Jésus, n'a pas non plus l'amour de Dieu¹. Quiconque hait Jésus, hait, par là, Dieu lui-même². *L'amour de Jésus et l'amour de Dieu, — tous deux se rencontrent et se confondent.* Nous avons là une revendication des droits divins d'une importance décisive.

Ajoutons à cela que Jésus permet qu'on lui rende *un vrai culte religieux*³. Nous lisons souventes fois que les amis de Jésus « se prosternaient devant lui et l'adoraient », hommage que non seulement le Sauveur acceptait, mais qu'il louait et récompensait par des miracles.

A vrai dire, l'expression « se prosterner et adorer » n'avait pas que le sens de vénération religieuse ou divine. En soi, elle pouvait tout aussi bien signifier le salut oriental (salam), les hommages respectueux que le serviteur rendait à son maître ou le sujet à son souverain. Cette marque de révérence consistait, pour le serviteur, à s'agenouiller devant son maître en touchant du front la poussière.

Il est question de ces honneurs conventionnels, quand l'Évangile parle du débiteur, qui « se prosterna devant son créancier et l'adora »⁴, quand les Mages ainsi qu'Hérode lui-même parlent de venir adorer le nouveau roi des Juifs⁵, enfin quand les soldats du prétoire « ployant

¹ Joa. 5, 42.

² Joa. 15, 23.

³ Cfr. A. Seitz, Die Anbetung Jesu als Gottessohn in den Evangelien, dans : *Theologie und Glaube* 1910, 286 ss.

⁴ Mat. 18, 26, conformément à l'original grec.

⁵ Mat. 2, 2. 8. 11.

es genoux, adoraient Jésus »¹, pour railler le pseudo-roi des Juifs.

Cependant, « l'agenouillement ou l'acte de prosternation » (proskynesis) peut relever aussi du domaine religieux, et devenir, par suite, un hommage religieux. Il symbolise alors, selon le langage des Evangiles, *l'adoration latreutique*, l'hommage suprême, qui est dû à Dieu seul. Nul homme et nul ange n'accepte cette sorte d'hommage.

Quand le centurion Corneille « se prosterne aux pieds de saint Pierre, comme pour l'adorer », l'apôtre le relève promptement : « Lève-toi, lui dit-il, moi aussi je suis homme »². A saint Jean qui voulut se prosterner aux pieds de l'ange des grandes révélations et l'adorer, celui-ci s'empressa de répondre : « Garde-toi de le faire ! Je suis ton compagnon de service et celui de tes frères... Adore Dieu !³ » La prosternation religieuse est un rite cultuel que les fidèles venaient accomplir au temple de Jérusalem, un hommage suprême à Jahweh⁴. Elle représente l'honneur que rendent les élus devant le trône de Dieu⁵ ; elle est enfin cette « adoration en esprit et en vérité » que Jésus exige des vrais adorateurs du Père⁶ et dont il est dit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul »⁷.

¹ Mc 15, 19.

² Actes 10, 25. 26.

³ Apoc. 19, 10 ; 22, 8. 9.

⁴ Joa. 4, 20-22 ; 12, 20 ; Actes 8, 27 ; 24, 11.

⁵ Apoc. 4, 10 ; 5, 14 ; 7, 11 ; 11, 16 ; 19, 4.

⁶ Joa. 4, 20-24.

⁷ Mat. 4, 10 ; Lc 4, 8.

Or, Jésus tolère à plusieurs reprises et en diverses occasions qu'on lui fasse la « *proskynesis* » ou la prosternation. Il nous reste, dès lors, à fixer s'ils s'agissait vraiment d'un hommage religieux ou d'une simple marque de révérence profane. Nous pourrions ignorer ici les faits concrets consignés dans l'Évangile : cela nous permettrait de soupçonner que les Juifs, imbus de leur idéal messianique aux couleurs profanes et politiques, auraient vénéré dans la personne du Sauveur le Grand Rabbin promis et le libérateur de la nation. En d'autres termes, suivant les coutumes profanes de la cour, ils auraient fait des ovations au Messie-Roi, qui venait briser le joug romain.

Mais l'Évangile ne contient, à notre avis, nul prosternement de ce genre. Jésus, d'ailleurs, l'aurait repoussé tout aussi énergiquement que le titre et le nom d'un Messie-Roi temporel. N'avait-il point défendu qu'on l'intitulât Seigneur et Maître, et qu'on l'honorât à la manière des rabbins ? Son œuvre entière et sa personne avaient à ses yeux une portée essentiellement, exclusivement religieuse : il ne pouvait donc approuver les hommages qu'on lui rendait, que comme un acte religieux.

Du reste il n'était pas seul à concevoir les choses ainsi ; dans la pensée de ses adorateurs eux-mêmes, les hommages qu'ils lui rendaient furent toujours des actes de religion. A des degrés divers, évidemment.

Il arrive que des gens vénèrent en Notre-Seigneur le thaumaturge prodigieux et sa surnaturelle puissance ; que dans un élan spontané de pieuse réserve et de sainte espérance, ils se pros-

ternent à ses pieds sans être le moins du monde conscients de sa messianité ou de sa divinité...

Ce fut probablement le cas de la Chananéenne, qui « l'adora en disant : Seigneur, secourez-moi ! »¹ ; peut-être aussi du lépreux qui, s'étant approché de lui, se prosterna devant lui en disant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir »².

En d'autres circonstances, les adorateurs se prosternent devant Jésus, parce que, subjugués par la puissance de sa doctrine, de sa personne et de ses miracles, ils reconnaissent en lui véritablement le Messie, en un sens tout à fait religieux.

Il était réellement, pour eux, l'envoyé de Dieu, doué d'une sagesse et d'une puissance toutes divines ; néanmoins, s'ils crurent à sa divinité, ce ne fut jamais d'une manière décisive, ni au delà de l'enthousiasme du moment.

Ainsi l'aveugle-né, après avoir été guéri et instruit par Jésus, le proclame Fils de Dieu, « se prosterne et l'adore »³. On peut dire que Jaïre, le chef de la synagogue, était pénétré des mêmes sentiments religieux, lorsque, « prosterné » dans la poussière du chemin, il demanda à Jésus de ressusciter sa fille⁴ ; de même le possédé de Gérasa, qui l'invoqua en qualité de « Fils du Très-Haut »⁵ ; les disciples qui, témoins de la tempête apaisée et de Jésus marchant sur les flots, vinrent se prosterner devant lui en disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! »⁶

¹ Mat. 15, 25.

² Mat. 8, 2.

³ Joa. 9, 35-39.

⁴ Mat. 9, 18.

⁵ Mc 5, 6 s.

⁶ Mat. 14, 33.

En de pareilles conditions, Jésus n'aurait jamais pu se prêter à ces hommages purement religieux, s'il n'avait été conscient de sa divinité. Car au cas où la prosternation visait quelque chose de divin, voire une rapide lueur de foi en sa divinité, elle procédait, en l'occurrence, de la superstition.

Ne visait-elle, par contre, que le Messie en qualité d'envoyé de Dieu, elle était alors une prétention excessive que Jésus, le défenseur jaloux des droits de son Père céleste, se devait d'écarter résolument, aussi résolument du moins que Pierre et l'ange de l'Apocalypse avaient décliné la prosternation religieuse.

Si Jésus n'en fait rien, s'il accepte qu'on l'adore à titre de Messie, c'est qu'il manifeste de la sorte sa conscience humaine et divine tout ensemble.

Cela vaut surtout des cas qui, comme nous le verrons plus tard, traitent de l'adoration de Jésus, en qualité de Fils de Dieu, au sens rigoureusement christologique du terme. Ainsi feront les femmes et les disciples, après la résurrection du Sauveur¹. Il va de soi que Jésus, en acceptant ces hommages d'adoration, reconnaissait sa nature divine.

Une troisième série de manifestations de la conscience divine de Jésus témoignent en faveur de *son activité toute-puissante*. La toute-puissance est la propriété divine la plus convaincante et la preuve la plus tangible de la divinité. Jésus lui-même y voit une marque de la divinité, car il affirme que, contrairement aux hommes, tout est possible à Dieu².

¹ Mat. 28, 9. 17 ; Lc 24, 52.

² Mat. 19, 26.

Quiconque examine sans préjugé le portrait évangélique du Sauveur, reçoit nécessairement l'impression que Jésus était tout-puissant. Ni les hommes, ni les circonstances, ni les éléments de la nature ne peuvent le gêner en rien dans son activité.

Jamais il n'a dû quitter ou abandonner un projet. Jamais il n'a rien souffert ni subi, qu'il ne l'ait librement voulu. Jamais sa puissance ne le trahit, comme le cas s'est présenté chez les disciples ¹. Partout il demeure maître de lui-même et capable d'accomplir à son gré les œuvres les plus difficiles et dépassant les forces humaines.

Témoin *son action miraculeuse*. En vertu d'un pouvoir absolu unique et divin, il guérit toute souffrance humaine, toute infirmité, il rend la vie aux morts, il chasse les esprits mauvais et dompte les éléments de la nature. Tous les efforts entrepris pour éliminer des Évangiles les miracles de Jésus ou pour leur donner une explication naturelle ont complètement avorté ².

Les miracles forment la base solide de sa vie et de sa doctrine, de sa mission divine et de sa divinité proprement dite. Lui-même a reconnu toujours à ses miracles cette immense portée. C'est en désignant ses miracles, qu'il se justifie devant les disciples de Jean : « Allez, leur dit-il, rapportez à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés.

¹ Mc 9, 17 s. 27.

² En voir les preuves développées dans mon premier ouvrage : *Jesus Christus*, II, 286-511.

Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute »¹.

En face de l'incrédulité des Juifs, il brandit, sans se lasser, l'apologie des faits miraculeux : « Les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais, rendent témoignage de moi... si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, lors même que vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres : afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi, et que je suis dans le Père »².

Les miracles militent si irréfutablement en sa faveur, que les mécréants ne trouvent plus d'échappatoire, plus d'excuse : « Si je n'avais pas fait au milieu d'eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils seraient sans péché ; mais maintenant ils ont vu, et ils me haïssent moi et mon Père »³.

Au jour du jugement il y aura moins de rigueur pour les habitants de Tyr et de Sidon, que pour ceux qui, malgré les miracles, n'ont pas voulu croire⁴.

Rien n'est plus évident que la portée des miracles de Jésus. Car le miracle, c'est la voix de Dieu qui réduit au silence l'humaine déraison. C'est le doigt de Dieu qui réprime toute menée sourde de la créature. C'est l'œuvre de Dieu qui surpasse toute force humaine. C'est le sceau de Dieu qu'il imprime à sa parole et à son envoyé pour garantir infailliblement leur caractère surnaturel.

Si donc le Tout-Puissant accorde au Sauveur,

¹ Mat. 11, 4 s. ; Lc 7, 23.

³ Joa. 15, 24.

² Joa. 5, 36 ; 10, 37 s. ; 14, 10 s.

⁴ Mat. 11, 21.

Jésus de Nazareth, le don des miracles pour accréditer son Évangile et sa conscience théandrique, c'est qu'il le proclame par le fait même envoyé de Dieu et Dieu-Sauveur. Et si Jésus prouve que le don des miracles lui est connaturel, il se révèle par le fait même Maître et Seigneur de la nature et de l'univers, Dieu tout-puissant.

Or, Jésus opère vraiment ses miracles par sa propre vertu, par une force connaturelle et immanente. Il les appelle parfois les œuvres de son Père¹, accomplies par la vertu de l'Esprit-Saint², mais il identifie néanmoins cette force avec sa propre nature et s'autorise de la puissance miraculeuse de Dieu. Celle-ci émane de son être en qualité de propriété personnelle. Quiconque l'approche, emporte ce sentiment.

C'est pourquoi il dispose à tout instant de la vertu miraculeuse. Il peut librement s'en servir. Une parole suffit à accomplir les plus éclatantes merveilles. Les miracles semblent être une manifestation très naturelle de sa puissance innée. Ils coulent de ses mains comme d'une source infinie, intarissable, sans jamais l'épuiser ou l'affaiblir le moins du monde.

Cette source éternellement jeune de toute-puissance divine, est à tel point la propriété naturelle, indépendante, de Jésus, qu'il confère même à ses disciples le pouvoir illimité d'opérer des miracles en son nom³.

« Guérissez les malades, ressuscitez les morts,

¹ Mc 5, 19 ; Lc 8, 39 ; Joa. 5, 19. 20. 36 ; II, 41 ; 14, 10.

² Mat. 12, 28.

³ Mat. 10, 1 ; Mc 3, 15 ; Lc 9, 1 s.

purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement ¹ ». Ainsi parlait Jésus quand il envoyait ses disciples par le monde. Et leurs œuvres répondaient pleinement aux promesses dont il les avait pourvus. Les douze chassent les démons et guérissent toute langueur et toute infirmité ². Avec une joie compréhensible ils rapportent à leur Maître : « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom » ³. Après son ascension glorieuse les apôtres continuent « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth » de guérir les malades, de délivrer les possédés et de ressusciter les morts ⁴.

Le pouvoir spirituel de la rémission des péchés qu'exerça le Christ, fut plus surprenant encore que tous les prodiges physiques. Jamais les prophètes n'accomplirent rien de semblable. Tout au plus annoncèrent-ils le pardon au nom de Jahweh ⁵. Partout dans l'Ancien Testament, Dieu se réserve à lui seul de remettre les péchés, comme il est le seul aussi qui puisse juger les pécheurs.

Le judaïsme refusait même ce pouvoir au Messie ⁶. Les pharisiens contemporains de Jésus ne pensaient pas autrement. Ils taxent de blasphème la prétention qu'aurait un homme de pardonner les péchés ⁷. Jésus approuve tacite-

¹ Mat. 10, 8 ; cfr. Mc 16, 17.

² Mc 6, 13 ; Lc 9, 6 ; 10, 17.

³ Lc 10, 17.

⁴ Actes 3, 6. 16 ; 4, 10. 30 ; 9, 34-42 ; 16, 18.

⁵ II Reg. 12, 13.

⁶ G. Dalman, *Die Worte Jesu* I, Leipzig 1898, 215.

⁷ Mat. 9, 3 ; Mc 2, 7 ; Lc 5, 21.

ment leur opinion. Mais pour démontrer que le Messie est plus qu'un homme et qu'il revendique les droits suprêmes de Dieu, il ne remet pas seulement les péchés¹, mais il s'attribue expressément le privilège de les remettre, et prouve par un miracle qu'il détient en personne cette plénitude de la puissance².

Bien plus : il va jusqu'à transmettre à ses disciples ce droit divin de pardonner les péchés en son propre nom : « Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus »³. « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel »⁴.

D'ailleurs la vocation messianique de Jésus consistait essentiellement dans le rôle de *Sauveur*, de *Rédempteur*. Le pouvoir de remettre les péchés découlait donc de ce rôle essentiel⁵. Jésus vint pour chercher et sauver ce qui était perdu⁶.

Sauver signifie libérer de l'état de perdition éternelle où se trouve l'homme chargé de sa faute. Mais pour être sauvé il ne suffit point que Dieu proclame la rémission des péchés et qu'il pardonne effectivement le pécheur. Ce pardon et cette rémission sont intimement liés à l'immolation de Jésus, au sacrifice de sa vie. Jésus déclare formellement que « sa vie est une

¹ Mat. 9, 2 ss. ; Mc 2, 3 ss. ; Lc 5, 18 ss. ; 7, 47 ss.

² Mat. 9, 5-7 ; Mc 2, 10-12 ; Lc 5, 24 s. ; voir Seitz, *Das Evangelium vom Gottessohn*, Fribourg-en-Br. 1908, 422-429.

³ Joa. 20, 23.

⁴ Mat. 18, 18.

⁵ supra, loc. cit. p. 193.

⁶ Lc 19, 10.

rançon pour la multitude »¹, que son sang a été répandu en rémission des péchés².

Il est pleinement conscient de la haute valeur de sa vie, de son sang et de sa personnalité. Il sait bien que son immolation réparera dûment l'offense que le péché des hommes infligea à la majesté divine. Ce serait folie et blasphème à la fois qu'un simple mortel, que n'importe quelle créature, s'attribuât un rôle pareil.

« L'homme, réalisant la promesse que Dieu délivrerait son peuple de ses péchés, — l'homme, comblant l'abîme qui séparait Dieu de la créature, — l'homme enfin, qui se promet de réparer par l'offrande de sa vie l'immense perte de l'humanité, cet homme-là, dis-je, a pour le monde une importance égale à celle de Dieu : il incarne dans une personne humaine la volonté divine de sauver le monde »³, *c'est le Dieu-Rédempteur lui-même fait homme, le Dieu-Sauveur.*

Ce pouvoir de remettre le péché et cette œuvre de rédemption et de délivrance ont leur corollaire obligé : le droit compétent que se réserve Jésus de *juger* un jour les vivants et les morts. *Jésus, juge de l'univers.*

Il parut dans l'effacement et l'indigence, pour racheter le monde ; il reviendra, à la fin des temps, plein de majesté divine, « dans sa gloire et celle du Père et des saints anges »⁴, pour juger le monde.

¹ Mat. 20, 28. ; Mc 10, 45.

² Mat. 26, 28 ; Mc 14, 24 ; Lc 22, 20.

³ J. Steinbeck, *Das göttliche Selbstbewusstsein Jesu nach dem Zeugnis der Synoptiker*, Leipzig 1908, 55.

⁴ Lc 9, 26 ; Mat. 13, 41 ; 16, 27 ; 24, 31 ; 25, 31 ; Mc 13, 27.

Il ne fera pas que participer au jugement, à l'instar des anges, des apôtres et des justes, mais ce sera lui et lui seul qui remplira les fonctions de juge dans la plénitude de la puissance divine¹. Jugement et sentence finale seront exclusivement son affaire, au point que le Père céleste lui-même n'y prendra aucune part : « Le Père même ne juge personne, mais il a donné au Fils le jugement tout entier »².

Puisque Jésus, en qualité de juge universel, mérite les mêmes hommages, les mêmes divins honneurs qui reviennent à Dieu le Père, il ressort que le juge n'est manifestement pas un simple remplaçant, un substitut humain de Dieu, mais Dieu lui-même, comme le Père. Car les honneurs divins ne peuvent être transférés à la créature, quand bien même elle serait suppléante de la Divinité.

Comme homme, même comme Messie-Fils de l'homme, suivant une conception tout humaine, il serait du reste capable, tout au plus, d'exécuter au nom de Dieu la sentence prononcée par Dieu. Le Christ, au contraire, de son regard pénétrant, sondera les reins et les cœurs³. Rien n'échappera à son inflexible justice. Il jugera les hommes, non seulement selon leurs œuvres extérieures, mais il leur demandera compte aussi des pensées et des sentiments les plus intimes, connus de Dieu seul⁴ ; puis il départira librement à chacun, suivant la mesure de ses mérites ou de sa faute, la vie éternelle ou le châtiment sans

¹ Mat. 7, 23 ; 10, 32 ; 16, 27 ; 24, 30 s. ; 25, 34 ss. ; 26, 64 ; Mc 8, 38 ; 13, 26 s. ; 14, 62 ; Lc 9, 26 ; 12, 8 s. ; 21, 27 ; 22, 69.

² Joa. 5, 22 s.

³ Mat. 10, 26 ; Mc 4, 22 ; Lc 8, 17.

⁴ Mat. 12, 36 ; Lc 13, 25 ss.

fin¹. Seul un Dieu omniscient, infiniment juste et tout-puissant, peut juger ainsi l'univers.

En effet, l'Ancien Testament tout entier proclame que Jahweh, le Seigneur, le vrai Dieu, jugera le monde en personne. Le jour du jugement est appelé « le jour du Seigneur, le grand, le terrible jour »². « Dans l'éclat de sa majesté le Seigneur se lèvera » pour le jugement³. Le Seigneur « rassemblera toutes les nations et toutes les langues », afin qu'elles voient sa gloire⁴. « Le Seigneur, Dieu, viendra et tous les saints avec lui »⁵. « Jahweh, le Dieu des dieux, — il vient notre Dieu pour le jugement, et les cieux proclament sa justice, car c'est Dieu qui va juger »⁶. « Le Seigneur jugera les extrémités de la terre »⁷. « Le Seigneur vient pour juger la terre ; il jugera le monde avec justice et miséricorde et les peuples selon sa fidélité, avec équité »⁸.

Il n'y a plus aucun doute : c'est Jahweh, le Seigneur-Dieu qui, d'après l'Ancien Testament, exercera en personne les fonctions de juge universel. Jésus donc, en approuvant la doctrine de l'Ancien Testament, en se l'appliquant à lui-même, en se proposant comme seul juge du monde, confesse avec non moins d'évidence sa divinité.

Ce propre témoignage de Jésus en faveur de sa divinité, tel que nous venons de l'exposer, est

¹ Mat. 7, 23 ; 16, 27 ; 25, 32-46 ; 26, 64 ; Mc 14, 62 ; Lc 13, 27.

² Mal. 3, 23.

⁶ Ps. 49, 1-6.

³ Is. 2, 19.

⁷ I Reg. 2, 10.

⁴ Is. 66, 18.

⁸ Ps. 95, 12 s. ; 97, 8 s.

⁵ Zch. 14, 5.

étroitement lié à la messianité de Jésus. Toutes les manifestations de sa conscience surnaturelle se rattachent à sa qualité de Sauveur.

Aucun lecteur attentif ne peut le révoquer en doute. La critique libérale elle-même en convient avec nous. Elle prétend, toutefois, que Jésus le Messie n'y révélait pas la conscience divine de sa nature, mais simplement la conscience divine de sa vocation. Jésus aurait été pleinement conscient de n'être par nature qu'un homme ; mais il s'imagina avoir reçu de Dieu la vocation messianique. Ce rôle messianique nous explique toutes les déclarations extraordinaires et les surhumaines prétentions de Jésus.

Il est clair, cependant, qu'une interprétation de ce genre se révèle insuffisante, surtout pour qui s'avise, comme l'école libérale, de donner à la vocation messianique de Jésus un sens purement judaïque, ou de ne voir en Jésus qu'un Messie conforme au judaïsme contemporain.

Toute conception du messianisme hostile à un Dieu Sauveur, ne peut justifier la conscience surhumaine de Jésus.

Les paraboles dans lesquelles Jésus d'une part s'oppose nettement au monde créé, mais s'associe d'autre part à la Divinité ; *la foi, l'amour, le culte* qu'il exige des hommes ; les preuves de sa divinité fournies par les œuvres de sa toute-puissance, par *les miracles, le pardon et la rémission des péchés et le jugement final*, tout cela démontre jusqu'à l'évidence que le Sauveur était conscient non pas simplement de sa vocation divine, mais de sa nature divine.

Jésus n'a pas seulement dégagé l'idée messianique contemporaine des bas-fonds d'un judaïs-

me national, terrestre et politique, mais il nous a procuré la certitude qu'il était véritablement le Messie, et qu'il devait, comme Messie, être à la fois Dieu, qu'il était réellement Dieu.

Sa conscience messianique est, dès lors, conscience divine, la manifestation messianique, une manifestation divine, le Fils de l'homme est le Messie-Dieu.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

Jésus, le Fils de Dieu

Les prédictions de l'Ancien Testament sur le Messie-Dieu s'achèvent par des transports de joie : car le Messie aurait vis-à-vis de Dieu le Père des relations toutes filiales, il serait le Fils de Dieu ¹.

Certes, il y avait là de quoi dérouter le monothéisme judaïque. Mais l'accomplissement de ces choses en la personne de Jésus de Nazareth fit enfin pleine lumière.

Tout lecteur des Evangiles sait que Jésus s'y nomme Fils de Dieu. La critique la plus radicale accorde, pour ainsi dire à l'unanimité, que cette propre dénomination de Jésus « Fils de Dieu » ne remonte pas seulement aux disciples, mais au Sauveur lui-même.

Le fait est indiscutable. Un point seulement demeure en litige : le sens ou la portée de cette désignation. Jésus veut-il vraiment passer pour le Fils consubstantiel de Dieu, ou bien donne-t-il à cette expression quelque autre signification moins élevée ?

¹ Voir ci-dessus : Dixième conférence, p. 231.

Il serait aisé de résoudre la question, si l'on s'en tenait à notre manière de penser ou à nos habitudes de langage. Les Européens n'attribuent d'ordinaire le nom de « fils » qu'à celui qu'engendra le père. Pour les Orientaux et les Sémites, le nom de fils peut avoir diverses significations.

Il sert à désigner toute alliance étroite, tout lien de proche parenté, ou bien toute relation, tout commerce physique et moral qui a quelque ressemblance avec les rapports mutuels entre père et fils.

La Sainte Ecriture adopte cet usage. Celui qu'a marqué l'onction de l'huile sainte est appelé « fils de l'onction » ¹ ; celui qui mérite la mort ou de fait est condamné à mort s'appelle « fils de la mort » ².

On applique aussi le mot « fils » aux rapports physiques d'êtres inanimés. La flèche est « fille de l'arc » et le javelot « fils du carquois » ³ ; le froment qu'on foule « fils de l'aire » ⁴. Suivant des considérations morales, les disciples des prophètes sont nommés « fils des prophètes » ⁵ ; les mauvaises gens « fils de Bélial » ⁶, « enfants de perdition » ⁷ ; les damnés sont des « fils de la géhenne » ⁸, les ennemis de Jésus des « fils du diable » ⁹, tandis que Jésus lui-même appelle les apôtres « mes fils » ¹⁰.

¹ Zach. 4, 14.

² I Reg. 20, 31 ; II Reg. 12, 5 ; Ps. 78, 11 ; 102, 21.

³ Job 41, 18 ; Lam. 3, 13.

⁴ Is. 21, 10.

⁵ III Reg. 20, 35 ; IV Reg. 2, 3. 5. 7 ; 4, 38.

⁶ Dt. 13, 13 ; Judic. 19, 22 ; I Reg. 2, 12.

⁷ Joa. 17, 12.

⁸ Mat. 23, 15.

⁹ Joa. 8, 44.

¹⁰ Mc 10, 24 ; Joa. 13, 33.

En un sens analogue on rencontre l'expression « fils de Dieu » ou « les fils de Dieu ». Il paraissait tout indiqué de nommer les anges « fils de Dieu », vu leur proximité divine¹. Pour la même raison les justes et les serviteurs fidèles du Très-Haut reçoivent le titre de « fils de Dieu »². Et pour distinguer les Israélites, il était naturel qu'on les appelât « fils de Dieu »³. Enfin, pour des motifs mieux fondés encore, on dénomma « fils de Dieu » le représentant de Jahweh auprès du peuple élu, le roi, l'oint du Seigneur⁴. On désigne parfois sous ce titre les rois et les juges des nations⁵.

Il va de soi que le Messie, le roi des rois, l'oint du Seigneur, méritait d'être appelé « Fils de Dieu », au sens le plus élevé du terme.

Bien que dans l'Ancien Testament il ait rarement porté ce nom, l'expression « Fils de Dieu » n'en était pas moins connue au temps de Jésus. Elle servait de titre messianique. Le Livre d'Enoch et le quatrième Livre d'Esdras l'attestent⁶ aussi clairement que les Évangiles⁷.

¹ Job 1, 6 ; 2, 1 ; 38, 7 ; Ps. 88, 7.

² Sap. 2, 13 ; Eccl. 4, 11.

³ Ex. 4, 22 ; Dt. 14, 1 ; Is. 1, 2 ; 45, 11 ; 63, 8 ; Jer. 3, 22 ; Os. 2, 1 ; de même dans le Nouveau Testament les disciples et les fidèles : Mat. 5, 9. 45 ; Lc 6, 35 ; Joa. 1, 12 ; 11, 52 ; 1 Joa. 3, 1 ; 5, 2.

⁴ II Reg. 7, 14.

⁵ Ps. 81, 6.

⁶ Enoch 105, 2 ; IV Esdr. 7, 28 s. ; 13, 32. 37. 52 ; 14, 9. — Dans les Livres Sybillins III, 776, le Messie est également nommé « Fils du grand Dieu ». Mais ce passage paraît être une interpolation chrétienne. Cfr. Geffken, *Die Oracula Sybillina*, dans : *Die griechischen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, publiés par la commission des Pères de l'Eglise de l'Académie Royale de Prusse, Leipzig 1902, 87.

⁷ Par ex. Mat. 4, 1 ss. ; 16, 16 ; Mc 3, 12 ; Lc 4, 3. 9. 41 ; Joa. 1, 49.

Toutefois on était bien loin de donner toujours à l'expression Messie-Fils de Dieu le sens de Dieu-Sauveur, de fondateur et souverain Maître du royaume de Dieu universel, spirituel et religieux. Mais l'on songeait davantage à quelque élu de Jahweh, qui fonderait et gouvernerait le royaume messianique, le royaume national et politique que rêvaient les Juifs.

Nous voici parvenus au point décisif de la question : *en quel sens Jésus se savait-il et s'avouait-il Fils de Dieu ? Voulait-il l'être en un sens tout à fait surhumain et transcendant, ou bien tenait-il, comme Fils de Dieu, à ne point dépasser le cadre de rapports purement humains, quoique fort intimes avec le Père céleste ? Ses relations filiales avec le Père reposent-elles sur l'identité de nature, sur l'égalité consubstantielle, ou simplement sur une base d'ordre religieux et moral ? Est-il le Fils engendré ou le Fils adoptif de Dieu ?*

Cette alternative — d'une souveraine importance pour l'histoire du monde — se trouve en somme tranchée par le fait, que nous avons reconnu à Jésus le titre de Dieu-Sauveur, car si l'on admettait que la filiation divine qu'il revendique équivaut tout simplement à sa messianité, il demeurerait établi que sa qualité de Fils de Dieu, aussi bien que sa qualité de Messie, excèdent les limites naturelles ou les conditions des créatures. Or, il est manifeste que ses déclarations touchant la filiation divine ne visent pas seulement le messianisme et la personne du Messie : elles démarquent plutôt ses relations filiales avec Dieu le Père. Ce sera l'objet de notre présente enquête.

Un rapide coup d'œil jeté sur les déclarations de Jésus concernant sa filiation divine suffit à nous convaincre qu'il se savait Fils de Dieu d'une tout autre manière que les hommes.

Chaque fois qu'il parle de ses relations avec le Père, il use de l'expression « Mon Père ». Chaque fois qu'il veut rappeler aux disciples leur filiale dépendance de Dieu, il se sert de la formule non moins précise : « Votre Père ». Jamais il ne s'associe aux disciples, ni au reste des hommes, en faisant usage de la locution qui semblait tout indiquée : « Notre Père ».

Dans la prière dominicale, il est vrai, il enseigne ses apôtres à dire : « Notre Père, qui êtes aux cieux »¹ mais il dédie cette formule à ses disciples : lui-même ne prie pas ainsi. Deux passages le prouvent. D'abord l'instruction formelle : « Vous prierez ainsi », puis le commentaire qu'il ajoute sur le pardon des offenses, où repaîrait l'expression « Votre Père » : « Car si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi »².

Là même où l'on attend la formule collective « Notre Père », par exemple, quand Jésus se mêle à ses disciples et leur parle de Dieu, on trouve, au contraire, l'expression « Mon Père » : « Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père »³. « Venez les bénis de mon Père : prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde »⁴. « Moi, je

¹ Mat. 6, 9.

² Mat. 6, 14.

³ Mat. 26, 29.

⁴ Mat. 25, 34.

vais envoyer sur vous le don promis par mon Père » ¹.

Ainsi Jésus distingue nettement sa propre filiation divine de celle des disciples et des hommes en général.

Gustave Dalman, très versé dans la langue araméenne, la langue de Jésus, se voit contraint d'avouer : « Nulle part nous ne trouvons que Jésus se soit jamais appelé Fils de Dieu, dans le sens de relation purement éthique avec Dieu, relation que d'autres pourraient et devraient également entretenir... Jésus a clairement fait entendre qu'il était non pas « un », mais « le » Fils de Dieu². » L'examen détaillé des principales déclarations de Jésus corroborera ce jugement.

La première manifestation de sa divine filiation, celle du temple, en constitue déjà la preuve. Jésus avait douze ans. Il accomplit avec Marie et Joseph le pèlerinage pascal à Jérusalem. Au bout de huit jours, la fête terminée, l'enfant demeura dans le temple. C'est là que ses parents désolés le retrouvèrent, après trois jours d'angoissantes recherches. Marie, pouvant à peine contenir l'émotion qui l'étreignait, lui reproche tendrement : « Mon enfant, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés ». Sur quoi Jésus fait l'étrange réponse : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père ? » Et saint Luc d'ajou-

¹ Lc 24, 49.

² *Die Worte Jesu, mit Berücksichtigung des nachkanonischen jüdischen Schrifttums und der aramäischen Sprache erörtert*, I Leipzig 1898, 230. 235.

ter : « Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait » ¹.

Cette parole de Jésus — la première que la Tradition nous ait transmise — laisse entrevoir un rapport filial transcendant et divin avec le Père céleste.

Le monde pensait que Jésus était fils naturel de Joseph. Or, Jésus veut être Fils de Dieu, exactement dans le même sens physique. Marie lui avait dit : « Votre père et moi ». Jésus lui répond en des termes non moins explicites : « Mon Père qui est aux cieux ». Le terme de comparaison n'est pas une paternité éthique, mais une paternité physique. Le seul fait donc que Dieu est, proprement parlant, le Père de l'Enfant Jésus, exhausse celui-ci bien au-dessus de la filiation naturelle, qui l'unissait à Marie et à Joseph.

En qualité de créature, Jésus aurait dû ménager ses parents et leur épargner les cruelles angoisses que leur causa son séjour prolongé au temple. S'il n'avait pas été le Fils consubstantiel de Dieu, mais un simple être humain, son langage nous paraîtrait aussi peu filial qu'irrespectueux et insensé : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous point qu'il faut que je sois aux choses de mon Père ? »

Les critiques les plus fervents de l'école libérale l'accordent : « A l'âge de douze ans déjà, il avait pris conscience de sa filiation divine en un sens unique » ².

D'où il appert que cette conscience de filiation

¹ Lc 2, 48-50.

² Bern. Weiss, *Leben Jesu* I, 4. édit. Stuttgart 1902, 279 s.

divine ne fut point le résultat d'une lente évolution psychologique. Ce n'est pas insensiblement, par une découverte progressive de Dieu et par une conduite toujours agréable à Dieu, qu'il prit connaissance de sa filiation divine, en un sens unique au monde.

Ni la réflexion intérieure, ni des circonstances extérieures, comme l'impatientte attente messianique de ses contemporains, ne contribuèrent à éveiller et à développer sa conscience de Fils de Dieu. Cette conscience est parfaite et pleinement achevée, avant même qu'une évolution semblable ait pu s'ébaucher.

Enfant de douze ans, ayant grandi dans les conditions les plus humbles et les plus effacées, Jésus se montre spontanément conscient de sa filiation divine toute particulière. Un sentiment pareil ne peut évidemment pas être acquis ni inculqué : il est inné et lui revient par essence et par nature.

Depuis cette scène mystérieuse du temple, près de vingt années se sont écoulées sans que Jésus se soit nouvellement manifesté. Mais après que le précurseur l'a publiquement proclamé Fils de Dieu¹ ; après que la voix de Dieu a proclamé : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances »² ; après que le tentateur a soupçonné qu'il pourrait bien être le Fils de Dieu³, que les démoniaques l'ont dénoncé comme Fils de Dieu⁴ et que les disciples de la première heure l'ont joyeusement acclamé com-

¹ Joa. 1, 34.

² Mat. 3, 17 ; Mc 1, 11 ; Lc 3, 22.

³ Mat. 4, 3. 6 ; Lc 4, 3. 9.

⁴ Mc 3, 12 ; 5, 7 ; Lc 4, 41.

me tel¹, sans saisir, il est vrai, la portée de cette expression, *Jésus commence à dévoiler sa filiation divine*.

D'abord dans son entrevue avec le pharisien *Nicodème*². Grâce à ses dispositions bienveillantes et à sa haute culture, ce chef d'école considéré méritait de connaître plus à fond que les apôtres eux-mêmes la personne de Jésus.

Nicodème lui confie sans détour son point de vue, ainsi que les idées que se faisaient du Sauveur ses coreligionnaires : « Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous enseigner ; car personne ne saurait faire les miracles que vous opérez, si Dieu n'est pas avec lui »³.

Il voit donc en Jésus *un docteur, envoyé de Dieu, un prophète*. Jésus s'empresse de saisir cet aveu, pour conduire celui qui le questionne sur les sommets lumineux où lui sera révélée sa filiation divine. Et l'ascension se fait en un magistral dialogue, qui s'adapte sagement et méthodiquement aux habitudes didactiques des rabbins.

Reconnu prophète, il ramène le discours droit au centre du messianisme de l'Ancien Testament, au but de tout enseignement en Israël : au royaume de Dieu. Il développe devant le rabbin émerveillé les traits principaux de la fondation du royaume messianique et les conditions essentielles pour être admis dans le royaume des cieux. Au fur et à mesure que l'entretien se

¹ Joa. 1, 49.

² Joa. 3, 1-21.

³ Joa. 3, 2.

poursuit, Jésus déclare avec toujours plus d'insistance être *le Messie du monde* envoyé par Dieu.

Après avoir déblayé le terrain, Jésus fraie la voie à une connaissance exacte de sa personne messianique. A l'idée équivoque des rabbins, qui n'attendaient dans le Messie qu'un homme supérieurement éclairé et favorisé de Jahweh, Jésus oppose *sa nature céleste et transcendante*.

La doctrine qu'il transmet aux hommes, il la puise dans sa propre science personnelle, et non pas dans des illuminations charismatiques de la part de Dieu : « En vérité, en vérité, je te le dis, nous disons ce que nous savons, et nous attestons ce que nous avons vu » ¹.

Pour avoir vu les choses du ciel de si près et pour les connaître à ce point, il faut manifestement y avoir été. De fait, Jésus déclare, en s'appuyant sur la prophétie de Daniel, touchant le Fils de l'homme, qu'avant de visiter la terre, il se trouvait au ciel et qu'il y retournerait un jour. En d'autres termes, il se révèle un être céleste : « Nul n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel » ².

Il va plus loin. Il pose la dernière pierre à sa manifestation progressive. Après avoir exhaussé son être et sa science au-dessus des contingences purement humaines et terrestres, il dit dominer la création tout entière, et il affirme *sa filiation divine consubstantielle et métaphysique*.

Il déclare, sans détour, que « le Fils de l'homme » est « le Fils unique de Dieu » que le Père

¹ Joa. 3, 11.

² Joa. 3, 13.

a envoyé dans le monde, afin que le monde croie en lui et acquière par lui la vie éternelle. « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. En effet, Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu » ¹.

A l'affirmation de sa divine filiation, dans le grandiose entretien nocturne avec Nicodème, Jésus en ajoute une autre qui la suit chronologiquement et selon la nature des idées : celle qu'il fit *aux soixante-douze disciples*, lorsqu'ils rentrèrent de leur premier voyage pastoral ².

Les messagers de l'Évangile lui racontèrent avec enthousiasme leurs succès apostoliques et les miracles qu'ils avaient opérés en son nom. Jésus tressaille d'allégresse, puis il entonne un hymne de reconnaissance, où il bénit le Père d'avoir caché les merveilles et les secrets du royaume des cieux aux sages et aux prudents de ce monde, et de les avoir révélés aux petits ³. Il conclut alors par une solennelle déclaration, identique, à une variante près, dans Luc et dans Matthieu :

¹ Joa. 3, 14-18.

² Mat. 11, 25 s. ; Lc 10, 21.

³ Mat. 11, 25, ss. ; Lc 10, 17 ss.

« Toutes choses m'ont été données par mon Père ;

personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père,
et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils,

et celui à qui le Fils a voulu le révéler » ¹.

« Toutes choses m'ont été données par mon Père ;
et personne ne sait ce qu'est le Fils, si ce n'est le Père,

et ce qu'est le Père, si ce n'est le Fils,
et celui à qui le Fils veut bien le révéler » ².

Cette joyeuse exclamation de Jésus nous permet de pénétrer profondément dans la conscience de sa filiation divine et dans son commerce intime avec le Père.

« Toutes choses m'ont été données par mon Père ». Jésus songe évidemment à la puissance que le Père lui a remise d'opérer des miracles et de vaincre le règne de Satan. Car il venait de transmettre ces pouvoirs à ses disciples, et voici que les soixante-douze s'en reviennent et rapportent avec une immense satisfaction qu'en son nom ils ont pu commander aux infirmités, à la mort, aux démons.

Le Maître profite de l'occasion pour introduire les siens plus avant dans ses mystères. Il leur explique que le Père ne lui a pas seulement remis la puissance divine qu'il a manifestée jusqu'ici, mais la toute-puissance divine elle-même : « Toutes choses m'ont été données par mon Père », ou bien, comme il s'exprimera plus tard : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre » ³.

¹ Mat. 11, 27.

³ Mat. 28, 18.

² Lc 10, 22.

Mais là n'est pas tout le sens des paroles de Jésus. Parmi « toutes les choses » que le Père a données au Fils, se trouve, à côté de la toute-puissance, *l'omniscience*, c'est-à-dire, une connaissance nécessairement divine. Non pas simplement parce que Jésus a dit sans restriction : « Toutes choses », mais parce qu'il ajoute expressément : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler ».

La connaissance et la nature du Fils sont infinies, au point que seul le Père saurait en sonder la profondeur : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ». D'autre part, la science du Fils est si parfaite, que lui seul est en mesure de comprendre la science et la nature du Père, et que la moindre connaissance qu'ont les créatures de Dieu lui-même procède de la science divine du Fils, comme d'une source intarissable : « Personne ne sait ce qu'est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler ».

L'idée fondamentale est identique à celle de ce passage de l'Évangile de saint Jean : « Dieu, personne ne le vit jamais : le Fils unique qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître » ¹.

En un mot : le Fils a du Père une connaissance égale à Dieu, tout comme le Père connaît le Fils de science divine. Les deux sciences, celle du Père et celle du Fils, coïncident, les deux sont également divines, deux luminaires immenses qui s'éclairent mutuellement.

Jésus sait donc qu'il possède les deux proprié-

¹ Joa. I, 18.

tés de nature et d'action qui reviennent à Dieu seul et pénètrent l'être et l'activité de Dieu : l'omniscience de l'esprit, la toute-puissance de la volonté.

Mais alors, qu'on ne nous parle plus de lui comme d'un pur homme que Dieu, par faveur ou par pitié, a plus richement doté que le commun des hommes.

La divine connaissance et la divine puissance du Fils ne peuvent résider ailleurs que dans la nature divine du Fils de Dieu. On leur cherchera vainement une autre explication.

L'égalité parfaite entre le Père et le Fils, le fera mieux encore ressortir. Tout commentaire, toute preuve sera désormais superflue. Il suffira, pour se convaincre, de considérer les paroles de Jésus sans arrière-pensée. Jésus est persuadé que le Père est semblable au Fils et le Fils au Père, hormis les relations qu'impliquent la paternité et la filiation. En d'autres termes : il existe entre Jésus et le Père céleste absolument le même rapport qui unit le père naturel au fils engendré par lui. Égalité de nature, diversité de personne. Jésus n'y porte aucun préjudice, quand il avoue : « Toutes choses m'ont été données par mon Père ». Au contraire, chaque fils doit en dire autant de son père. Il a tout reçu de son père, l'être aussi bien que les rapports personnels qui le distinguent du père et l'unissent à la fois à ce même père. C'est pourquoi l'exclamation synoptique renferme un témoignage indiscutable de la filiation divine de Jésus.

Vers la fin de son activité galiléenne, Jésus entreprend d'initier aussi *les foules* aux mystères de sa messianité et de sa filiation divine.

Les foules en étaient alors à peu près au même point que Nicodème, quand il se présenta devant Notre-Seigneur. A leurs yeux, le docteur et thaumaturge de Nazareth était un prophète. D'aucuns pensaient avoir affaire à Jean-Baptiste ressuscité ou à quelqu'un de ces hommes de Dieu qui devaient précéder le Messie¹.

Il arrivait parfois que la foule enthousiaste l'acclamât comme le Messie national attendu². La multiplication miraculeuse des pains à Bethsaïde nous en offre un cas frappant. Ces hommes ayant vu le miracle que Jésus avait fait, s'écrièrent transportés : « Celui-ci est vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde »³.

Or, la foule se trouvant dans les mêmes conditions psychologiques que Nicodème et que les soixante-douze disciples, Jésus profite de l'occasion particulièrement favorable, pour lui adresser, dans un magnifique discours, des instructions appropriées. Il affirme qu'il n'est pas un pur homme, mais un être transcendant, préexistant dans les cieux, un être qui vient sauver l'humanité par sa propre puissance, qu'il est lui-même, en personne, le salut du monde — le Messie, envoyé par Dieu, le vrai Fils de Dieu.

« Voici l'œuvre que Dieu demande, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé... C'est mon Père qui donne le vrai pain du ciel. Car le pain de Dieu, c'est le pain qui descend du ciel et qui donne la vie au monde... Je suis le pain de vie... car je suis descendu du ciel... La volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite

¹ Mat. 16, 13 s. ; Mc 8, 27 s. ; Lc 9, 18 s.

² Mat. 9, 27 ; 12, 23 ; 15, 21.

³ Joa. 6, 14 s.

au dernier jour. Car c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle...

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie... le pain vivant, qui est descendu du ciel.

« Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde... Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi » ¹.

Ces promesses eucharistiques et cette sublime doctrine sur le Messie et le Fils de Dieu étaient trop relevées pour le peuple et même pour la plupart des disciples. Leur foi se heurte à cet écueil, de sorte que Jean, le témoin oculaire, doit ajouter : « Dès ce moment beaucoup de ses disciples se retirèrent, et ils n'allèrent plus avec lui » ².

Seuls les douze restèrent. Jésus leur dit : « Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? » Simon-Pierre lui répondit : « A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Messie, le Fils de Dieu » ³. Le Maître insiste : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Simon-Pierre, prenant la parole, dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ».

Jésus aussitôt revendique cet aveu pour en faire son propre témoignage. Il l'attribue en

¹ Joa. 6, 29-58.

² Joa. 6, 66.

³ Joa. 6, 67-69.

effet aux lumières du Saint-Esprit. Il en félicite Pierre¹. Pierre a dû surtout accentuer le témoignage messianique, plus que l'hommage au Fils de Dieu². Sa conduite ultérieure prouvera, du reste, que ses vues sur le messianisme et la filiation de Dieu étaient fort imparfaites. De là à sa profession de foi en « Jésus-Christ, notre Dieu, notre Sauveur », il y avait encore loin³.

Jésus se voue avec d'autant plus d'ardeur à *l'évangélisation de la Judée*. Il s'adresse aux disciples, au peuple, aux pharisiens et leur annonce sa mission et sa filiation divines. Il relève d'abord le côté pratique, sensible et dès lors plus saisissable de la christologie.

Il prouve par des miracles que sa puissance et ses œuvres égalent celles du Père qui est dans les cieux, et qu'il est par conséquent le Fils divin du Père céleste : « En vérité, en vérité, je vous le dis... tout ce que fait le Père, le Fils aussi le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait... Comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. Le Père même ne juge personne, mais il a donné au Fils le jugement tout entier, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père...

En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même »⁴.

¹ Mat. 16, 15 ss.

² Mc 8, 29 et Lc 9, 20 ne mentionnent que le Messie.

³ II Petr. 1, 1.

⁴ Joa. 5, 19-22, 25 s.

Le Fils fait donc tout ce que fait le Père, voire les œuvres de la toute-puissance du Père. Il agit comme le Père, de sa propre volonté, comme il voit et parce qu'il voit agir le Père. Et, s'il est en mesure d'agir ainsi, c'est qu'il a, comme le Père, la vie en lui-même.

Cette annonce johannique, que Jésus reprendra plus tard sous toutes ses formes, n'est qu'une variante de la manifestation de la divinité de Jésus aux soixante-douze, rapportée par les synoptiques : « Toutes choses m'ont été données par mon Père. Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler »¹.

Même pouvoir, même puissance, procédant de la même source de vie essentiellement divine, commune au Père et au Fils : *divinité du Fils aussi bien que du Père*.

Et la foule comprenait clairement que Jésus se déclarait de la sorte le Fils consubstantiel de Dieu : « Sur quoi, les Juifs cherchaient avec plus d'ardeur encore à le faire mourir, non seulement parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat², mais parce qu'il disait même que Dieu était son Père, se faisant égal à Dieu »³.

Dès ce jour, l'effervescence populaire et l'attitude de plus en plus hostile des meneurs hâtèrent la catastrophe. Mais avant qu'elle eût lieu, Jésus devait rendre à la divinité de sa mission et de sa nature un témoignage plus universel encore et irrécusable. Il profite de l'affluence

¹ Mat. 11, 27 ; Lc 10, 22.

² Guérison du paralytique, Joa. 5, 1-16.

³ Joa. 5, 18.

générale, à l'occasion de la plus grande solennité de l'année, pour reprendre ses instructions sur ce thème. En de fortes et habiles disputes, il continue, durant la fête des Tabernacles, à témoigner dans le temple en faveur de sa personne¹. Tout en confirmant son identité divine, *il encourage la connaissance idéale et doctrinaire de sa filiation divine métaphysique.*

Au cours de la discussion, les pharisiens lui posent la question précise : « Qui êtes-vous ? »² Jésus déclare qu'il vient d'un autre monde, qu'il procède de Dieu, qu'il a été envoyé par le Père céleste³, puis il ajoute : « Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il devait voir mon jour ; il l'a vu et il s'est réjoui ». Et les Juifs de le railler : « Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ! » Jésus leur répliqua : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis »⁴.

Si donc Jésus, qui n'a pas encore cinquante ans, vivait avant Abraham, c'est-à-dire, il y avait plusieurs mille ans, il faut certes qu'une autre existence ait précédé son entrée dans le monde. Et quand, tenant compte de cette existence, il déclare : « Je suis », et non point « J'étais » ou « Je suis devenu », comme Abraham, ne veut-il point dire qu'il n'y a pas pour lui de temps, qu'il est *éternel* ?

N'était-ce point, de la sorte, s'attribuer une parole divine que Dieu seul pouvait prononcer : « Je suis celui qui est », l'Être éternel ?⁵ Ainsi le comprirent les Juifs, tandis qu'ils cherchaient à

¹ Joa. 7 et 8.

⁴ Joa. 8, 56-58.

² Joa. 8, 25.

⁵ Ex. 3, 14.

³ Joa. 8, 23-42.

le lapider, à lui infliger le châtement qu'encourent les blasphémateurs ¹.

Pour dissiper le moindre doute à ce sujet, il s'annonce au peuple comme *la lumière du monde* : « Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » ².

Ainsi parle Jésus à la fête des Tabernacles, qui rappelait au peuple d'Israël la miraculeuse traversée du désert et la manifestation de Jahweh dans la nuée lumineuse. Car Dieu est lumière. Semblable au soleil qui dispense la lumière matérielle, Dieu est le siège et la source première de la lumière spirituelle, de la vérité. De nombreux passages de l'Ancien Testament et de la littérature non biblique nous représentent l'Être de Dieu sous forme de lumière ³.

C'est à quoi, précisément, Jésus compare sa nature et son œuvre dans le monde. Il est la source naturelle, vive et féconde d'où surgit le salut, et en laquelle le salut consiste.

Sans cesse il inculque aux Juifs cette doctrine et la met en relief, en rendant tout aussitôt à l'aveugle-né la vue, la lumière naturelle, symbole de la lumière spirituelle et divine ⁴.

Il conclut par un avertissement sévère à la foule aveuglée ainsi qu'à ses aveugles meneurs : « Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière... Celui qui croit en moi, croit, non pas

¹ Joa. 8, 59.

² Joa. 8, 12.

³ Cfr. Preuves chez Julius Grill, *Untersuchungen über die Entstehung des vierten Evangeliums* I, Tubingue 1902, 259-271. 308-312.

⁴ Joa. 9.

en moi, mais en celui qui m'a envoyé... Je suis venu dans le monde comme une lumière, afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres » ¹.

Nul homme, nul prophète envoyé par Dieu ne saurait s'appeler « la lumière du monde » ou oserait affirmer qu'il répand la lumière de sa propre plénitude. Celui qui le fait doit se savoir Dieu.

La lumière est vie. Elle donne la vie. La lumière, selon la Révélation biblique, et surtout, selon la parole du Sauveur, produit la vie. Mais elle en dérive aussi.

Dieu, Maître suprême et possesseur unique de la force vitale, est appelé simplement « la vie », « l'être vivant ». A l'opposé des idoles inanimées des païens et des créatures en quête de vie, le vrai Dieu est désigné par l'Écriture entière comme la vie substantielle et l'Esprit vivifiant ².

La locution de « Dieu vivant » était à coup sûr la moins équivoque, partant la plus heureuse pour exprimer l'idée monothéiste de Dieu. Jésus aime à s'en servir. Il aime à appeler son Père, « le Père vivant », qui porte la vie en lui-même » ³. Mais il a hâte d'ajouter que le Fils aussi est « vivant » comme le Père, et que comme le Père il porte en lui la vie : « Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » ⁴.

Jésus insistera désormais sur ce point de sa doctrine. Il lui trouvera mille tournures et le mettra soigneusement en relief par des images et des comparaisons. Il l'enserrera finalement dans une formule christologique concise : « Je

¹ Joa. 12, 36. 44-46.

³ Joa. 5, 26.

² Cfr. Grill, loc. cit. 225-259.

⁴ Joa. 5, 26.

suis la voie, la vérité et la vie » ¹. Jésus revendique par là l'attribut le plus populaire et le plus convaincant de la divinité : l'être et la vie absolus.

Il est, en plus, *dispensateur de vie*. Pareil à son Père, Maître tout-puissant de la vie naturelle et Créateur infiniment généreux de la vie surnaturelle, le Fils est aussi pour l'humanité source personnelle de vie, principe de salut. Il se compare lui-même à la source « d'eau vive », « jaillissant jusqu'à la vie éternelle » ², au « cep de vigne », dont la sève pénètre les sarments, c'est-à-dire, les fidèles qui lui sont unis ³, au « pain de vie » ⁴, « le pain de vie qui est descendu du ciel » ⁵ et « donne la vie au monde » ⁶.

Il peut donner la divine assurance : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort... Je leur donne (à mes brebis) une vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de ma main » ⁷.

Pour prouver qu'il est à l'humanité principe de vie spirituelle, il ressuscite Lazare de la mort corporelle, puis ajoute, en s'adressant à Marthe, la déclaration formelle : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. Le croyez-vous ? — Oui, Seigneur, lui dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu qui devait venir en ce monde » ⁸.

¹ Joa. 14, 6.

² Joa. 4, 10. 14.

³ Joa. 15, 1-8.

⁴ Joa. 6, 35. 48.

⁵ Joa. 6, 51. 58.

⁶ Joa. 6, 33.

⁷ Joa. 8, 51 ; 10, 28.

⁸ Joa. 11, 25-27.

C'était du reste la seule réponse qu'elle pouvait donner à la question de Jésus. Celui qui, de son propre mouvement, crée la vie du corps, communique la vie éternelle de l'âme et porte en soi la vie substantielle, ne peut être une simple créature.

Partageant avec le Père la vie et la lumière éternelle, *il lui est égal* aussi, et *ne fait qu'un avec lui*. « Mon Père et moi nous sommes un » ¹. Les instructions de Jésus au peuple atteignent ici leur point culminant.

Ces mots doivent s'entendre non seulement de l'union morale entre le Père et le Fils, mais de l'unité consubstantielle entre l'un et l'autre. Le Père et le Fils sont un en vertu du principe ontologique qui inspire également l'activité divine du Père et celle du Fils ² ; ils sont un au sens métaphysique, si bien que Jésus peut assurer : « Le Père est en moi et je suis dans le Père » ³. L'unité et l'égalité de nature sont très nettement affirmées.

Les Juifs crient au scandale : « Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous vous lapidons, mais pour un blasphème, et parce que, tout homme que vous êtes, vous vous faites Dieu » ⁴.

La foule elle-même a compris que le Sauveur prétendait avoir une nature divine, qu'il voulait être Dieu, en un sens identique au Père céleste, s'opposant à la créature. Et Jésus confirme que c'est bien là le sens de ses paroles ⁵.

Dans la perspective de sa mort imminente, Jésus raconte aux Juifs, vers le début de la Se-

¹ Joa. 10, 30.

² Joa. 10, 27. 37 s.

³ Joa. 10, 38.

⁴ Joa. 10, 33.

⁵ Joa. 10, 33-39.

maine Sainte, *la parabole des vigneron*s : « Il y avait un père de famille qui planta une vigne. Il l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir et y bâtit une tour ; et l'ayant louée à des vignerons, il partit pour un voyage. Quand vint le temps des fruits, il envoya aux vignerons ses serviteurs pour recevoir le produit de sa vigne. Les vignerons s'étant saisis de ses serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre et lapidèrent le troisième. Il envoya de nouveau d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers et ils les traitèrent de même. Enfin il leur envoya son fils, en disant : Ils respecteront mon fils. Mais quand les vignerons virent le fils, ils se dirent entre eux : Voici l'héritier ; venez, tuons-le, et nous aurons son héritage. Et s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent » ¹.

Personne ne pouvait se méprendre sur le sens de cette parabole. Le père de famille, c'est Dieu. Israël est la vigne. Les vignerons symbolisent le peuple juif et les serviteurs représentent la série des prophètes. Le fils enfin est l'image du « Fils unique et bien-aimé », de Jésus lui-même.

Donc il n'est point serviteur, comme les prophètes, mais Fils de Dieu, voire « le Fils unique et bien-aimé ». S'il n'était que Messie-homme, ou Fils de Dieu au sens impropre, il ne serait alors que le plus grand, dans la ligne ascendante, des prophètes : l'antithèse marquée entre les « serviteurs » et le « Fils unique et bien-aimé » serait un contresens.

Les droits du Fils le font encore mieux ressortir. « La position du fils est considérée comme une position juridique, qui lui donne droit

¹ Mat. 21, 33-39 ; Mc 12, 1-8 ; Lc 20, 9-15.

sur tout le bien familial. Il ne peut être question pour le Fils de Dieu que d'une domination universelle, telle que l'exerce, non pas un empereur juif, mais Dieu lui-même » ¹.

Les hommes, les plus privilégiés même, comme les prophètes, n'ont que des obligations de serviteur, mais nul droit de souveraineté. Le Fils, en vertu de son être, de son origine et de sa naissance, entre en la possession absolue et divine du monde qu'il gouverne avec le Père. On ne saurait, dès lors, parler d'un simple rapport d'adoption : il s'agit bien de Jésus, Fils de Dieu, au vrai sens métaphysique du terme.

D'ailleurs les Princes des prêtres et les pharisiens se sentirent visés par l'allégorie des vignerons. Ils résolurent sur-le-champ de tuer Jésus ². Jésus, les abordant courageusement, leur renouvelle la question décisive : « *Que vous semble du Christ ? De qui est-il le fils ?* » Ils lui répondirent : « De David ». — Comment donc, leur dit-il, David inspiré d'en-haut l'appelle-t-il Seigneur en disant ³ : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ? ⁴ »

Jamais un Juif n'eût imaginé de révoquer en doute la descendance davidique du Messie. Celle-ci fut par trop souvent et nettement affirmée dans les prophéties touchant le Rédempteur. Elle serait même le signe distinctif du Messie ⁵.

¹ Dalman, *Die Worte Jesu*, I, 230 s.

² Mat. 21, 45 s. ; Mc 12, 12 ; Lc 20, 19.

³ Ps. 109, 1.

⁴ Mat. 22, 41-45 ; Mc 12, 35-37 ; Lc 20, 41-44.

⁵ Voir ci-dessus : Dixième conférence, p. 231

Jésus, de fait, maintient ses origines royales¹. Mais il prêche non moins fermement ses origines célestes et sa dignité de Fils de Dieu. Celles-ci constituent véritablement et essentiellement sa filiation divine ; celles-là, sa filiation davidique.

Tel est le sens unique de l'importante discussion que Jésus soutient avec les pharisiens. Comme Fils de Dieu il est le « Seigneur » de David, son ancêtre ; comme Fils de Dieu il siège et gouverne dans la puissance et la gloire divines, à la droite de Jahweh. Et c'est uniquement en qualité de Fils de Dieu qu'il peut être le Messie (= Fils de David). « Quiconque lit les paroles de Jésus sans préjugé dogmatique, n'y trouvera qu'un sens : le Messie est en réalité le fils d'un être supérieur à David, le Fils de Dieu »².

La simple question de Jésus aux pharisiens est si manifeste à cet égard, que l'évangéliste ajoute : « Nul ne pouvait rien lui répondre, et, depuis ce jour, personne n'osa plus l'interroger »³.

Maintenant qu'il touche aux portes de la mort, Jésus s'adresse exclusivement au cercle intime de ses disciples.

L'idée fondamentale des émouvantes paroles d'adieu et de la prière sacerdotale est encore d'introduire plus avant ses disciples dans la connaissance de la filiation divine.

A cette dernière heure solennelle, Jésus a si bien répandu cette connaissance, qu'il peut constater entre le passé et le présent un frappant contraste : « Si vous m'aviez connu, vous auriez

¹ Voir ci-dessus : Douzième conférence, p. 290 s.

² Dalman, loc. cit. 234.

³ Mat. 22, 46.

aussi connu mon Père... dès à présent, vous le connaissez et vous l'avez vu » ¹.

Coup sur coup il lance des éclairs, il répand à profusion la lumière de la vérité, pour qu'ils reconnaissent et voient dans le Fils le Père lui-même, et la divinité du Père dans la divinité du Fils.

« Celui qui me voit, voit aussi le Père » ² — Jésus affirme l'unité et l'égalité de nature du Père et du Fils.

« Je suis dans le Père et le Père est en moi » ³, — il révèle l'union et la compénétration de leur être.

« Tout ce qu'a le Père est à moi... Père, tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi » ⁴, — communauté et réciprocité de nature.

Le Fils accomplit les œuvres du Père, qui demeure en lui ; celui qui ne reconnaît le Père aux œuvres du Fils, hait l'un et l'autre ⁵, — communauté et réciprocité d'action.

« Celui qui hait le Fils, hait aussi le Père » ⁶ ; « celui qui aime le Fils, le Père l'aime aussi » ⁷, — fusion totale des intérêts du Fils avec les intérêts du Père, et réciproquement. Jésus ne saurait affirmer avec plus de précision et d'insistance sa véritable filiation divine.

Mais voici qu'après s'être pleinement manifesté aux siens et leur avoir révélé la pleine conscience qu'il a de sa vie intimement divine avec le Père et dans le Père, il éprouve un im-

¹ Joa. 14, 7.

² Joa. 14, 9.

³ Joa. 14, 11.

⁴ Joa. 16, 15 ; 17, 10.

⁵ Joa. 14, 10 ; 15, 24 s.

⁶ Joa. 15, 23.

⁷ Joa. 16, 27.

mense désir de retourner à la gloire de son Père : « Et maintenant, Père, glorifiez-moi auprès de vous, de la gloire que j'avais auprès de vous, avant que le monde fût »¹.

Ce n'est que par une humiliation volontaire que le Fils s'est dépouillé de sa majesté, pour s'anéantir dans l'Incarnation². Sa vie terrestre et sa Passion n'ont fait que voiler sa gloire divine. Il rentre enfin de son pèlerinage terrestre, il retourne au ciel, pour y reprendre possession de la gloire divine à côté du Père, et la partager avec ses fidèles disciples :

« Afin que tous soient un comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous ; pour que, eux aussi, ils soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé... Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée ; car vous m'avez aimé avant la création du monde »³.

Tandis que les disciples demeuraient sous l'impression de cette grande révélation christologique et sotériologique, Jésus comparaisait devant *les juges du sanhédrin pour un dernier témoignage*. Ce n'est pas que Jésus voulût permettre à ces derniers d'entrevoir les mystérieux abîmes de sa divine Essence. Il ne pouvait laisser tomber sur eux que l'ombre de sa personne théandrique. Mais il y avait dans cette ombre assez de lumière pour convaincre les membres du sanhédrin que *Jésus voulait être le véritable Messie du monde et le Fils de Dieu, au sens métaphysique*.

¹ Joa. 17, 5.

³ Joa. 17, 21-24.

² Cfr. Philip. 2, 6 ss.

Les membres du sanhédrin visaient depuis longtemps aux moyens d'écarter « l'indésiré » de Nazareth¹. Leurs menées restèrent infructueuses, parce que l'heure de Jésus n'était pas encore venue².

La résurrection de Lazare les exaspéra si fort, que le Haut Conseil prononça contre Jésus un arrêt formel³. Il fut mis sur l'heure en état d'arrestation. On se hâta de le traduire devant le grand-prêtre Caïphe et les juges convoqués d'urgence. D'abord on entendit les faux-témoins. Mais comme leurs dépositions s'avèrent fausses, le grand-prêtre se lève, assermente l'accusé et lui pose la solennelle question : « Je t'adjure par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. » Jésus lui répondit : « Tu l'as dit ; de plus, je vous le dis, dès ce jour vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant et venir sur les nuées du ciel ». Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements en disant : « Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre son blasphème : que vous en semble ? » Ils répondirent : « Il mérite la mort »⁴.

A la question de Caïphe touchant sa messianité et sa filiation divine, Jésus répond donc par l'affirmative. Cependant, pour éviter toute méprise, pour empêcher qu'on n'interprète ses origines d'une façon trop humaine, trop naturelle, l'accusé fait observer que « désormais il siégerait à la droite du Tout-Puissant et qu'il viendrait sur les nuées du ciel ».

¹ Joa. 7, 44 ss. ; 8, 59 ; 10, 31. 39.

² Joa. 8, 20.

³ Joa. 11, 45-57.

⁴ Mat. 26, 63-66 ; Mc 14, 61-64.

Cette perspective donna l'alarme. Caïphe et les membres du Conseil l'accusent de blasphème et le condamnent à mort. La prétention au titre de Messie et de Fils de Dieu, selon la formule judaïque, n'eût pas été blasphématoire. Le blasphème implique une véritable malédiction, une parole outrageante, prononcée contre Jahweh¹.

Or, au yeux du sanhédrin, Jésus s'était rendu coupable d'un outrage pareil et passible de mort, vu qu'il s'arrogeait le privilège de siéger un jour à la droite du Tout-Puissant et de venir sur les nuées du ciel juger le monde.

C'était là revendiquer des prérogatives et des droits divins. Prétention tout aussi criminelle que celle du roi de Babylone, quand il disait dans son orgueil : « Je monterai sur les sommets des nues, je serai semblable au Très-Haut². » Par ce serment, Jésus outrepassait l'idée juive de Messie et de Fils de Dieu, et s'affirmait, au sens propre, Messie-Dieu et Fils de Dieu. Ce témoignage lui valut d'être condamné à mort.

C'était la nuit, en une séance extraordinaire. Il s'agissait d'un cas de justice criminelle. Selon la Loi, une sentence capitale n'entrait en vigueur que le jour consécutif aux délibérations. C'est pourquoi, dès l'aube du jour suivant, l'on reprit les débats contre Jésus.

Les Juifs le somment de répondre : « Si tu es le Christ, dis-le nous ». Jésus leur réplique : « Si

¹ Seul H. J. Holtzmann dans « *Lehrbuch der neutestamentlichen Theologie* », I, Leipzig 1897, p. 265 s. et « *Das messianische Bewusstsein Jesu* », Tubingue 1907, p. 31 ss., est d'avis que la prétention à la messianité constituait en soi un blasphème. « Mais il ne fait par là que prouver sa propre ignorance des choses juridiques juives », remarque fort justement Dalman, *Die Worte Jesu*, 257.

² Is. 14, 14.

je vous le dis, vous ne le croirez pas ; et si je vous interroge, (pour mettre les choses au point) vous ne me répondrez pas et ne me relâcherez pas. Désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu ».

Ils ont compris qu'il affirmait à nouveau sa messianité divine et tous l'interrompent : « Tu es donc le Fils de Dieu ? » — « Vous le dites, je le suis », répliqua-t-il. Ils savent depuis quelques heures à peine, depuis la session de la nuit dernière, que Jésus entend être le Messie divin et le Fils de Dieu, en un sens rigoureusement littéral. Tous alors vocifèrent : « Qu'avons-nous encore besoin de témoignage ? Nous l'avons nous-mêmes entendu de sa bouche » ¹.

Et les juges l'emmènent et le livrent à Ponce Pilate ², afin qu'en dernière instance il confirme et exécute leur sentence. Sachant parfaitement que le gouverneur romain se souciait fort peu du délit de religion que les Juifs imputaient à Jésus, ils se réclament d'un prétendu crime de lèse-majesté et d'incitation à la révolte : « Nous avons trouvé cet homme qui poussait notre nation à la révolte et défendait de payer les tributs à César, se disant lui-même le Christ-Roi » ³.

Sentant l'inanité de leurs récriminations ⁴, ils reprennent l'ancien grief qui motiva leur sentence : « Nous avons une loi et d'après notre loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu » ⁵.

La position juridique est formelle : Jésus, conformément à la loi mosaïque, doit mourir,

¹ Lc 22, 66-71.

² Mat. 27, 2 ; Mc 15, 1 ; Lc 23, 1 ; Joa. 18, 28.

³ Lc 23, 2.

⁴ Lc 23, 3 ss. ; Mat. 27, 12 ss. ; Mc 15, 2 ss.

⁵ Joa. 19, 7.

parce qu'il s'est dit Fils de Dieu. La loi mosaïque décrétrait en effet : « Celui qui blasphèmera le nom de Jahweh sera puni de mort : toute l'assemblée le lapidera. Étranger ou indigène, s'il blasphème le Nom sacré, il mourra » ¹.

Jésus encourt inévitablement la peine prévue par la loi mosaïque, « parce qu'il s'est fait Fils de Dieu ».

Pour le gouverneur, ces paroles signifiaient que le Nazaréen avait revendiqué la filiation divine proprement dite ; l'idée judaïque de fils adoptif de Dieu demeurait, pour un Romain, inintelligible.

Les membres du sanhédrin, de leur côté, avaient entendu de la bouche de l'accusé lui-même, qu'« il siégerait désormais à la droite du Tout-Puissant et qu'il paraîtrait sur les nuées du ciel ».

Aussi bien, l'état de cause ne faisait plus aucun doute : Pilate et le sanhédrin sont convaincus du blasphème (Gidduf). Jésus est condamné à mort, parce qu'il a juré, sous la foi du serment, en présence des hautes autorités civiles et religieuses du pays, qu'il était le Messie-Dieu et le vrai Fils consubstantiel de Dieu.

¹ Lev. 24, 16.

QUINZIÈME CONFÉRENCE

Jésus, le Seigneur-Dieu

La condamnation et l'exécution de Jésus furent pour la foi des disciples le signal d'une crise terrible.

Malgré les patientes instructions de leur Maître, ils n'avaient pas encore abandonné l'erreur des rabbins. Ils ne cessaient de croire que le Messie délivrerait la Palestine du joug romain, qu'il rétablirait le trône terrestre de David et règnerait sur Israël comme roi théocratique. Il va sans dire que la Passion de Jésus était incompatible avec ce messianisme. Et c'était ses meilleurs disciples qui se scandalisaient le plus à l'entendre redire inlassablement que le Fils de l'homme serait rejeté par son peuple, condamné par les scribes et les Princes des prêtres et mis à mort par les Gentils. Vainement Jésus ajoutait qu'il ressusciterait le troisième jour. Les disciples n'étaient pas accessibles à un message pareil. Ils appliquaient tous leurs efforts à dissuader Jésus de s'offrir aux bourreaux. Pierre venait à peine de proclamer ouvertement : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », quand

il reprit Jésus d'avoir prononcé le mot de « souffrance » : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne vous arrivera point » ¹.

O cruelle déception ! Jésus est arrêté, traîné devant les juges. Il va jusqu'à déclarer d'un ton ferme et solennel : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs, mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici-bas » ².

Aux yeux des disciples cette parole de Jésus équivalait à une abdication définitive. L'effrayante réalité de la catastrophe qui s'ensuivit les fit sérieusement craindre que le Maître ne les eût trompés, que tout n'ait été qu'un mirage.

Ils sont totalement désespérés. Rien ne peint mieux leur désarroi que la plainte des disciples d'Emmaüs au Pèlerin mystérieux : « Jésus de Nazareth était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Mais nos Princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Quant à nous, nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ; mais avec tout cela, c'est aujourd'hui le troisième jour que ces choses sont arrivées » ³.

Cette crise de la foi dans le Messie nous laisse à penser combien la Passion et la mort de Jésus durent éprouver la foi des disciples en sa divinité.

Celle-ci, du reste, avait toujours été pour eux le point le plus dur de sa doctrine. Isaïe avait prédit, il est vrai, que Dieu viendrait lui-même

¹ Mat. 16, 22.

³ Lc 24, 19-21.

² Joa. 18, 36.

comme Rédempteur. Mais le messianisme vulgaire, dont ils étaient imbus, l'avait depuis longtemps oublié.

Par contre, que le Messie serait le propre Fils de Dieu, cela paraissait absolument incompatible avec l'idée de Dieu qu'avaient les Israélites.

Le devoir primordial et l'honneur suprême du peuple élu consistaient dans l'observation rigoureuse de ce point de la Loi : « Ecoute, Israël ! Le Seigneur notre Dieu est seul Dieu » ¹. Comment Dieu pouvait-il dès lors avoir un fils égal à lui-même ? Comment Jésus, qui mettait tant d'insistance ² à prêcher l'unicité de Dieu, pouvait-il légitimer encore sa vraie filiation divine ?

Ce n'est qu'à travers mille hésitations que les apôtres parvinrent à cette connaissance. Que de fois Jésus s'est plaint de leur incrédulité ! A la dernière Cène même il ne peut se défendre de les réprimander : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ?... Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ?... Croyez-le du moins à cause de ces œuvres » ³.

Peu de temps après, il renouvelle la question : « Vous croyez à présent ? » Puis, songeant à sa Passion ainsi qu'à leur foi chancelante, il ajoute : « Voici que l'heure vient, et déjà elle est venue, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et vous me laisserez seul » ⁴.

Tandis qu'il s'achemine vers le jardin des Oliviers, il confirme avec amertume : « Je vous serai à tous, cette nuit, une occasion de chute » ⁵.

¹ Dt. 6, 4.

⁴ Joa. 16, 31 s.

² Par ex. Mat. 4, 10 ; Lc 4, 8.

⁵ Mat. 26, 31.

³ Joa. 14, 9-11.

Et s'adressant à Pierre : « Simon, Simon ! lui dit-il, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères » ¹.

L'espace de quelques heures, « et Simon faisais des imprécations et jurait qu'il ne connaissait pas cet homme » ². Tous les autres disciples, hormis Jean ³, l'abandonnèrent également et s'enfuirent. Non point qu'ils eussent renié consciemment leur foi ; mais ils demeuraient devant une énigme insoluble, et ne comprenaient pas comment celui-là pouvait bien être le Fils de Dieu, qui se laissait condamner et crucifier comme blasphémateur.

Seule la résurrection les eût tirés de la nuit et du doute. Mais ils écartèrent résolument toute idée de résurrection. Au lieu de croire que Jésus allait ressusciter et s'affirmer maître de la mort et du tombeau, ils s'abîmèrent dans l'angoisse et la désolation.

Au matin du troisième jour après la crucifixion, les pieuses femmes s'en vinrent au tombeau pour embaumer définitivement le corps de Jésus. Le message de l'ange les surprend : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit lorsqu'il était encore en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour » ⁴.

¹ Lc 22, 31 s.

⁴ Mc 14, 50.

² Mat. 26, 74.

⁵ Lc 24, 1-7.

³ Joa. 18, 15-17 ; 19, 25-27.

Les femmes rapportèrent ces choses aux onze; mais ceux-ci « regardèrent leur discours comme vain racontage et ils ne les crurent pas » ¹.

Le ressuscité lui-même dépêche Marie-Madeleine auprès des apôtres : « Allez à mes frères et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » ². La messagère trouva les disciples qui « s'affligeaient et pleuraient », et « ils ne la crurent point » ³.

Pierre cependant court au sépulcre, y trouve les linges par terre et « s'en va chez lui, dans l'admiration de ce qui était arrivé » ⁴, car « ils ne comprenaient pas encore l'Écriture, d'après laquelle il devait ressusciter d'entre les morts » ⁵.

Cléophas et son compagnon racontent au Voyageur inconnu, qui n'était autre que Jésus, « l'effroi » que leur avait causé le message des pieuses femmes sur la résurrection. Jésus leur explique les anciennes prophéties touchant la Passion et la résurrection du Messie, mais ils ne le comprennent point ⁶.

Jésus apparaît au milieu des apôtres et leur souhaite la paix ; mais eux, « saisis de stupeur et d'effroi, ils pensaient voir un esprit » ⁷.

Ainsi, le court espace de temps entre le Vendredi-Saint et la fête de Pâques est fatal pour la foi des disciples, vu que nulle lueur d'espoir en la résurrection ne réconforte leur âme.

Enfin, le fait tangible, évident de sa résurrection les délivre de leur nuit profonde, et les conduit sur les lumineux sommets de la foi christologique.

¹ Lc 24, 8-11.

² Joa. 20, 11-17.

³ Mc 16, 10 s.

⁴ Lc 24, 12.

⁵ Joa. 20, 9.

⁶ Lc 24, 13-27.

⁷ Lc 24, 36 s.

Son corps est désormais transfiguré. Nul obstacle ne l'arrête. Il traverse les murailles, il disparaît et reparait soudainement. Bref, il est d'une corporéité si subtile, qu'on a peine à reconnaître ses traits antérieurs.

Il garde néanmoins ses apparences concrètes, vivantes. Ce n'est pas simplement un fantôme que voient les disciples. Jésus s'entretient avec eux. Il leur explique les Écritures ¹ et les blâme à cause de leur incrédulité ². Il marche à leur côté. Il entre avec eux dans l'hôtellerie et consent à y demeurer ³. Il demande à manger. Il se met à table, bénit le repas et rompt le pain ⁴.

Il montre aux disciples les stigmates de ses mains et de ses pieds et la plaie béante de son côté, il invite à les toucher, puis il dit : « Pourquoi vous troublez-vous, et pourquoi des doutes s'élèvent-ils dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds ; c'est bien moi. Touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai » ⁵.

Il les assure par là et par « d'autres preuves nombreuses » qu'il vit ⁶.

Ainsi, dès le soir de la résurrection, la foi s'établit victorieusement et pour toujours dans le cœur de ses disciples.

Un seul hésitait : c'était Thomas, le critique accompli parmi les apôtres. Il n'avait pas été témoin des premières apparitions du Ressuscité, et se montrait dès lors sceptique à l'égard des récits qu'on lui faisait : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon

¹ Lc 24, 17-27.

² Mc 16, 14 ; Joa. 20, 29.

³ Lc 24, 14 ss.

⁴ Lc 24, 30. 39-43.

⁵ Lc 24, 38-40 ; Joa. 20, 20.

⁶ Actes, 1, 3.

doigt à la place des clous, et ma main dans son côté, je ne croirai point ».

Huit jours après, les disciples étant encore au même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes closes, et se tenant au milieu d'eux, il leur dit : « Paix avec vous ! » Puis il dit à Thomas : Mets ici ton doigt, et regarde mes mains ; approche aussi ta main et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais croyant ». Et Thomas s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui répondit : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui croient sans avoir vu ! ¹ »

L'épisode de l'apôtre Thomas, en une lueur d'éclair, reflète la foi des disciples depuis le soir de la résurrection jusqu'au jour où Jésus « fut enlevé dans les cieux et s'assit à la droite de Dieu » ².

Nul doute que la confession de Thomas n'ait obtenu l'assentiment des autres disciples. On ne peut pourtant admettre que « l'incrédule » ait été plus crédule que ses frères croyants. Seulement, pour exprimer leur foi en la divinité de Jésus, ils ne se servaient pas de la formule doxologique employée par Thomas. Ils ne disaient point : « Mon Seigneur et mon Dieu ! », mais simplement : « Seigneur, mon Seigneur, notre Seigneur ». Dans les derniers chapitres des Évangiles ³ ils n'appellent plus Jésus « Rabbi, Maître », mais toujours « Mari, Marana », c'est-à-dire, mon Seigneur, notre Seigneur.

¹ Joa. 20, 24-29.

² Mc 16, 19.

³ Mc 16, 19 s. ; Lc 24, 34 ; Joa. 21, 7. 12. 15. 16. 17. 20. 21 ; en plus Actes 1, 6.

Leur attitude n'est donc plus celle de l'élève à l'égard du maître, mais celle du serviteur envers le Seigneur Dieu. Lors de l'apparition de Jésus près du lac de Tibériade, « aucun des disciples n'osait lui demander : « Qui êtes-vous ? ¹ » Bien que Jésus ait renouvelé trois fois la même question : « Simon, m'aimes-tu ? » celui-ci s'attriste, il est vrai ; on ne perçoit cependant nulle aigreur dans ses paroles, mais des sentiments de foi profonde : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez bien que je vous aime » ².

Jamais, auparavant, les apôtres ne l'avaient nommé « Seigneur et Dieu », jamais ils ne l'adorèrent à genoux en commun, aussi souvent qu'ils se prosternèrent devant lui (proskynesis) en signe de vénération. Mais lorsqu'il monta au ciel ³ sur les nuées, le trône de Dieu, « ils s'agenouillèrent et l'adorèrent » ⁴.

Nous verrons aussi, sous peu, qu'à partir de la Pentecôte déjà, on employait le nom de « Seigneur » comme nom propre de Jésus ⁵. La foi dans le « Seigneur » a dû par conséquent se développer entre Pâques et la Pentecôte. Il importe dès lors *que nous établissions en quel sens et pour quelle raison les témoins de la résurrection crurent en Jésus « le Seigneur »*.

Le mot « Seigneur » n'est en soi qu'un titre, une manière d'interpeller qui n'a rien de surhumain, rien non plus d'extraordinaire. Comme chez nous, il peut servir, chez les Sémites, de formule de politesse à l'égard de ses égaux, ou de marque de révérence à l'égard d'un supérieur.

¹ Jca. 21, 12.

⁴ Lc 24, 52.

² Joa. 21, 17.

⁵ Voir seizième conférence, p. 389 ss.

³ Actes, 1, 9.

Jésus lui-même s'entendit fréquemment nommer Seigneur par ses disciples, avant qu'ils crussent en sa divinité. Mais depuis le grand événement pascal, ils l'appelèrent Seigneur en un sens tout différent, voire divin, ainsi que le démontre l'exclamation de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ».

Les preuves à l'appui de cette assertion ne manquent d'ailleurs point : il y a le fait qu'ils attribuent au « Seigneur » Jésus l'omniscience divine¹ ; ils affirment en outre que le « Seigneur » Jésus siège à la droite du Père² ; ils conviennent que Jésus « le Seigneur » constitue, dès la Pentecôte, le centre de la foi chrétienne³. *Ils appliquèrent simplement à Jésus le nom et la notion de Dieu, dont se servait l'Ancien Testament.*

L'Ancien Testament désignait l'être divin par les mots « Elohim » et « Jahweh ». Elohim signifie la divinité, prise en général. On employait ce terme en parlant du vrai Dieu, parfois aussi quand il s'agissait des idoles païennes. On paraît à cette dangereuse confusion en substituant ou en juxtaposant à Elohim le nom de Jahweh. Jahweh est en effet le nom propre exclusivement réservé au seul et véritable Dieu des Israélites. Le sens en fut précisé par Dieu lui-même dans la révélation faite à Moïse. Celui-ci s'était enquis du nom de la Divinité qui l'appelait à délivrer Israël de la servitude d'Égypte. Il reçut pour toute réponse : « Je suis celui qui suis ». Et il ajouta : « C'est ainsi que tu répondras aux

¹ Joa. 21, 17.

² Mc 16, 19.

³ Voir seizième conférence, p. 389 s.

enfants d'Israël : Celui qui est, m'envoie vers vous... Jahweh, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, m'envoie vers vous. C'est là mon nom pour l'éternité ; c'est là mon souvenir de génération en génération » ¹.

Jahweh est donc celui qui est, le Dieu qui possède l'existence, contrairement aux faux-dieux des Gentils, qui n'ont point d'existence et sont de purs « néants ».

Il allait sans dire que ce serait le grand privilège du peuple élu de reconnaître et de glorifier Jahweh. C'est pourquoi le prophète Isaïe reçut à nouveau le message : « Je suis Jahweh ; c'est là mon nom, et je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni mon honneur aux idoles » ².

Le seul nom de Jahweh inspirait à tout Israélite une crainte respectueuse. Le Deutéronome ³ déjà l'exhortait « à craindre ce nom glorieux et redoutable : Jahweh, ton Dieu ». Blasphémer ce nom sacré, c'était encourir la peine de mort ⁴, et chaque abus qu'on en ferait serait châtié ⁵.

Il s'ensuivit que l'emploi du mot Jahweh se raréfia et finit par disparaître totalement ⁶, cela depuis la captivité de Babylone jusqu'au temps du Christ.

Les livres postérieurs de l'Ancien Testament,

¹ Ex. 3, 13-15.

² Is. 42, 8.

³ 28, 58.

⁴ Lev. 24, 16.

⁵ Ex. 20, 7.

⁶ Voir l'enquête soigneuse de Wolf Wilhelm Graf Baudissin, dans : *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stellung in der Religionsgeschichte*, édité par Otto Eissfeldt II, Giessen 1929, 168-236.

surtout les psaumes d'Elohim¹, Kohelet, Daniel et les Livres des Macchabées s'efforcent d'éviter autant que possible le tétragramme, c'est-à-dire, les lettres du nom de Jahweh, et d'y substituer d'autres appellations.

Au temps de Philon d'Alexandrie, on considérait déjà le nom de Jahweh « comme ineffable », ou plutôt, il était défendu de le prononcer, car on ne savait plus au juste comment le prononcer. On y substituait une formule abrégée, ou bien l'on usait dans l'écriture et le langage de circonlocutions générales comme « le Saint, le Très-Haut, le Miséricordieux, le Roi des rois, la Majesté, le Ciel ». L'on recourait à des expressions plus réservées encore, à des images absolument incolores, comme « la Voix, la Hauteur, le Lieu »².

Jésus lui-même insinue³ qu'il était d'usage, en prêtant serment, de ne pas invoquer Dieu, mais le ciel, Jérusalem, le temple, l'autel, l'offrande, sa propre tête, et il juge préférable, lui, de ne pas jurer du tout, plutôt que d'invoquer le nom de Jahweh. Lui-même prononçait rarement le nom de Jahweh, soit pour se conformer à l'usage, soit parce que Dieu était son Père et qu'il le désignait toujours de ce nom.

Dans les citations et les lectures, il était particulièrement difficile d'éviter le nom de Jahweh. On le rencontrait à chaque page des Saints Livres, et il était naturellement interdit de l'éliminer ou de l'omettre. On se tirait d'affaire en

¹ Ps. 42, 83.

² Voir Dalman, *Die Worte Jesu*, Leipzig 1898, 159-191 ; G. Hollmann, *Welche Religion hatten die Juden, als Jesus auftrat ?* Halle 1905, 26 s.

³ Mat. 5, 34 s. ; 23, 16-22.

prononçant régulièrement à la place de « Jahweh » un mot équivalent. Ainsi l'on se servait presque toujours du mot « Adonaï », c'est-à-dire, « Seigneur ».

Cette coutume fut introduite au troisième siècle avant le Christ et se généralisa de plus en plus ¹.

Plus tard, les interprètes masorets du texte hébreu de la Bible allèrent plus loin encore : ils retinrent du nom de Jahweh les consonnes, auxquelles ils ajoutèrent les voyelles du mot « Adonaï ». Ainsi l'on écrivit désormais Jahweh-Adonaï, mais à la lecture on ne prononçait qu'Adonaï.

« Adonaï, le Seigneur » remplaçait donc « Jahweh » et l'expression nouvelle avait exactement le même sens que ce nom propre du vrai Dieu. L'appellation « Adonaï » convenait d'autant mieux, qu'elle mettait en relief ce que la Sainte Ecriture relevait en mille endroits et de toute façon, comme le privilège essentiel de Dieu, la condition de Seigneur, la domination, la souveraineté de Dieu sur le monde et l'humanité, et d'autre part la reconnaissance par le monde et l'humanité de son autorité divine et souveraine.

Cette vénération de Dieu comme Seigneur ne demeura point restreinte à la seule lecture ou à l'emploi rituel des Saints Livres. La dévotion privée disait, elle aussi, « Seigneur » au lieu de Jahweh.

La prière connue sous le nom de « Schmone' esre » le prouve d'une manière frappante. Dans

¹ Selon Dalman, *Der Gottesname Adonaï und seine Geschichte*, 78 s., l'usage de lire Adonaï au lieu de Jahweh daterait du 2^{me} siècle avant le Christ, tandis que Baudissin, loc. cit. 188 s., considère cette évolution comme accomplie vers la fin du premier siècle au plus tôt.

cette prière que chaque Israélite, y compris les femmes, les esclaves et les enfants, devait réciter trois fois par jour, le matin, vers midi (à l'heure du sacrifice) et le soir, Dieu se trouve désigné plus de trente fois sous le nom de « Seigneur ». Ne sont-elles point touchantes les invocations que voici :

« Soyez béni, Seigneur, notre Dieu et le Dieu de nos pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob, Dieu puissant et redoutable, Dieu suprême, qui dispensez vos richesses et créez toutes choses, qui vous souvenez des bénédictions promises à nos pères et qui, par amour et à cause de votre Nom, envoyez un Rédempteur à leurs arrière-petits-enfants...

« Soyez béni, Seigneur, Sauveur d'Israël... Notre Maître, seul Seigneur, qui réglez dans la grâce et la miséricorde...

« Nous vous bénissons, parce que vous êtes à jamais le Seigneur, notre Dieu et le Dieu de nos pères, le rocher de notre vie, le bouclier de notre salut...

« Vous êtes notre roi, le Seigneur de toute délivrance !¹ »

Ailleurs, le pieux Israélite s'adresse à Dieu comme à « notre Seigneur », « notre Seigneur des cieux », ou l'appelle directement « mon Dieu et mon Seigneur »².

Maintenant, nous saisissons pleinement le sens et la portée de cette foi que la communauté présente à la résurrection témoigna au « Seigneur Jésus ». Nous comprenons mieux encore

¹ Emile Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes* II, 3. édit. Leipzig 1898, 460-464.

² Dalman, *Die Worte Jesu*, 147.

la confession solennelle de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ».

Les témoins de la résurrection donnèrent à Jésus le nom araméen de « Mari », qui veut dire « Mon Seigneur ». Cette appellation correspondait exactement à l'hébreu « Adonaï », lequel, ainsi que nous l'avons vu, remplaçait « Jahweh », le nom propre du vrai Dieu.

D'où il ressort que, depuis le jour de la résurrection, les premiers chrétiens adoraient Jésus comme vrai Dieu. Thomas appela Jésus en sa langue araméenne « Mari Eloï » ou « Mon Seigneur et mon Dieu » ; cette formule équivaut à l'expression hébraïque « Jahweh Elohim » si fréquemment employée dans la Sainte Écriture. « Jahweh Elohim », c'était le nom double dont on désignait, d'une façon particulièrement emphatique, le seul et véritable Dieu d'Israël¹.

Le sens de la confession christologique des disciples après la résurrection ne souffre nulle autre interprétation : *Jésus est Dieu, le Seigneur du ciel et de la terre, auquel appartient toute gloire et domination ; et nous sommes, nous, les protégés de son royaume et de sa royale clémence.*

Mais d'où vient-il qu'à partir de Pâques, les

¹ Conformément à l'usage de la langue palestinienne (cfr. Dalman loc. cit. 268) on ne disait jamais : « Mar-. Seigneur », mais ce mot était toujours accompagné d'un suffixe pronominal : « Mari = Mon Seigneur » ; « Marana = Notre-Seigneur ». De même que Thomas s'était écrié : « Mari Eloï », ainsi la fille de Sion, dans la prière précitée, dit en intervertissant l'ordre du nom double de Dieu : « Eloï Umari = Mon Dieu et mon Seigneur ». On voulait exprimer par là que le Seigneur Dieu « appartenait à celui qui l'invoquait, ainsi qu'à toute la communauté d'Israël, en qualité de protecteur « seigneurial » et de « Rédempteur » (cfr. Baudissin, *Kyrios* III, 639-641). Avec le temps le suffixe « Mon » ou « Notre » perdit son importance, ainsi qu'on peut le constater de nos jours dans les locutions « Monsieur et Monseigneur ».

disciples non seulement croyaient définitivement à la messianité et à la divinité de Jésus, mais qu'ils le reconnaissaient encore comme Seigneur ?

La résurrection elle-même nous offre la première explication. Nous verrons sous peu, que les disciples invoquaient sans cesse la résurrection pour prouver que Jésus était vraiment le Messie et le Seigneur Dieu¹. Il va sans dire que personne n'eût pu les convaincre qu'un homme ayant connu la mort et le tombeau, fût le Messie et le Seigneur du monde.

Aussi bien, la mort du Maître priva les disciples de tout soutien et leur ôta tout espoir. Ils ne se ressaisirent qu'au jour de la résurrection. Pour être le Messie et Seigneur, il fallait démontrer victorieusement sa puissance contre la mort et le monde.

La résurrection garantissait enfin la victoire du royaume de Dieu, et faisait servir les menées des hommes à l'accomplissement des desseins du Seigneur.

De plus, Jésus lui-même avait toujours proposé la résurrection comme gage de sa manifestation personnelle. Il avait encore autorisé les adversaires à lui refuser leur adhésion, leur croyance, s'il n'opérait point le miracle des miracles.

Un jour qu'ils lui demandèrent un signe du ciel il leur dit : « Cette race méchante et aduleuse demande un signe, et il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas : de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'hom-

¹ Actes 2, 24. 32 ; 3, 15 ; 4, 10 ; 10, 40 ; 13, 30 s. ; 17, 31 ; I Cor 15, 12 ss., I Petr. 1, 3 ss., etc.

me sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits » ¹.

Lorsqu'il chassa les vendeurs et les changeurs du temple, les Juifs indignés prirent la parole et lui dirent : « Quel signe nous montrez-vous pour agir de la sorte ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple et je le relèverai en trois jours ». Il parlait du temple de son corps ².

De fait, ses ennemis ont prouvé plus tard qu'ils avaient compris cette prophétie de la résurrection. Le lendemain de la sanglante crucifixion, les Princes des prêtres et les pharisiens allèrent ensemble trouver Pilate, et lui dire : « Seigneur, nous nous sommes rappelé que cet imposteur, lorsqu'il vivait encore, a dit : Dans trois jours je ressusciterai ; commandez donc qu'on garde son sépulcre jusqu'au troisième jour » ³.

Il affirme ailleurs être ressuscité par sa propre puissance : « C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre » ⁴.

Or, il avait opéré ce miracle de la toute-puissance. Le fait était incontestable. Les disciples le touchaient de leurs yeux et le palpaient de leurs mains. Jésus donc avait prouvé d'une manière éclatante qu'il était le vainqueur de la mort, cette grande puissance, qu'il était le Créateur de la vie, en un mot, le Seigneur Dieu. D'où

¹ Mat. 12, 38 s. ; cfr. 16, 4 ; Lc 11, 29.

² Joa. 2, 18-22.

³ Mat. 27, 64.

⁴ Joa. 10, 17 s.

le cri d'allégresse des témoins de la résurrection :
« Le Seigneur est véritablement ressuscité » ¹.

Ils se ressouvenaient à présent que Jésus s'était révélé longtemps auparavant comme Seigneur ; ils voyaient clairement que *tout ce que Jésus avait révélé sur lui-même tendait, en ligne ascendante, à affirmer sa souveraineté.*

A commencer par la manifestation messianique. Selon nos développements précédents, toutes les traces de l'attente messianique dans l'Ancien Testament convergent vers une idée centrale : le Sauveur, en qualité de fondateur et chef spirituel du royaume de Dieu, gouvernera le monde entier, il en sera le Seigneur suprême. Règne spirituel, puissance divine, rédemption et jugement de l'univers, tels seront les grands faits et les hauts titres du Messie-Roi. Arrivé sur ces sommets, Isaïe annonce : « Voici votre Dieu... il vient lui-même et vous sauvera » ².

Jésus ne se lassa pas de redire qu'il accomplirait ce messianisme prophétique jusqu'au moindre iota.

En des formules toujours nouvelles il s'identifie avec Jahweh, le Seigneur qui s'était annoncé dans l'Ancienne Alliance ³. Puis il réalise — quelle impressionnante formation pratique ! — dans une suite toujours plus merveilleuse, les actes propres au Seigneur Dieu : guérisons miraculeuses, exorcismes, résurrections des morts, miracles de la nature, rémission des péchés. Enfin il manifeste progressivement la conscience divine de sa souveraineté. Et cette évolution s'achève

¹ Lc 24, 34.

² Is. 35, 4.

³ Cfr. treizième conférence, p. 311 s.

par une prière qu'il fait peu avant sa mort : « Père, glorifiez-moi auprès de vous, de la gloire que j'avais auprès de vous, avant que le monde fût... Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée...¹ »

Tout comme la foi des témoins de la résurrection en sa divinité s'appuie sur l'impression que dégageait sa personne et sur ses révélations avant la mort, ainsi la foi dans sa souveraineté ; cette forme toute spéciale que revêt à présent la foi des disciples, repose sur les enseignements pleins de vie du Sauveur.

Après la résurrection, la doctrine christologique de Jésus vise toujours le même but : convaincre les disciples de sa nature divine, de préférence sous la forme de souveraineté divine. Saint Luc fait observer que Jésus ressuscité « apparut aux disciples pendant quarante jours et les entretenait du royaume de Dieu² », c'est-à-dire, de son règne divin sur la terre.

Le message adressé à Marie-Madeleine, lors de la première apparition de Jésus ressuscité, est tout pénétré de sa conscience divine et souveraine : « Allez à mes frères et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu »³.

Celui qui, s'opposant à ses frères, confesse d'une manière spéciale qu'il est le Fils de Dieu et qu'il montera dans la gloire et par sa propre vertu vers le Père céleste, celui-là, vraiment, doit être Dieu et Seigneur lui-même.

¹ Joa. 17, 5. 24.

² Actes 1, 3.

³ Joa. 20, 17.

N'était-ce point avec un sentiment de divine souveraineté, que Jésus, au soir de la résurrection, expliquait aux deux pèlerins d'Emmaüs tous les passages des Ecritures qui le concernaient : « Hommes sans intelligence, que votre cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire ? ¹ »

C'est encore sa divinité et sa souveraineté qu'il manifeste le soir de Pâques, quand il s'adjuge le pouvoir de remettre les péchés, pouvoir propre à la souveraineté divine, et quand, de sa propre autorité, il transmet ce pouvoir aux apôtres, en disant : « Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie... Recevez l'Esprit-Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus » ².

Huit jours après, il exige et obtient de Thomas, le sceptique, un acte de foi en sa divinité et sa souveraineté : « Mets ici ton doigt et regarde mes mains. Approche aussi ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais croyant.... Mon Seigneur et mon Dieu !... Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru. Heureux, ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! ³ »

A l'occasion de la pêche miraculeuse, près du lac de Tibériade, Jésus arrache à ses disciples un cri de foi spontané en sa divinité et sa suprématie : « C'est le Seigneur ! » dit l'un d'eux. Puis il somme Simon-Pierre de lui faire une triple déclaration d'amour, que Dieu seul pouvait

¹ Lc 24, 25 s.

² Joa. 20, 19-23.

³ Joa. 20, 26-29.

exiger. Il amène le Prince des apôtres à reconnaître son omniscience, et lui confie la charge de paître ses agneaux et ses brebis, c'est-à-dire, de gouverner le royaume de Dieu sur terre, l'Eglise¹.

Jésus agit en Maître et en Seigneur, quand il transmet aux fidèles sa propre puissance miraculeuse : « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils prendront les serpents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera pas de mal. Ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris »².

En vertu de sa divinité et de sa gloire souveraine, il enverra le Saint-Esprit à ses disciples. Il le leur avait d'ailleurs promis à la dernière Cène : « Il est bon pour vous que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas en vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai...

« J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter à présent. Quand le Consolateur, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous enseignera toute la vérité. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera »³.

S'autorisant enfin de la toute-puissance et de l'omniscience divines, il déclare la venue du Saint-Esprit toute proche : « Moi, je vais envoyer sur vous le don promis par mon Père. Et vous, restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut »⁴.

¹ Joa. 21, 1-17.

² Mc 16, 17 s.

³ Joa. 16, 7. 12-14.

⁴ Lc 24, 48 s.

C'est bien de sa conscience souverainement divine que surgissent finalement, à l'heure de l'Ascension, ces paroles révélatrices de son autorité : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles » ¹.

Jésus possède par nature toute puissance, toute domination et toute gloire dans le ciel et sur la terre : c'est là, précisément, la circonlocution à la fois la plus populaire et scientifiquement la plus exacte du titre et de la notion de « Seigneur Dieu » ; une circonlocution qui se trouvait à la portée de chaque Israélite et de tout connaisseur de l'Ancien Testament.

En couronnant son existence terrestre et la manifestation de son autorité souveraine « au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit », Jésus se met sur le même plan que le Père et le Saint-Esprit.

Avec le Père et le Saint-Esprit il compose cette mystérieuse Trinité parfaitement une, dont chaque Personne possède la même élévation, la même nature et la même activité divines et se fond, dès lors, en une même et divine Unité : « Au nom (et non pas dans les noms) du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ».

Et si Jésus, tandis qu'il montait au ciel sur un trône de nuées pour aller « siéger à la droite du Père » ², déclare rester néanmoins sur terre avec

¹ Mat. 28, 18-20 ; cfr. Mc 16, 15 s.

² Mc 16, 19.

les siens, jusqu'à la consommation des siècles, il appert qu'il domine le temps et l'espace, qu'il est éternel et omniprésent, qu'en vertu de sa nature divine il a existé dès le commencement dans le sein de la Trinité, où il rentre maintenant avec sa divinité et son humanité.

SIXIÈME DIVISION

JÉSUS DANS L'EGLISE PRIMITIVE

Nous venons d'entendre le témoignage que Jésus rendit de sa propre personne. Nous invoquerons dans les prochaines conférences le témoignage que lui portèrent *ses disciples*.

Ces nouvelles dépositions n'entraveront nullement la marche de notre exposé. Elles en élargiront plutôt le cadre.

Ce message des disciples n'est que l'écho des enseignements que le Maître leur inculqua et les chargea de divulguer.

Pour respecter l'ordre réel des idées, ainsi que la suite chronologique des faits, nous traiterons en premier lieu du *message christologique de l'Eglise primitive*, puis de *la christologie de saint Paul*, enfin de *la théologie de saint Jean*.

SEIZIÈME CONFÉRENCE

Le message christologique de l'Eglise primitive

Jésus avait investi ses disciples d'une dernière mission. L'ordre était formel et pressant : « Allez par tout le monde et prêchez l'Évangile à toute créature... Allez donc, enseignez toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé : voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » ¹.

La bonne nouvelle concernant Jésus et son royaume n'aurait donc point de limites, ni dans le temps, ni dans l'espace, ni dans la doctrine.

Toutefois on ne pourrait évangéliser d'abord que la Palestine, le pays de la race israélite ; de là, le message se répandrait par ondes concentriques et serait transmis aux Hellénistes juifs et païens de l'empire romain, lequel s'étendait en ce temps-là jusqu'aux extrémités de la terre.

Les premiers catéchistes insisteraient particulièrement sur les vérités fondamentales, quittes à

¹ Mc 16, 15 ; Mat. 28, 19 s.

introduire, plus tard, les néo-convertis dans toute la doctrine du salut.

Jésus insinua lui-même que telle était sa pensée. Malgré le caractère universel de sa prédication, il insistait de préférence sur la Passion et la Résurrection. Ses souffrances expiatrices et sa glorieuse résurrection résument son œuvre rédemptrice¹, tout comme les prophéties de l'Ancien Testament se trouvaient renfermées dans l'immolation réparatrice et la glorification du Serviteur de Dieu².

C'est pourquoi Jésus reprend ce thème et l'expose sous les formes les plus variées : « Voici que va s'accomplir tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme. Il sera livré aux Gentils, moqué, injurié, couvert de crachats ; et après l'avoir flagellé, on le mettra à mort et il ressuscitera le troisième jour »³.

C'était précisément ce que les disciples imbus de messianisme rabbinique ne pouvaient concevoir, au point que Jésus dut les en blâmer, le jour même de la résurrection : « Hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire ? »⁴

Au jour de l'Ascension il leur fait ses dernières instructions : « C'est là ce que je vous disais, étant encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, s'accomplît ».

¹ Voir la douzième conférence, p. 293 ss. ; la treizième conférence, p. 324 ss. ; la quinzième conférence, p. 367 ss.

² Dixième conférence, p. 233 s.

³ Lc 18, 31-33.

⁴ Lc 24, 25 s.

Alors, il leur ouvrit l'esprit pour comprendre les Ecritures, et il leur dit : « Ainsi il est écrit : et ainsi il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât des morts le troisième jour, et que le repentir et la rémission des péchés soient prêchés en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. Vous êtes témoins de ces choses » ¹.

Donc la prédication de l'Eglise primitive devait témoigner d'abord que Jésus s'était révélé, dans sa Passion et sa résurrection, le Messie et le Seigneur annoncé par les prophètes.

Même à cette heure tardive, les disciples y mêlaient un peu de nationalisme juif. Ils lui demandèrent : « Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Il leur répondit : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps ni les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » ².

Luc, évangéliste et médecin, nous raconte dans les Actes des Apôtres comment les disciples se sont acquittés de cette mission.

Les instructions de Pierre, à partir même de la Pentecôte, caractérisent fort bien la méthode d'évangélisation pratiquée à « Jérusalem, dans toute la Judée et dans la Samarie ».

A la solennité de la Pentecôte il s'adresse à la foule innombrable des Juifs, qui séjournaient à Jérusalem ou qui étaient accourus, pour la fête, de toutes les contrées du monde :

« Enfants d'Israël, écoutez ces paroles : Jésus

¹ Lc 24, 44-47.

² Actes I, 6-8.

de Nazareth, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage pour vous par les prodiges, les miracles et les signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes ; cet homme, ayant été livré selon le dessein immuable et la prescience de Dieu, vous l'avez attaché à la croix et mis à mort par la main des impies. Dieu l'a ressuscité, en le délivrant des douleurs de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle... C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité ; nous en sommes tous les témoins. Et maintenant qu'il a été élevé au ciel par la droite de Dieu, et qu'il a reçu du Père la promesse du Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit que vous voyez et entendez » ¹.

Au portique de Salomon, Pierre corrobore ce témoignage : « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de vos pères a glorifié son serviteur Jésus, que vous avez livré et renié devant Pilate alors qu'il était d'avis qu'on le relachât. Vous, vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez sollicité la grâce d'un meurtrier. Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie, que Dieu a ressuscité des morts ; nous en sommes tous témoins » ².

Pierre doit comparaître devant les membres du sanhédrin pour avoir guéri le paralytique à la Belle-Porte du temple. Rempli du Saint-Esprit, il les harangue en ces termes :

« Chefs du peuple et Anciens d'Israël : si l'on nous interroge aujourd'hui sur un bienfait accordé à un infirme, pour savoir comment cet homme a été guéri, sachez-le bien, vous tous et tout le peuple d'Israël : C'est par le nom de Jé-

¹ Actes 2, 22-24 ; 32 s.

² Actes 3, 13-15.

sus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par lui que cet homme se présente devant vous pleinement guéri.

« Ce Jésus est la pierre rejetée par vous de l'édifice, et qui est devenue la pierre angulaire. Et le salut n'est en aucun autre ; car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés » ¹.

Jeté dans les fers et traduit de nouveau devant la Haute Cour, Pierre confirme son témoignage : « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir en le pendant au bois. Dieu l'a élevé par sa droite comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël le repentir et le pardon des péchés. Et nous sommes les témoins de ces choses, avec le Saint-Esprit que Dieu donne à ceux qui lui sont dociles » ².

Ce qui fait l'objet principal de la prédication primitive sur Jésus, ce sont donc ses miracles, sa mort en croix et sa résurrection. Cependant l'argument de la résurrection prédomine, si bien que les apôtres se nomment expressément « les témoins de la résurrection ». Ils vont même jusqu'à déclarer qu'être apôtre, c'est être « messager de la résurrection » ³.

Le peuple ne savait de Jésus que les miracles et la douloureuse Passion. Seuls les disciples virent le Ressuscité, furent témoins de ses apparitions. En plus, la Résurrection constituait avec

¹ Actes 4, 8-12.

² Actes 5, 30-32.

³ A l'élection de l'apôtre Mathias, laquelle eut lieu entre l'Ascension et la Pentecôte, Pierre dit : « Il faut que parmi les hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu avec nous... il y en ait un qui devienne avec nous messager (témoin) de sa résurrection. » Actes 1, 22.

l'Ascension et la Pentecôte le signe le plus manifeste de la souveraineté et de la messianité de Jésus.

Non seulement les premiers prédicateurs attestent la réalité des miracles, de la Passion et de la résurrection de Jésus, mais ils démontrent encore que toutes ces choses avaient été prédites par les prophètes¹. Ils y voient en effet l'accomplissement de la prédiction d'Isaïe sur le Serviteur de Dieu, qui souffre et meurt pour les péchés du monde, qui ressuscite, puis entre ainsi dans la gloire².

Ils rappellent inlassablement aux Juifs que ce Serviteur de Dieu, qui souffre et répare et rentre dans la gloire, c'est Jésus lui-même³. Et celui qui fut élevé au ciel, ajoutent-ils, c'est ce même Seigneur auquel, selon le psalmiste, Jahweh dit : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de mes pieds »⁴.

D'où la conclusion de ces premières instructions : « *Que toute la nation d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié* »⁵.

Cela ne veut point dire « que durant sa vie terrestre il n'ait été ni le Christ ni le Seigneur, mais simplement que Dieu l'a élevé maintenant à un rang, à une forme de vie transfigurée, d'où il peut se manifester à son Eglise, comme le Seigneur et le Christ qu'il était auparavant »⁶.

¹ Actes 2, 16-21. 25-35 ; 3, 17-25 ; 7, 2-53.

² Dixième conférence, p. 233 ss.

³ Actes 3, 13. 26 ; 4, 27. 30.

⁴ Actes 2, 34 s. cfr. Ps. 109, 1.

⁵ Actes 2, 36.

⁶ Th. Zahn, *Skizzen aus dem Leben der alten Kirche*, 3. édit. Leipzig 1908, 294 s.

Ce n'est pas seulement la résurrection qui fonda la croyance en Jésus, Seigneur et Messie, mais la résurrection jointe à l'aveu formel de Jésus qu'il était vraiment le Seigneur et le Christ. La foi des disciples ne repose pas uniquement sur les faits merveilleux de Pâques, mais elle remonte au-delà du Calvaire, jusqu'à la propre manifestation divine et messianique du Maître. En vertu de cette manifestation personnelle, la résurrection ainsi que l'ascension, son achèvement, sont devenues la preuve irréfutable, que Jésus est vraiment le Seigneur et le Christ.

La messianité et la souveraineté de Jésus étaient, dès le début, si profondément ancrées dans la doctrine catéchétique des disciples et dans la foi de l'Eglise, que ces deux attributs servaient de *noms propres* pour désigner Jésus. Comme on l'avait jusqu'ici tout naturellement appelé « Jésus », on le nomma désormais « Jésus Messie », c'est-à-dire, « Jésus-Christ »¹ ou bien « le Seigneur », « le Seigneur Jésus, notre Seigneur Jésus-Christ »².

La période palestinienne de la prédication primitive touchait à sa fin lorsque Jésus enrôla Saul, pharisien de haute culture et persécuteur acharné de l'Eglise³. Devenu Paul « il sentait redoubler son courage, et il confondait les Juifs de Damas,

¹ Pour la première fois, Actes 2, 38, puis 3, 6-20 ; 4, 10 ; 5, 42 ; 8, 12-37, etc.

² Pour la première fois à l'élection de l'apôtre Mathias : Actes 1, 21 (« le Seigneur Jésus »), puis Actes 4, 33 ; 7, 60 ; 8, 16 ; 9, 17. 34, etc.

³ Actes 9, 1-19. Sa conversion eut lieu 3-5 années au plus tard après la mort du Sauveur, ou selon l'opinion de Harnack, (*Geschichte der altchristlichen Literatur* II, 1, Leipzig 1897, 237) elle tombe en l'année 30, c'est-à-dire en l'an de la mort du Christ, ou l'année suivante.

leur démontrant que Jésus est le Christ » ¹. Bientôt après « il allait et venait dans Jérusalem et parlait avec assurance au nom du Seigneur » ².

Le ciel lui dévolut *l'évangélisation des Hellénistes juifs et païens dans le vaste empire romain*. Le Seigneur lui-même lui rendit ce beau témoignage : « Cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations, devant les rois et devant les enfants d'Israël ; et je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom » ³.

Ce fut encore le Seigneur qui proposa d'évangéliser les païens, ce fut lui qui lança l'initiative. Dans une vision il convainquit Pierre que le royaume des cieux appartenait également aux non-Israélites, et les premiers qu'il incorpora à l'Eglise, ce furent le centurion Corneille et ses compagnons de Césarée ⁴.

Le fait parut inadmissible aux vieux disciples du judaïsme. Ils se querellèrent avec Pierre et lui dirent : « Tu es entré chez des incirconcis et tu as mangé avec eux ! » ⁵

Ils ne se calmèrent qu'après avoir appris l'intervention du Seigneur. Ils s'écrièrent alors : « Dieu a donc également accordé aux Gentils la pénitence, afin qu'ils aient la vie » ⁶.

Tous les missionnaires demeurèrent cependant conscients qu'Israël restait le peuple élu, et les Gentils les enfants posthumes de Dieu.

Le Docteur des nations nous a laissé sur ce thème, dans son épître aux Romains, des développements saisissants. Paul écrit : « Je souhai-

¹ Actes 9, 22.

² Actes 9, 28.

³ Actes 9, 15 s.

⁴ Actes 10, 1-48.

⁵ Actes 11, 1-3.

⁶ Actes 11, 18.

terais d'être moi-même anathème, loin du Christ, pour mes frères, mes parents selon la chair. Ils sont Israélites, l'adoption leur appartient, et la gloire, et les alliances, et la Loi, et le culte et les promesses. Les patriarches leur appartiennent, et d'eux est issu le Christ selon la chair, lequel est au-dessus de toutes choses, Dieu, béni éternellement !¹ »

Il accorde par ailleurs : « Si tu confesses de la bouche Jésus comme Seigneur, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé... Il n'y a pas de différence entre le Juif et le Gentil, parce que le même Christ est le Seigneur de tous, riche envers tous ceux qui l'invoquent »².

C'est pourquoi les apôtres s'adressèrent d'abord aux « Juifs dispersés parmi les Gentils »³, en quelque endroit qu'ils les trouvassent. A Antioche, où « les disciples reçurent pour la première fois le nom de chrétiens »⁴, on commença par annoncer « la bonne nouvelle touchant le Seigneur Jésus » aux seuls Juifs d'abord, puis aux Gentils⁵.

A Ephèse, le Juif Apollos « se mit à parler avec assurance dans la synagogue »⁶.

De même en Achaïe : « il réfutait vigoureusement les Juifs en public, démontrant par les Ecritures que Jésus est le Christ »⁷.

Arrivés à Salamine, Paul et Barnabé « annoncèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs »⁸.

¹ Rom. 9, 3-5.

² Rom. 10, 9. 12.

³ Actes 21, 21.

⁴ Actes 11, 26.

⁵ Actes II, 19 s.

⁶ Actes 18, 26.

⁷ Actes 18, 28.

⁸ Actes 13, 5.

A Iconium, « ils entrèrent pareillement dans la synagogue des Juifs et y parlèrent de telle sorte qu'une grande multitude de Juifs et de Grecs embrassèrent la foi » ¹.

A Thessalonique, « Paul entra selon sa coutume dans la synagogue des Juifs, et pendant trois sabbats, il discuta avec eux. Partant des Ecritures, il expliquait et établissait que le Messie avait dû souffrir et ressusciter des morts ; et « ce Messie, disait-il, c'est le Christ-Jésus que je vous annonce ». Quelques Juifs furent persuadés et ils se joignirent à Paul et à Silas, ainsi qu'une grande multitude de Gentils craignant Dieu et un assez grand nombre de femmes du premier rang » ².

A Corinthe, Paul « discourait dans la synagogue, chaque sabbat, mêlant à ses discours le nom de Jésus, et il persuadait des Juifs et des Grecs » ³.

A Ephèse, « Paul entra dans la synagogue, et pendant trois mois, il y parla avec beaucoup d'assurance, discourant d'une manière persuasive sur les choses qui concernent le royaume de Dieu. Mais, comme quelques-uns restaient endurcis et incrédules, décriant devant le peuple la voie du Seigneur, il se sépara d'eux, prit à part les disciples et discourut chaque jour dans l'école d'un nommé Tyrannus. Ce qu'il fit durant deux ans, de sorte que tous ceux qui habitaient l'Asie, Juifs et Grecs, entendirent la parole du Seigneur » ⁴.

Partout nous constatons le même procédé : les catéchistes primitifs s'adressent aux Juifs

¹ Actes 14, 1.

² Actes 17, 1-4.

³ Actes 18, 4.

⁴ Actes 19, 8-10.

en premier lieu ; ils s'efforcent en même temps de gagner à leur cause les Gentils qu'ils rencontrent dans les synagogues ; et lorsque les enfants d'Israël bravaient la foi, alors seulement ils recevaient le cinglant reproche : « C'est à vous les premiers que la parole de Dieu devait être annoncée ; mais puisque vous la repoussez, et que vous-même vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici que nous nous tournons vers les Gentils. Car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné : Je t'ai établi pour être la lumière des nations, pour porter le salut jusqu'aux extrémités de la terre » ¹.

Telle fut exactement la conduite de saint Paul à Corinthe : « Il attesta aux Juifs que Jésus était le Christ. Mais comme ceux-ci s'opposaient à sa prédication et l'injuriaient, Paul secoua ses vêtements et leur dit : « Que votre sang soit sur votre tête ! J'en suis pur ; dès ce moment j'irai chez les Gentils » ².

En présence des *Hellénistes juifs*, le message christologique prend comme point de départ les prédictions messianiques de l'Ancien Testament et vise à démontrer que Jésus de Nazareth était le Messie attendu. L'allocution de Paul dans la synagogue d'Antioche est un modèle du genre. Il développe que Jahweh a choisi parmi les nations le peuple d'Israël, auquel il a promis un Sauveur issu de la maison de David : ce Sauveur, il a paru dans la personne de Jésus ³. Puis il ajoute : « Mes frères, fils de la race d'Abraham, et vous qui craignez Dieu, c'est à vous que cette parole de salut a été envoyée. Car

¹ Actes 13, 46 s.

³ Actes 13, 16-25.

² Actes 18, 5 s.

les habitants de Jérusalem et leurs magistrats ayant méconnu Jésus et les oracles des prophètes qui se lisent chaque sabbat, les ont accomplis par leur jugement. Sans avoir rien trouvé en lui qui méritât la mort, ils ont demandé à Pilate de le faire mourir. Et quand ils eurent accompli tout ce qui est écrit de lui, ils le descendirent de la croix et le déposèrent dans un sépulcre.

« Mais Dieu l'a ressuscité des morts ; et pendant plusieurs jours de suite il s'est manifesté à ceux qui étaient montés avec lui de la Galilée à Jérusalem, et qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple.

« Nous aussi, nous vous annonçons que la promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie pour nous, leurs enfants, en ressuscitant Jésus. Car il est écrit dans le psaume deuxième : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ». Que Dieu l'ait ressuscité des morts de telle sorte qu'il ne retournera pas à la corruption, c'est ce qu'il a déclaré en disant : « Je vous donnerai les faveurs divines promises à David, faveurs qui sont assurées »¹. C'est pourquoi il dit encore ailleurs² : « Tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption ».

« Or David, après avoir, pendant qu'il vivait, accompli les desseins de Dieu, s'est endormi. Il a été réuni à ses pères, et il a vu la corruption. Sachez-le donc, mes frères : C'est par lui que le pardon des péchés vous est annoncé...³ »

Comme on le voit, ce discours ainsi que toutes les instructions faites en présence des Hellénis-

¹ Is. 55, 3.

² Ps. 15, 10.

³ Actes 13, 26-38.

tes juifs, tendent à prouver la messianité de Jésus.

Que Jésus le Messie était « Seigneur », sa résurrection l'attestait hautement. Pierre, du reste, avait à la Pentecôte émis déjà cette conclusion : « Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié »¹.

Les *Hellénistes païens* ne connaissaient ni les prophéties messianiques, ni le monothéisme de l'Ancien Testament. Aussi bien, quand Paul vint à Athènes « prêcher Jésus et la Résurrection »², il dut parler devant l'Aréopage du « Dieu inconnu »³. Il fallait d'abord établir le fondement de la croyance en Dieu, avant de pouvoir prêcher Jésus, avant de proclamer que les prophéties l'avaient annoncé.

Le discours du Prince des apôtres dans la maison du centurion Corneille nous offre, à cet égard, un exemple caractéristique : « Dieu a envoyé la parole aux enfants d'Israël, en annonçant la paix par Jésus-Christ : c'est lui qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui s'est passé dans toute la Judée, en commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché : comment Dieu a oint de l'Esprit-Saint et de force Jésus de Nazareth, qui parcourait la région, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'empire du diable. Car Dieu était avec lui.

« Pour nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans les campagnes de la Judée et à Jérusalem. Ensuite ils l'ont fait mourir, en le

¹ Actes 2, 36.

² Actes 17, 18.

³ Actes 17, 22-31.

pendant au bois. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et lui a donné de se faire voir, non à tout le peuple, mais aux témoins choisis d'avance par Dieu, à nous qui avons mangé et bu avec lui, après sa résurrection d'entre les morts.

« Et il nous a commandé de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui que Dieu a établi juge des vivants et des morts. Tous les prophètes rendent de lui ce témoignage, que tout homme qui croit en lui reçoit par son nom la rémission de ses péchés » ¹.

L'annonce de Jésus, dans ce discours aux Gentils, est identique à celle que recevaient les Juifs ; à cette différence près, qu'on n'insiste plus sur sa messianité, mais uniquement sur le fait qu'il « est le Seigneur de tous ».

On n'avait pas cependant abandonné la confession messianique. Elle demeurait, au contraire, un dogme central du christianisme. La croyance en la messianité de Jésus se trouvait si profondément ancrée au cœur des fidèles, qu'on le nommait ², même dans le parler grec, le Christ tout aussi bien que Jésus. Toutefois l'appellation de « Christ », comme le nom de « Jésus » désignaient, selon le sentiment de l'époque, plutôt la personne que la charge.

Par contre, quand l'Eglise primitive voulait mentionner Jésus-Christ, elle le nommait avec prédilection « Seigneur », « notre Seigneur », « notre Seigneur Jésus-Christ ». Devenir chrétien, c'est croire simplement en « Jésus-Christ le Seigneur » ³, ou se convertir « au Seigneur » ⁴.

¹ Actes 10, 36-43.

² Voir ci-dessus p. 393.

³ Actes 11, 17.

⁴ Actes 11, 21.

Le message concernant Jésus, on l'appelle « la parole du Seigneur »¹ ou « la doctrine du Seigneur »². Les catéchistes primitifs annoncent le « Seigneur Jésus »³. Ils sont précisément « ces hommes qui ont exposé leur vie pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ »⁴.

Le moindre doute sur le sens de cette adhésion au Seigneur Jésus-Christ est exclu d'ores et déjà. Nous savons que Jésus s'était révélé le Seigneur Dieu et que, dès le jour de la résurrection, les disciples l'adorèrent comme le Seigneur Dieu⁵. Si donc, à partir de la Pentecôte, ils commencent de diffuser par le monde le message du Seigneur Jésus, c'est qu'ils veulent manifestement l'annoncer comme Seigneur-Dieu.

Les Actes des Apôtres vont nous permettre, sous peu, de confirmer la justesse de notre assertion. Qu'il nous suffise, pour l'instant, de soutenir que la *profession de foi en la divinité de Jésus d'une part, et l'emploi du mot « Seigneur » d'autre part, furent vraiment providentiels*. Cette expression avait depuis longtemps, dans le langage religieux⁶ des Hellénistes païens et des Juifs de la Dispersion et de la Palestine, un sens sur lequel la foi chrétienne pouvait s'appuyer, mais dont elle pouvait aussi se distancer.

« On peut assurer qu'au temps des origines du christianisme, le terme « Seigneur » était un attri-

¹ Actes 12, 24 ; 13, 48 ; 15, 36.

² Actes 13, 12 ; 28, 31.

³ Actes 11, 20.

⁴ Actes 15, 26.

⁵ Cfr. Quinzième et seizième conférences.

⁶ Sur l'usage profane du mot « seigneur » voir E. von Dobschütz, *Κύριος Ἰησοῦς* dans : *Zeitschrift für neutestamentl. Wissenschaft* 30 (1931), 107-112.

but divin connu de tout le continent oriental¹. » L'usage de ce titre divin prit naissance très probablement en Syrie d'abord, de là se répandit en Egypte et fut adopté, sans autre, par les religions polythéistes de culture gréco-romaine.

Dans le monde païen il ne changea nulle part de signification. Le mot « Dieu » désignait l'Être suprême pris en soi, le terme « Seigneur » le désignait dans ses rapports avec les adorateurs. Le Dieu protecteur était pour ses protégés ce qu'était le Seigneur pour ses serviteurs. Quand ceux-ci le priaient, ils étaient intimement convaincus de lui appartenir totalement, comme il leur appartenait pleinement. Ils lui étaient soumis comme des serfs et il leur devait, lui, la même sollicitude qu'un seigneur féodal à ses vassaux. Il était proprement leur seigneur et ils étaient ses domestiques.

Il va sans dire que les « seigneurs » faisaient, tout comme les divinités. Chaque région, chaque ville, chaque personne avait son propre « seigneur », qui n'était point le seigneur des autres².

¹ Adolphe Deissmann, *Licht vom Osten*, Tubingue 1909, 263.

² Cfr. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, 2. édit. Paris 1905, 83-109 ; Werner Förster, *Herr ist Jesus, Herkunft und Bedeutung des urchristlichen Kyrios-Bekenntnisses*, Gütersloh 1924, 69-98 ; Wolf Wilhelm Graf Baudissin, *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stellung in der Religionsgeschichte*, édit. par Otto Eissfeldt, Giessen 1929, 264-286. Les recherches de Baudissin confirment l'opinion de W. Bousset (*Kyrios Christos*, Göttingen 1913, 112-118) selon laquelle le nom de Seigneur fut donné aux dieux d'abord par les religions syro-phéniciennes, puis par celles de l'Asie Mineure, enfin par les gréco-romaines. Par contre, la thèse principale de Bousset est manifestement fautive, qui prétend que le christianisme aurait simplement appliqué à Jésus-Christ le nom des dieux et la foi syro-phéniciennes. Voir là-dessus Förster op. cit. 12 ss. ; E. v. Dobschütz, *Κύριος Ἰησοῦς* loc. cit. 105 ss. ; Charles Prumm S. J., *Der christliche Glaube und die altheidnische Welt* I, Leipzig 1935, 176-227.

Cet emploi polythéistique de l'épithète divine « seigneur » fut une regrettable erreur, mais, d'une certaine manière, elle prépara l'hellénisme païen au message du Seigneur Jésus.

La commune appellation de « seigneur » qu'on donnait aux dieux, facilitait aux païens l'intelligence de la prédication chrétienne, à savoir : que Jésus n'était point l'un de ces nombreux « seigneurs », mais le « Seigneur de tous »¹, « le même Christ, le Seigneur de tous, riche envers tous ceux qui l'invoquent »².

Les Hellénistes juifs étaient à coup sûr mieux disposés encore à recevoir la doctrine concernant le Seigneur Jésus-Christ. S'appuyant sur le titre grec de Kyrios, tout en s'opposant nettement à l'usage qu'en faisaient les païens, les Hellénistes juifs désignèrent du nom de « Seigneur » l'unique et véritable Dieu. La traduction des Septante en fournit la preuve spéciale, — cette traduction grecque de l'Ancien Testament, commencée au troisième siècle et qui remplaça chez les Israélites de la Dispersion le texte hébreu de la Bible. Les Septante traduisent le tétragramme « IHWH - Jahweh » constamment par « Kyrios = le Seigneur » ; ainsi rendent-ils l'expression « Elohim » par « Theos = Dieu ».

L'appellation divine « Kyrios » se retrouve plus de 8000 fois dans l'édition grecque de l'Ancien Testament, la formule « Theos » environ 4200 fois. En 995 cas les deux dénominations sont réunies en une formule précise « Kyrios ho Theos = le Seigneur Dieu », qui traduit l'hé-

¹ Actes 10, 36.

² Rom. 10, 12.

breu « Jahweh Elohim » ¹. Mais on ne trouve que chez les Septante le terme Kyrios au lieu de Jahweh. On le rencontre également, au I^{er} siècle avant le Christ, dans les Psaumes de Salomon et dans l'« Assomption de Moïse ».

Philon identifie pareillement Kyrios avec Jahweh. Il est d'avis que Dieu lui-même aurait donné le mot Kyrios aux hommes, afin qu'ils puissent prononcer dûment « son Nom ineffable » ². Partout, d'ailleurs, où, dans le langage sacré du judaïsme hellénique, se présente le mot Kyrios, « on n'en use que pour l'unique et véritable Dieu » ³.

Puis donc que les messagers primitifs annonçaient Jésus comme « le Seigneur », chaque Israélite de la Dispersion possédait la conviction qu'ils le regardaient comme l'unique et véritable Dieu.

Pour les Juifs de la Palestine les choses n'étaient pas moins évidentes. Dans la dernière conférence nous avons longuement exposé que, pour la lecture et la prière, le mot hébreu « Adonaï » ou plutôt le mot araméen « Mari » = « Mon Seigneur » remplaçait le nom propre de « Jahweh ». Adonaï-Mari équivalait à Kyrios, et ce fut la raison pour laquelle les Septante adoptèrent simplement ce nom grec ⁴.

¹ Baudissin fournit dans son ouvrage monumental en 4 volumes, « *Kyrios als Gottesname im Judentum* » toutes les preuves et les explications à l'appui. Cfr. E. v. Dobschütz op. cit. 98.

² Voir Foerster, loc. cit. 1181-20 ; Baudissin 11, 12, 15 ; 179-181.

³ Baudissin III, 698.

⁴ On croyait jadis d'une manière générale qu'Adonaï, prononcé à la place de Jahweh, était antérieur à Kyrios, employé pour Jahweh. Baudissin s'est efforcé, récemment, en de patientes recherches, de prouver « que l'usage d'Adonaï comme nom propre

*Le simple emploi de la locution sacrée Adonaï-Mari pour désigner Jésus constituait une affirmation nette et claire de sa divinité*¹. C'était, pour ainsi parler, le prolongement formel de la confession de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ».

Donc les premiers messagers de la foi, ainsi que toute l'Eglise primitive, reconnaissaient Jésus pour « le Seigneur ». Les Actes des Apôtres ne laissent subsister aucun doute à cet égard. L'appellation « Seigneur », dans les Actes des Apôtres, sert surtout à désigner Jésus (84 fois), parfois aussi Dieu (15 fois). Il n'est pas toujours aisé de discerner si le mot « Seigneur » se rapporte à Dieu ou à Jésus ou à tous les deux. Le discours passe insensiblement de l'un à l'autre². Cela prouve justement que le Seigneur Jésus et le Seigneur Dieu sont inséparables.

D'autres passages insinuent expressément, à l'aide d'adjonctions, que *le titre de « Seigneur » a pour Jésus la valeur d'un nom propre, en un sens tout à fait divin.*

Le Seigneur Jésus frappe et convertit Saul³.

était d'origine ultérieure, que les traducteurs grecs... ne l'avaient point trouvé dans leurs textes (hébreux) et qu'ils ne connaissaient vraisemblablement point la prononciation d'Adonaï pour Jahweh, finalement, que le terme Kyrios des LXX n'est nullement la traduction d'Adonaï » (loc. cit. II, 236). Toutefois, les arguments invoqués par Baudissin ne paraissent pas convaincants et ils ont été, de fait, réutés par la solide enquête de E. v. Dobschütz, *Κύριος Ἰησοῦς* (loc. cit. 102 ss.) et particulièrement par Lucien Cerfaux : « Le nom divin Kyrios dans la Bible grecque » et « Adonaï et Kyrios » dans : *Revue des sciences philosophiques et théologiques* XXe année, Paris 1931, 27-51. 417-452. — Par conséquent, il faut en revenir à la tradition : le Kyrios des LXX remplace tout simplement la lecture d'Adonaï pour Jahweh, en usage chez les rabbins hébraïstes.

¹ Cfr. Quinzième conférence, p. 369 ss.

² Cfr. Actes 2, 47 ; 8, 22 ; 9, 28. 31.

³ Actes 9, 5-27.

Les disciples opèrent tous leurs miracles au nom et en vertu du Seigneur Jésus ¹. Au nom du Seigneur Jésus ils confèrent le baptême pour la rémission des péchés ². C'est la foi dans le Seigneur Jésus et la grâce du Seigneur Jésus qui assurent la félicité ³. Pour le nom du Seigneur Jésus les disciples immolent leur vie ⁴. Le Seigneur Jésus est l'« Auteur de la vie » ⁵, « le juge des vivants et des morts » ⁶.

Avons-nous dans ces déclarations autre chose que des attributs divins ? Ils redisent exactement ce que l'Ancienne et la Nouvelle Alliance considéraient comme une marque distinctive de la véritable divinité : la souveraineté illimitée sur le ciel et la terre. Ils prouvent irréfutablement que Jésus-Christ fut mis, dès la première heure, sur le même plan que Dieu. Il n'existe point d'Evangile du Christ, qui ne l'eût annoncé comme Seigneur et Roi céleste. Ces mêmes hommes qui traversèrent avec Jésus le lac de la Galilée, qui mangèrent et burent avec lui, annoncèrent, au mépris de la mort, avec une joie imperturbable, que ce même Jésus était le Seigneur élevé à la droite du Père, le Seigneur qui infusait aux siens la force et la vie divines, et leur assurait la plénitude des dons célestes.

Les discours de Pierre, consignés dans la première partie des Actes des Apôtres, attestent d'une manière éloquente que le portrait du Christ

¹ Actes 3, 6. 12 ss. ; 4, 7-12 ; 9, 34 ; 12, 6. 16 ; 16, 18 ; 19, 11-15.

² Actes 2, 38 ; 8, 12 ; 10, 48 ; 19, 5.

³ Actes 11, 17 ; 15, 11 ; 16, 31 ; 20, 20 s. ; 28, 28.

⁴ Actes 15, 26 ; 21, 13.

⁵ Actes, 3, 14.

⁶ Actes 10, 42.

de l'âge apostolique rayonnait de divine clarté¹. Les détails du portrait divin de Jésus pouvaient bien encore être mêlés d'ombres et manquer de précision ; on pouvait ne pas en pénétrer assez le côté théologique et spéculatif ; il n'en demeure pas moins établi que la foi des premiers disciples en la divinité du « Seigneur » était chose acquise à la Pentecôte déjà, et que ce même jour elle entreprit sa marche conquérante à travers le monde.

Une autre considération d'égale importance confirme cette thèse : *la place qu'occupe le « Seigneur » dans la vie religieuse et le culte des premiers chrétiens.*

Sans porter préjudice à l'adoration du Père, — qui, du reste, s'accordait pleinement avec l'adoration du Fils — les premiers chrétiens passèrent du culte de Jahweh de l'Ancien Testament au culte du « Seigneur » Jésus. Les Apôtres domiciliés à Jérusalem fréquentaient, il est vrai, le culte israélite et montaient au temple aux heures de la prière, afin d'y invoquer, avec le peuple et pour le peuple, le Dieu de leurs pères². Mais à côté de ce point de jonction qui unissait encore les chrétiens aux Juifs, ceux-là manifestèrent nettement dans leurs rites religieux la connaissance spéciale qu'ils avaient de Dieu : *ils adorèrent et invoquèrent le Seigneur Jésus*. Ce double acte fut de tout temps l'âme de la *religion et de la piété* spécifiquement chrétiennes.

Saul, lors de sa conversion, reçoit du disciple Ananias l'ordre d'invoquer d'abord le nom du Seigneur Jésus. C'était la condition essentielle requise pour le baptême et la rémission des

¹ Paul Feine, *Paulus als Theologe*, Gr. Lichterfelde-Berlin 1906, 44.

² Actes 3, 1 ; 22, 17.

péchés¹. Avant même la conversion de Saul, les chrétiens de Damas et de Jérusalem invoquaient le nom du Seigneur Jésus et l'on appelait l'ensemble des fidèles tout simplement « ceux qui invoquent le nom du Seigneur »².

Auparavant déjà le diacre Etienne invoque, en expirant, le Seigneur Jésus ; il l'invoque pour lui-même et pour ses meurtriers, tout comme avait prié Jésus, agonisant sur la croix³ : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit !... Seigneur, ne leur imputez pas ce péché !...⁴ »

A la Pentecôte, enfin, Pierre applique à Jésus la parole du prophète Joël : « Quiconque invoque le nom du Seigneur, sera sauvé ». De fait, le discours que Pierre développe sur ce texte prophétique, s'achève en affirmant que Jésus-Christ est le Seigneur, au nom duquel les hommes obtiennent le pardon des péchés ainsi que le salut⁵.

Les premiers chrétiens donc ne s'en tinrent pas à un culte enthousiaste de leur Maître. *Ils adressent à Jésus l'invocation proprement dite, réservée à Dieu seul*. Ils prient le Seigneur Jésus, et attendent de lui l'exaucement, la grâce, le pardon, la félicité.

Des critiques libéraux même sont pleinement convaincus de la place centrale et toute divine qu'occupe le Seigneur Jésus dans la prière et la vie religieuse des chrétiens primitifs. Johannes Weiss, pour ne citer que lui, écrit à ce sujet : « La formule « Notre-Seigneur Jésus-Christ » contient

¹ Actes 22, 16.

² Actes 9, 14. 21.

³ « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ». — « Père, je remets mon esprit entre vos mains ». Lc 23, 34. 46.

⁴ Actes 7, 59 s.

⁵ Actes 2, 21-38.

en germe toute la religion chrétienne primitive. Soumission docile, crainte respectueuse de l'offenser, sentiment d'une complète dépendance en toutes choses... amour, gratitude et confiance, en un mot, tout ce que l'homme peut ressentir en face de Dieu : voilà ce qu'exprime ce nom... Il est très caractéristique pour la piété des premiers fidèles qu'ils aient vénéré tout ensemble Dieu le Père et le Christ, vu qu'ils siègent l'un à côté de l'autre.

« De même que les chrétiens invoquaient le Père et lui disaient « Abba », il ne subsiste aucun doute qu'ils n'aient invoqué pareillement le Christ, non seulement pour lui rendre des hommages d'adoration, mais encore pour l'implorer... Les chrétiens observent à l'égard du Christ la même attitude qu'envers Dieu... L'histoire doit convenir que le christianisme, dès le début, a pratiqué simultanément la foi en Dieu le Père et le culte du Christ, comme une forme de religion essentiellement propre à sa nature¹ ».

Toutefois il avait coutume d'exprimer diversement la foi en Dieu le Père et le culte du Christ. Si nous examinons à cet égard les Actes des Apôtres, nous constaterons que Jésus n'y est jamais appelé Dieu, mais toujours le Seigneur, que le Père, par contre, est nommé quelquefois le Seigneur et presque toujours Dieu.

Durant l'espace de temps qu'embrassent les Actes des Apôtres, cette terminologie s'était à tel

¹ Johannes Weiss, *Christus*, Tubingue 1909, 24 s. De même G. Dalman (*Die Worte Jesu*, 271 s.) ; G. B. Stevens (*The Theology of the N. Test.*, London 1901, 266 s.) ; B. Weiss, *Lehrbuch der biblischen Theologie des N. Test.*, Berlin 1903, 133) ; Ed. v. Hartmann (*Das Christentum des N. Test.*, Sachsa i. Harz 1905, 178). Voir encore la dissertation de Th. Zahn, *Skizzen aus dem Leben der alten Kirche*, 3. édit. Leipzig 1908, 271-308.

point développée, que saint Paul pouvait écrire : « Pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et pour qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes ¹. »

Le langage chrétien s'appuyait sur le nom double en usage dans l'Ancien Testament, pour désigner l'Être suprême : « Jahweh (= Adonaï) Elohim, Kyrios ho Theos, Seigneur Dieu ». Les deux expressions signifiaient la même chose sous divers points de vue. « Dieu », sans autre complément, désignait — nous l'avons vu — l'Être divin, pris en soi, tandis que le mot « Seigneur » exprimait plutôt l'Être divin dans ses rapports avec le monde créé ².

Du fait que de ce double nom « Seigneur Dieu », on réservait le premier à Jésus, et le second au Père, on énonçait, à n'en pas douter, la vraie divinité et l'unité substantielle des deux, aussi bien que leur diversité de personnes. Et en insérant le « Saint-Esprit » dans ce témoignage, on faisait justice à la fois au monothéisme israélite et au dogme chrétien de la Trinité ³. Jamais cette juxtaposition ne suscita l'idée de trois dieux, mais uniquement celle de trois personnes, conformément au symbole du baptême légué par Jésus et reçu dans l'Eglise : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Bien que le nom du Seigneur convînt parfaitement à Jésus, il nécessita cependant un complément, dès qu'on cessa de parler du « Seigneur et

¹ I Cor. 8, 6.

² Voir Baudissin, Kyrios I, 18. 27 s. 50 ; II, 273. 277.

³ Actes 1, 16 ; 2, 4 ; 8, 18 ; 10, 44 ; 13, 2 ; 19, 2. 6 ; 20, 23. 28. Il est nommé une fois « l'Esprit du Seigneur » (Actes 8, 39), une autre fois « l'Esprit de Jésus » (Actes 16, 7).

Messie ». En un sens, il est vrai, le messianisme lui-même trouva dans le nom de « Seigneur » une expression adéquate.

Selon nos développements précédents, tous les indices de l'attente messianique de l'Ancien Testament convergeaient vers une seule idée : le Messie impatientement attendu règnerait sur l'humanité comme fondateur et comme chef suprême du royaume de Dieu, et, par lui, les hommes deviendraient membres et cohéritiers de ce royaume. Le nom de « Seigneur » était dès lors un terme fort heureux pour désigner le Messie-Roi, à la tête du royaume de Dieu.

Toutefois le titre de Seigneur mettait particulièrement en relief la rayonnante splendeur, la gloire béatifiante de Jésus-Christ, au lieu que le nom de Messie-Roi rappelait qu'il avait souffert pour les péchés du monde, qu'il les avait réparés et qu'il avait acquis de la sorte la domination et la gloire messianiques.

L'œuvre rédemptrice de Jésus, le cœur de sa messianité, n'était pas suffisamment marquée dans le mot et la notion de « Seigneur ». C'est pourquoi le témoignage de « Kyrios = Seigneur » fut complété par celui de « Soter = Sauveur » et Rédempteur.

L'ange avait interprété déjà le nom de « Jésus », lorsqu'il dit à Joseph : « Tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés » ¹. Mais « Jésus » ne fut dès le commencement qu'un simple nom de personne. Et de plus, en terre grecque, on n'aurait guère compris ce vocable hébreu, non plus d'ailleurs que celui de « Messie ». Il fallait donc caractériser autrement l'activité rédemptrice du « Seigneur ».

¹ Mat. I, 21.

De fait, Pierre constate dans son discours de la Pentecôte, que la prophétie de Joël avait été réalisée en la personne de Jésus : « Alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » ¹.

Peu de temps après il déclare plus explicitement encore : « Le salut n'est en aucun autre (sauf dans le nom de Jésus-Christ de Nazareth) ; car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés » ².

Au Concile des Apôtres on proclame le dogme que « c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que Juifs et païens seront sauvés » ³.

Saint Paul nomme le message de Jésus simplement « message de salut » et Jésus, il l'appelle « Sauveur » ⁴.

Le Prince des apôtres prononce devant le sanhédrin les mots de « Seigneur et Sauveur », comme il avait prononcé ceux de « Seigneur et Messie » dans son discours de la Pentecôte : « Dieu l'a élevé (Jésus) par sa droite comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël le repentir et le pardon des péchés » ⁵.

Au temps de la seconde épître de saint Pierre, l'expression « notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ » était devenue déjà une formule de profession. On parle couramment « du royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ » ⁶,

¹ Actes 2, 21.

² Actes 4, 12.

³ Actes 15, 11.

⁴ Actes 13, 23. 26. Le nom de Sauveur que porte Jésus n'a rien à voir avec le titre de sauveur accordé aux rois helléniques, ainsi que K. Prümm le démontre irréfutablement. Op. cit. 195-201.

⁵ Actes 5, 31.

⁶ II Petr. 1, 11.

des « commandements du Seigneur et Sauveur »¹, de « la grâce et de la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ »², de « la justice de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ »³.

Ces textes du Nouveau Testament — et nous en passons⁴ — prouvent abondamment que le message christologique de l'Eglise primitive est identique, par la forme et par le fond, au témoignage christologique de l'Eglise actuelle : Jésus-Christ est notre Seigneur et Sauveur, Seigneur Dieu et Dieu Sauveur.

¹ II Petr. 3, 2.

² II Petr. 3, 18.

³ II Petr. 1, 1.

⁴ Joa. 4, 42 ; II Tim. 1, 10 ; Tit. 1, 4 ; 2, 13 ; 3, 5 ; I Joa. 4, 14.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

La Christologie de Saint Paul

Dans notre enquête sur le message christologique de l'Eglise primitive que contiennent les Actes des Apôtres, nous avons découvert déjà un abrégé de la prédication de saint Paul sur le Christ.

Seules les Epîtres du Docteur des nations sont à même de nous livrer toute son âme, et de faire pleine lumière sur sa connaissance de Jésus.

Il s'agissait là de préparer hâtivement Juifs et païens à recevoir la foi ; il s'agit ici de perfectionner la formation pratique et théorique des chrétiens, après leur admission dans l'Eglise.

L'évolution de la christologie marche de front avec elle. Ce que Jésus avait révélé et légué à ses disciples, le Docteur des nations le transmet, l'approfondit et l'explique en ses incomparables Epîtres.

C'est cette *christologie de saint Paul* qui va nous occuper dans la présente conférence. On peut la définir en quatre mots : selon qu'elle embrasse *la doctrine sur Jésus-Christ le Sauveur, le Seigneur, Dieu et Fils de Dieu.*

Jésus-Christ, le Sauveur. La doctrine de la Rédemption mérite qu'on la traite en premier lieu,

vu qu'elle occupe dans les épîtres de saint Paul une place prépondérante.

Saint Paul se plaît à énoncer la thèse fondamentale, que *Jésus-Christ délivra le genre humain du péché et lui assura tous les bienfaits de la Rédemption*.

« C'est une parole digne de foi et qui mérite toute créance, que le Christ-Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs... » ¹. « Lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, né sous la Loi, pour affranchir ceux qui sont sous la Loi, afin de nous conférer l'adoption... » ². « En lui, nous avons la rédemption, la rémission des péchés » ³. « Il m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. Car, ce qui était impossible à la Loi parce qu'elle était sans force à cause de la chair, Dieu l'a fait : il a envoyé son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché et il a condamné le péché dans la chair... Mais si le Christ est en vous, le corps, il est vrai, est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice... » ⁴. « Nous aussi, nous étions par nature enfants de colère, comme les autres. Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec le Christ (c'est par grâce que vous êtes sauvés) ; il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus-Christ, afin de montrer dans les siècles à venir, l'infinie richesse de sa grâce, par sa bonté à notre égard en Jésus-Christ » ⁵.

¹ I Tim. 1, 15.

⁴ Rom. 8, 2 s. 10.

² Gal. 4, 4 s.

⁵ Eph. 2, 3-7.

³ Col. 1, 14.

Jésus-Christ est source de grâce et de salut¹, source de vie surnaturelle et de gloire éternelle² ; il est, en un mot, l'« Auteur de notre salut »³.

Toute la vie de Jésus ici-bas était vouée à notre salut ; mais *le fait proprement dit de la Rédemption, Jésus l'accomplit par sa mort sanglante sur la croix*. « C'est en lui que nous avons la rédemption acquise par son sang, la rémission des péchés »⁴. « Vous qui étiez jadis éloignés, vous êtes rapprochés par le sang du Christ » ; il a voulu vous « réconcilier avec Dieu par la croix, en détruisant en sa personne l'inimitié »⁵. « Il a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, celles qui sont sur la terre et celles qui sont dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix... »⁶. « Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions avec lui... »⁷.

Jésus a souffert, afin de sanctifier le peuple par son propre sang...⁸. Il nous a pardonné toutes nos offenses. Il a détruit l'acte qui était écrit contre nous et nous était contraire avec ses ordonnances, et il l'a fait disparaître en le clouant à la croix...⁹.

¹ II Thess. 2, 13.

² Col. 1, 27 ; II Tim. 2, 10 ; 4, 18 ; Hebr. 2, 10 ss. ; 4, 14 ; 5, 1-7 ; 7, 24 ; 9, 7. 15. 24 ; 10, 12 ; 12, 2. 24 ; 13, 15.

³ Hebr. 2, 11.

⁴ Eph. 1, 7.

⁵ Eph. 2, 13. 16.

⁶ Col. 1, 19 s.

⁷ I Thess. 5, 9 s.

⁸ Hebr. 13, 12.

⁹ Col. 2, 14.

« Lorsque nous étions encore impuissants, le Christ, au temps marqué, est mort pour des impies... Dieu montre son amour envers nous en ce que Jésus-Christ est mort pour nous, lorsque nous étions encore des pécheurs. A plus forte raison donc, maintenant que nous sommes justifiés dans son sang, serons-nous sauvés par lui de la colère. Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie » ¹.

Saint Paul attend donc le salut par le sang et la mort du Crucifié. Et il le prêche avec tant de conviction, de chaleur, de pénétration, qu'on en demeure profondément saisi.

« Le sacrifice de la Croix était pour tous les chrétiens d'une souveraine importance, mais aux yeux de Paul, c'était le fait, l'œuvre du Christ par excellence... La Rédemption par la Croix et la Résurrection : voilà le thème invariable de sa prédication. Il y trouvait une source inépuisable de consolation et de réconfort, qui primait tout le reste » ².

L'importance extrême de l'immolation du Calvaire réside, pour saint Paul, dans le fait qu'elle constitue *le sacrifice expiatoire de notre Rédemption, sacrifice d'un prix infini*.

Jésus-Christ lui-même fut en croix l'hostie vivante qui détruisit nos crimes et opéra notre justification : « Livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification » ³. Il est le véritable agneau pascal, la victime de la Nouvelle Allian-

¹ Rom. 5, 6-10.

² Harnack, *Ueber die Glaubwürdigkeit der evangelischen Geschichte*, Christl. Welt, Marburg 1905, 319.

³ Rom. 4, 25.

ce, l'offrande éternelle de la réconciliation : « Le Christ, notre agneau pascal, fut immolé...¹. Ce calice est la nouvelle Alliance en mon sang...². Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. Mais ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ. C'est lui que Dieu a donné comme victime propitiatoire par son sang »³. Comme il était sur la croix la victime, il fut aussi le prêtre-sacrificateur, qui se livra librement pour notre salut : « Jésus-Christ s'est donné lui-même pour nos péchés afin de nous arracher à la corruption du siècle présent, selon la volonté de Dieu, notre Père...⁴. Il s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de se faire, en nous purifiant, un peuple qui lui appartienne, et qui soit zélé pour les bonnes œuvres...⁵. Le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiera notre conscience des œuvres mortes, pour servir le Dieu vivant.

Et c'est pour cela qu'il est médiateur d'une nouvelle alliance, afin que ceux qui ont été appelés reçoivent l'héritage éternel qui leur a été promis... Il s'est montré pour abolir le péché par son sacrifice...⁶. Il n'y a qu'un seul Dieu et qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ-Jésus fait homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous »⁷.

L'incomparable merveille, pourtant, c'est que Jésus-Christ se soit immolé sur la croix par

¹ I Cor. 5, 7.

² I Cor. 11, 25.

³ Rom. 3, 23-25.

⁴ Gal. 1, 4.

⁵ Tit. 2, 14.

⁶ Hebr. 9, 14 s. 26.

⁷ I Tim. 2, 5 s.

amour pour nous : « Jésus-Christ qui nous a aimés s'est livré lui-même à Dieu pour nous comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur ¹. Le Christ aima l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier... ². Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » ³.

Ce sont là les grandes idées de la prédication paulinienne concernant Jésus. Elles réapparaissent si fréquemment et si nettement dans les écrits de l'Apôtre, qu'elles ne souffrent aucune controverse.

Par contre, les critiques eschatologiques s'empres- sent de faire de saint Paul l'inventeur de cette doctrine sur la mort propitiatoire et rédemptrice de Jésus. C'est à ses écrits, à son influence extraordinaire, prétendent-ils, qu'on doit attribuer l'adhésion précoce de l'Eglise primitive au dogme sotériologique ; car, avant saint Paul, on n'en parlait point.

Or, il est avéré que saint Paul ne propose nullement la doctrine de la mort rédemptrice de Jésus comme sa propre théorie, en quête d'approbation auprès de l'Eglise apostolique. Il suppose au contraire que ces enseignements sont connus déjà de toutes les Eglises auxquelles il s'adresse, et qu'ils forment l'essence du message apostolique : « Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'ai appris moi-même, que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures » ⁴.

Ce point central de l'évangile paulinien remonte donc au delà de saint Paul. Il faut convenir, il

¹ Eph. 5, 2.

³ Gal. 2, 20.

² Eph. 5, 25.

⁴ I Cor. 15, 3.

est vrai, que Paul propose cette doctrine sotériologique en une admirable synthèse ; mais le dogme de la Rédemption était solidement enraciné dans la Tradition des premiers apôtres.

Un simple regard sur les écrits non-pauliniens du Nouveau Testament le confirme : « Le sang de Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous purifie de tout péché » ¹. « Vous savez que vous avez été affranchis de la vaine manière de vivre que vous teniez de vos pères, non par des choses périssables, de l'argent ou de l'or, mais par un sang précieux, celui de l'agneau sans tache et sans défaut, le sang du Christ » ².

Ainsi témoignent les épîtres des anciens disciples. Et ce que les Actes des Apôtres nous ont révélé sur le message primitif concernant Jésus impose les mêmes conclusions : il n'y a de salut, de rédemption, de rémission des péchés que dans le Christ seul.

Harnack lui-même en convient : « Il n'y a de salut en nul autre, nul autre nom n'a été donné aux hommes, en lequel nous devons être sauvés, si ce n'est le nom de Jésus-Christ — telle est bien la profession de foi de l'Eglise chrétienne. Avec cette profession, elle a fait ses débuts, pour cette profession, des martyrs ont versé leur sang, et c'est en elle, toujours, qu'elle puise aujourd'hui sa vigueur, ainsi qu'elle le faisait il y a dix-huit cents ans.

« Elle rattache à cette personne la substance de la religion, la vie en Dieu, le pardon des péchés, le réconfort dans la souffrance ³. »

¹ I Joa. 1, 7.

² I Petr. 1, 18 s.

³ *Das Christentum und die Geschichte*, 5. édit. Leipzig 1904, 3.

Il accorde ailleurs : « Personne n'a jamais révoqué en doute que les deux faits (la mort et la résurrection pour nos péchés) n'aient été pour la communauté primitive des faits essentiels ; Strauss ne l'a pas non plus contesté, et le grand critique Ferdinand Christian Baur a reconnu que la chrétienté primitive a été édifiée sur cette base ¹. » La chrétienté n'a jamais connu d'autre Évangile.

Il y a plus encore. Les chrétiens des premiers jours avaient reçu de Jésus-Christ lui-même le message de la Rédemption ². Les écrits synoptiques le recueillirent, pour ainsi parler, sur ses lèvres ³.

Saint Paul le fait remonter, par voie immédiate, à Jésus : « Car, pour moi, j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis, savoir, que le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain et après avoir rendu grâces, le rompit et dit : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps, qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ». De même, après avoir soupé, il prit le calice et dit : « Ce calice est la Nouvelle Alliance en mon sang ; faites ceci, toutes les fois que vous en boirez, en mémoire de moi ! Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez ce calice, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne » ⁴.

Il est vrai que l'Apôtre, parlant de la sainte Cène, songe d'abord au sacrifice de l'autel, puis indirectement, au sacrifice de la croix. Cependant, celui-là n'est offert que pour rappeler

¹ *Wesen des Christentums* 98.

² Voir ci-dessus la douzième conférence.

³ Loc. cit. p. 293 ss.

⁴ I Cor. 11, 23-26.

celui-ci. Les deux ne font qu'un ; dans l'un et l'autre on offre la chair et le sang du Christ pour nos péchés ; l'un et l'autre remontent à Jésus-Christ.

Jésus-Christ, le Seigneur. On crut de tout temps en Jésus le Seigneur aussi bien qu'en Jésus le Sauveur. Nous l'avons amplement prouvé en traitant du message christologique de l'Eglise primitive, et en nous basant sur les Actes des Apôtres.

Mais il ressort plus nettement encore des épîtres de saint Paul, qu'au temps de l'Apôtre, les chrétiens synthétisaient d'ordinaire et de préférence leur foi dans les formules : le Seigneur, notre Seigneur, notre Seigneur Jésus-Christ.

Caractéristique à cet égard est l'invocation : « Maranatha = Venez, Seigneur ! » La forme araméenne de cet appel prouve qu'il remonte à l'Eglise primitive. Il parut du reste si singulier et si vénérable aux générations suivantes, que même les chrétiens et les Eglises qui ne parlaient pas l'araméen, le maintinrent tel quel, et s'en servirent en des circonstances solennelles, soit dans la liturgie, soit dans la piété privée¹.

La profession de foi dans le Seigneur Jésus était considérée comme une des plus saintes actions : « Personne ne peut dire « Jésus est le Seigneur » si ce n'est par l'Esprit-Saint »².

Cette profession de foi est nécessaire au salut : « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé »³.

¹ I Cor. 16, 22 ; Apoc. 22, 20 ; Didaché X, 6.

² I Cor. 12, 3.

³ Rom. 10, 9.

On la retrouvera dès lors sur toutes les lèvres : « Au nom de Jésus, tout genou fléchira dans les cieux, sur la terre et dans les enfers et toute langue confessera à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur » ¹.

Cette seule constatation prouve déjà que *par le nom de « Seigneur » on voulait énoncer ce qu'il y a de plus élevé.*

Nous savons, en effet, que pour les contemporains et les coreligionnaires de saint Paul, judaïsants aussi bien qu'hellénisants, le mot Kyrios équivalait à Jahweh, Adonai, le vrai Dieu ². Il serait en outre aisé de démontrer que Paul n'entendait vraiment le titre de Kyrios qu'en ce sens-là.

Sans la moindre hésitation ni la moindre restriction, il applique à Jésus-Christ le Kyrios qui, dans l'Ancien Testament, se rapportait à Jahweh ³. Jahweh tirant les Israélites de l'Égypte et les guidant à travers le désert n'est, selon la doctrine de saint Paul, nul autre que Jésus-Christ lui-même ⁴.

La parole du prophète Joël (2, 32) : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé », l'Apôtre l'entend directement du Seigneur Jésus-Christ ⁵.

Il est écrit du Seigneur Jésus, au psaume 102, 26 : « C'est toi, Seigneur, qui as fondé la terre au commencement, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains » ⁶.

¹ Philip. 2, 10 s.

² Voir seizième conférence, p. 433 s.

³ I Cor. 1, 31. Voir Is. 9, 24.

⁴ I Cor. 10, 4.

⁵ Rom. 10, 12 s.

⁶ Hebr. 1, 10.

Le passage d'Isaïe : « Qui connaît la pensée du Seigneur ? » ¹, Paul l'applique une fois à Dieu ², une autre fois au Christ ³.

S'il demeure assuré que le Christ Kyrios est identique au Jahweh de l'Ancien Testament, il s'ensuit, selon l'exposé paulinien, que dans la Nouvelle Alliance il siège à côté de Dieu, qu'il l'égale et se confond avec lui.

Le culte religieux et l'invocation du « Seigneur » nous en convaincront d'une manière évidente. A l'opposé des Gentils qui vénéraient une foule de dieux et de seigneurs, les chrétiens, eux, n'adorent qu'un seul Dieu, le Père, et qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ ⁴. C'est attester d'ores et déjà « la condition divine du Christ ainsi que les honneurs divins qu'il mérite » ⁵.

Au temps où saint Paul rédigeait ses grandes épîtres, c'est-à-dire, environ vingt à vingt-cinq ans après la mort du Sauveur, ces hommages divins rendus au Christ, en qualité de « Seigneur » constituaient le signe distinctif des chrétiens et le lien qui les unissait.

S'adressant aux chrétiens de Corinthe, Paul les nomme « Saints par vocation ». Il salue en outre « tous ceux qui invoquent en quelque lieu que ce soit, le nom de notre Seigneur Jésus-Christ » ⁶.

Les chrétiens juifs de Palestine, dont la piété reposait davantage sur la loi mosaïque, différaient grandement des Gentils convertis au

¹ Is. 40, 13.

² Rom. 11, 34.

³ I Cor. 2, 16.

⁴ I Cor. 8, 5 s.

⁵ Joh. Weiss, *Christus*, Tübingue 1909, 26.

⁶ I Cor. 1, 2.

christianisme et dispersés dans le vaste empire. A ces derniers les formes juives de la vie religieuse étaient complètement étrangères. Toutefois, dans l'adoration du Seigneur Jésus-Christ ils ne font qu'un : « Il n'y a pas de différence entre le Juif et le Gentil, parce que le même Christ est le Seigneur de tous et qu'il est riche envers tous ceux qui l'invoquent » ¹.

L'invocation du Seigneur Jésus n'a pas pour seule fin de l'adorer ou de reconnaître sa gloire ; elle vise encore à *l'implorer*, à *le prier*.

Saint Paul et les fidèles attendaient du Seigneur Jésus grâce, appui, compassion. L'Apôtre souhaite aux Eglises la grâce et la paix de Dieu le Père et de Jésus-Christ le Seigneur ². C'est par la miséricorde de Jésus que les chrétiens sont établis en état de grâce ³. Tous obtiennent le salut dans sa miséricorde ⁴.

Le Seigneur Jésus-Christ est le Pontife éternel, à qui les multiples expériences de la vie inspirent une profonde compassion envers les fidèles et toutes leurs misères. Que chacun donc s'approche avec assurance du trône de la grâce et de la miséricorde et, par la prière, de Dieu et du Seigneur et Pontife Jésus, pour trouver grâce et secours en temps opportun ⁵.

Paul se recommande lui-même au Seigneur Jésus et l'implore dans ses infirmités corporelles et ses besoins temporels ⁶. Il est persuadé que toutes les destinées des hommes et les événe-

¹ Rom. 10, 12.

² Rom. 1, 7, etc.

³ I Cor. 7, 25 ; I Tim. 1, 12 ss.

⁴ II Tim. 1, 16. 18 ; 4, 17 s.

⁵ Hebr. 2, 17 s. ; 4, 15 s. ; 10, 19 ss.

⁶ II Cor. 12, 7-9 ; Gal. 4, 13 s.

ments de la nature dépendent du Seigneur Jésus et de ses divins décrets ¹.

Il faut, à cette fin, croire que « le Seigneur » est la source de toute grâce, qu'il possède la science et la puissance divines, qu'il n'existe aucun domaine de la vie humaine ou divine où il ne règne en maître absolu. Pour synthétiser cette foi dans l'universelle participation du Seigneur Jésus au gouvernement du monde, Paul recourt à la formule de l'Eglise primitive : « Assis à la droite de Dieu » ².

Saint Paul est conscient qu'au point de vue moral le Seigneur Jésus-Christ exerce sur les hommes une autorité suprême et divine. La parole et l'ordre du Seigneur sont les directives et les normes de toute action, de toute pensée morale ³. Le chrétien ne cherche dans sa conduite que le Seigneur : « Nul de nous ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même. Soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur ; soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur » ⁴.

Johannes Weiss, le professeur libéral de Heidelberg, résume ainsi la christologie de saint Paul dans ses rapports avec les Eglises pauliniennes : « Aux yeux de Paul, Jésus est non seulement un objet de foi, mais un objet de vénération religieuse. Implorer « la grâce et la paix » non seulement de « Dieu notre Père », mais « de notre Seigneur Jésus-Christ », c'est situer le Christ à côté de Dieu même... La piété pratique

¹ I Cor. 4, 19.

² Rom. 8, 34 ; Col. 3, 1 ; Hebr. 1, 3 ; 8, 1 ; 10, 12 ; 12, 2 ; cf. Actes 2, 33 s. ; 7, 55 s. ; I Petr. 3, 22 ; Apoc. 5, 6.

³ I Cor. 7, 10. 12. 25.

⁴ Rom. 14, 8.

de Paul et de ses communautés attend de Jésus ce qu'elle demande à Dieu même : direction, réconfort, bénédiction. Elle ne lui adresse pas seulement des louanges, mais des prières. Jésus n'est pas simplement pour l'Apôtre un médiateur, un guide, un modèle, mais il est l'objet même de sa religion » ¹.

On conçoit dès lors que le Docteur des nations, se référant au vocable *Kyrios*, magnifie le Christ, et proclame que « Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom. Au nom de Jésus tout genou fléchira dans les cieux, sur la terre et dans les enfers et toute langue confessera à la gloire de Dieu le Père que Jésus-Christ est le Seigneur » ².

Le nom de « Seigneur » est par conséquent le nom le plus élevé, surpassant tout nom créé, donnant droit aux honneurs suprêmes et sans limites des créatures : *Kyrios*, *Adonai*, *Jahweh*.

Paul songe sans doute au passage de l'Écriture (Is. 42, 8 et 45, 23 s.) ; il applique au Christ ce que Dieu y révèle sur sa propre personne : « Je suis le Seigneur. C'est là mon nom. Je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni mon bonheur aux idoles. Tout genou fléchira devant moi, et toute langue me prêtera serment. En *Jahweh* seul, dira-t-on de moi, résident la justice et la force ».

Johannes Weiss remarque au sujet de l'appréciation du nom de « Seigneur » dans l'épître aux Philippiens : « Par là le Christ n'est pas seulement exhaussé dans une sphère divine, il prend même la place du Tout-Puissant. Ici donc

¹ *Paulus und Jesus*, Berlin 1909, 3. 72.

² Philip. 2, 9 ss.

Kyrios ne peut avoir une signification plus restreinte que Theos » ¹.

Edouard de Hartmann le reconnaît franchement : « L'expression « Seigneur » n'est pas, selon l'évangile de Paul, une simple formule de politesse, mais elle désigne le Maître de l'univers, à qui tout est soumis, sauf celui qui lui a tout assujéti... Paul se sert du vocable « Seigneur » pour désigner tour à tour Dieu et le Christ » ².

Soyons précis : en vérité, c'est pour Jésus-Christ que saint Paul use le plus fréquemment du titre « Seigneur ». Il ne l'applique au Père que par exception. Les lettres de saint Paul l'emploient 203 fois pour Jésus-Christ, 12 fois seulement pour le Père. Et l'on notera qu'en ces douze cas, le Père n'est point mentionné dans le libre cours du récit, mais seulement dans les citations de l'Ancien Testament (7 fois) ou dans les allusions (5 fois) ³.

Ainsi donc le christianisme est véritablement la religion de « Dieu le Père » et « du Seigneur Jésus-Christ ». Le « Père » y est considéré comme la Divinité prise en soi, en tant que fondement, source et fin de tout ce qui existe ; la divinité du « Seigneur », par contre, s'y rapporte à l'humanité, en tant que le Christ Jésus nous appartient comme créateur, rédempteur, médiateur et sauveur, et que nous sommes, nous, sa propriété, ses serviteurs et ses protégés ⁴.

¹ *Christus*, 28.

² *Das Christentum des Neuen Testaments*, Sachsa i. Harz 1905, 178.

³ Voir la table chez E. v. Dobschütz, op. cit. 122.

⁴ A cet égard, le mot « Seigneur » a conservé dans les épîtres de saint Paul le sens primordial qu'il avait dans les religions syro-égyptiennes et plus tard gréco-romaines : voir ci-dessus seizième conférence, p. 401 s.

Jésus-Christ, Dieu. Vu que l'expression « Seigneur », ainsi que l'ont démontré nos précédents développements, énonce déjà la véritable divinité de Jésus-Christ, il pourrait sembler superflu de rechercher si les lettres de saint Paul lui décernent pareillement le titre formel de « Dieu ». Pour l'ordinaire, il n'en est rien. Paul divise plutôt le nom double de l'Ancien Testament « Jahweh Elohim, » Kyrios ho Theos = le Seigneur Dieu ». A Jésus-Christ il attribue l'épithète de « Seigneur », et celle de « Dieu », il la réserve au Père. D'une part il met une distinction entre Dieu le Père et le Seigneur Jésus-Christ, et d'autre part il les met sur un même plan.

La formule de salutation, dans les lettres pauliniennes, est particulièrement frappante : « Grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ » ¹. Les deux titres, il est vrai, sont énoncés séparément, mais réunis néanmoins par une même conjonction.

Exceptionnellement, Jésus-Christ reçoit aussi le nom de « Dieu ». Il est écrit dans l'épître aux Hébreux : « Il dit au Fils ² : Ton trône, ô Dieu, est éternel ; le sceptre de ta royauté est un sceptre de droiture » ³. Le psalmiste avait attribué ces paroles à l'unique vrai Dieu ; Paul les applique expressément au Fils. Dans l'original grec le Fils est nommé « le Dieu » ; l'article définitif précise donc qu'il est l'unique et véritable Dieu. Tandis qu'on affirme sa royauté, il reçoit, de fait, le double nom divin : « Le Seigneur Dieu ».

¹ Rom. I, 7 et alibi.

² Ps. 44, 7 s.

³ Hebr. I, 8.

Dans l'épître à Tite (vers l'an 65), Paul l'exhorte en ces termes : « Aux esclaves, recommande d'être soumis à leurs maîtres... de montrer toujours une fidélité parfaite afin de faire honneur en toutes choses à la doctrine de Dieu, notre Sauveur. Car elle s'est manifestée la grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes. Elle nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice et piété, en attendant la bienheureuse espérance et l'apparition glorieuse de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ » ¹.

En ce seul passage Jésus-Christ le Sauveur est appelé trois fois Dieu ; et chaque fois au moyen de l'article défini « le Dieu ». L'épithète « grand Dieu » souligne davantage encore sa divinité, tandis que son œuvre rédemptrice et sa gloire finale sont mises particulièrement en relief.

Presqu'en même temps, saint Paul parle dans la première lettre à Timothée « de la gloire du Dieu bienheureux, Jésus-Christ », puis il ajoute : « Au Roi des siècles, immortel, invisible, seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles » ². On chercherait vainement une profession de foi plus ferme et plus solennelle en la divinité de Jésus-Christ.

Mais en substance il avait écrit auparavant déjà (vers l'an 58) à l'Eglise de Rome, sur « l'amour de Dieu dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, ... lequel est au-dessus de toutes choses, Dieu, béni éternellement » ³.

¹ Tit. 2, 9-13.

² I Tim. 1, 17.

³ Rom. 8, 39 ; 9, 5.

Ce témoignage est d'autant plus précieux que Paul s'adresse à des fidèles qu'il n'a pas instruits lui-même. C'est Pierre, en effet, qui depuis dix ans bientôt, les avait initiés à la doctrine de l'Évangile.

La divinité du Christ fut donc proclamée de tout temps : il s'agit là d'un dogme généralement admis, et qui ne souffre parmi les chrétiens nulle division. Il faut accorder que le titre de « Dieu », était pour l'ordinaire réservé au Père ; si donc on le conférait parfois à Jésus-Christ, c'est qu'on songeait d'emblée au Fils de Dieu.

Jésus-Christ, Fils de Dieu. Dans l'épître aux Galates on rencontre ces phrases lapidaires : « Lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, né sous la Loi, afin de nous conférer l'adoption. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, lequel crie : « Abba ! Père ¹ ».

L'Apôtre rappelle ici l'incarnation, la nature humaine, ainsi que la mission et l'œuvre rédemptrice du Fils. Nous en avons parlé déjà et n'avons plus à le faire. Mais Paul mentionne également la nature divine du Fils, ainsi que ses relations intimes et divines avec le Père et le Saint-Esprit. Cela rentre dans le cadre de notre conférence.

Le titre de *Fils de Dieu* que saint Paul confère au *Christ* a sans nul doute un sens métaphysique et non moral. Il va sans dire que, pour l'Apôtre, Jésus-Christ Fils de Dieu n'est pas simplement un homme aimé de Dieu, un fils adoptif ou privilégié du Père. On est frappé, à première vue, que le Docteur des nations emploie

¹ Gal. 4, 4 s.

le titre de Fils de Dieu, dans les passages particulièrement solennels de ses lettres, dans les plus hautes élévations sur Jésus-Christ.

Quand il veut mettre en relief l'amour infini du Père et l'humilité et la condescendance immense de Jésus¹ ; quand il veut faire triompher le caractère sublime et bienfaisant de l'Évangile de Jésus² ; quand il veut magnifier la certitude et le bonheur de la réconciliation et de la délivrance par Jésus-Christ³ ; quand il veut célébrer la puissance et la grandeur du Sauveur Jésus-Christ⁴ ; quand il invite à croire en Jésus-Christ⁵ et qu'il engage à l'invoquer en tout lieu⁶, — alors saint Paul nomme le Christ, de préférence, Fils de Dieu. Et Dieu, il l'appelle dès lors, aux heures et dans les circonstances les plus solennelles, « le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ »⁷.

Cela dénote manifestement qu'il existe des relations entre le Fils de Dieu et le Père qui est aux cieux, des relations supérieures à un simple rapport d'adoption, ou à l'idée d'un enfant extraordinairement privilégié, d'un homme aimé de Dieu.

Saint Paul, il est vrai, souligne expressément en maints endroits l'amour du Père pour son Fils⁸. Mais H. Weinel lui-même accorde franchement que « très souvent le mot « Fils de

¹ Rom. 1, 1-3 ; 8, 3.

² Rom. 1, 9 ; II Cor. 1, 19 s.

³ Rom. 5, 10 ; 8, 1 ss. 29. 32 ; Gal. 4, 6 s.

⁴ Rom. 1, 4 ; Phil. 2, 9 ; Hebr. 1, 2 ss.

⁵ Gal. 2, 16. 20.

⁶ I Cor. 1, 1-9.

⁷ Rom. 15, 6 ; II Cor. 1, 3 ; 11, 31.

⁸ Par ex. Rom. 8, 32.

Dieu » désigne simplement la nature divine du Messie, sans nulle note sentimentale » ¹.

Et Johannes Weiss affirme, à propos des passages où l'amour de Dieu pour son Fils est nettement mis en évidence, qu'il est « faux de les interpréter comme si filiation n'était que l'équivalent d'amour : comme s'il n'était le Fils de Dieu, que parce que Dieu l'aimait d'un amour particulier. Le contraire est vrai : c'est parce qu'il est le Fils, que Dieu l'aime... il ne s'agit ni d'un rapport d'amitié ou d'un commerce intime, ni d'adoption ou de quelque autre circonlocution métaphorique, inspirée par la ressemblance morale ou naturelle de deux êtres ; non, chez Paul, le vocable « Fils » signifie ce qu'il a coutume de signifier, savoir : sa descendance de Dieu... Sa nature préexistante déjà tirait son origine de Dieu, et cela d'une manière unique au monde » ².

Saint Paul présuppose en effet que le Fils de Dieu, avant d'entrer dans la vie humaine et terrestre, avait auprès du Père céleste un mode d'existence semblable à celui du Père, et qu'il fut envoyé par le Père dans le monde ³.

La préexistence du Fils de Dieu ⁴ : cette doctrine semble chère à saint Paul. Il y revient sans cesse. Mais le Fils n'eut pas seulement la préexistence d'un simple être créé, puisqu'il appela à l'existence toute la création.

Les critiques rationalistes eux-mêmes n'osent disconvenir que Paul attribue *l'œuvre de la création* au Fils de Dieu préexistant. Ils prétendent,

¹ *Paulus*, Tubingue 1904, 252.

² *Christus*, Tubingue 1909, 35.

³ Gal. 4, 4.

⁴ Rom. 8, 3 ; II Cor. 8, 9 ; I Tim. 1, 15 ; 3, 16.

par contre, que le Docteur des nations considèrerait le Christ, selon les théories du néo-platonisme et la doctrine judaïco-païenne sur les esprits, comme le fabricant de l'univers, le démiurge, l'être intermédiaire par lequel Dieu organisa le monde. Le Christ serait « la plus noble force intermédiaire » ; il serait « celui par qui toutes choses émanèrent de Dieu et reçurent leur propre existence » ¹. Il ne fut « que médiateur dans l'œuvre de la création » ² ; « il n'y joua qu'un rôle cosmique intermédiaire », vu que « Dieu créa d'abord l'homme céleste (le Christ), puis forma par son entremise l'homme terrestre » ³.

Cela s'appelle dénaturer foncièrement la pensée de saint Paul. Voici ce qu'enseigne en vérité l'Apôtre : « Son Fils bien-aimé est l'image du Dieu invisible né avant toute créature ; car c'est en lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances ; tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui » ⁴. Le Fils de Dieu « a créé l'univers » ; ... il soutient toutes choses par sa puissante parole » ⁵.

Le Fils de Dieu n'est donc pas un simple fabricant du monde, un esprit, ne jouant qu'un rôle intermédiaire ; il est bien plutôt le Créateur de l'univers, engendré par Dieu avant toute créa-

¹ Adolf Jülicher, « Die Religion Jesu », dans : *Kultur der Gegenwart* I, 4. division, Berlin et Leipzig 1906, 87.

² Bern. Weiss, *Lehrbuch der bibl. Theologie*. Berlin 1895, 301.

³ H. J. Holtzmann, *Neutestamentl. Theologie* I, Fribourg et Leipzig 1897, 83 ss. 91 s.

⁴ Col. 1, 13-17.

⁵ Hebr. 1, 2 s.

tion. Il n'est pas qu'un pur instrument, dont Dieu se servit pour créer le monde, mais il a lui-même « créé l'univers », « par lui toutes choses ont été créées », « c'est lui qui soutient toutes choses par sa puissante parole ».

De même que le monde lui doit son origine, il en est encore le divin conservateur et la cause finale : « Tout a été créé pour lui » et « toutes choses subsistent en lui ».

Ailleurs, saint Paul fait exactement les mêmes déclarations au sujet de Dieu le Père : « Pour nous, néanmoins, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui procèdent toutes choses et pour qui nous existons, et un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes »¹.

La toute-puissance créatrice est l'un de ces *attributs divins* que Paul reconnaît au Fils de Dieu. Avec non moins d'insistance, il célèbre son *omniscience*. Pour lui, Jésus-Christ, c'est « la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu »². « En lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance »³.

Dans ces quelques citations on trouve énoncée en substance la doctrine johannique du Logos, laquelle professe que Jésus est la science, la sagesse, la parole de Dieu.

Comme tel, le Fils de Dieu, selon saint Paul, n'était pas seulement auprès du Père avant d'exister sur la terre, mais il jouissait en propre d'une préexistence sans commencement : il a pour lui l'éternité.

¹ I Cor. 8, 6.

² I Cor 1, 24.

³ Col. 2, 3.

Avant que le temps soit, Jésus est engendré par Dieu « comme son Fils bien-aimé... l'image du Dieu invisible, né avant toute créature » ¹. Et depuis qu'il a accompli l'œuvre de la création et créé le temps, la suite des âges et la fragilité des choses servent à mesurer et à faire mieux saisir la mesure de l'éternité et l'immutabilité du Fils de Dieu.

La parole que l'Écriture adresse à Jahweh, Paul l'applique au Fils de Dieu : « Ton trône, ô Dieu, est éternel... C'est toi, Seigneur, qui as au commencement fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront, mais tu demeures ; ils vieilliront tous comme un vêtement ; comme un manteau tu les rouleras et ils seront changés ; mais toi, tu restes le même et tes années ne s'épuiseront point » ². Les Saints Livres chantent Dieu comme l'Être immuable, inaltérable et dès lors éternel. Il est dit pareillement du Fils de Dieu : « Jésus-Christ est le même hier et aujourd'hui ; et il le sera éternellement » ³.

Il est incontestable que saint Paul attribue au Fils de Dieu les trois propriétés qui, suivant le langage scientifique ou populaire, embrassent et décrivent foncièrement l'Être divin : la toute-puissance, l'omniscience et l'éternité.

Aussi bien, le Fils de Dieu possède en outre la *nature divine*. Saint Paul l'affirme d'une manière spéciale, quand il célèbre le Fils comme « l'image de Dieu » ⁴, « l'image du Dieu invisible » ⁵, « le

¹ Col. 1, 13. 15.

² Hebr. 1, 8. 10-12. Cfr. Ps. 44, 7 ; 101, 26-28

³ Hebr. 13, 8.

⁴ II Cor. 4, 4.

⁵ Col. 1, 15.

rayonnement de sa gloire et l'empreinte de sa substance » ¹.

Le Fils n'est pas fait « à l'image de Dieu » comme l'homme ² ; non, il *est*, par sa nature, l'image de Dieu, un portrait personnel de la Divinité. Cela l'exhausse bien au-dessus des choses créées. Seul un Être divin a droit au qualificatif d'image substantielle de Dieu. Et ce n'est pas une simple parcelle, un simple rayon de divine substance que possède le Fils, comme l'enseigne la théorie gnostique des émanations à l'endroit du fabricant universel. L'essence divine totale et non divisée lui appartient en propre : « Car en lui habite corporellement la plénitude de la divinité » ³.

Par amour pour nous et par humble condescendance, il s'incarna, sans quitter le Père céleste, auquel il continuait de communier par sa nature divine. Et quoiqu'il ait adopté l'humaine apparence de l'esclave, il demeure pleinement conscient de son égalité divine et de son droit aux honneurs divins :

« Bien qu'il fût dans la condition de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et il fut reconnu pour homme par son apparence extérieure. Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou

¹ Hebr. 1, 3.

² Gen. 1, 26.

³ Col. 2, 9.

fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers » ¹.

Des critiques de l'extrême gauche ne peuvent se défendre de reconnaître que, selon le passage classique de l'épître aux Philippiens, « Jésus-Christ exista de toute éternité dans sa condition de Dieu, dans un être égal à Dieu » ², qu'il est un « être divinement préexistant » ³, « un être de puissance », un « Être-Dieu » ⁴.

Il nous reste à démarquer les *relations trinitaires* du Fils avec le Père et le Saint-Esprit. Nous nous appuierons sur quelques constatations.

Dans les préambules et les conclusions des lettres de saint Paul, il n'est qu'une seule fois question de Jésus-Christ ⁵, cinq fois, par contre, du Seigneur ou de notre Seigneur Jésus-Christ ⁶. L'Apôtre mentionne douze fois Dieu le Père et notre Seigneur Jésus-Christ ⁷, une fois Dieu et Jésus-Christ ⁸, et une fois Dieu et son Fils, établi héritier ⁹. Deux fois nous rencontrons en même temps les trois expressions, à savoir : Dieu, son Fils, « le Fils de Dieu plein de puissance » et son Saint-Esprit ¹⁰, ou le Seigneur, Dieu et le Saint-Esprit ¹¹.

¹ Phil. 2, 6-11.

² H. v. Soden, *Der Brief des Apostels Paulus an die Philipper*. 2. édit. Tubingue 1906, 45. De même Ad. Jülicher, *Die Religion Jesu*, op. cit. 86.

³ G. Krüger, *Dreieinigkeit und Gottmenschheit*, Tubingue 1905, 86.

⁴ Weinle, *Paulus*, Tubingue 1904, 245 s.

⁵ Philem. 1.

⁶ I Cor. 16, 23 ; Gal. 6, 18 ; Phil. 4, 23 ; I Thess. 5, 28 ; II Thess. 3, 18.

⁷ I Cor. 1, 3 ; II Cor. 1, 2 ; Gal. 1, 1 s. ; Eph. 1, 2 ; 6, 23 s. ; Phil. 1, 2 ; Col. 1, 2 ; I Thess. 1, 1 ; II Thess. 1, 2 ; I Tim. 1, 2.

⁸ Rom. 16, 27.

⁹ Hebr. 1, 1-2.

¹⁰ Rom. 1, 1-6.

¹¹ II Cor. 13, 13.

Dans le corps des lettres les trois personnes reviennent plus de quarante fois¹. Mais leur ordre n'est pas toujours identique. Il est parfois interverti selon la suite des idées. La connexion de ces textes nous permet toutefois de préciser la formule trinitaire de saint Paul : Dieu, ou le Père, ou Dieu le Père, — le Seigneur, ou le Fils, — le Saint-Esprit. Voilà les faits.

Examinons enfin le contenu de cette formule trinitaire. La première conclusion qui s'impose c'est, selon la christologie de saint Paul, le commerce filial du Christ avec le Père. Il a été engendré par le Père de toute éternité, de sorte qu'il tient du Père la nature divine, et la partage avec lui. Le Père est dès lors l'origine divine du Fils. Il est appelé de préférence Dieu le Père ou Dieu tout simplement.

Le Saint-Esprit est uni pareillement au Père et au Fils par des liens de nature et d'opérations divines. Il est l'Esprit du Père² et du Fils³. Comme le Père et le Fils, il est l'auteur de la grâce⁴. Les fidèles sont les temples du Saint-Esprit⁵ aussi bien que les temples de Dieu⁶.

Le Père, le Fils, et le Saint-Esprit nous justifient dans le baptême et demeurent en nous par la grâce sanctifiante⁷. Dans le Père, le Fils, et le Saint-Esprit nous devenons enfants de Dieu, hé-

¹ Ces textes trinitaires ont été classifiés et analysés dans F. Prat S. J., *La Théologie de saint Paul* II, 6. édit. Paris 1923, 158-165. 518-521.

² Rom. 8, 9. 14. ; I Cor. 2, 11, etc. *

³ Rom. 8, 9 ; II Cor. 3, 17, etc.

⁴ I Cor 12, 11, etc.

⁵ I Cor. 6, 19.

⁶ I Cor. 3, 16.

⁷ I Cor. 6, 11 ; Tit. 3, 4-6.

ritiers de Dieu et cohéritiers du Christ ¹. Dieu le Père, un jour, nous ressuscitera des morts par Jésus-Christ et par son Esprit, qui demeure en nous ².

Les faveurs extraordinaires de Dieu procèdent à la fois du Père, du Fils, et du Saint-Esprit : « Il y a diversité de dons, mais c'est le même Esprit ; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous » ³.

Saint Paul, enfin, n'a pour ses fidèles de plus pressant souhait que de les avoir affermis dans le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit : « Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous ! » ⁴.

Ces textes multiples démontrent jusqu'à l'évidence que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit ne font qu'un par leur nature divine, mais qu'ils ont trois modes d'existence divers.

F. Prat, à qui nous devons le meilleur ouvrage sur la théologie de saint Paul, conclut à bon droit : « Si l'on ne cherche pas dans saint Paul les termes techniques de la théologie actuelle, « nature, substance, personne », ni à plus forte raison « substance, consubstantialité, circumcission, on y trouve le fonds d'idées et les relations mutuelles qui devaient rendre un jour nécessaire l'adoption uniforme de tous ces termes... Pour exprimer ce phénomène constant d'oppositions relatives et de compénétrations mutuelles, en regard du rigoureux monothéisme qui, de l'aveu de tous,

¹ Rom. 8, 14-17.

² Rom. 8, 11 et I Cor. 15, 21.

³ I Cor. 12, 4-6.

⁴ II Cor. 13, 13.

règne dans les écrits de saint Paul, il n'y a qu'une formule exacte : la Trinité dans l'Unité » ¹.

Cette formule correspond d'ailleurs à la confession paulinienne de Dieu le Père, de son Fils et Notre-Seigneur, et du Saint-Esprit.

Le symbole trinitaire de saint Paul remonte à Jésus-Christ lui-même : « Allez, et enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ».

¹ Op. cit. 157. 165.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

La Théologie de Saint Jean

Les écrits de saint Jean ont, pour la fin du I^{er} siècle, la même importance qu'avaient les épîtres de saint Paul pour le milieu de ce même siècle : ils démarquent les étapes de l'intelligence et de l'évolution du dogme christologique.

Entre Paul et Jean témoignent les synoptiques Matthieu, Marc et Luc. On ne saurait trop apprécier leurs Evangiles. Ils captent à la source la Tradition des origines chrétiennes et la transmettent avec une scrupuleuse fidélité, sans y ajouter la moindre réflexion personnelle.

Les faits et la doctrine et le propre témoignage de Jésus-Christ sont consignés dans les premiers Evangiles, et nous sont rapportés sur la base triple et une à la fois des instructions chrétiennes primitives.

Voilà qui est pour nous d'un prix infini. Toutefois, nous n'y constatons aucune étape nouvelle de la christologie.

L'Apôtre des nations, par contre, après avoir recueilli « la tradition des témoins oculaires et ministres de la parole » ¹, la pénètre tout entière

¹ Lc 1, 2.

de son puissant regard spéculatif, pour en faire l'application pratique.

Le disciple aimé, lui, l'enrichit de ses expériences et de sa flamme d'ancien disciple et d'associé à la vie de Jésus, il la défend contre l'hérésie naissante et l'adapte à la culture hellénique.

La théologie johannique sera dès à présent l'objet de notre enquête. Nous n'examinerons pas ce qu'elle a de commun avec la théologie paulinienne et synoptique, mais uniquement ce qu'elle a de particulier, de caractéristique, et ce qui constitue son patrimoine distinct. Elle concerne la doctrine de Jésus-Christ comme *Fils de Dieu fait homme* et comme *Verbe de Dieu*.

Ce qui, de prime abord, surprend le lecteur des écrits johanniques, c'est *l'insistance formelle touchant la filiation de Jésus*. Non pas que le disciple bien-aimé eût répandu le premier la doctrine du vrai Fils de Dieu. Elle remonte, de fait, au Sauveur lui-même, qui durant sa vie se déclara le Messie et le Fils de Dieu.

Ces vérités fondamentales, spécifiques, constituaient du reste le trésor commun, le dépôt incontesté de toutes les communautés chrétiennes des Juifs et des Gentils, et des fidèles de la première heure.

Les Actes des Apôtres, les épîtres de saint Paul ont pu nous en convaincre. Et les Évangiles synoptiques le confirment. La critique libérale elle-même doit l'avouer avec W. Bousset : l'Évangile le plus ancien déjà « fut écrit du point de vue de la foi (en la divinité de Jésus) : pour Marc déjà, Jésus n'est plus seulement le Messie du peuple juif, mais le Fils admirable, éternel de Dieu, dont la gloire resplendit en ce monde. Et

l'on eut fort raison de souligner qu'à cet égard nos trois Evangiles ne différeraient du quatrième que graduellement ¹. »

En effet, Marc ne fait qu'indiquer le sommaire de son Evangile et des Evangiles en général, quand il introduit l'histoire du Maître en ces termes : « Commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu » ².

Il ne subsiste aucun doute que Marc et Luc et Matthieu « n'aient considéré le Fils de Dieu comme né de Dieu » ³, qu'ils n'aient puisé cette conviction dans la révélation de Jésus, et n'aient vu, dans leur témoignage écrit, la preuve absolue de la conscience divine du Sauveur.

Néanmoins les synoptiques attestent la divinité de Jésus indirectement plutôt que médiatement. Ils l'insinuent plus qu'ils ne l'enseignent. Ils racontent simplement la vie du Maître, sans relever les éléments où la divinité apparaît d'une façon très nette, sans souligner spécialement les faits et les paroles par lesquelles Jésus s'avère le vrai Fils de Dieu.

Ils ne voient pas la nécessité de défendre en due forme la divinité de Jésus. L'évangile des faits parlait suffisamment par lui-même et personne, alors, ne se fût avisé de le contester.

Il en était autrement quelques décades plus tard. Dès que l'enthousiasme de la première heure se fut refroidi, on put constater, chez plus d'un adepte de la religion chrétienne, un léger recul, parfois même un semblant de retour aux idées d'autrefois, aux convictions judaïques et païennes, qu'il venait à peine de quitter.

¹ *Was wissen wir von Jesus?* Halle 1904, 30 s.

² Mc 1, 1.

³ G. Dalman, *Die Worte Jesu*, Leipzig 1898, 236.

Maints éléments païens, convertis au christianisme, pouvaient sacrifier totalement les théories d'une philosophie populaire grecque caressées jadis. Beaucoup de convertis juifs subissaient derechef l'attraction de la théologie synagogale. C'était surtout le messianisme rabbinique et apocalyptique qui les tentait et les poussait à l'apostasie ; ce messianisme, qui naguère avait dissuadé la plupart de leurs coreligionnaires de croire en Jésus ; ce messianisme, qui exerçait maintenant sur les convertis une sorte de fascination, pour les amarrer de nouveau sur le terrain des idées nationales juives.

Mais vint le jugement de Dieu sur Jérusalem, (en l'an 70 après le Christ). Le centre visible de la nation indigène disparut. Les judaïsants se cramponnèrent d'autant plus fort au portrait d'un Messie nationalisé, tandis que les païens convertis amalgamèrent avec leur christianisme des éléments judaïques et gréco-alexandriniens. Ce fut l'origine des sectes juives gnostiques, qui révoquèrent en doute ou nièrent carrément la véritable divinité de Jésus.

C'est contre elles que, suivant le témoignage unanime de la Tradition, Jean rédigea son *Évangile*¹. Pour affermir dans la foi les communautés chrétiennes de l'Asie Mineure, il voulut, en qualité de témoin authentique, leur présenter d'une manière vivante et persuasive la vie et l'attestation théandrique de Jésus.

Jean déclare en termes formels le but qu'il s'est proposé dans son *Évangile*. « Il fut écrit », confie-t-il à ses lecteurs, « afin que vous croyiez

¹ Iren., *Adv. haeres.* III, II, 1 ss. ; Epiph. *Haeres.* LI, 2, 12 ; Hieron., *De viris illustr.* 9.

que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » ¹.

Conformément à ce but, l'évangéliste trace dans le prologue déjà, en quelques phrases concises, les délinéaments de toute *la doctrine chrétienne sur l'Homme-Dieu*. Puis il montre comment elle a évolué à travers la vie de Jésus.

Le premier témoin fut Jean-Baptiste. Il attesta la préexistence de Jésus et sa nature divine ², ses origines célestes ³, sa filiation divine ⁴ et son œuvre rédemptrice d'Homme-Dieu ⁵. Et Jésus loua le précurseur de son témoignage christologique et confirma « qu'il était véridique » ⁶.

La prédication de Jean lui servira de base, ou mieux, elle sera son point de départ. Jésus annonce lui-même, en un puissant crescendo, la vérité sur sa filiation divine. Sa mission divine semble être le thème préféré de ses entretiens avec les disciples et de ses discours publics ⁷.

Après avoir insinué de la sorte à ses auditeurs le caractère surnaturel de son être, il leur expose ses rapports avec le Père : avant que de venir en ce monde, il jouissait, auprès de Dieu, d'une existence personnelle ⁸ ; il retournera à Dieu dès qu'il aura consommé son œuvre ici-bas, le rachat du genre humain ⁹. Il est le Fils unique engendré par

¹ Joa 20, 31.

² I, 15. 27. 30.

³ 3, 31. 32.

⁴ I, 34.

⁵ I, 29.

⁶ 5, 33-36.

⁷ 5, 38. 43 ; 7, 16. 29 ; 8, 42 ; 12, 49.

⁸ 8, 58.

⁹ 8, 42 ; 16, 18.

Dieu et dès lors égal au Père ¹. Il est Dieu comme le Père ².

L'origine et le caractère divins de sa doctrine reposent sur l'unité d'existence et de nature du Père et du Fils : il révèle au monde ce qu'il a entendu et ce qu'il a vu dans le sein de son Père ³.

De cette même unité d'existence et de nature découle l'unité d'opération ⁴ : le Fils ne fait rien, que ne fasse aussi le Père, comme il accomplit du reste toutes les œuvres de son Père ⁵.

Or, ces œuvres corroborent, en les couronnant, les paroles de Jésus sur sa divinité. Il voit dans ses miracles le motif de la foi qu'il réclame ⁶. Les miracles scellent infailliblement sa mission ⁷. Ils manifestent en Jésus qui les opère, une force supérieure, surhumaine, divine, et proclament ses relations filiales avec le Père ⁸. Ils symbolisent des vérités secrètes, des procédés invisibles.

Ainsi la multiplication miraculeuse des pains figurait la puissance commune au Père et au Fils de dispenser la vie et l'aliment spirituel de l'âme ⁹.

La guérison de l'aveugle-né signifiait que Jésus était la lumière du monde, le grand luminaire des âmes ¹⁰.

La guérison du paralytique, un jour de sabbat,

¹ 1, 14. 18 ; 3, 16. 18.

² 5, 18 ; 10, 30-36 ; 20, 28.

³ 3, 11 ; 8, 26 ; 15, 15.

⁴ 10, 30. 38 ; 14, 9-11 ; 17, 21.

⁵ 5, 19.

⁶ 10, 25. 37 s. ; 14, 12 s.

⁷ 2, 23 ; 3, 2.

⁸ 5, 36 ; 10, 38.

⁹ 6, 26.

¹⁰ 9, 1 ss.

ne prouve pas seulement sa puissance miraculeuse, mais elle symbolise un dogme : que son activité correspond pleinement à celle du Père et révèle dès lors ses droits de Fils ¹.

Au témoignage que Jésus rend à sa divinité, *Jean vient ajouter sa propre expérience ainsi que celle des apôtres et des disciples*. Le Maître les avait formés par la parole et par les faits. Il les amena de la sorte à croire en lui, entraînés qu'ils étaient par l'évidence des motifs allégués.

Parmi les familiers de l'évangéliste en Asie Mineure, on comptait encore quelques disciples de Jésus, qui furent les témoins de sa prédication et des preuves miraculeuses dont il l'accrédita. Ils confirment que la christologie johannique est l'écho fidèle de la doctrine du Christ ².

Les témoignages de Jean, toutefois, priment tous les autres. En qualité de témoin oculaire, il peut revendiquer l'honneur d'avoir raconté la vie, l'humanité, la messianité et la divinité de Jésus selon toute vérité : « Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est vrai. Il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez... que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » ³.

Aussi bien, le quatrième Évangile constitue en toutes ses parties une attestation impressionnante et bien fondée de la vraie divinité de Jésus.

Les premières lignes de ce livre admirable gravent la christologie divine en un style lapidaire. Cette même doctrine est encore la note fondamentale qui pénètre l'ouvrage entier. Elle

¹ 5, 17.

² 21, 24.

³ 19, 35 ; 20, 31.

vibre jusque dans l'accord final, où il est assuré qu'ici-bas la foi en Jésus, Messie et Fils de Dieu, consacre le chrétien et lui garantit à jamais la possession future de la vie éternelle.

La profession de foi dans la filiation divine et métaphysique de Jésus est sans contredit la moëlle de l'Évangile de saint Jean. Des critiques incroyants avouent eux-mêmes que l'âpre querelle dont il est l'objet depuis plus de cent ans, était en somme livrée à la divinité de Jésus, son principal argument ¹.

Saint Jean avait dédié l'Évangile sur la divinité de Jésus aux communautés de l'Asie Mineure. Voici qu'il leur inculque à nouveau ce dogme fondamental dans une lettre d'envoi.

L'authenticité de *la première épître de saint Jean* est assurée par celle du quatrième Évangile. Les critiques qui nient l'origine johannique du quatrième Évangile, se voient obligés néanmoins d'avouer que ce dernier, ainsi que les trois épîtres de saint Jean et l'Apocalypse « proviennent de la même école... de l'école johannique » ².

Or, suivant la première épître de saint Jean, le Fils de Dieu, qui livra sa vie pour nous, est vrai Dieu, et sa mission et son œuvre rédemptrice sont, dès lors, la preuve la plus éloquente de l'amour de Dieu pour les hommes : « Dieu a manifesté son amour pour nous en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui... » ³. Il est lui-même une victime de propi-

¹ Otto Schmiedel, *Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung*. Tubingue 1906, 17.

² Ed. v. Hartmann, *Das Christentum des Neuen Test.*, Sachsa i. Harz 1905, 246 s.

³ I Joa. 4, 9.

tiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier...¹. Le sang de Jésus-Christ (le Fils de Dieu) nous purifie de tout péché...². A ceci nous avons connu l'amour, c'est qu'Il a donné sa vie pour nous »³.

La foi en la divinité du Fils et l'amour qu'on lui porte sont un commandement divin et la meilleure preuve de la foi dans le Père et de l'amour qu'on lui témoigne : « Son commandement est que nous croyions au nom de son Fils, Jésus-Christ...⁴ Quiconque aime celui qui l'a engendré, aime pareillement celui qui est né de lui »⁵.

La foi en la divinité du Fils assure la victoire sur le monde et procure la vie éternelle : « Qui est celui qui est vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ?...⁶. Celui qui croit au Fils de Dieu a ce témoignage de Dieu en lui-même⁷. Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu »⁸.

Quiconque nie la divinité du Fils accuse Dieu le Père de faux témoignage : « Celui qui ne croit pas en Dieu le fait menteur, puisqu'il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu à son Fils. Et voici ce témoignage : c'est que Dieu nous a donné la vie éternelle, et que cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie... Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai Dieu. Et nous sommes en ce vrai Dieu, étant en son

¹ I Joa. 2, 2.

² I Joa. 1, 7.

³ I Joa. 3, 16.

⁴ I Joa. 3, 23.

⁵ I Joa. 5, 1.

⁶ I Joa. 5, 5.

⁷ I Joa. 5, 10.

⁸ I Joa. 5, 13.

Fils Jésus-Christ. C'est lui qui est le Dieu véritable et la vie éternelle » ¹.

Cette christologie divine est conforme, selon saint Jean, à la doctrine primitive du christianisme et remonte au propre témoignage auriculaire et oculaire de l'Apôtre : « Celui qui confesse le Fils, possède aussi le Père. Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous. Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous demeurez aussi dans le Fils et dans le Père... ². Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous, et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ... ³. Nous savons que le Fils de Dieu est venu et qu'il nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai Dieu. Et nous sommes en ce vrai Dieu, étant en son Fils Jésus-Christ. C'est lui qui est le Dieu véritable et la vie éternelle » ⁴.

En termes non moins clairs, Jean proclame la divinité de Jésus dans l'*Apocalypse*.

La critique rationaliste « crut percevoir dans ce livre les plus purs accords de la piété primitive, d'une piété qui nous paraît étrange aujourd'hui ⁵. L'*Apocalypse* est en effet pour elle le livre qui récuse toute apothéose, toute adoration de la créature ⁶.

Le Christ est le Principe de la création ⁷, il

¹ I Joa. 5, 10-12, 20.

² I Joa. 2, 24.

³ I Joa. 1, 3.

⁴ I Joa. 5, 20.

⁵ Karl Müller, « Unser Herr », dans : *Biblische Zeit- und Streitfragen* 1906, 8.

⁶ Apoc. 19, 10 ; 22, 9.

⁷ 3, 14.

vaincra le monde¹. Il est l'Agneau de Dieu immolé pour les péchés du monde². Il siège dans la gloire, sur le trône céleste³. Ce que Jahweh, le vrai Dieu d'Israël, avait attesté par les prophètes, et ce que l'Apocalypse révèle sur le Père céleste⁴, le Christ peut le déclarer de lui-même : « Je suis l'alpha et l'oméga, le Premier et le Dernier, le commencement et la fin... Voici que je vis dans les siècles des siècles ; je tiens les clefs de la mort et des enfers »⁵.

Toutes les créatures du ciel et de la terre lui doivent les mêmes honneurs et les mêmes adorations qu'à Dieu.

Le Voyant de Patmos, qui reposait jadis sur la poitrine du Sauveur, tombe maintenant comme mort aux pieds du Fils de Dieu, devant le trône de Dieu⁶.

D'une main tremblante il consigne ensuite la gloire entrevue : « Puis je vis et j'entendis autour du trône, autour des animaux et des vieillards, la voix d'une multitude d'anges ; leur nombre était des myriades et des milliers de milliers. Ils disaient d'une voix forte : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction ». Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer, et toutes les choses qui s'y trouvent, je les entendis qui disaient : « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ». Et ils criaient d'une voix puissante : « Le salut

¹ Chap. 6.

² 5, 6. 8. 12 ; 7, 17.

³ 4, 2 ss. ; 5, 1.

⁴ 1, 8 ; 21, 6.

⁵ 1, 18 ; 2, 8 ; 22, 13.

⁶ 1, 17.

revient à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau » ¹.

Saint Jean confesse donc la divinité de Jésus dans son Évangile, dans sa première épître et dans l'Apocalypse. On ne saurait le faire en termes plus persuasifs. Ce genre d'exposé diffère manifestement de celui des synoptiques. Eux aussi, il est vrai, transmettent le propre témoignage divin de Jésus et ne cachent point leur foi absolue en sa divinité. Ils n'ont pas, toutefois, cette manière forte et tranchante de graver dans les esprits la christologie divine. Ils n'en font point non plus le thème et le but principal de leurs écrits.

Il existe entre la prédication de Jésus des synoptiques et celle de saint Jean une autre dissemblance : le disciple bien-aimé *condense toute la christologie dans le seul titre de Verbe divin*.

C'est au chapitre XIX^e de l'Apocalypse que nous trouvons le plus ancien texte johannique, voire le plus ancien texte du Nouveau Testament appliquant l'expression Logos (le Verbe) à la personne de Jésus.

Ce chapitre dépeint le triomphe du Christ sur les puissances sataniques. Le vainqueur paraît, monté sur un cheval blanc. Les armées du ciel, vêtues de fin lin, blanc et pur, le suivent, sur des chevaux blancs aussi. Le Christ est représenté comme le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Il frappe ses ennemis avec un sceptre de fer. Son regard enflammé pénètre toute chose. Il porte, sur la tête, plusieurs diadèmes : « Son nom est le Verbe de Dieu » ².

¹ 5, 11-13 ; 7, 10.

² 19, 13.

Il est évident que le nom « Verbe de Dieu » qu'on donne ici au Christ glorifié, doit se rapporter à la personne de Jésus, tout comme les titres de Fils de Dieu, de Messie et d'Homme que lui décerne l'Apocalypse.

Nous ne sommes pas moins extrêmement surpris de lire au prologue du *quatrième Evangile* les phrases admirables que voici :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. Tout par lui a été fait et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.

« En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue... Il était la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme venant dans ce monde.

« Il était dans le monde et le monde a été fait par lui et le monde ne l'a pas connu.

« Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui sont nés non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

« Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

« Et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle qu'un Fils unique tient de son Père, tout plein de grâce et de vérité » ¹.

Avant de nous raconter l'histoire humano-divine de la vie et de l'activité terrestre de Jésus, saint Jean veut caractériser dans ce prologue la personnalité préexistante du Verbe.

¹ Joa. I, 1-5. 9-14.

D'abord la nature du Verbe en soi¹. Le Verbe eut une préexistence antérieure au monde. L'éternité lui appartient en propre. « Au commencement », alors que Dieu n'avait pas encore créé le monde, alors déjà le Verbe était Dieu². Il ne s'agit point là d'une simple juxtaposition ou cohabitation de Dieu et du Verbe, mais de relations substantielles intrinsèques. Le Verbe est un être identique à Dieu, il est lui-même un être personnel divin, il est Dieu lui-même³. Le Verbe ne pouvait être en Dieu de toute éternité, que comme un être personnel divin⁴.

A cette nature divine correspond une activité divine⁵. La création divine est l'œuvre du Verbe, au point que la production de toutes choses du néant demeure exclusivement son œuvre : sans lui n'a été fait rien de ce qui existe⁶.

Il ne saurait donc être question de dualisme cosmique, ni de l'intervention d'un éon créateur. A la création s'ajoute la manifestation du Verbe. Il n'est pas seulement la cause dernière de toute vie et de toute lumière matérielle ; mais il est encore le dépositaire et le dispensateur de cette lumière spirituelle et de cette vie surnaturelle, que les hommes généralement méconnaissent, où qu'elle rayonne et qu'elle abonde⁷.

¹ Versets 1-2.

² Les mots : « Au commencement le Verbe était en Dieu » doivent s'entendre en premier lieu de l'existence antérieure au monde ; ils peuvent suggérer, en fin de compte, la pensée de l'éternité, le corrélatif obligé de la notion de « divinité ». Julius Grill, *Untersuchungen über die Entstehung des vierten Evangeliums* I, Tubingue 1902, 90, note.

³ Verset 1.

⁴ Verset 2.

⁵ Versets 3-5.

⁶ Verset 3.

⁷ Versets 4-5.

Ainsi, le Verbe s'était indirectement manifesté par son action créatrice antérieure au monde, et par sa révélation antérieure au christianisme. Quand vint la plénitude des temps, il parut directement et personnellement cette fois en Jésus-Christ, s'incarna et s'établit parmi les hommes, pour consommer la révélation de Dieu et le rachat de l'humanité¹.

Celui qui croit au Verbe contracte avec lui des liens spirituels et reçoit l'adoption divine². Pour atteindre ces hauts sommets de la Révélation et de la Rédemption, il fallait nécessairement que le Verbe, le Fils unique, métaphysique de Dieu, revêtit l'humaine nature, qu'en qualité de vrai Dieu et vrai homme, Jésus-Christ répandît sur l'humanité la plénitude de sa grâce et de sa vérité, qu'il dévoilât aux hommes les splendeurs de sa divinité³.

Et Jean commence de développer comment cette manifestation de la gloire divine, de la grâce et de la vérité divine, de la nature et de la personne divine du Verbe se réalisa harmonieusement dans la vie de Jésus, dans ses œuvres, sa doctrine, dans son propre témoignage.

L'Évangile de saint Jean n'est pas autre chose qu'un commentaire du prologue, ou plutôt, le prologue sur le Verbe n'est qu'un précis très condensé du quatrième Évangile, tiré de la vie, des paroles et des gestes de Jésus.

L'expression « Logos » ne reparait plus dans l'Évangile. Jean est persuadé que Jésus n'en a

¹ Versets 9-14.

² Versets 12-13.

³ Versets 14-18.

jamais fait usage. Il se garde dès lors de l'introduire dans le récit historique de la vie de Jésus.

Par contre, les notions fondamentales du prologue, — la préexistence et l'éternité du Verbe, l'activité créatrice et révélatrice, l'incarnation, la filiation divine et la divinité du Verbe, la lumière et la vie essentiellement divines du Verbe, la gloire éclatante et la grâce personnifiée de Dieu, — tout cela constitue, en somme, la moelle du quatrième Evangile.

Le prologue sert à introduire le lecteur dans l'Evangile selon saint Jean, à le conduire insensiblement de l'éternité du Verbe, à travers la période de son activité antérieure au monde, jusqu'aux temps présents, où l'évangéliste raconte ses propres expériences sur le divin Sauveur.

Le résultat de cette relation est, en tout point, conforme au prologue : dans ses paroles, ses actes et sa vie, Jésus-Christ se révèle être la lumière, la grâce et la vérité, le Fils de Dieu qui pour nous s'est fait chair, nous a rachetés au prix de ses souffrances, et par sa gloire et sa résurrection nous mène à la lumière et à la vie éternelle.

L'évangéliste explique enfin, dans sa *première épître*, que l'Evangile entier, tout ce que Jean rapporte sur Jésus et qu'il a puisé dans sa propre expérience, dans son propre témoignage oculaire et auriculaire, tout doit être considéré comme la doctrine du Verbe.

Dans l'exorde déjà, jetant sur l'Evangile un regard rétrospectif, ayant, en outre, la claire vision de ce qu'il allait consigner dans sa lettre, Jean s'empresse de déclarer : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous

avons contemplé et ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons¹ ».

D'où l'on voit que saint Jean, pour exprimer sa foi en Jésus-Christ, se sert intentionnellement, avec une préférence marquée, de la formule qui lui est propre : le Logos, le Verbe. Non point qu'il dédaigne les appellations coutumières : Fils de David, Fils de l'homme, Messie, Fils de Dieu, Dieu. Il en use plus fréquemment que du titre « Logos ». Mais ce qu'elles expriment toutes ensemble, Jean l'énonce par cette seule dénomination qui lui est devenue si familière : le Verbe de Dieu, le Verbe de vie, le Verbe de lumière, le Verbe. Selon saint Jean, le Verbe résume toute la christologie.

* * *

D'où cela provient-il et pourquoi Jean insiste-t-il à ce point sur la doctrine du Verbe ? Nous abordons l'un des plus intéressants problèmes de l'histoire littéraire et dogmatique de l'Eglise primitive.

Il ne subsiste aucun doute que les lecteurs des écrits johanniques n'aient connu déjà *le vocable* « Logos », attribué au Christ.

L'Apôtre applique ce titre au Sauveur, sans y ajouter le moindre commentaire. Il en use au premier verset de son Evangile déjà, puis au milieu de la première épître, et vers la fin de l'Apocalypse, comme d'une appellation du Christ, familière aux fidèles.

Mais cela laisse entrevoir aussi que les communautés hellénistes auxquelles il s'adressait, s'étaient accommodées d'une certaine doctrine du Logos que les écrits johanniques prennent

¹ I Joa. I, 1-2.

fort à partie. Quelle était donc cette fausse doctrine ?¹.

A Ephèse, la patrie de l'Évangile de saint Jean, on entendait par Logos l'intelligence de feu qui forma le monde et le mouvait. Cette croyance datait d'Héraclite le « sombre » (vers 500 avant Jésus-Christ). Les stoïciens adoptèrent cette notion panthéiste-matérialiste du Logos, mais ils la purgèrent. Ils accordèrent à leur Logos l'intelligence et la conscience, et ne l'identifièrent qu'avec la matière subtile (l'air et le feu), mais non point avec les éléments plus grossiers (la terre et l'eau). La philosophie religieuse de l'école alexandrine-judaïque oppose à ces théories une doctrine toute spéculative du Logos.

Tandis que les Juifs palestiniens fuyaient le plus possible tout contact avec la pensée grecque, leurs coreligionnaires de la Dispersion se voyaient entraînés dans le courant des idées hellénistiques-alexandrines. Soit par tendance apologétique, soit par pur enthousiasme, ils s'efforçaient d'allier la théologie mosaïque et la philosophie hellénistique ou de les éclairer mutuellement et de les approfondir.

Une littérature abondante, tant théologique et philosophique qu'édifiante, en fait foi. Qu'il suffise de signaler au passage les Livres alexandrins de la Sainte Écriture, ainsi que les apocryphes et les pseudépigraphes de l'Ancien Testament.

¹ Sur cette question touchant la doctrine hellénistique-alexandrine du Logos, voir de plus amples développements dans mon ouvrage *Jesus Christus* I, 482-500. Aux sources citées à cet endroit, il convient d'ajouter : E. Krebs, *Der Logos als Heiland im ersten christlichen Jahrhundert* (Freiburger theol. Studien 2) Fribourg-en-Br. 1910 ; J. Lebreton, *Histoire du dogme de la Trinité*, I, 7. édit. Paris 1927, 56-84. 490-508 ; K. Prümm, *Der christliche Glaube und die altheidnische Welt* I, Leipzig 1935, 227-252.

Ainsi, le Verbe s'était indirectement manifesté par son action créatrice antérieure au monde, et par sa révélation antérieure au christianisme. Quand vint la plénitude des temps, il parut directement et personnellement cette fois en Jésus-Christ, s'incarna et s'établit parmi les hommes, pour consommer la révélation de Dieu et le rachat de l'humanité¹.

Celui qui croit au Verbe contracte avec lui des liens spirituels et reçoit l'adoption divine². Pour atteindre ces hauts sommets de la Révélation et de la Rédemption, il fallait nécessairement que le Verbe, le Fils unique, métaphysique de Dieu, revêtît l'humaine nature, qu'en qualité de vrai Dieu et vrai homme, Jésus-Christ répandît sur l'humanité la plénitude de sa grâce et de sa vérité, qu'il dévoilât aux hommes les splendeurs de sa divinité³.

Et Jean commence de développer comment cette manifestation de la gloire divine, de la grâce et de la vérité divine, de la nature et de la personne divine du Verbe se réalisa harmonieusement dans la vie de Jésus, dans ses œuvres, sa doctrine, dans son propre témoignage.

L'Évangile de saint Jean n'est pas autre chose qu'un commentaire du prologue, ou plutôt, le prologue sur le Verbe n'est qu'un précis très condensé du quatrième Évangile, tiré de la vie, des paroles et des gestes de Jésus.

L'expression « Logos » ne reparait plus dans l'Évangile. Jean est persuadé que Jésus n'en a

¹ Versets 9-14.

² Versets 12-13.

³ Versets 14-18.

jamais fait usage. Il se garde dès lors de l'introduire dans le récit historique de la vie de Jésus.

Par contre, les notions fondamentales du prologue, — la préexistence et l'éternité du Verbe, l'activité créatrice et révélatrice, l'incarnation, la filiation divine et la divinité du Verbe, la lumière et la vie essentiellement divines du Verbe, la gloire éclatante et la grâce personnifiée de Dieu, — tout cela constitue, en somme, la moelle du quatrième Évangile.

Le prologue sert à introduire le lecteur dans l'Évangile selon saint Jean, à le conduire insensiblement de l'éternité du Verbe, à travers la période de son activité antérieure au monde, jusqu'aux temps présents, où l'évangéliste raconte ses propres expériences sur le divin Sauveur.

Le résultat de cette relation est, en tout point, conforme au prologue : dans ses paroles, ses actes et sa vie, Jésus-Christ se révèle être la lumière, la grâce et la vérité, le Fils de Dieu qui pour nous s'est fait chair, nous a rachetés au prix de ses souffrances, et par sa gloire et sa résurrection nous mène à la lumière et à la vie éternelle.

L'évangéliste explique enfin, dans sa *première épître*, que l'Évangile entier, tout ce que Jean rapporte sur Jésus et qu'il a puisé dans sa propre expérience, dans son propre témoignage oculaire et auriculaire, tout doit être considéré comme la doctrine du Verbe.

Dans l'exorde déjà, jetant sur l'Évangile un regard rétrospectif, ayant, en outre, la claire vision de ce qu'il allait consigner dans sa lettre, Jean s'empresse de déclarer : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous

avons contemplé et ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons¹ ».

D'où l'on voit que saint Jean, pour exprimer sa foi en Jésus-Christ, se sert intentionnellement, avec une préférence marquée, de la formule qui lui est propre : le Logos, le Verbe. Non point qu'il dédaigne les appellations coutumières : Fils de David, Fils de l'homme, Messie, Fils de Dieu, Dieu. Il en use plus fréquemment que du titre « Logos ». Mais ce qu'elles expriment toutes ensemble, Jean l'énonce par cette seule dénomination qui lui est devenue si familière : le Verbe de Dieu, le Verbe de vie, le Verbe de lumière, le Verbe. Selon saint Jean, le Verbe résume toute la christologie.

* * *

D'où cela provient-il et pourquoi Jean insiste-t-il à ce point sur la doctrine du Verbe ? Nous abordons l'un des plus intéressants problèmes de l'histoire littéraire et dogmatique de l'Eglise primitive.

Il ne subsiste aucun doute que les lecteurs des écrits johanniques n'aient connu déjà *le vocable* « Logos », attribué au Christ.

L'Apôtre applique ce titre au Sauveur, sans y ajouter le moindre commentaire. Il en use au premier verset de son Evangile déjà, puis au milieu de la première épître, et vers la fin de l'Apocalypse, comme d'une appellation du Christ, familière aux fidèles.

Mais cela laisse entrevoir aussi que les communautés hellénistes auxquelles il s'adressait, s'étaient accommodées *d'une certaine doctrine du Logos* que les écrits johanniques prennent

¹ I Joa. I, 1-2.

fort à partie. Quelle était donc cette fausse doctrine ?¹.

A Ephèse, la patrie de l'Evangile de saint Jean, on entendait par Logos l'intelligence de feu qui forma le monde et le mouvait. Cette croyance datait d'Héraclite le « sombre » (vers 500 avant Jésus-Christ). Les stoïciens adoptèrent cette notion panthéiste-matérialiste du Logos, mais ils la purgèrent. Ils accordèrent à leur Logos l'intelligence et la conscience, et ne l'identifièrent qu'avec la matière subtile (l'air et le feu), mais non point avec les éléments plus grossiers (la terre et l'eau). La philosophie religieuse de l'école alexandrine-judaïque oppose à ces théories une doctrine toute spéculative du Logos.

Tandis que les Juifs palestiniens fuyaient le plus possible tout contact avec la pensée grecque, leurs coreligionnaires de la Dispersion se voyaient entraînés dans le courant des idées hellénistiques-alexandrines. Soit par tendance apologétique, soit par pur enthousiasme, ils s'efforçaient d'allier la théologie mosaïque et la philosophie hellénistique ou de les éclairer mutuellement et de les approfondir.

Une littérature abondante, tant théologique et philosophique qu'édifiante, en fait foi. Qu'il suffise de signaler au passage les Livres alexandrins de la Sainte Ecriture, ainsi que les apocryphes et les pseudépigraphes de l'Ancien Testament.

¹ Sur cette question touchant la doctrine hellénistique-alexandrine du Logos, voir de plus amples développements dans mon ouvrage *Jesus Christus* I, 482-500. Aux sources citées à cet endroit, il convient d'ajouter : E. Krebs, *Der Logos als Heiland im ersten christlichen Jahrhundert* (Freiburger theol. Studien 2) Fribourg-en-Br. 1910 ; J. Lebreton, *Histoire du dogme de la Trinité*, I, 7. édit. Paris 1927, 56-84. 490-508 ; K. Prüm, *Der christliche Glaube und die altheidnische Welt* I, Leipzig 1935, 227-252.

Philon (20 av. J.-C. - 40 ap. J.-C.) avait spécialement assumé la mission périlleuse de concilier la foi judaïque avec la culture grecque. Il emprunta aux philosophes païens non seulement la forme littéraire, mais encore le fond et les idées. Il s'ensuivit que la spéculation philosophique étouffa le dogme chrétien. Ce fut le cas surtout pour les croyances fondamentales (touchant la conception du monde).

Les croyances monothéistes constituaient aux yeux de *Philon* un dogme inviolable. Elles représentaient même le grand dogme, en face du panthéisme et du matérialisme hellénistique.

Philon voulait à tout prix se soustraire à l'idée panthéiste, à l'influence matérialiste. Il s'inspira dès lors de la théologie contemporaine de la Synagogue. Il considérait Dieu non pas seulement comme un être unique, spirituel, personnel et surnaturel, mais comme un être au-dessus de toute chose terrestre et matérielle, si élevé même qu'il existe entre lui et le monde une antinomie absolue.

Non seulement Dieu diffère de la matière, mais il en est totalement séparé. La matière coexista de tout temps à côté de Dieu, comme second principe¹. Pour en former le monde, c'est-à-dire, pour informer la matière et pour l'organiser, Dieu dut recourir à une foule d'êtres intermédiaires, appelés « logoi ». Les logoi, ou l'ensemble des êtres intermédiaires existant entre Dieu et le monde, sont enracinés dans le Logos proprement dit et trouvent en lui le principe de leur unité.

Le Logos est la somme des idées qui devaient présider à la formation du monde ; il est, en d'au-

¹ *Philon* ne se rend pas compte que ses théories dualistiques sont en somme la négation du monothéisme.

tres termes, le plan rationnel de l'univers conçu par Dieu. A l'instant même où Dieu formula par la parole ce plan ou cette idée de l'univers, le Logos quitta le sein de Dieu pour s'unir à la matière. De cette alliance est issu le monde réel. Ainsi le Logos est devenu le *fabricateur du monde*. Il demeure désormais l'instrument dont Dieu se sert pour produire, conserver et gouverner les choses réelles du monde.

Le Logos de Philon n'est pas une *Divinité*, cela se conçoit. Pourtant il le nomme parfois le second dieu ou le fils aîné de Dieu, par opposition au fils plus jeune, le monde créé par le fils aîné. A vrai dire, le Logos n'a de place dans le système philosophique, il n'est capable de jouer son rôle comme fabricant et gouverneur du monde, que parce qu'il n'a rien d'un être divin, et qu'à cette seule condition. Il est comme une cloison entre Dieu et le monde. Voilà tout.

Le rapprochement même du Logos et du « Verbe » ainsi que de la « sagesse » de Dieu, ne signifie rien de plus. Au contraire : Philon considérait précisément ces deux notions de l'Ancien Testament comme de simples êtres intermédiaires, résidant plus haut que le monde, mais au-dessous de la Divinité.

L'*Incarnation* n'entre pas davantage dans le cadre des théories de Philon. Elle en est exclue, d'ores et déjà, parce que le Logos de Philon n'est pas une personne, mais une pure abstraction, exactement pareille à l'idée universelle d'Héraclite et des stoïciens. Cette supposition exclut radicalement toute possibilité d'une incarnation du Logos. Philon d'ailleurs lui barra la route en prêchant la corruption de la matière et l'impos-

sibilité en laquelle se trouvait Dieu d'entrer en contact immédiat avec elle. Son dualisme lui défendait d'attribuer à Dieu la création du monde. Il ne lui permettait pas davantage d'admettre l'Incarnation de Dieu.

La Rédemption, elle non plus, ne se laisse pas incorporer au système de Philon. Il est vrai que la notion de vertu y occupe une large place. Mais il s'agit d'une vertu purement rationnelle, que l'homme acquiert à force de ratiociner.

Et comme, à ses yeux, la vertu n'est pas un bien moral, le péché n'est pas davantage un mal moral. Philon ignore tout d'une nature humaine déchue et viciée. Et, par suite, la pensée d'un rachat, d'une délivrance du mal moral, demeure complètement étrangère à sa philosophie.

Le savant d'Alexandrie partage toutefois sans réserve les espérances messianiques de ses coreligionnaires, surtout les espérances nationales politiques. Il peint à pleine couleur le portrait du Messie et de l'attente messianique, tout comme l'avaient fait les rabbins et les pharisiens¹. Mais jamais le Logos ne se trouve mentionné.

Philon tente, ainsi que nous le disions, d'assimiler son Logos au « Verbe de Dieu » et à la « Sagesse » de l'Ancien Testament. Il semble même qu'il devait aboutir au Logos-Messie. Cependant il ne parvient pas à insérer dans sa théorie du Logos — sauf en guise d'appendice — les deux notions : Logos du Verbe (Verbe de Dieu) et Logos de la raison (Sagesse de Dieu).

Ces expressions, vues dans le contexte biblique, relevaient incontestablement du domaine des prédictions messianiques. Son Logos n'est

¹ Voir ci-dessus p. 240-250.

d'ailleurs que plaqué sur l'Ancien Testament. Par sa nature et son origine il provient uniquement de la philosophie grecque ; à titre d'âme, d'idée, d'intelligence universelle, il est identique au Logos d'Héraclite, des stoïciens et de Platon.

D'où il appert que l'antinomie entre la doctrine de Philon sur le Logos et la christologie était aussi profonde que celle entre l'eau et le feu. Celle-là constituait pour celle-ci un danger d'autant plus sérieux, que la philosophie religieuse des hellénisants et des alexandrins exerçait sur les masses aussi bien que sur les sphères intellectuelles un charme irrésistible. Elle menaçait particulièrement les Eglises de l'Asie Mineure ; tout d'abord, la communauté chrétienne d'Ephèse, lieu d'origine de l'ancienne doctrine grecque sur le Logos, centre de la nouvelle culture hellénistique, et patrie du quatrième Évangile. Cela seul suffirait à nous expliquer pourquoi Jean l'évangéliste en fit l'Évangile du Verbe de Dieu.

Or, il y avait à ce dessein une autre raison, plus pressante encore. Les théories grecques de Philon venaient d'enfanter *dans le sein du christianisme une hérésie* qui troublait l'Eglise d'Ephèse et menaçait d'envahir toutes les communautés de l'Asie Mineure. Jean lui-même nous l'apprend dans ses première et deuxième épîtres, et les plus anciens Pères complètent ses déclarations.

S'en référant à sa doctrine sur le Verbe de Dieu, l'Apôtre met en garde ses lecteurs contre les précurseurs de l'Antéchrist : « Il y a maintenant déjà plusieurs Antéchrists... ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des

nôtres ; car, s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous. Ils en sont sortis, afin qu'il soit manifeste que tous ne sont pas des nôtres... Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit ; mais voyez par l'épreuve si les esprits sont de Dieu, car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde » ¹.

Malgré leur nom de chrétiens, ces faux prophètes n'ont donc jamais appartenu intimement à la chrétienté. Ils sont pour Jean ce qu'étaient à Paul les chrétiens juifs pharisiens : de « faux frères » ². Du fait qu'ils étaient plusieurs, on ne saurait inférer qu'il existait diverses hérésies. Il s'agit d'une seule espèce qui fit de nombreux adeptes.

L'Eglise les excommunia ³. Ils tentèrent alors une méthode perfide et, pour séduire leurs frères chrétiens, ils s'insinuèrent dans leurs maisons, à titre d'amis en quête d'hospitalité ⁴. Leur contact est d'autant plus contagieux qu'ils étayent leur christologie sur une sagesse toute profane ⁵ : preuve manifeste de l'influence grecque de Philon.

De fait, le chef de cette secte fut un gnostique judéo-chrétien d'Égypte, nommé *Cérinthe*. C'était un esprit imbu de philosophie grecque. Il avait fréquenté pareillement, à Alexandrie, l'école de Philon ⁶. Après avoir séjourné à Jérusalem, à Césarée, à Antioche, il vint s'établir dans la province d'Asie. Il y fonda une école, et son hérésie se répandit avec un tel succès, qu'on le

¹ I Joa. 2, 18 s. ; 4, 1 ; cfr. II Joa. 7.

² Gal. 2, 4 ; II Cor. 11, 26.

³ I Joa. 2, 19 ; 4, 4.

⁴ II Joa. 10 ss.

⁵ I Joa. 4, 5.

⁶ Epiph., *Haer.* XXVIII, 2.

considérerait lui-même comme une peste exécrable¹.

L'ayant un jour rencontré aux thermes d'Éphèse, saint Jean s'écria : « Fuyons ! de peur que les murs ne s'écroulent ; car Cérinthe est là, l'ennemi de la vérité »².

Cérinthe essaya d'appliquer au christianisme le logos de la raison que préconisaient les Grecs et Philon. Il admet deux principes éternels, Dieu comme principe actif, et la matière comme principe passif. Ce n'est point Dieu qui façonna le monde dans la matière première : il fut l'ouvrage d'êtres intermédiaires inférieurs³.

Jésus n'est pas le créateur du monde. Il n'est qu'un homme, — un homme extraordinaire, il est vrai — né de Marie et de Joseph. Il ne constitue nullement avec le Christ-Messie une seule et même personne. Le Christ ne s'est pas incarné en Jésus ni avec Jésus. Il s'est associé simplement à Jésus d'une manière extérieure, lors du baptême, puis il l'a quitté de nouveau avant la Passion. Aussi bien, la Rédemption se trouve exclue, du fait qu'un simple homme ne saurait expier dûment les péchés de l'humanité. Quant à la divinité et à la vraie filiation divine de Jésus, Cérinthe ne les mentionne même point⁴.

En face de cette caricature cérinthienne et, indirectement aussi, des théories influentes de Philon, saint Jean dresse la doctrine chrétienne authentique du Logos.

¹ Iren., *Contra Haer.* I, 26, 1 ; Epiph. *Haer.* XXVIII, 1-4.

² Consigné par Polycarpe, disciple de Jean, dans Eusèbe, H. E. III, 28.

³ Iren., *Contra Haer.* I, 26, 1 ; Hippolyt., *Philosoph.* VII, 5, 33.

⁴ Iren., *Contra Haer.* I, 26, 1 ; III, 11, 1-4 ; Hippolyt., *Philosoph.* VII, 5, 33 ; Tertullian., *Praescript.* 48 ; Epiph., *Haer.* XXVIII, 1-6. Philastrius, *Haer.* 36 ; Augustin., *Haer.* 8 ; Théodoret., *Haeret. fabul.* II, 3.

Nous avons suffisamment démontré que son Verbe n'est pas un être intermédiaire entre Dieu et le monde, mais qu'il est lui-même Dieu et créateur de l'univers ; qu'il est le Christ, le rédempteur messianique du monde et que le Messie Fils de Dieu s'est véritablement incarné ; en d'autres termes, que dans l'unité de la personne historique de Jésus, s'est opérée l'alliance réelle et durable du Verbe divin avec la nature corporelle et spirituelle d'un être humain ¹.

Nous relèverons seulement avec quelle véhémence précision la doctrine johannique confond les rêveries des hérésiarques, qui contestaient la divinité, la messianité et l'incarnation du Verbe Jésus.

Ne sont-elles pas cinglantes les thèses que l'évangéliste oppose à Cérinthe et à ses adeptes : « Notre communion est avec le Père et avec *son Fils Jésus-Christ*... Celui-là est l'Antéchrist qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père. Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous. Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous demeurerez aussi dans le Fils et dans le Père » ².

Ou encore : « Qui est le menteur, sinon celui qui nie que *Jésus est le Christ*?... Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » ³.

Il dit ailleurs : « Tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas ce Jésus n'est pas de

¹ Voir plus haut, p. 451.

² I Joa. I, 3 ; 2, 22-24.

³ I Joa. 2, 22 ; 5, 1.

Dieu. C'est l'esprit de l'Antéchrist, dont on vous a annoncé la venue, et qui maintenant est déjà dans le monde... Plusieurs séducteurs ont paru dans le monde ; ils ne confessent point Jésus comme Christ venu en chair ; c'est là le séducteur et l'Antéchrist » ¹.

Enfin, l'Apôtre conjure les fidèles de conserver intacte la doctrine chrétienne du Verbe, et de rejeter celle de Cérinthe : « Prenez garde à vous-mêmes, afin que vous ne perdiez pas le fruit de votre travail, mais que vous receviez une pleine récompense. Quiconque va au delà et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, ne possède point Dieu ; celui qui demeure dans cette doctrine possède le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte point cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne lui dites pas : Salut ! Car celui qui lui dit : Salut ! participe à ses œuvres mauvaises » ².

Il est toutefois surprenant que, malgré le désaveu si catégorique des théories de Philon et surtout des aberrations de Cérinthe, Jean retienne la forme extérieure dont ils s'étaient servis, à savoir : le même nom et les mêmes problèmes essentiels du Logos.

C'est que ceux-ci couraient depuis des siècles le monde hellénistique. En les adoptant, l'évangéliste pouvait populariser davantage la doctrine du vrai Logos, Jésus-Christ, et gagner à sa cause la civilisation supérieure de son temps.

De plus, — et ce fut certes la raison décisive, — la formule reçue des hautes spéculations adversaires convenait admirablement à la diffusion

¹ I Joa. 4, 2 s. ; II Joa. 7.

² II Joa. 8-11.

de l'idée chrétienne du Verbe. Après l'avoir purgée de toutes les scories qu'y avaient laissées la philosophie païenne, la théosophie judaïque et la spéculation pseudo-chrétienne, il déversa dans ce vase providentiellement préparé la doctrine authentique et pure du Logos, contenue dans la Révélation.

Nous venons d'être témoins du zèle énergique que saint Jean déploya contre les fausses théories du Logos. Il se rallie avec autant de conviction aux *idées du Logos qu'il trouve dans l'histoire de la Révélation*.

Nous insisterons sur ce point, pour résoudre pleinement la question qui nous préoccupe.

Déjà l'expression johannique : « Au commencement était le Verbe » reflète nettement cette autre de Moïse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ». Puis l'évangéliste suit partout les traces bibliques du Verbe. Le double sens du vocable grec « Logos » : raison (pensée) et discours (verbe), lui permettait de se rallier à la doctrine de l'Ancien Testament concernant la *Parole divine ou le Verbe de Dieu*.

Chaque fois, à peu près, que dans l'Ancien Testament il est question de la parole de Dieu, les Septante traduisent le mot hébreu correspondant de l'original (dabar) par Logos. Le Logos, la parole de Dieu, joue conformément à l'Ancien Testament un rôle prépondérant dans la création, la conservation et le gouvernement du monde, ainsi que dans la révélation surnaturelle et l'économie du salut. En maint endroit le Verbe de Dieu revêt même les apparences d'une hypostase proprement dite.

Plus formelle encore est la Sophia des Livres

sapientiaux, *la sagesse de Dieu*. Elle n'y apparaît pas seulement comme attribut de Jahweh, mais comme principe personnel et suprême de la création et du gouvernement de l'univers et de toute révélation de Dieu au monde.

Le Livre des Proverbes décrit l'éternité de la sagesse, son immanence divine et son activité bienfaisante parmi les hommes¹.

Jésus Sirach dépeint comment la sagesse, procédant de la bouche de Dieu, opéra dans le monde et parmi le peuple de Dieu².

Salomon célèbre les qualités absolument transcendantes de la sagesse³ : « Elle est le souffle de la puissance de Dieu, une pure émanation de la gloire du Tout-Puissant..., le resplendissement de la lumière éternelle, le miroir sans tache de l'activité de Dieu et l'image de sa bonté »⁴. « Elle atteint avec force d'un bout du monde à l'autre, et dispose tout avec douceur »⁵. De plus, cette sagesse reçoit expressément le nom de Logos⁶.

Saint Paul, lui, n'a pas adopté l'expression Logos, mais bien la notion de sagesse de l'Ancien Testament. Il la trouve personnifiée en Jésus-Christ et l'oppose aux savantes élucubrations des hellénistes païens.

Il écrit dans la première épître aux Corinthiens, l'un de ses plus anciens documents : « Les Juifs exigent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse ; nous, nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils, mais pour ceux qui sont appelés, soit

¹ Prov. 8.

² Eccli. 24.

³ Sap. 7, 23-24.

⁴ Sap. 7, 25 s.

⁵ Sap. 8, 1.

⁶ Sap. 9, 1 ; 16, 12 ; 18, 15.

Juifs, soit Grecs, puissance de Dieu et sagesse de Dieu » ¹.

Le Fils de Dieu fait homme est donc, selon saint Paul, la sagesse personnelle de Dieu.

Dans les lettres suivantes, surtout dans les épîtres aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens et aux Hébreux, l'Apôtre des nations expose sur les dogmes du Fils de Dieu, de ses relations avec le Père, de sa préexistence éternelle, de son activité créatrice, de son Incarnation et de la Rédemption, une christologie qui rejoint, en substance, celle de saint Jean ².

Mais c'est Jean seulement, et lui seul, qui recueille les éléments épars de cette christologie du Verbe et qui en frappe la formule définitive.

Dans son prologue déjà il nous la soumet avec une netteté et une concision exemplaires. On chercherait vainement dans l'Écriture Sainte un passage dogmatique égalant ce prologue en puissance et en profondeur. L'auteur le rédige avec une aisance surprenante et l'oppose, telle une falaise, aux flots déchaînés des spéculations judéo-païennes et pseudo-chrétiennes sur le Logos.

Non moins expressif, et d'une portée universelle incomparable, est le commentaire du Logos, ou l'Évangile johannique. Le disciple bien-aimé ne fixe pas seulement les destinées extérieures de son Maître ; il perçoit, sous les apparences humaines de Jésus, la majestueuse noblesse du Verbe divin. Il pénètre dans la nature intime, dans l'être insondable, dans le cœur et dans l'âme du Verbe fait chair.

Il avait été son intime confident durant sa vie

¹ I Cor. I, 22, 24.

² Voir dix-septième conférence p. 439 s.

terrestre ; et, par une contemplation ininterrompue, il s'était plongé dans ses abîmes.

Par sa première lettre, Jean, chargé d'années, veut entraîner ses fidèles à une connaissance, à un amour égal du Logos. Il veut les préserver aussi des fausses doctrines.

Dans l'Apocalypse il voit le Logos nimbé de gloire céleste, il entend la création tout entière l'acclamer et l'adorer dans les siècles des siècles¹.

Ainsi l'on conçoit que saint Jean ait exposé la doctrine du Fils de Dieu et du Verbe divin avec une perfection consommée.

Outre la doctrine du Verbe, *il dévoila les relations exactes de Dieu le Fils avec son Père.*

Ce point culminant de la christologie johannique mérite d'être spécialement relevé.

En somme le nom de Fils disait assez qu'il tenait la nature divine du Père, par voie de génération spirituelle. Or, l'expression Logos déclarait le mode de procession du Fils sous un aspect singulier. Le vocable grec « logos » désigne, nous le savons, d'abord la parole intérieure, la pensée, la connaissance, mais aussi la manifestation, l'extériorisation de cette parole par le langage.

En appelant le Fils « Logos », l'évangéliste enseigne que, de toute éternité, le Fils procède de la connaissance intime et divine du Père, et qu'il a paru visiblement dans le temps par l'Incarnation. Le fils d'un être spirituel, d'une pure intelligence est précisément sa connaissance, son savoir, sa pensée. Et tandis que cette pensée revêt la forme humaine, elle devient le Verbe de Dieu exprimé.

Et là, saint Jean semble avoir dit le dernier

¹ Apoc. 5, 9-14 ; 19, 11 ss.

mot qu'une créature puisse balbutier sur le Fils de Dieu et sur les intimes profondeurs de la Vie divine.

C'est aussi la raison pour laquelle il reçut, dès les premiers siècles, le nom de « théologien » parmi les évangélistes.

Sa notion du Verbe fut à la fois le signal et le flambeau de l'évolution naissante du dogme trinitaire-christologique. Elle consolida la théologie ultérieure, quant aux dogmes de l'égalité totale de nature et de la diversité de personnes entre le Père et le Fils.

Toute déviation de cette doctrine johannique aboutit inévitablement aux aberrations du subordinatianisme ou de l'arianisme.

D'autre part, les illustres Pères de l'Eglise Irénée, Athanase, Grégoire de Nazianze, Augustin, en se ralliant étroitement à saint Jean, développèrent la doctrine de la Trinité avec une prodigieuse sûreté.

Nous ne pouvons nous défendre d'admirer les desseins de la Providence, qui inspira au quatrième évangéliste de choisir ce terme incomparable de « Logos », et d'en formuler une notion unique en son genre, qui contenait notre croyance et notre connaissance des plus profonds mystères du christianisme.

L'essentiel, toutefois, réside dans le fait, que *toute la doctrine du Verbe, selon saint Jean, repose sur l'inébranlable fondement de la Révélation historique de Dieu*. Jean connaît et embrasse d'un coup d'œil tous les documents christologiques du Nouveau Testament. Il les approuve et les complète, en qualité de témoin de la première et de la dernière heure. Il a conscience d'écarter

toute légende, toute inexactitude, toute assertion fausse touchant le Verbe : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons » ¹.

Et, à la fin du prologue ², là précisément où il est question des origines de la connaissance insondable et, pour nous, inconcevable du Verbe, il nous conduit à la source du rocher, d'où jaillit toute science créée du Fils et du Verbe de Dieu :

« Dieu, personne ne le vit jamais : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est Lui qui l'a fait connaître ».

¹ Joa. 1, 1 s.

² Joa. 1, 18.

TABLE ANALYTIQUE

- Abandon* de Jésus à son Père 212-218, — de toutes ses forces 213, — en pleine conformité 214, — dans l'immolation totale de soi 216.
- Actes des Apôtres*, leur authenticité 33-40, — leur christologie 388-413.
- Adoration* de Jésus, dans sa vie publique (proskynesis) 316-321, — après la Résurrection 368 ss., — dans l'Eglise primitive 407 ss., 424 ss., — dans l'Apocalypse 451 s.
- Altruisme* de Jésus 182 s.
- Amour* de Jésus, — envers le prochain 197-204, — envers son Père 205-212, — la mesure de son amour envers les hommes 205-209, — pénètre sa vie intime 209-212, — motive son abandon total à Dieu 212-218, — apparaît dans son commerce d'oraison avec le Père 218-227.
- Ancien Testament*, messianisme, personne et œuvre du Messie 231-240, — fausse interprétation du judaïsme ultérieur 240-256, — repris et idéalisé par Jésus 282-303.
- Auteur* de la vie, Jésus 390.
- Authenticité* des Evangiles 22-23, — des Actes des Apôtres 33 ss., — des Epîtres de saint Paul 18 s., — de l'Apocalypse 451, — de la 1^{re} Ep. de saint Jean 449.
- Baptême* de Jésus 260 s.
- Blasphème*, motif de la condamnation de Jésus 362.
- Cardiagnose* de Jésus 114-118 et télépathie 118-120.
- Cérinthe*, son hérésie 464 s.
- Charité* de Jésus 197-204, — embrasse toute sa vie 197 ss., — commandement par excellence 200, — qualités 200 ss., — pénétrée d'amour de Dieu 205 s.

TABLE ANALYTIQUE

- Christologie* dans la manifestation personnelle de Jésus 259-303 (messianité), 305-384 (divinité), — dans l'Eglise primitive 385-413, — dans saint Paul 414-441, — dans saint Jean 442-473.
- Comparaisons* entre Jésus et Jahweh 309-313.
- Condamnation* de Jésus 281. 358-362.
- Conformité* de Jésus avec son Père 214-218.
- Contrition*, absente en Jésus 147-149.
- Conversation* de Jésus avec les hommes, — sa douceur 178-187, — sa miséricorde 187-197, — sa charité 197-204.
- Créateur* du monde, Jésus 423. 433 ss. 455 s.
- Critique* des sources évangéliques, positive 22-63, — négative 64-87, — hypothèse de la fraude 65-68, — explication naturelle 68-70, — hypothèse des mythes 70-71, — hypothèse des tendances 72-73, — critique sceptique 73-76, — hypothèse de l'évolution 76-84, — faillite 84-87.
- Culte* religieux de la personne de Jésus 316-321, 368 ss., 407 ss., 424 ss., 451 s.
- Demandes* (dix-huit — des rabbins) 222, 374 s.
- Démiurge*, Logos d'après Philon 434, 461.
- Démons*, leur témoignage sur Jésus 260, 263.
- Destruction* de Jérusalem et du temple prédite par Jésus 127-129.
- Disciples* de Jésus, leur foi 259-281, 337-362, — genèse et crise 363-367, — victoire finale 367 s., — expansion 387-473, — en fonction de la vie de Jésus 472 s.
- Discours* d'adieu de Jésus, fond christologique 356 s., — « Source du Discours », 23. 26.
- Divinité* de Jésus, conscience et manifestations 309-328, — en regard de son humanité 307-309, — et de sa messianité 329 s., — dans la foi de l'Eglise primitive 387-473.
- Doctrines* primitives de l'Eglise 387-413.
- Douceur* de Jésus 178-187.
- Egalité* consubstantielle de Jésus et du Père 344 s., 353 ss.
- Emmanuel*, titre messianique 235, 258.
- Enfance* de Jésus, Evangile 257-258.
- Enoch*, le Livre et son messianisme 250.
- Epîtres* de saint Jean, la 1^{re} 449 s. 457, — de saint Paul, pastorales 18, — authenticité 18-19, — connaissance de Jésus 18 ss.
- Eschatologie* judaïque 250 s., — par opposition à celle de Jésus 282-288, — discours eschatologique de Jésus 130 ss.

- Eternité* de Jésus 349. 358. 435 s. 455 ss.
- Eucharistie*, présence eucharistique de Jésus dans le temps 63, — discours de la Cène 346.
- Evangelistes*, leurs aptitudes d'historiens 42-45.
- Evangelies* canoniques, leur authenticité 22-33, — leur historicité 42-62, — le « cinquième » 20, — critique positive 13-63, — critique négative 64-87, — explication naturelle (G. Paulus) 68-70.
- Exigences* de Jésus 313-316, — la foi 313-315, — l'amour 315-316.
- Existence* de Jésus, attestée par les sources 13-40.
- Faillite* de la critique rationaliste 64-87.
- Filiation* divine, conscience de Jésus 331-362, — en rapport avec la conscience messianique 331 ss., — manifestations de Jésus 331-362, — aperçu général 334 s., — au temple 336 ss., — débuts (Nicodème) 339 ss., — progrès (Galilée) 341 ss., — précisions (Judée, Jérusalem) 347-349, — achèvement (devant les juges et la mort) 358-362.
- Fils* de David, dans l'Anc. Test. 231 ss., — des rabbins juifs 245 ss., — selon Jésus 290 ss., 355 s.
- Fils* de Dieu, sens du titre pour Jésus 331 ss., — dans la manifestation de Jésus 334-362, — dans la foi de l'Eglise primitive 431 ss., 442 ss.
- Fils* de l'homme, dans l'Anc. Test. 235, — dans les apocalypses 250, — dans la propre manifestation de Jésus 263 s. 265 ss. 288 ss.
- Force d'âme* de Jésus 162-170.
- Forme historique*, école 76 s.
- Fragments* de Wolfenbüttel 66 s.
- Goethe*, témoignage sur le Christ 10.
- Harmonie* en la personnalité de Jésus 102 s.
- Harnack-Ritschl*, théories 76-84.
- Hébreux*, Epître 19.
- Hellénistes* juifs et païens, leur foi en Jésus 394-413.
- Historicité* des Evangelies, positive 41-63, — négative 64-87.
- Humanité* de Jésus, la conscience qu'en avait Jésus 307, — n'exclut pas la conscience divine 307 ss., — mais lui est unie 309-330.
- Humilité* de Jésus 170-177.
- Hypothèse* de la fraude 65-68, — des mythes 70-71, — des tendances 72-73.

TABLE ANALYTIQUE

Image de Dieu : le Christ 436 s.

Incarnation du Logos 436 s. 454 ss. 461 s.

Infailibilité de Jésus 133 s., — et la prédiction de la parousie 129-133.

Invocation de Jésus dans l'Eglise primitive 407 ss. 424 ss.

Jahweh Elohim et le Seigneur-Jésus, dans la confession de Thomas 368-376, — dans la foi de l'Eglise primitive 400-410, 422-429.

Jésus, le portrait, — sources authentiques 13-40, — sources historiques 41-63, — d'après sa manifestation 259-384, — dans la foi de l'Eglise primitive 385-473.
la critique, — des croyants 9, — des incrédules 10, — antinomie et sources 11.

Judaïsme ultérieur 240-256.

Judéo-chrétiens de la Palestine et leur foi en Jésus 368 ss., 387-393.

Jugement de Jésus sur les pécheurs 153 s., — dernier 235. 281. 326 s., 347, — déclarations de Jésus devant les tribunaux 281, 358-362.

Kyrios cfr. Seigneur.

Légendes, théories de Ritschl-Harnack 76-87.

Logoï, êtres intermédiaires de Philon 460 s.

Logos, doctrine grecque de Philon 460, — selon saint Jean 453-457. 468 ss., — selon Cérinthe 465 s., — dans l'Anc. Test. 468 ss.

Loi d'amour de Jésus 204.

Loisy Alfred et la critique 50. 78.

Lumière du monde : Jésus 350 s.

Marie 257.

Matthieu « primitif » 23-24.

Messianisme de l'Anc. Test. 231-240, — du Judaïsme ultérieur 240-255, — politique 245 ss., — des rabbins 240-250, — apocalyptique et eschatologique 251 s., — chrétien (idée de Jésus) 282-303.

Messianité de Jésus 229-303, — question vitale du christianisme 229, — révélation pragmatique 257-281, — par rapport à l'Anc. Test. (229-256) 283-303, — par opposition au Judaïsme ultérieur 257-303.

- Messie*, Messie-Dieu dans l'Anc. Test. 235 s., — dans le propre témoignage de Jésus 307-330.
la notion selon l'Anc. Test. 231-240, — selon le Judaïsme ultérieur 240-255, — selon Jésus 282-303.
témoignage messianique de Jésus, — le fait 257-281, — la teneur 282-303.
attente messianique au temps de Jésus 257.
- Miracles* de Jésus, preuves de sa charité 187 ss., — accomplissement des prophéties de l'Anc. Test. 268 ss., 321, — preuves de sa messianité et de sa divinité 268 ss. 320. 367 ss. 377 ss.
- Mischna* 241, son messianisme 241-256.
- Miséricorde* de Jésus 187-197, — envers les affligés 188 s., — envers les malades 189 s., — envers les pauvres 190 s., — envers les pécheurs 192-195, — envers tous les indigents 195-197.
- Mort* de Jésus 293 ss., 363 ss., 411, 416 s.
- Naissance virginal*e de Jésus 257 s.
- Nicodème* colloque nocturne 339-341.
- Nietzsche* Fr. et l'humilité 171. 173.
- Nomisme* du Ju'aïsme pharisaïsme 241 ss., — opposé à l'attente des prophètes 252 ss.
- Notre-Seigneur* Jésus-Christ, origine du titre 387-392.
- Œuvre divine* de Jésus 320-328.
- Omniscience* de Jésus 343 s., 435 s.
- Oraison dominicale* 225.
- Parabole* des vignerons 354 s.
- Parousie*, prophétie de Jésus 129-133.
- Passion* et mort de Jésus, prophéties 120-124, — crise des disciples 363 ss., — sources de la Rédemption 295 s., 416 ss.
- Péchés*, absence d'aveu chez Jésus 144-149, — rémission par Jésus 152, — exemption totale en Jésus 135-156, — témoignage des amis et des ennemis 137-143, — propre témoignage de Jésus 143-155, — fait indéniable 155 s., — importance pour la christologie 137. 155.
- Père céleste*, relations de Jésus avec son Père 205-227.
- Perfection morale* de Jésus, cfr. sainteté.
- Personnalité* de Jésus, portrait humain 91-111, — esprit prophétique 112-134, — vie irréprochable 135-156, — sainteté 157-227, — messianité 229-303, — divinité 305-384, — dans la foi de l'Eglise primitive 385-473.

TABLE ANALYTIQUE

- Philon d'Alexandrie*, sa théorie du Logos 460 ss.
- Portrait* humain de Jésus 91-111.
- Préexistence* du Messie 255. 258, — de Jésus 258. 340. 345. 349. 357. 433 s. 435. 446. 455.
- Prière* dans la vie de Jésus 218-227, — au Père céleste 222-227, — oraison dominicale 225, — sacerdotale 225 s., — commerce d'oraison avec son Père 218-227, — fréquente 219-222, — parfaite 222-227.
- Problème* synoptique 26.
- Procès* de Jésus 281, 358-362.
- Prologue* de saint Jean 446. 454.
- Prophéties* de l'Anc. Test. sur le Messie, cfr. Messianisme. de Daniel sur le Fils de l'homme 235, — sur les titres du Messie 265 ss. 288 s. de Jésus 120-133.
- Proskynesis* 316-321.
- Psaumes* de Salomon 249 s.
- Puissance* absolue de Jésus 268 s.
- Rabbins*, théologie 240-256, — messianisme rejeté par Jésus 259-281, 282-303.
- Rationalisme* nie le surnaturel 39 s., 65, — son influence sur la christologie et la critique des sources 32. 33. 41. 65, — faillite 85 s.
- Rédempteur* : Jésus 293-297. 411 s. 414-422.
- Rédemption*, œuvre du Messie selon l'Anc. Test. 233 s., — selon le messianisme rabbinique 243 ss. — selon l'Evangile 293 ss., — selon la christologie de l'Eglise primitive 411 s., — selon saint Paul 414-422, — du péché 153 s.
- Religion* alexandro-judaïque 460, — sa doctrine du Logos 460 ss. — opposée à la doctrine johannique 461 ss.
- Renan Ernest*, « Vie de Jésus » 69. 106.
- Résurrection* de Jésus, preuve de messianité 367-384, — dans la doctrine de l'Eglise primitive 389 ss., — chez les prophètes 124 s.
- Rousseau J.-J.*, son témoignage sur le Christ 170.
- Royaume des cieux* selon l'Anc. Test. 236-240, — selon le Judaïsme pharisien 245-250, — selon les apocalypses judaïques 250 s., — selon Jésus-Christ 282-288.
- Sagesse* dans l'Anc. Test., base de la doctrine du Logos selon saint Jean 470 s., — de Jésus dans sa propre manifestation 259-281, 307 ss., 336-362.

- Sainteté* de Jésus 157-227, — véracité 159-162, — force d'âme 162-170, — humilité 170-177, — douceur 178-187, — miséricorde 187-197, — charité 197-204, — amour du Père 205-212, — abandon au Père 212-218, — commerce d'oraison avec le Père 218-226.
- Saint-Esprit* et Jésus 381. 382. 383.
- Saint Jean*, Evangile, authenticité 28-33, — historicité 44. 51-54. 54 ss.
Epîtres, la 1^{re} 449 s. 457.
théologie, christologie spéciale (Logos) 442 s., — et la divinité de Jésus 442-473.
- Saint Jean-Baptiste* 259 s.
- Saint Paul*, Epîtres 18 ss., christologie 414-441, — exprimée dans « Jésus-Christ le Sauveur » 414-422, — le « Seigneur » 422-429, — « Dieu » 429-431, — « Fils de Dieu » 431-438, — en face de la doctrine trinitaire 438 ss.
— connaissance de la vie de Jésus 18 ss.
- Saint Pierre*, sa profession de foi à Césarée de Philippe 273 s. 346 s., — discours de la Pentecôte 389 s.
- Scepticisme* dans la critique des Evangiles (B. Bauer) 73-76.
- Seigneur*, titre divin dans l'Anc. Test. 370 ss., — dans les religions orientales 401 s., — dans la religion chrétienne cfr. Seigneur-Jésus.
- Seigneur-Jésus*, dans le propre témoignage de Jésus 376-384, — dans la foi de l'Eglise primitive 368-376 (Thomas), 387-410 (Palestine, Juifs, païens), 422-429 (saint Paul).
- Serviteur de Dieu*, titre messianique 233 s., — adopté et réalisé par Jésus 292 ss.
- Sources* de la vie de Jésus 13-63, — païennes 13-15, — juives 15-18, — chrétiennes 18 ss. Cfr. Evangiles, Epîtres de saint Paul, — « Sources du Discours » 23. 26.
- Synoptiques*, Evangiles, — authenticité 22-28, — historicité 42 s., 45-50, 54 ss., — christologie 442 s., — problème synoptique 26.
- Talmud* 15. 241.
- Télépathie* et cardiognose de Jésus 118 s.
- Temple*, manifestation de l'Enfant-Jésus 336 ss.
- Tendances*, hypothèse (F. C. Baur) 72 s.
- Tentation* de Jésus 260.
- Tétragramme* (Jahweh) 403 ss.
- Théorie* de l'évolution ou des légendes (Harnack) 76-84.
- Thomas*, confession 368-376.
- Toledoth Jeschu* 15.

TABLE ANALYTIQUE

Toute-Puissance de Jésus 320-328, 341 ss., 347 ss., 433 s.

Tradition orale et écrite = base des Livres canoniques du N. T.
22-23, — retour à la Tradition 39.

Trinité, Révélation, — fin de la propre manifestation de Jésus
382 s., — dans saint Paul 438-441, — dans saint Jean 471 s.

Véracité de Jésus 159-162.

Vérité, Jésus 159. 162. 352.

Vie de Jésus 351-352, — vie intime de Jésus 159-177, — sa vé-
racité 159-162, — sa force d'âme 162-170, — son humi-
lité 170-177.

Voie, Jésus 352.

Universalité de Jésus 102-107.

Wolfenbüttel, fragments 66 s.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
PREMIERE DIVISION. Questions préliminaires fondamentales	9
Première conférence. Les sources de la vie de Jésus	13
Deuxième conférence. L'historicité du portrait évangélique de Jésus	41
Troisième conférence. La faillite de la critique rationaliste des Evangiles et de Jésus	64
DEUXIEME DIVISION. La personnalité de Jésus . . .	89
Quatrième conférence. Le portrait humain de Jésus	91
Cinquième conférence. L'esprit prophétique de Jésus	112
Sixième conférence. L'irréprochable vie de Jésus . .	135
TROISIEME DIVISION. La sainteté de Jésus	157
Septième conférence. La vie intime de Jésus . . .	159
Huitième conférence. Jésus parmi les hommes. . .	178
Neuvième conférence. Les relations de Jésus avec son Père	205
QUATRIEME DIVISION. La messianité de Jésus . . .	229
Dixième conférence. Le messianisme avant Jésus .	231
Onzième conférence. Le témoignage messianique de Jésus	257
Douzième conférence. L'idée messianique de Jésus .	282

CINQUIEME DIVISION. La divinité de Jésus	305
Treizième conférence. Jésus, le Messie-Dieu	307
Quatorzième conférence. Jésus, le Fils de Dieu . .	331
Quinzième conférence. Jésus, le Seigneur-Dieu . .	363
 SIXIEME DIVISION. Jésus dans l'Eglise primitive . .	 385
Seizième conférence. Le message christologique de l'Eglise primitive	387
Dix-septième conférence. La christologie de saint Paul	414
Dix-huitième conférence. La théologie de saint Jean	442
 Table analytique	 475

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
SAMEDI-SAINT 16 AVRIL 1938
SUR LES PRESSES DE
L'ŒUVRE ST-AUGUSTIN
A ST-MAURICE, SUISSE

BT
201
.F34

11-19-47

FELDER

Jesus de Nazareth

1560160

OCT 31 1947

BINDERY

Source?

NOV 15 1947

ADG A - 1947

11/19/47

Slaff INDEX

UNIVERSITY OF CHICAGO



51 776 133

BT201
F34

1560160

UNIVERSITY OF CHICAGO



51 776 133